Yvan Lamonde
(1980)

La philosophie et son enseignement au Québec

(1665-1920)

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
courriel : mailto : marcelle.bergeron@uqac.ca

Yvan LAMONDE

La philosophie et son enseignement au Québec (1665-1920).
Montréal : Hurtubise HMH, Ltée, 1980, 312 pp. Cahiers du Québec,
collection Histoire.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur et son éditeur, Les Éditions Hurtubise
HMH ltée, le 2 septembre 2008 de diffuser ce livre dans Les Classiques des
sciences sociales.]

Courriel : yvan.lamonde@mcgill.ca

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2007
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 8 juin 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Yvan Lamonde

(1980)

Maquette de la couverture : Pierre Fleury

L'abbé Isaac Désaulniers et ses élèves de Philosophie au Séminaire de St-Hyacinthe, vers 1851. Daguerreotype ; copie B. J. Hébert, St-Hyacinthe. L'original se trouve au Séminaire de St-Hyacinthe.

TABLE DES MATIÈRES

[Quatrième de couverture](#)

[TABLE DES TABLEAUX](#)

[TABLE DES GRAPHIQUES](#)

[SIGLES](#)

[AVANT-PROPOS](#)

[CHAPITRE 1 :](#) *« La servante de la Théologie » : les débuts de la Philosophie en Nouvelle-France (1665-1759)*

La philosophie dans les Amériques coloniales. Le « Collège » de Québec (1635). Un enseignement « privé » de la Philosophie en 1655. Les raisons de l'établissement d'un enseignement régulier de la Philosophie (1665-1920) : la formation d'un clergé local. Les professeurs en Philosophie et en Théologie. Le *Ratio studiorum* des Jésuites et l'enseignement de la Philosophie. Le contenu des cours manuscrits de Philosophie. Les exercices pédagogiques en Philosophie. Les élèves. La littérature philosophique imprimée. Conclusions.

[CHAPITRE II :](#) *Objections et réfutations : l'enseignement de la Philosophie dans les collèges (1770-1835)*

Enseignement irrégulier de la Philosophie entre 1759 et 1770.

La « philosophie » hors des collèges. La montée d'une bourgeoisie de professions libérales. La philosophie des Lumières et la lexicologie « philosophique » au Québec : raison, progrès, libertés, « philosophie ».

« *Objecto* » : l'Église et la lexicologie « antiphilosophique » : impiété, « philosophes », « philosophie ». L'Église et la responsabilité de l'enseignement secondaire classique.

La philosophie dans les collèges et les séminaires. Les professeurs. Les élèves. L'organisation de l'enseignement de Philosophie : appellation des classes, alternance, exercices pédagogiques. L'enseignement de la Philosophie dans les *Traité des Études* de Batteux et Rollin. Le contenu des cours manuscrits de Philosophie.

Les *Institutiones philosophicae* (1835) de l'abbé Jérôme Demers : contexte et raisons de leur publication. La polémique (1833-1834) autour de la philosophie de Lamennais. Le contenu des *Institutiones philosophicae* de l'abbé Demers. Conclusions.

CHAPITRE III : « *La servante de l'Église* » : la philosophie hors et dans les collèges (1835-1879).

La bourgeoisie de professions libérales et l'évolution du libéralisme. Les « principes » libéraux, la « philosophie » et la raison.

L'Église militante : les encadrements de la société. L'enseignement de la théologie. Le militantisme contre la « philosophie », le philosophisme, le libéralisme, le socialisme et le protestantisme. La philosophie catholique opposée à la « philosophie impie ».

L'Église, la bourgeoisie de professions libérales et la question de l'éducation. Confessionnalisation de l'éducation.

Onze fondations de collèges. Les professeurs de Philosophie. Les élèves. Les plans d'études », l'organisation d'une Faculté des Arts, l'affiliation des collèges et l'établissement d'un baccalauréat ; le baccalauréat en Philosophie (1857-1879) : exigences, questions. Les exercices pédagogiques en Philosophie.

La multiplicité des cours imprimés de philosophie. Le contenu des cours de philosophie et les matières nouvelles : religion, histoire de la philosophie, économie politique.

Les conditions de restauration d'une philosophie catholique et du thomisme.

Dans les collèges : évolution du contenu de l'enseignement-, le thomisme de l'abbé Isaac Désaulniers de Saint-Hyacinthe ; célébration de la fête de saint Thomas, panégyrique dans des Académies collégiales.

Hors des collèges. Les étapes de 1860 à *Aeterni Patris* (4 août 1879) ; deux événements : l'établissement (oct. 1873) des Dominicains à Saint-Hyacinthe et le sixième centenaire (1874) de la mort de Thomas d'Aquin.

L'établissement des Dominicains : de la réfutation de Lamennais aux contacts avec Lacordaire. La romanisation de l'Église canadienne-française : voyages de tourisme et d'études. Thématique de conférences publiques sur la philosophie.

Une « solennité inaccoutumée » : les fêtes de 1874 à Saint-Hyacinthe et à Québec.

L'encyclique *Aeterni Patris* : son contenu, sa réception au Québec.

Conclusions.

CHAPITRE IV : *Une philosophie de baccalauréat et de manuel (1879-1920)*

Trois phénomènes importants : le programme du baccalauréat, la formation des professeurs et la « question sociale ».

La société. L'industrialisation et les questions nouvelles : les relations entre le travail et le capital, le droit d'association, la grève, le salaire juste, le monopole. L'urbanisation et les questions de la famille, du droit de propriété et de l'alcoolisme.

L'Église. La réaction à la question sociale. Relations entre l'Église et l'État. Les structures, les effectifs, le « besoin des études ». La formation du clergé : le thomisme en Théologie (1884), les scolasticats ; un nouveau milieu universitaire : conférences, Périodiques, publications des clercs. La crise moderniste.

L'éducation : réformes aux différents niveaux. Le « bill des bacheliers », la Faculté des Arts. La philosophie dans cinq nouveaux collèges : Lévis (1881), Valleyfield (1898), École d'enseignement supérieur pour les Jeunes Filles (1909), Saint-Jean (1911) et Nominigüe-Mont-Laurier (1912).

Les professeurs de Philosophie. Le régime du double professeur. Caractéristiques (sexe, état religieux, tâches). Formation plus poussée ; les études en Europe, à Rome : les aspects quantitatifs, le « récit romain ». Corrélation entre les études et la persistance dans l'enseignement de la Philosophie. Publications et « action sociale » des professeurs.

Les élèves en Philosophie. Croissance des effectifs. Effets du bill des bacheliers.

Les programmes d'études en Philosophie de la Faculté des Arts : un décalque du contenu des deux manuels successifs. L'apport, pour la philosophie, des congrès pédagogiques. L'examen du baccalauréat en Philosophie : les questions, leur provenance collégiale, la correction et le rapport du jury. Autres concours : le Prix du Prince de Galles, le Concours inter-collégial (1916-)

La Philosophie dans la Faculté des Arts. Les professeurs de philosophie, les « élèves », la Licence, le Doctorat. La philosophie universitaire (1921-)

Les classes de Philosophie dans les collèges : répartition des matières, exercices pédagogiques des élèves (dissertation, argumentation). La fête de saint Thomas, les Académies, les prix et les médailles.

Les manuels de philosophie thomiste. La Summa philosophica (1880-c. 1909) du cardinal Zigliara : raisons de l'adoption et de l'abandon, analyse de contenu. Les Elementa philosophiae christianae (1909-) de l'abbé S.-A. Lortie : raisons de leur publication, analyse de contenu. Ouvrages complémentaires pour l'étude de l'économie sociale et politique, de l'histoire de la philosophie, de l'apologétique. Conclusions.

CONCLUSION

APPENDICES

- A. Liste chronologique des professeurs de Philosophie et de Théologie au Collège des Jésuites de Québec (1655-1759)
- B. Chronologie des collèges qui offrirent la classe de Philosophie (1770-1920)
- C. Index des « parties » des *Institutiones philosophicae* (Québec, 1835) de l'abbé Jérôme Demers du Séminaire de Québec
- D. Questions de philosophie au baccalauréat de Philosophie de la Faculté des Arts de l'Université Laval (1857-1879)
- E. Professeurs de Philosophie de collèges ayant étudié en Europe, principalement à Rome, 21 collèges du Québec (1879-1920)
- F. Persistance (n. d'années) des professeurs dans l'enseignement de la Philosophie, 21 collèges du Québec (1879-1920)
- G. Professeurs de Philosophie, Faculté des Arts, Université Laval, Québec (1859, 1871-1920), et, Professeurs de Philosophie, Faculté des Arts, Université Laval à Montréal (1887-1920)

PLAN DE LA BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

INDEX DES NOMS

INDEX DES SUJETS

Table des tableaux

[Retour à la table des matières](#)

- [I](#) Caractéristiques des professeurs de Philosophie (1770-1835)
- [II](#) Persistance et mobilité des professeurs de Philosophie (1770-1835)
- [III](#) Population urbaine et population rurale de la province de Québec, en pourcentage (1871-1951)
- [IV](#) Années d'établissement du régime du double professeur de Philosophie, 21 collèges du Québec (1879-1920)
- [V](#) Nombre d'élèves en Philosophie Senior, 18 collèges du Québec (1918, 1919, 1920)
- [VI](#) Nombre moyen d'élèves des deux classes de Philosophie avant et après 1894-1895, 10 sur 21 collèges du Québec (1879-1920)
- [VII](#) Pourcentage, moyenne des effectifs totaux des élèves de Philosophie Senior sur ceux des élèves de Philosophie Junior avant et après 1894-1895, 7 collèges du Québec (1879-1920)
- [VIII](#) Fréquence de la provenance des questions du baccalauréat en philosophie de la Faculté des Arts, 17 collèges du Québec (1879-1920)

Table des graphiques

[Retour à la table des matières](#)

- 1 – [Séminaire de Québec, total des élèves des classes de Philosophie \(1835-1879\)](#)
- 2 – [Collège de Trois-Rivières, élèves en Philosophie \(1862-1879\)](#)
- 3 – [Admissions annuelles, Grand Séminaire de Québec \(1879-1920\)](#)
- 4 – [Effectifs du Collège canadien à Rome \(1888-1920\).](#)

Sigles

[Retour à la table des matières](#)

AAQ	archives de l'Archevêché de Québec
ACA	archives du Collège de l'Assomption
ACAM	archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal
ACB	archives du Collège Bourget (Rigaud)
ACSAP	archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière
ACSL	archives du Collège de Saint-Laurent (archives des Pères Sainte-Croix)
ADSJ	archives du diocèse de Saint-Jean (Québec)
AETR	archives de l'Évêché de Trois-Rivières
ANQ	archives nationales du Québec
ASC	archives du Séminaire de Chicoutimi
ASHS	archives de la Société Historique du Saguenay
ASJ	archives du Séminaire de Joliette
ASJCF	archives de la Société de Jésus Canada Français
ASN	archives du Séminaire de Nicolet
ASQ	archives du Séminaire de Québec
ASSH	archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe
ASSM	archives Saint-Sulpice de Montréal
ASST	archives du Séminaire de Sainte-Thérèse
ASTR	archives du Séminaire de Trois-Rivières
ASV	archives du Séminaire de Valleyfield
AUL	archives de l'Université Laval
AUS	archives de l'Université de Sherbrooke
BRH	Bulletin des recherches historiques
DBC	Dictionnaire biographique du Canada
HS	Histoire sociale
INRS	Institut national de la recherche scientifique
PUL	Presses de l'Université Laval
PUM	Presses de l'Université de Montréal
PUQ	Presses de l'Université du Québec
RAPQ	Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec
RHAF	Revue d'histoire de l'Amérique française
RLL	Registre des lettres de Lartigue
RS	Recherches sociographiques
RSCHEC	Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique
UQAM	Université du Québec à Montréal

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Yvan Lamonde est professeur d'histoire au Centre d'Études canadiennes-françaises de l'université McGill. Il s'intéresse particulièrement à l'histoire de la culture populaire urbaine à Montréal, et à l'histoire des médias et de la culture de masse.

Cette étude dégage les raisons et la signification de la restauration de ce fameux thomisme auquel on a réduit à tort la philosophie au Québec.

La philosophie dans les collèges et hors de leurs murs a été retracée dans les cours et manuels enseignés, dans les programmes pédagogiques, dans les bibliothèques, les conférences, les journaux depuis le premier enseignement de la philosophie au collège des Jésuites de Québec jusqu'à la décennie de fondations de facultés universitaires de philosophie.

Cette analyse des rapports entre la philosophie et le pouvoir social se lira aussi comme une histoire intellectuelle du Québec.

Avant-propos

[Retour à la table des matières](#)

Le lecteur trouvera d'abord dans cette étude une contribution à l'histoire de la tradition philosophique dans les Amériques. Qu'il soit de Dakar, de Paris, de Buenos Aires, de New York ou de Montréal, il pourra y apercevoir les conditions d'adaptation de la tradition philosophique occidentale à un lieu et un temps donnés, celui de l'Amérique coloniale ou post-coloniale, celui d'un nouveau monde.

Cette étude est essentiellement une analyse monographique des modes de rapports entre la philosophie et des institutions sociales. À ce titre, elle a nécessité la construction d'un modèle susceptible d'application à des phénomènes similaires. Que devient la philosophie universelle dans l'institution scolaire, de responsabilité étatique ou ecclésiastique ? Telle fut notre question directrice et celle aussi de quelques rares ouvrages sur la philosophie dans des collèges ou lycées français ou dans les premiers collèges ou premières « universités » aux États-Unis ou dans certains pays d'Amérique du Sud.

Enfin parce que cette étude porte sur la philosophie dans l'institution scolaire de responsabilité ecclésiastique – ici celle de l'Église catholique romaine – on pourra y découvrir quelque intérêt comparatif. Plus précisément cette monographie sur la philosophie thomiste enseignée dans des collèges pourra contribuer à l'analyse d'expériences du même type dans d'autres pays ayant participé au mouvement philosophique thomiste.

Inscrite dans des institutions sociales et subissant elle-même les *a priori* du temps et de l'espace la philosophie dont il est ici question est devenue un objet historique qu'il a fallu construire. Où cette philosophie s'est-elle manifestée, quand, par qui, pour qui, comment et pourquoi ? Dès lors la philosophie devenait un objet moins d'une histoire des idées ou d'une histoire intellectuelle que d'une histoire sociale de la culture où le discours philosophique est considéré comme discours idéologique dans certains de ses aspects – en morale surtout – sans pour autant qu'il faille y chercher ou y trouver une autre définition et une autre théorie de l'idéologie. Cette histoire sociale de formes culturelles visait davantage à éclairer le processus de formation et d'expression d'un discours idéologique qu'une idéologie d'ores et déjà fixée. Histoire sociale donc d'une culture d'élite et non de masse, d'une culture scolaire, livresque, rhétoricienne.

Culture scolaire où la philosophie des collèges est retracée, chez les maîtres et les élèves, tant dans les manières que dans les matières. Philosophie qui passe donc par la pédagogie, par des programmes d'étude, des exercices tout autant que par des notes de cours, des manuels, des examens, des « thèses ». Culture livresque aussi que cette philosophie retracée dans des bibliothèques, des librairies, des journaux. Culture rhétorique enfin, celle-là des discours, des conférences, des « lectures » où se manifeste historiquement cette philosophie à prétention d'universalisme.

L'originalité de cette étude historique sur les modes de rapports entre la philosophie et des institutions sociales peut être caractérisée comme analyse dialectique de trois instances : la position de pouvoir, dans la société québécoise, du groupe social responsable de l'éducation, l'évolution sociale du système d'éducation en général, et, l'évolution des manières et des matières mêmes de l'enseignement de la philosophie dans les collèges.

L'étude a porté sur l'enseignement de la philosophie dans vingt-trois collèges francophones d'enseignement secondaire classique au Québec de 1665 à 1920, c'est-à-dire de l'établissement d'un enseignement régulier de la philosophie au niveau secondaire classique à la décennie de fondation de Facultés universitaires de philosophie. L'analyse de ce sujet dont nous avons fait l'état de la question dans notre *Historiographie de la philosophie au Québec, 1853-1971* s'appuie sur des sources archivistiques nombreuses mais surtout sérielles qui nous ont permis, chaque fois qu'il fut possible, un traitement quantitatif.

Un premier chapitre, de 1665 à 1759, traite de l'enseignement de la philosophie en Nouvelle-France, au Collège des Jésuites de Québec. Un second chapitre couvre la période de 1770 à 1835, de la formation des premiers collèges et de la réorganisation de l'enseignement philosophique à la publication du premier manuel québécois, les *Institutiones philosophicae* de l'abbé Jérôme Demers du Séminaire de Québec. Le troisième chapitre, plaque-tournante de l'analyse, explique l'évolution, entre 1835 et 1879, de cette période de vacuum et de recherche d'une philosophie « catholique » à celle des circonstances et des raisons de la restauration du thomisme avec l'encyclique *Aeterni Patris*. Un dernier chapitre qui mène jusqu'à la décennie (1920) de l'apparition des Facultés universitaires de philosophie explique la structuration et l'uniformisation pédagogique de l'enseignement collégial en philosophie tout en insistant sur l'émergence, en philosophie, des questions sociales qui justifieront la publication d'un nouveau manuel, le second par un auteur québécois, celui de l'abbé Stanislas-Alfred Lortie.

Cette histoire de la philosophie au Québec a bien sûr sa propre histoire. Carmen et Robert Lamonde furent du premier âge. Le professeur Roland Houde de l'Université de Montréal fut de l'époque des Lumières, de la découverte, de l'examen, de même les archivistes et les bibliothécaires qui m'ont reçu, les Services du Prêt entre bibliothèques des universités Laval de Québec et McGill de

Montréal, Lucette Stam et Marie Robillard du Centre d'Études canadiennes-françaises de l'Université McGill, Michèle Bilodeau de l'Institut national de la recherche scientifique, Micheline Duhaime et Céline Beaudet. Le professeur Claude Galarneau de l'Université Laval et le Conseil des Arts du Canada appartiennent à la période industrielle et contemporaine. Enfin le professeur Georges Leroux de l'Université du Québec à Montréal a cru à l'avenir de cette histoire. De pleine mémoire, je les remercie.

Y. L.
Montréal, Rockport (Mass.), North Hatley,
1976-1977

Chapitre I

« La servante de la Théologie » :

*les débuts de la philosophie en
Nouvelle-France (1665-1759)*

Chapitre I

« *La servante de la Théologie* » :

*les débuts de la philosophie en
Nouvelle-France (1665-1759)*

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai lu avec beaucoup d'émotion l'adieu pour jamais que vous avez pris la peine de m'écrire, et il m'aurait touché davantage si je n'étais ici un an pays où je vois tous les jours plusieurs personnes qui sont revenues des antipodes. Ces exemples si ordinaires m'empêchent de perdre entièrement l'espérance de vous revoir quelque jour en Europe ; et encore que votre dessein de convertir les sauvages soit très généreux et très saint, toutefois parce que je me persuade que pour l'exécuter on a seulement besoin de zèle et de patience et non pas de beaucoup d'esprit et de savoir, il me semble que les talents que Dieu vous a donnés pourraient être employés plus utilement à la conversion de nos athées, qui se piquent de bon esprit et ne veulent se rendre qu'à l'évidence de la raison... »

René Descartes au R. P. Denys Meslant, son disciple, en instance de départ pour les missions de la Martinique. 1645

Les Amériques

Dans ce Nouveau Monde exotique et multiforme de l'imagination des hommes du vieux continent, la Nouvelle-France constitua au dix-septième siècle une colonie d'exploitation et d'évangélisation. Lieu de contact entre la culture humaniste et la mythologie amérindienne, la Nouvelle-France modela ses institutions sur la métropole. Des adaptations n'en furent pas moins nécessaires.

Sur ce continent tout à fait étranger à la culture de la Renaissance et au rationalisme scientifique naissant, dans une colonie de peuplement instable, motivée par l'exploration, le commerce et l'évangélisation et privée jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle des avantages de l'imprimerie locale, il n'est possible de chercher et de trouver la philosophie qu'en un lieu, qui fut d'ailleurs son lieu d'élection dans l'Ancien Monde, celui de l'éducation. Tout comme la majorité des institutions de la Nouvelle-France, la philosophie se modela sur l'institution métropolitaine ; elle fut comme dans toutes les Amériques une philosophie de métropole.

Les historiens de la philosophie de l'Amérique coloniale n'ont pas manqué de souligner la dette intellectuelle de la philosophie « américaine » à l'égard de la tradition philosophique européenne et occidentale. On l'a noté avec raison, « il est vain de rechercher en Amérique une tradition originale, car nos traditions les plus anciennes sont pénétrées d'inspirations étrangères » ; il est aussi juste d'affirmer que l'Amérique « est restée intellectuellement au stade colonial bien après avoir obtenu son indépendance politique ¹ ». Pour frappante qu'elle soit, l'image d'une histoire de la philosophie en milieu colonial américain identifiée à l'histoire de l'immigration n'en exprime pas moins une dimension essentielle ².

La première initiative philosophique américaine fut d'abord une expérience scolastique, scolaire. Dès 1553, la Real Pontifical Universidad de Mexico (1551) offrait un enseignement de la philosophie suivie en cela par Harvard College (1636) de Boston qui inscrivait en 1642 un cours de Logique et d'Éthique à son curriculum ³. Si elle fut d'abord scolastique, l'expérience philosophique américaine

¹ Herbert W. Schneider, *Histoire de la philosophie américaine*, Paris, Gallimard (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1955, p. 7-8.

² J. Cruz Costa, *A History of Ideas in Brazil. The Development of Philosophy in Brazil and the Evolution of National History* translated by Suzette Macedo, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1964, p. 4.

³ Sur les débuts de la philosophie en Amérique latine, voir Ismael Quiles, « Las primeras obras de filosofía impresas en América y su significado histórico », *Ciencia y Fe*, (oct.-dec. 1950), pp. 61-82 ; « La libertad de investigación filosófica en la época colonial », *Estudios* (Nov 1940), pp. 511-524 ; « La filosofía escolástica en América Latina durante la colonización (Siglas XVI al XVII », *Actes du XI^e Congrès International de Philosophie*, Bruxelles, /s. éd./, 1953, XIII, pp.

fut aussi, simultanément, une expérience d'éducation de responsabilité religieuse, cléricale. Les professeurs furent Pères (Franciscains, Jésuites) ou Pasteurs de dénominations religieuses diverses.

Le Collège des Jésuites de Québec

C'est dans ce contexte que se situe le développement de la philosophie en Nouvelle-France. Elle est enseignée, dans un collège de Jésuites dont il faut préciser l'importance, à partir du moment où des raisons précises déterminent l'adjonction des classes de Philosophie aux classes d'Humanités et entraînent l'établissement d'un professorat régulier de Philosophie. Le professeur ou « lecteur » de Philosophie au centre, avec les élèves, de cette activité unique de Philosophie en Nouvelle-France, trouvait dans un ouvrage pédagogique des Jésuites de l'« Ancienne » France, le *Ratio Studiorum*, les directives de son enseignement ; manières et matières y étaient précisées.

Vue du Collège et de l'Église des Jésuites, Québec, vers 1761

Gravure de R. Short
Archives publiques du Canada

49-58 ; Kurt F. Reinhart, 44 Fray Alonso de la Vera Cruz and the beginnings of philosophical speculation in the Americas », *The Americas*, 1, 2 (oct. 1944), pp. 207-214. Aux États-Unis, voir Benjamin Rand, « Philosophical Instruction in Harvard University from 1636 to 1900 », *Harvard Graduates Magazine*, 37, (sept. 1928), pp. 29-47 ; Edgeley Woodman Todd, « Philosophical Ideas at Harvard College, 1817-1837 », *New England Quarterly*, 16 (1943), pp. 63-90 ; Patricia Reif, « The Textbook tradition in natural philosophy, 1600-1650 », *Journal of the History of Ideas*, XXX, 1 (Jan.-March 1969), pp. 16-32.

Quelque cent ans après la découverte du Canada par Jacques Cartier (1534) et quelque trente ans après l'établissement de Samuel de Champlain à Québec (1608), les missionnaires de la Compagnie de Jésus établissaient un collège à Québec en 1635 ; collège qui devait cesser ses activités en 1759 et fermer définitivement en 1776.

Ce qu'il est convenu d'appeler le collège des Jésuites décrit la réalité de l'institution après 1650, le collège étant davantage, depuis 1635, la résidence des missionnaires de la Compagnie. Même en 1670, l'interprétation donnée par le P. Jérôme Lalemant aux origines du collège témoignait de l'imprécision des objectifs de l'institution. Selon le P. Lalemant, ancien supérieur, les Jésuites avaient reçu une fondation du marquis de Gamaches à l'intention des indigènes et non des Français, et n'étaient donc pas tenus « en justice », mais « en charité » de maintenir le Collège :

... si l'on s'en tient au seul titre de fondation, nous ne sommes tenus à rien autre chose qu'à la propagation de la foi parmi les Sauvages. Comme les Supérieurs du temps se refusèrent à accepter la fondation sous ce titre, l'affaire resta en suspens pendant environ neuf ans. Elle fut finalement réglée par une acceptation sous le titre de *Collège*, mais selon la volonté des fondateurs, exprimée dans les termes suivants : *pour contribuer à la formation religieuse des Canadiens* (i.e. des indigènes du Canada).

Il arriva cependant que nous fûmes progressivement amenés à nous charger de l'instruction des enfants français, parce qu'il ne se trouvait personne au pays pour y pourvoir, ou personne qui fût en mesure de le faire, pas plus qu'il ne s'en trouvait pour prendre charge des paroisses, (...). Ainsi avons-nous d'abord, par nous-mêmes ou par nos domestiques, enseigné la lecture et l'écriture. Cédant ensuite aux demandes des parents, qui nous représentaient qu'il n'y avait aucun collège où leurs enfants pussent recevoir cet enseignement, il nous fallut presque imperceptiblement passer aux classes supérieures ¹.

Bien qu'il n'y ait pas lieu de retenir intégralement l'interprétation du P. Lalemant ², la résidence puis le Collège de Québec, même conçus par les Pères comme une institution d'enseignement pour les Français ne furent jamais en réalité

¹ Lettre du P. Jérôme Lalemant au T. R. P. Oliva, 14 sept. 1670. (Traduction du latin), Archives de la Société de Jésus, Canada Français (ASJCF), 826-4, fonds Rochemonteix, 4022, pp. 148ss. Le P. Oliva prit bonne note de ce problème : lettre du P. Oliva au P. Étienne de Champs, Provincial de France, 6 jan. 1671, *Ibid.*, pp. 150-151. Dorénavant l'emploi de la majuscule dans le mot Philosophie désigne la classe de Philosophie, comme on désignerait la classe de Versification. La minuscule désigne la philosophie comme matière scolaire enseignée ou discipline du savoir.

² Lucien Campeau, *La première mission des Jésuites en Nouvelle-France (1611-1613)* et *Les commencements du Collège de Québec (1626-1670)*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1973, pp. 51, 112-113 ; Louis-Philippe Audet, *Histoire de l'enseignement au Québec 1608-1971*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1971, t. 1, pp. 172-192.

un Collège de La Flèche en Nouvelle-France. C'est donc dans ce lieu de passage où les vieux missionnaires se reposaient ou se retiraient en enseignant les langues indiennes aux missionnaires nouvellement arrivés que se fit malgré tout l'école primaire, le cours d'Humanités puis la Philosophie.

À l'automne de 1665, trente ans après la fondation de la « résidence », 15 ans après la mort de René Descartes et un an avant la mise à l'index de ses œuvres, un père jésuite enseignait d'office la philosophie ¹. Il y eut toutefois un enseignement de la Philosophie, « *privatim* », avant 1665. Les *Catalogi triennales* de la Compagnie font allusion à un Père qui enseignerait la Philosophie en 1655 ² ; trois étudiants étaient, semble-t-il, prêts à commencer leur Philosophie en 1659 ³. Mais ce n'est qu'en 1665 qu'un professeur de Philosophie est nommé pour la première fois.

Établissement de la Philosophie

Tenant compte du peuplement colonial difficile et du peu de sujets pour un cours d'Humanités qui eût pu être complété vers 1645, il faut comprendre les raisons de l'établissement de la Philosophie vingt ans plus tard, en 1665. L'enseignement philosophique fut mis au programme du cours lorsqu'il eut une raison d'être, lorsqu'il s'avéra nécessaire comme propédeutique à la formation théologique.

Arrivé dans la colonie en 1658, M^{gr} de Laval se préoccupa très tôt, aux dires du P. Lalemant, du recrutement d'un clergé local qu'il ne pouvait espérer voir venir de la métropole ⁴. Ses premiers efforts de recrutement coïncidèrent avec l'arrivée dans les classes de Philosophie d'élèves au sortir des Humanités. S'il ne fit part à Rome qu'en 1665 de son projet d'établissement d'un « petit séminaire » ⁵, il émit le 26 mars 1663, les « Patentes établissant le Séminaire et le clergé », séminaire

dans lequel on élèvera et on formera les jeunes Clercs qui paraîtront propres au service de Dieu, et auxquels, à cette fin, on enseignera la manière de bien administrer les

¹ *Le Catalogue reconstitué de la Mission de la Nouvelle-France, 1611-1800*, ASJCF, qui donne les nominations annuelles en Nouvelle-France, dont celles à la résidence de Québec, ne fait pas mention d'un professeur de philosophie ou de théologie avant 1665.

² Document cité dans Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites en la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Paris, Leguicheux, 1906, t. I, p. 210, note 1.

³ Lucien Campeau, *op. cit.*, pp. 91-94.

⁴ *Jam vero adveniente episcopo, qui clericos undique conquiebat, ut clerum formasset et parochos haberet, ut videt frustra illos sperandos ex Galliâ, in indigenos gallos scholasticos nostros oculos iniecit, qui humaniores litteras emensi, ad philosophiam aspirabant*, R. P. Jérôme Lalemant au T. R. P. Oliva, 14 sept. 1670, *loc. cit.*

⁵ M^{gr} de Laval aux Éminentissimes Cardinaux de la Congrégation de la Propagande, 6 nov. 1665, cité dans Ivanhoe Caron, « Inventaire des documents concernant l'Église du Canada sous le régime français » *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec (RAPQ)*, (1939-1940), p. 202, du même au Pape Alexandre VII, 8 nov. 1665, *ibid.*

sacrements, la méthode de catéchiser et prêcher apostoliquement, la théologie morale, les cérémonies, le plain-chant grégorien, et autres choses appartenantes au devoir d'un bon ecclésiastique ¹.

Fondé en 1668, le Petit séminaire des Missions Étrangères de Québec hébergera les sujets ecclésiastiques qui suivirent le cours de Philosophie et de Théologie chez les Jésuites. Cette règle fut générale, bien qu'il fût possible qu'à la fin du dix-huitième siècle la communauté du Petit Séminaire aidât à compléter la formation théologique et philosophique des ecclésiastiques, toujours reçue chez les Jésuites ². En 1687, l'abbé Jean Dudouyt du Séminaire de Québec précisait, par exemple, qu'il fallait « que tous fassent toutes leurs études d'humanités, philosophie et théologie aux Jésuites. Il suffit de faire au Petit Séminaire des conférences, des cas de conscience et d'Écriture sainte, des matières ecclésiastiques ³ ». Mais dans ce monde nouveau, l'exception étant souvent la règle, le Petit Séminaire put pallier certains manques sporadiques :

Des trois régents qui sont au collège, il y en a un qui professe alternativement la philosophie et la théologie, en sorte que les jeunes gens, au sortir de leurs humanités, trouvant l'école de théologie ouverte, sont obligés d'attendre deux ans le nouveau cours de philosophie, ce qui les dégoûte à un point qu'ils quittent absolument leurs études, et prennent parti ailleurs ⁴.

Le Séminaire mieux établi dans sa vocation de formation du clergé assura peut-être une partie de l'enseignement philosophique ; privée ailleurs, la colonie se satisfait sans doute d'un minimum de formation susceptible d'être assumée par le Séminaire à certains moments : « Nous n'avons personne pour montrer les éléments. On se passera plutôt de la théologie et de la philosophie, parce que le Séminaire fait déjà des conférences sur les deux sujets ⁵ ». L'année suivante, au

¹ Henri Têtu et C-O. Gagnon, *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, Québec, A. Côté, 1887-1888, t. 1, p. 45.

² Anonyme, « L'état du Canada en général » (1669), *RAPQ* (1930-1931), p. 108 ; M. de Champigny à M. le Comte de Pontchartrain, 20 oct. 1699, cité dans I. Caron, *loc. cit.*, 349.

³ Lettre à l'abbé Louis Ango de Maizerets, 17 avril 1687, Archives du Séminaire de Québec (ASQ), Lettre O, n° 1. Cent ans après, le catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Québec dont on connaît mal le rythme de formation confirme cette vocation ; il contenait 63,2% de volumes relatifs à la formation du clergé, dont 20,2% en théologie et 36,2% de volumes (classe, belles-lettres, histoire) davantage utiles pour l'éducation de la jeunesse. En 1782, les ouvrages de philosophie comptaient pour 1,9% (93/4883) des volumes de la bibliothèque et pour 16,8% (93/552) des volumes de « belles-lettres ». Voir Monique Laurent *Le catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Québec, 1782*, D.E.S. (Lettres), Université Laval, 1973. pp. 13, 21, 45 et conclusions.

⁴ Lettre de Beauharnois et Hocquart au Ministre, 1733, citée dans Amédée Gosselin, *L'instruction au Canada sous le régime français 1635-1760*, Québec, Typ. Laflamme et Proulx, 1911, pp. 258-259.

⁵ M^{gr} de Pontbriand au Ministre, 7 nov. 1748, ASQ, Sém. 14, liasse 6, n° 11, copie ; Lucien Campeau, *op. cit.*, pp. 93, 96.

moment où le P. Guesnier enseignait la philosophie chez les Jésuites, le Séminaire de Québec comptait, en plus du supérieur et de trois directeurs, « deux maîtres » dont l'un enseignait les Humanités et l'autre la Philosophie et la Théologie ¹.

La fondation du Petit Séminaire de Québec en vue de la formation spirituelle d'un clergé fut donc une cause immédiate de l'établissement d'une classe de Philosophie au collège des Jésuites. Sans cette force d'entraînement que constitua la formation théologique des ecclésiastiques, la Philosophie n'aurait été enseignée que pour établir un cours complet chez les Jésuites, ce qui, en contexte colonial et dans les vues de la mission des Jésuites de la Nouvelle-France, ne pouvait vraisemblablement pas constituer un motif déterminant.

Car, quelle que fut l'instruction élémentaire dans la colonie, les destinations des élèves sortis du collège des Jésuites étaient limitées pour ne pas dire inexistantes. Une colonie, géographiquement illimitée, difficilement peuplée prédisposait davantage à l'exploration et au nomadisme ² ; là cette caractéristique du peuplement il faut ajouter que la densité démographique ne constitua vraisemblablement pas une population d'âge scolaire importante ; la population était d'environ cinq cents colons en 1637 et six cents en 1650, avec un total possible d'une dizaine d'enfants de sept à quinze ans en 1635 ³. Quant à ceux qui « se jetèrent dans les écoles », l'état et les besoins de la colonie les déterminaient particulièrement :

Les jeunes gens de Canada se desvoient et se jettent dans les escholes pour les sciences, dans les arts, les mestiers, et sur tout dans la marine, de sorte que si cette inclination se nourrit un peu, il y a lieu d'espérer que ce pays deviendra une pépinière de navigateurs, de pescheurs, de matelots ou d'ouvriers, tous ayant naturellement de la disposition a ses emplois ⁴.

Un cours complet d'humanités eût préparé des fils de famille à accéder à l'administration. Mais encore là, les fonctions, limitées en nombre, furent le plus souvent remplies par des hommes de la métropole nommés par elle.

¹ Mémoire du Séminaire des Missions Étrangères de Paris sur l'état présent du Séminaire de Québec présenté à M^{gr} le Comte de Maurepas, 1734, ASQ, Séminaire 5, n° 50A.

² Le Marquis de Denonville au Marquis de Seignelay, 13 nov. 1685, cité dans I. Caron, *loc. cit.*, (1939-1940), p. 68 ; Intendant de Champigny, « Mémoire instructif sur le Canada », 12 mai 1691, *ibid.*, p. 299 ; anonyme, « Mémoire sur toute la Colonie du Canada », 1737, ASJCF, Fonds Rochemonteix, n° 4018, p. 220.

³ Lucien Carneau, *op. cit.*, pp. 69, 74, 83.

⁴ Mémoire de Talon au Roi sur le Canada, 2 nov. 1671, RAPQ (1930-1931), p. 161.

Les professeurs de philosophie

Si le statut et l'évolution de l'institution qui donna naissance à l'enseignement philosophique en Nouvelle-France permettent déjà de situer la philosophie comme matière enseignée pour assurer le recrutement et la formation théologique ou spirituelle d'un clergé local ¹, l'étude de la composition du corps professoral du Collège des Jésuites indique de façon décisive le rôle de propédeutique à la théologie qu'assuma la philosophie ².

Dans cette contrée de peuplement, d'exploitation et d'évangélisation que fut la Nouvelle-France de la période coloniale française, l'enseignement de la philosophie et de la théologie étonne par sa continuité. De 1665 à 1759, soit durant quatre-vingt-quatorze ans, le *Catalogue reconstitué de la Mission de la Nouvelle-France* permet d'affirmer avec certitude que l'enseignement philosophique ou théologique se fit pendant quatre-vingt trois ans, soit pendant 90% du temps entre son apparition (1665) et sa disparition (1759). Le Catalogue montre aussi que l'enseignement de la philosophie et de la théologie alternaient, ce qui ne fut pas sans embarrasser les élèves qui, sortant des Humanités au moment où s'enseignait la Théologie, devaient attendre la reprise de l'enseignement de la Philosophie ³. Cette alternance du professorat de Philosophie et de Théologie est aussi significative ; durant les quatre-vingt-trois ans où il est certain qu'il y eut un enseignement, quarante-cinq furent consacrés à l'enseignement de la théologie contre trente-huit ans à l'enseignement de la philosophie. Quant aux dix-sept professeurs qui assurèrent ce double enseignement de 1665 à 1759, neuf enseignèrent la Philosophie et la Théologie, six n'enseignèrent, et cela brièvement chaque fois, que la Philosophie tandis que deux, dont l'un, le Père Le Bansaïs pendant dix ans, que la théologie. En Nouvelle-France tout comme dans l'ancienne, la philosophie occupa *de facto* dans l'enseignement la place qu'elle détenait aussi dans la hiérarchie des arts libéraux et du savoir, celle de « servante de la théologie ».

¹ Sur l'objet primordial du « recrutement », voir Lucien Campeau, *op. cit.*, pp. 98, 103-108.

² Voir Appendice A : *Liste chronologique des Professeurs de Philosophie et de Théologie au Collège des Jésuites de Québec (1665-1759)*.

³ Lettre à l'abbé Louis Ango de Maizerets, 17 avril 1687, Archives du Séminaire de Québec (ASQ), Lettre O, n° 1. Cent ans après, le catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Québec dont on connaît mal le rythme de formation confirme cette vocation ; il contenait 63,2% de volumes relatifs à la formation du clergé, dont 20,2% en théologie et 36,2% de volumes (classe, belles-lettres, histoire) davantage utiles pour l'éducation de la jeunesse. En 1782, les ouvrages de philosophie comptaient pour 1,9% (93/4883) des volumes de la bibliothèque et pour 16,8% (93/552) des volumes de « belles-lettres ». Voir Monique Laurent *Le catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Québec, 1782*, D.E.S. (Lettres), Université Laval, 1973. pp. 13, 21, 45 et conclusions.

Les professeurs du Collège des Jésuites assumèrent donc l'enseignement et de la philosophie et de la théologie. Il n'est pas exclu qu'on fit au Séminaire, à quelques moments, un enseignement individuel de la philosophie et que progressivement des conférences de théologie supplétives y aient été ajoutées à l'enseignement des Jésuites.

Dix-sept professeurs assurèrent, de façon certaine, l'enseignement de la Théologie (45 ans) et de la Philosophie (38 ans) pendant quatre-vingt-quatorze ans durant la période 1665-1759 ¹. Tous Français d'origine, les Pères ont connu la formation classique et théologique de l'époque, certains dans les Collèges de la Compagnie. Le père Pijart avait étudié à La Flèche et à Clermont et enseigné pendant près de dix ans à Caen, Orléans et Paris ; le père Bouvart avait fait ses études littéraires à Blois, sa Philosophie à l'Université de Paris, sa Théologie à La Flèche (1666-c. 1670) et avait professé à Amiens et à Eu ; le père Germain, qui enseigna la Théologie et/ou la Philosophie à Québec pendant dix-huit ans, était un professeur expérimenté au moment de son arrivée en Nouvelle-France : professorat d'Humanités à St-Flour (1662-1663), de Philosophie au Collège de Béziers (1663-1665), de Cahors (1665-1667), de Toulouse (1667-1671), de Théologie à Clermont-Ferrand (1671-1676), rectorat à Toulouse (1676-1685) et à Pamiers (1685-1687) ².

Les professeurs furent plutôt jeunes dans l'enseignement de la Philosophie, ayant encore fraîche à la mémoire leur connaissance philosophique. Des seize (sur dix-sept) dont l'âge est connu, neuf (soit 56%) sont dans la trentaine et sont affectés à la Philosophie immédiatement à leur arrivée au pays, dont sept de façon continue après 1727. Certaines remarques ne semblent plus pouvoir s'appliquer à la situation après 1727 :

Il faudrait obtenir des Jésuites qu'ils donnassent pour Régents de Philosophie et de Théologie des Pères qui fussent moins vieux et qui ne laissassent point languir les classes et les leçons qu'ils y doivent faire ³.

Quatre autres professeurs sont dans la quarantaine, deux dans la cinquantaine et un dans la soixantaine à leur première année d'enseignement.

Les professeurs de Philosophie changeaient assez rapidement de fonction ; le professorat de Philosophie s'avérait plutôt instable dans cette « résidence-collège »

¹ Appendice A.

² Carlos Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles-Paris, MDCCCXCV (nouvelle édition), 12 vol. Avec *Supplément* du P. Rivière ; voir aussi Lucien Campeau, « Martin Bouvart » *Dictionnaire biographique du Canada* (DBC), Québec, Presses de l'Université Laval, 1969, vol. 11, pp. 381-385.

³ MM. Brisacier et Tiberge, Paris, aux Officiers du Séminaire de Québec, 19 juin 1705, ASQ, Lettre M. n° 31. Le professeur, le père Germain, a alors 72 ans.

de pays de missions. Cinq professeurs (29%) sur dix-sept enseignèrent la Théologie et/ou la Philosophie pendant cinq ans et plus : Daniélou (5 ans), Pijart (6 ans), Girard (10 ans), Le Bansais (10 ans) et Germain (18 ans). C'est d'ailleurs sous le professorat du Père Germain (1689-1707) que l'enseignement simultané de la Philosophie et de la Théologie se fit avec quelque régularité (6 ans).

Ces Régents et maîtres que le Catalogue reconstitué appelle *lector ou professor logicae, theologiae, philosophiae, physicae* ajoutèrent le plus souvent d'autres tâches à celle de leur enseignement de la Philosophie : professeur dans une autre classe, préfet du Collège, confesseur, directeur spirituel, aumônier militaire. Il n'est donc pas surprenant que, dans ce milieu de mission où l'enseignement de la Philosophie demeurait une fonction temporaire et remplie en même temps que d'autres tâches, aucun professeur n'ait laissé à notre connaissance d'écrits philosophiques autres que des *cours* et des *thèses*.

Le « Ratio Studiorum »

Ces jeunes jésuites, professeurs de Théologie et de Philosophie, ont étudié en France, parfois dans des collèges de la Compagnie. Les directives pédagogiques du *Ratio Studiorum* (1586) des Jésuites leur sont connues ; cette pédagogie métropolitaine du *Ratio* était celle du collège-résidence des Jésuites de Québec :

Pour ce qui est du Collège de Québec toutes choses y sont ou se font comme dans nos collèges d'Europe, et peut être avec plus de régularité d'exactitude et de fruit que dans plusieurs de nos collèges en France. On y enseigne les classes de grammaire, des humanités, de rhétorique, de mathématique, de Philosophie et de Théologie. les Écoliers quoiqu'en plus petit nombre, que dans les grandes villes et d'esprit, tout à fait industriels, Forts dociles, et capables de Faire de grands congrès dans l'étude des lettres et de la vertu ¹.

On suivait donc le *Ratio Studiorum* pour l'enseignement de la Philosophie et de la Théologie.

En Philosophie, le *Ratio* prescrivait au professeur, comme première « règle », de concevoir et d'enseigner la philosophie comme préparation à la Théologie et comme moyen d'atteindre à la connaissance du « Créateur ». Cette toute première règle confirmait ainsi ce rôle de servante de la Théologie que la Philosophie devait jouer dans l'enseignement davantage théologique de ce collège voué progressivement, avec le Petit Séminaire, à la formation d'un clergé autochtone. Le professeur devait suivre (« *sequendus* ») Aristote, à moins que son opinion fût rejetée par les bonnes académies ou qu'elle fût opposée à la foi orthodoxe définie

¹ « Lettre du P. Joseph Germain, touchant la mission canadienne en l'année 1711 », R. G. Thwaites (ed.), *Jesuits Relations*, Cleveland, The Burrows Brother Co., vol. 66, pp. 208-209. Le Père Germain fut professeur de Philosophie et de Théologie de 1689 à 1707.

par le Concile du Latran. Si le maître devait citer certains interprètes ou commentateurs peu orthodoxes d'Aristote, il devait le faire avec réserve. Au contraire, saint Thomas devait être mentionné le plus souvent et toujours avec respect et suivi à moins de motifs graves ¹.

Le *Ratio* fixait à pas moins de trois ans le cours de Philosophie, à raison de deux heures par jour. Il ne fait pas de doute que cette règle dut subir de fréquentes adaptations, compte tenu de l'alternance de l'enseignement de la philosophie et de la théologie, du nombre d'élèves et de l'urgence de certaines situations et de certains besoins. Qu'un élève soit interrogé en 1667 deux ans après l'établissement de la classe de Philosophie, sur « toute la philosophie » semble bien indiquer que la Philosophie durait deux ans ² et que les quatre « parties » de la philosophie devaient être étudiées durant les deux années, la première appelée « Logique », la seconde « Physique ». L'enseignement se faisait en latin, langue du savoir et de l'Église.

Théoriquement, la Logique occupait la première année et les élèves devaient voir le second livre de l'*Organon* d'Aristote, le *Perihermeneias* (ou *De interpretatione*), et les deux livres des Premières Analytiques d'Aristote, en passant toutefois rapidement sur la question des êtres contingents et en passant sous silence la question du libre arbitre. Le professeur pouvait suivre Aristote en suivant des auteurs, soit Tolet (cardinal jésuite) soit Fonseca. La question des Universaux devait être réservée à la Métaphysique ³.

En seconde année, en « Physique », professeur et élèves devaient voir les huit livres de la *Physique*, le traité *Du Ciel* et le premier livre *De la génération et de la*

¹ *Ratio alque Institutio Studiorum Societatis IESU*. Romae, In Collegio Rom. ejusdem Societ., Anno Domino, MDCVI, Regulae Professoris philosophiae, règles 1 à 6, pp. 68-69. H. Fougeray, *Histoire de la Compagnie de Jésus des origines à la suppression 1528-1762*, Paris, Picard, 1913, 2 vol. donne en appendices un bon aperçu du contenu du *Ratio*.

² Lucien Campeau, *op. cit.*, p. 95. « Journal des Jésuites, ès années 1666 et 1667 », R. G. Thwaites (ed), *op. cit.*, vol. 50, p. 212.

³ *Ratio.... op. cit.*, règles 8-9, pp. 69-70. Des ouvrages d'Aristote se trouvaient dans la bibliothèque, dispersée, du Collège des Jésuites ; voir Antonio Drolet, « La bibliothèque du Collège des Jésuites », *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)*, XIV, 4 (mars 1961), pp. 487-544, #26, 27, 318 ; dans la bibliothèque du Séminaire de Québec en 1782, *Catalogue des livres de la bibliothèque du Séminaire des Missions étrangères de Québec ... fait ... par Dudevant, ptre*, section « belles-lettres, Bibliothèque du Séminaire de Québec ; dans les bibliothèques de l'intendant Leduc, Pierre-Georges Roy, « Ce qu'on trouve dans un inventaire de notaire », *Bulletin des recherches historiques (BRH)*, 30 (1926), pp. 129-135 et de l'intendant Dupuy, Jean-Claude Dubé, *Claude-Thomas Dupuy, intendant de la Nouvelle-France (1678-1738)*, Montréal, Fides (collection « Fleur de Lys »), 1969, chapitres XV et XVI. Il faut noter que des auteurs (Duhamel, Purchot, Barbay, Dagoumer, Goudin ...) de « traités de philosophie » apparaissent aux catalogues des bibliothèques, formées partiellement avant 1759, du Séminaire de Québec (1782) et du Séminaire de Montréal, *Catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Montréal*, (avant 1789), Archives Saint-Sulpice de Montréal (ASSM), partiellement reproduit dans Yvan Lamonde, *L'enseignement de la philosophie au Collège de Montréal (1790-1876)*, Thèse de maîtrise (Histoire), Université Laval, 1969, pp. 111-120.

corruption d'Aristote, en insistant sur certains passages comme l'indique le *Ratio*¹. Cet enseignement, en classe de Philosophie, de la Physique, des « sciences » participait au Moyen Âge, à cette philosophie universelle (*In universam philosophiam*) qui comprenait quatre « parties » : logique, physique, métaphysique, éthique.

En troisième année, après avoir expliqué le second livre *De la génération*, le traité *De l'âme*, le professeur abordait la Métaphysique d'Aristote en s'attardant à la question de Dieu et des êtres intelligents, et en général, aux grands textes de la Métaphysique². On voyait en plus, en morale, les dix livres de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote ; l'enseignement de la morale devait se faire sans digression théologique soit par le professeur de métaphysique, soit par un professeur spécial à raison de trente ou quarante-cinq minutes par jour³. C'est ce programme de trois ans du *Ratio* que le professeur de Philosophie du Collège de Québec devait faire en deux ans.

Le contenu des cours manuscrits de philosophie

Les Cours ou abrégés latins conservés – à tout le moins pour la Logique, la première année – indiquaient la fidélité des professeurs de Philosophie à suivre les directives du *Ratio*. Les *Cours* de Logique du Père Bouvart (1679) et du Père Labrosse (1757) suivaient précisément le *Perihermeneias* (interprétation des opérations mentales par celle des expressions par symboles oraux ou écrits, définitions du verbe, du nom et étude des types de propositions) et les deux livres des Premières Analytiques qui analysent la structure formelle du raisonnement scientifique et surtout l'appareil syllogistique de la démonstration scientifique⁴. Le *Cours* du Père Labrosse (1757), beaucoup plus développé que le *Compendium* (1679) du Père Bouvart (421 pages contre 109), par des dessins géométriques soignés des règles des propositions, de l'équipollence, de la disposition et des figures de syllogisme, témoigne de l'importance de la Logique et surtout du syllogisme dans l'enseignement de la philosophie au collège-résidence des Jésuites de Québec ; après une brève définition de la philosophie (*definitio lisitata ... est*

¹ *Ibid.*, règles 9-10, pp. 70-71.

² *Ibid.*, règles 11-16, pp. 71-73.

³ *Ibid.*, règles 1-4, p. 75, *Regulae professoris Philosophiae moralis*.

⁴ *Compendium sui Epitome in quo praecipua partes totius logicae continentur. Professore Reverendissimo Patre Martino Bouvart. Hoc compendium scripsit Dionysus De Mesnu....* 1679, ASQ, Ms 138, 109 p. D'après les noms de propriétaires, ce *Compendium* aurait servi jusqu'en 1745 ; *Cursus philosophicus datus a patre Labrosse in collegio quebecensi...* 1657, *Philosophiae prima pars. Logica*, ASQ. M-67, 421 p. Un autre cours dont on ne sait s'il fut utilisé, se trouve aux ACJCF : */Compendium/* selon R. D. Clavius, Juillet 1651, /439 feuilles/. Autographié J. Lafosse. Selon Sommervogel, Christophe Clavius, « l'Euclide de son temps » fut employé par Grégoire XIII à la réforme du calendrier. Il faut préciser que la Logique de Port Royal est probablement l'ouvrage spécifiquement philosophique le plus souvent présent dans les bibliothèques tant de collectivité que privées de la Nouvelle-France.

cognito vera, certa et et, idens rerum naturalium et necessariarum per causas), le Père Bouvart commençait la logique. Le Père Labrosse s'attardait plus longuement (57 pages) sur les premières notions de la philosophie (*in universam philosophiam*), s'enquérant du statut scientifique et de l'origine de la philosophie.

La « morale » du Père Guesnier suivait aussi assez fidèlement la pensée aristotélicienne de *l'Éthique à Nicomaque*. Une définition des « actes humains » avec des « articles » sur l'amour, le bien, la fin, la béatitude précédait une étude du « principe des actes humains » où l'on abordait la question de la liberté (son existence, son objet, son exercice) pour passer ensuite aux « règles des actes humains » où étaient discutées la loi en général et en particulier, la loi éternelle, positive, divine, humaine et la conscience droite, errante, dubitative et indifférente. Le *Cours* de morale s'achevait sur la question « des vertus et des vices moraux » (prudence, justice, force, tempérance) et sur un « appendice » concernant les « passions en général ¹ ».

Faute de Cours ou de Compendium de Métaphysique conservés, il y a lieu d'avancer qu'en Métaphysique l'on suivait, comme en Logique et en Morale, Aristote.

¹ *Moralis data a reverendissimo patre Guénier societas Iesu...* 1731, ASQ, M-165, 270 p. Le Père Guesnier professeur de Théologie à Québec (1732 et 1733) et de Philosophie (1734) était arrivé au Canada en 1731, en provenance du Collège des Jésuites de Caen. Une thèse de morale soutenue à ce collège le 2 mai 1731 se trouve dans ce manuscrit.

Cours manuscrit de philosophie du Père Labrosse, jésuite, 1757
Archives du Séminaire de Québec

Les exercices pédagogiques

Un enseignement de la philosophie qui consacrait une année ou une bonne partie de la première année à la Logique – à une logique axée sur les opérations de la pensée, sur les modes d'expression et sur le syllogisme comme outil de démonstration – se donnait une pédagogie conséquente, des exercices appropriés. Le *Ratio Studiorum* insiste sur les « répétitions » et en décrit longuement la procédure et la fréquence. Chaque jour les élèves répétaient durant une demi-heure la leçon de philosophie reçue, par groupe d'environ dix élèves (ou moins, vraisemblablement à Québec) dirigé si possible par un scolastique jésuite. Tous les samedis (sabbatines), il y avait dispute ou argumentation de deux heures. Tous les mois (mensuelles) une dispute importante avait lieu avec trois défendants. Enfin, et toujours dans des formes rigoureusement syllogistiques, se tenaient, habituellement vers la fin de l'année scolaire, des disputes plus solennelles¹. À Québec la première eut lieu dès la première année (1665-1666) d'enseignement de la Philosophie, le 2 juillet 1666 :

¹ *Ratio op. cit.*, règles 17-20, pp. 73-74 ; règles 3-4, p. 75.

Les 2 premières disputes de Philosophie se font dans la Congrégation avec succez. Toutes les puissances s'y trouvent ; Mr l'Intendant entr'autres y a argumenté très bien, Mons. Joliet et Pierre Francheville y ont très bien répondu de toute la Logique ¹.

L'année suivante, le 15 juillet 1667, « Amador Martin et Pierre de Francheville /à nouveau/ soustiennent de toute la Philosophie avec honneur et en bonne compagnie ² ».

Vers 1680 deux élèves défendent les « Thèses de Logique », *Deo duce et auspice Virgine ... die quinta aprilis hora sesquinova in Logica Collegii Quebecensis* ³. Encore en 1758 « Petrus Mennard Marianopolitanus » soutient des thèses extraites des prolégomènes de la Philosophie et de la Logique étudiés durant l'année ⁴. Les « thèses » stimulaient assez souvent les argumentations et les disputes en opposant les positions de différents auteurs ou en réfutant un ou des auteurs pour mieux faire ressortir la thèse retenue. C'est le cas, par exemple, dans les « thèses » soutenues en 1758, à propos du jugement qui prend sa source dans l'intelligence, et non dans la volonté comme le soutenaient Descartes et Malebranche ⁵.

Ces exercices scolaires valaient aussi pour la théologie comme le recommandait le *Ratio* et comme le rapporte le *Journal des Jésuites* :

Le 13/mars 1668/. Le P. Iulien Garnier, qui n'a pas encore 25 ans, vient d'estre examiné de toute la théologie selon la coustume de la Compagnie. les 4 examinateurs ont esté les P. P. Lalemant, Péjart, Dablon et Pierron ⁶.

¹ *Journal des Jésuites*, édition Laverdière et Casgrain, Québec, chez Léger Brousseau, 1871, p. 345.

² « *Journal des Jésuites*, ès années 1666 et 1667 », R. G. Thwaites (ed), *op. cit.*, vol. 50, p. 212.

³ *Theses Logicae*, 5 avril / 1680/, ASQ, Séminaire 13, n° 11, manuscrit.

⁴ *These philosophicae*, 25 mars / 1758/, ASQ, Séminaire 13, n° 12, manuscrit. Les archives du Séminaire de Québec contiennent d'autres « thèses » : *Morale* (Caen, 1731), dans M-165 : « *Universa philosophia* » (Angers, 1741), Séminaire 13 n° 23 ; « *These physicae* » (Laflèche, 1746), Séminaire 13, n° 1 ; voir aussi Rochemonteix, *Un collègue des Jésuites au XVI^e et au XVIII^e* Le Mans, Leguicheux, 1889, t. IV, pp. 351-364.

⁵ *Theses philosophicae*, 25 mars / 1758/, *loc. cit.* thèse IV.

⁶ « *Journal des Jésuites*, janvier à juin, 1668 », R. G. Thwaites (ex), *op. cit.*, vol. 51, p. 147.

IVIN & IVILLET 1666. 345

Le 12. Monseign. l'Euesque retourne de sa visite de Mon-real.

Le 20. les Hurons nous font 5. presens pour contribuer quelque chose à la bastisse de nostre eglise, entr'autres vn pour vn tableau qui marque comme ils ont embrassé la foy. Presens des Hurons.

Le 23. la solemnité du feu de la S. Iean se fit avec toutes les magnificences possibles, Monseign. l'Euesque revestu pontificalement avec tout le clergé, nos Peres en surplis, &c. Il presente le flambeau de cire blanche à Monf. de Tracy, qui le luy rend & l'oblige à mettre le feu le premier, &c.

I V I L L E T .

Le 2. les premieres disputes de Philosophie se font dans la Congregation avec succez. Toutes les puissances s'y trouuent; Mr. l'Intendant entr'autres y a argumenté très bien. Monf. Ioliet & Pierre Francheuille y ont très bien repondu de toute la Logique. 1^{re} these de philosophie. Ioliet & Francheuille. Mr. Talon argumente.

Le 6. la barque de M. le Ber ariue avec 24. ambassadeurs d'Onneiout, avec des lettres d'Orange. Ils logent chez nous.

Le 7. on les ecoute; ils n'ont pas dit grand chose.

Le 8. on leur repond; le P. Chaumonot leur a dit de la part de Monf. de Tracy toutes leurs veritez en bons termes & d'une bonne façon. On en retient quelques-uns des principaux; on renuoye le reste avec le P. Bechefer, qui va avec eux en ambassade à Orange, accompagné de Monf. de la Tesserie pour interprete, & Boquet pour l'affister. P. Bechefer & le sieur La Tesserie vont à Orange.

Mention de la première « soutenance » en philosophie
Journal des Jésuites, 2 juillet 1666

En Théologie (cours de quatre ans), le *Ratio* prescrivait de suivre (*sequendus*) saint Thomas, sauf sur la question de la conception de la Vierge et de la solennité des vœux. Le *Ratio* était très explicite sur les libertés que le professeur pouvait prendre à l'égard de saint Thomas et sur les questions à mettre à l'étude; un *Catalogue* des questions à traiter suivait d'ailleurs, dans le *Ratio*, les « règles » prescrites au professeur de Théologie¹. Encore une fois, il faut rappeler les

¹ *Ratio*.... *op. cit.*, *Regulae professoris Scholasticae Theologiae*, pp. 42-47; *Catalogus aliquot questionum Ex prima parte S. Thomae*, pp. 48-62. Des ouvrages de saint Thomas se trouvaient dans la bibliothèque du Collège des Jésuites, A. Drolet, *loc. cit.*, #45, 425, 624, 625, 626, dans la bibliothèque du Séminaire de Québec, *Catalogue*... 1782, *op. cit.*, section « théologie », p. 3, 16 et dans certaines bibliothèques privées. Les œuvres théologiques du Jésuite Suarez sont aux Catalogues du Collège des Jésuites et du Séminaire de Québec. Pour un aperçu sur l'enseignement de la Théologie : Louis Rousseau, *La figure de Dieu dans l'enseignement de la*

adaptations que durent subir ces « règles » du *Ratio* et avancer, à titre d'hypothèse, que dans la formation théologique, la théologie morale et les « cas de conscience » reçurent une attention prioritaire.

Les élèves de la classe de Philosophie

Sans doute la connaissance du nombre et de la destination des élèves des classes de Philosophie pourrait-elle aussi éclairer ce rapport de dépendance entre l'enseignement de la Philosophie et de la Théologie. Les documents ne permettent toutefois qu'une évaluation approximative des effectifs collégiaux. Il semble qu'internes ou pensionnaires du Collège des Jésuites réunis aux externes du Petit Séminaire de Québec ne dépassèrent guère, pour l'ensemble des classes, le nombre de cent par année¹. Le nombre des élèves en Philosophie et en Théologie a pu varier entre cinq et dix par année et ce dans les meilleures années². Au total, le quart des élèves du Petit Séminaire de Québec, entre 1668 et 1760, semble avoir « persévéré », donc avoir fait un cours complet incluant la Philosophie³. Il est impossible d'affirmer d'autre part que ceux qui firent leur Philosophie se destinèrent à l'état ecclésiastique, bien qu'il soit probable que ce fût le cas le plus souvent⁴, les ordinations ou arrivées de prêtres croissant après 1665 et confirmant l'indice de cinq à dix élèves par classe de Philosophie.

La littérature philosophique imprimée

La mobilité du professorat de Philosophie, le nombre restreint d'élèves en Philosophie, les directives précises et suivies du *Ratio Studiorum* quant aux « auteurs » et aux problèmes à aborder, l'attraction d'un ministère où, comme l'écrivait Descartes on a « seulement besoin de zèle et de patience et non pas de beaucoup d'esprit et de savoir », toutes ces particularités de l'enseignement de la Philosophie au Collège des Jésuites indiquent les adaptations coloniales

théologie à Québec au 18^e siècle, Thèse de Maîtrise (Sciences religieuses), Université de Montréal, 1967, 126 p.

¹ En 1669, les Jésuites « instruisent environ 50 à 60 enfants pensionnaires et autant d'externes, et les hurons... », « L'État du Canada en général », *RAPQ* (1930-1931), p. 108, en 1732, « le collège est assez nombreux en escoliers ; indépendamment des externes, les Jésuites ont chez eux des Pensionnaires au nombre d'environ 30 », Beauharnois et Hocquart au Ministre, 26 oct. 1732, cité dans Amédée Gosselin, *op. cit.*, p. 258 ; Lucien Campeau, *op. cit.*, p. 77, 83, 102.

² « Nous avons philosophie et 7 Escoliers qui ont soustenus des thèses. Jugez delà que Kébec est quelque chose de considérable ! », « Trois lettres du P. Thierry Beschefer », 4 oct. 1666, *Jesuit Relations*, R. G. Thwaites (ed.), *op. cit.*, vol. 50, p. 172-, 7 jeunes gens étudient la Théologie en 1676, « Lettre du P. Jean Enjalrau à /? / », 13 oct. 1676, *ibid.*, vol. 60, pp. 140-142.

³ Lionel Groulx, *L'enseignement français au Canada dans le Québec*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, (Documents historiques), 1931, t. I, pp. 24-25, donne, pour 1668-1760, et d'après des listes incomplètes, 843 élèves, dont 198 qui auraient terminé le cours complet.

⁴ Louis-Edmond Hamelin, « Nombre annuel de nouveaux prêtres, Canada Français (1600-1933), *BRH*, 65, 2 (avril-juin 1959), pp. 37-39.

nécessaires d'un plan pédagogique métropolitain. Adaptation signifiait minimalisation de certaines exigences. Dans ce contexte collégial, peu ou prou de controverses philosophiques, pas d'innovation là où il fallait adapter en réduisant. Et le temps et les moyens faisaient défaut pour se mettre « à la recherche de la vérité » ou d'une « méthode » qui passait par l'expérimentation. La pensée médiévale reconduite dans l'humanisme pédagogique des Jésuites alimentait l'enseignement philosophique à Québec ; et même cent ans après la parution (1637) du *Discours de la méthode*, les professeurs de Philosophie du Collège de Québec ne semblent pas avoir réagi à cette lente remise en question de la philosophie médiévale ni *a fortiori* à celle de *l'Encyclopédie* (1751). Il n'y paraît pas en tout cas dans les *compendia*.

Il n'y paraît pas non plus dans cet autre lieu possible d'expérience philosophique que constituait la bibliothèque collective ou privée¹. Là où il n'y avait ni imprimerie locale², ni librairie³, ni cercles, ni académies⁴, comment par surcroît ces idées nouvelles eussent-elles pu pénétrer dans une société où la culture tant populaire et gestuelle que la culture savante et livresque – minimale faut-il le rappeler – était surveillée par l'Église ? En témoignant ces *Mandements* de M^{gr} de Saint-Vallier, lus dans quelques églises, condamnant de façon rigoriste⁵ festins, bals, danses, comédie, luxe, usure et discours impies avec l'autorité des Pères, des Docteurs, des Canons de l'Église, du Catéchisme du Concile de Trente et de saint Thomas et dans un vocabulaire aristotélicien où la comédie est un « accident », un

¹ Une analyse comparée, non définitive, de seize catalogues de bibliothèques, dont trois bibliothèques de collectivité et treize privées (dont cinq de clercs) semble indiquer que les courants d'idées européens n'ont pas vraiment pénétré en Nouvelle-France ; des mentions occasionnelles, aux catalogues, de Descartes, de Malebranche, de Bayle et de récents penseurs (*L'Encyclopédie* est publiée à partir de 1751) tels que Rousseau, Voltaire permettent seulement dans l'état actuel de nos connaissances sur la lecture en Nouvelle-France, d'avancer à titre d'hypothèse que le dix-huitième siècle européen a pénétré au Canada au début du dix-neuvième siècle, au moment où l'infra-structure économique et sociale le permettrait.

² Demandes vaines d'une « imprimerie » par les Jésuites, *Journal des Jésuites*, éd. Laverdière et Casgrain, *op. cit.*, 24 sept. 1665 et par l'administration coloniale, 4 mai 1749, P.-G. Roy, « L'imprimerie dans la Nouvelle-France », *BRH*, 10 (1904), pp. 190-191 ; sur l'existence d'une imprimerie épiscopale en 1759, Philéas Gagnon, *Essai de bibliographie canadienne*, Montréal, /imprimé pour l'auteur/, 1895, t. I, pp. 381-385.

³ L. Drapeyron, *Lettres du missionnaire J. Navières sur le Canada (1735-1737)*, Paris, Delagrave, 1895, p. 15 ; E.-Z. Massicotte, « Libraires, papetiers, relieurs à Montréal au XVIII^e siècle », *BRH*, 36, (1930), pp. 298-299.

⁴ « On y voit en aucun genre de sciences des gens profonds ; il faut même convenir qu'il y a peu de secours, peu de livres et peu d'émulation » /avant 1710/, Abbé de Latour, *Mémoires sur la vie de M^{gr} de Laval, premier Évêque de Québec* (Cologne, 1761), cité par A. Drolet, *Les bibliothèques canadiennes 1604-1960*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1965, p. 16.

⁵ Guy Plante, *Le rigorisme du XVIII^e siècle : M^{gr} de St-Vallier et le sacrement de pénitence 1685-1727*, Gembloux, Ed. J. Duculot, 1971, pp. 150-168.

« objet »¹. Quant à la controverse autour du jansénisme, elle n'eut lieu ni à Québec, ni à Trois-Rivières ni à Montréal, même si les ouvrages d'Arnaud, de Bossuet, de théologiens jésuites, de saint Augustin et d'auteurs jansénistes se trouvaient en nombre abondant dans la bibliothèque du Collège des Jésuites, du Séminaire de Québec et dans quelques bibliothèques privées².

Conclusions

Activité d'enseignement dans un « collège » de Jésuites, la philosophie en Nouvelle-France participait à cette tradition coloniale, à cette constante dans le Nouveau Monde où la philosophie était d'abord et avant tout expérience scolastique de responsabilité religieuse dont le contenu était d'importation métropolitaine.

Dans cette colonie de forêts à l'orée desquelles l'enseignement philosophique s'organise, il nous importait de préciser les ordres de grandeur de cette entreprise : traits spécifiques du « collège-résidence » qui ajoute la Philosophie aux Humanités ; importance primordiale des professeurs jeunes, mobiles et polyvalents par nécessité autour desquels peut s'organiser la Philosophie ; caractéristiques des élèves de Philosophie peu nombreux qui se destinèrent vraisemblablement en Théologie. La connaissance en quelque sorte des limites du Collège, des professeurs, des élèves et des moyens précisent la teneur de l'expérience philosophique.

S'il est un trait de la philosophie européenne qui caractérise à la fois l'origine et l'évolution de l'enseignement de la Philosophie en Nouvelle-France c'est bien cette pérennité de rapports qu'il entretint avec l'enseignement de la Théologie. Les relations entre le Petit Séminaire de Québec et le Collège des Jésuites illustrent de façon formelle ces rapports. Dans une colonie naissante où les raisons *a priori* (population scolaire potentielle) et *a posteriori* (limite des destinations possibles) justifiaient peu un cours d'études complet, incluant la Philosophie, seul le recrutement de clercs pouvait entraîner rapidement l'organisation d'un cours complet où la Philosophie comme classe apparaissait en même temps que la Théologie comme classe. Les indices de ces rapports ne manquent pas : fondation déterminante du Petit Séminaire de Québec au moment où la Philosophie et la

¹ Henri Têtu et C-O. Gagnon, *Mandements ... des Évêques de Québec*, op. cit., vol. I, pp. 169-170, 301-302, 304-308, 359-366, 382-384, 399-403, 424-434. À propos des ecclésiastiques de Montréal qui « disputent » sur « des bagatelles de coiffure et de dentelles », voir Frontenac au marquis de Seignelay, 12 nov. 1690, dans I. Caron, « Inventaire des documents... », *RAPQ* (1939-1940), p. 295, contre l'envoi d'hérétiques en Nouvelle-France, (1635-1637), *ibid.*, pp. 163-164.

² Lucien Campeau, « Le jansénisme en Nouvelle-France », *Nuove ricerche storiche sul Giansenismo*, Roma, Pontifica Università Gregoriana (Anaclecta gregoriana, vol. LXXI), 1954, pp. 305-310.

Théologie s'organisent, alternance chez les Jésuites de la classe de Philosophie et de Théologie, double enseignement du professeur, nombre supérieur d'années d'enseignement de la Théologie par rapport à celui de la Philosophie. Il faut encore ajouter la perspective théologique de l'enseignement philosophique dans le *Ratio* même, l'usage du latin, la destination ecclésiastique probable des élèves qui faisaient la Philosophie et enfin l'importance dans les bibliothèques des ouvrages de théologie.

Ni la perspective, ni la manière, ni la matière de l'enseignement philosophique en Nouvelle-France ne différaient de celles dans l'ancienne France. Même bible pédagogique, même organisation de la Philosophie avec adaptations, mêmes exercices scolaires ; mêmes maîtres (Aristote et saint Thomas), mêmes auteurs de traités, même importance vraisemblablement accordée aux différentes « parties » de la philosophie. Et l'institution collégiale et la manière pédagogique et la matière philosophique étaient d'importation européenne et occidentale. L'humanisme médiéval y était omniprésent : dans la langue d'enseignement, chez les maîtres (Aristote, saint Thomas), dans les disputes scolastiques, dans la forme même d'exposition des *compendia* et des *cours* ; plus généralement l'humanisme médiéval s'exprimait dans cette hiérarchie des arts libéraux où la Philosophie était la servante de la Théologie.

C'est cette expérience d'enseignement de la philosophie presque centenaire qui allait être interrompue en 1759 par la conquête militaire du Canada par l'Angleterre et par la fermeture du collège des Jésuites de Québec.

Chapitre II

Objections et réfutations :

l'enseignement de la philosophie dans les collèges (1770-1835)

Chapitre II

Objections et réfutations :

l'enseignement de la philosophie dans les collèges (1770-1835)

[Retour à la table des matières](#)

L'enseignement de la Philosophie, après son rétablissement en 1770 et son apparition au programme de cinq collèges nouveaux, connut une première phase de stabilisation avec la publication en 1835 du manuel, des *Institutiones philosophicae* de l'abbé Jérôme Demers du Séminaire de Québec. Le geste était significatif au plan pédagogique ; il cristallisait l'évolution de tout l'appareil pédagogique lié à l'enseignement de la philosophie dans les collèges : professeurs, élèves, plan d'étude, matière enseignée. Les *Institutiones philosophicae* marquaient aussi au plan idéologique l'aboutissement d'une crise d'une part suscitée en dehors des collèges par la promotion d'une autre « philosophie », celle des Lumières à laquelle s'identifia la bourgeoisie de professions libérales laïque et suscitée d'autre part dans certains collèges par l'attrait exercé sur certains clercs pour la philosophie de Lamennais. La philosophie allait s'institutionnaliser dans les collèges, mais contre – *sed contra* – d'autres « systèmes » et en s'objectant.

Enseignement irrégulier de la philosophie

Le Collège des Jésuites de Québec avait dû disperser ses élèves à la fin du mois de mai 1759 et interrompre par le fait même l'enseignement dans les classes de Philosophie. Cette tradition presque centenaire d'enseignement de la philosophie au Collège des Jésuites qui fermerait définitivement ses portes en 1776 n'allait être relayée qu'en 1770 par le Séminaire de Québec qui, cinq ans après sa réouverture assignait, et ce de façon régulière, un professeur pour la classe de Philosophie.

S'il est certain que l'enseignement de la Philosophie ne se fit pas de façon régulière entre 1759 et 1770, il l'est tout autant qu'il se fit de façon occasionnelle pour répondre à des besoins précis. En effet, deux prêtres du Séminaire des Missions Étrangères de Québec, messieurs Pressart et Gravé, réfugiés chez les Sulpiciens de Montréal, firent respectivement, en 1760, la Théologie et la

Philosophie à quatre élèves de Philosophie et à cinq « théologiens ». À la réouverture du Grand Séminaire de Québec en octobre 1762, trois « ecclésiastiques » et trois « théologiens » constituèrent ce noyau d'élèves qui justifia vraisemblablement le maintien d'un enseignement philosophique ; ce furent André Couillard, François-Xavier Dézéry, Jean-François Hubert, Pierre Panneton, Jean-Baptiste-Noël Pouget et Jean-Marie Verreau. Alors qu'à la fin de 1764 le Séminaire de Québec n'est qu'à demi restauré après les bombardements de l'attaque anglaise sur Québec le Grand Séminaire ne continue d'accueillir que les élèves avancés dans leur cours d'études ; ils sont alors douze séminaristes en 1764-1765 et le Petit Séminaire n'ouvrira ses classes qu'à l'automne de 1765 ¹.

Cet interrègne de l'enseignement philosophique n'en continua pas moins, sur deux plans, la tradition : le Séminaire de Québec poursuivait en quelque sorte son rôle supplétif d'enseignement de la classe de Philosophie et ce dans un milieu où la philosophie demeurerait une propédeutique indispensable à la formation théologique des « séminaristes », du clergé. Enfin, après 1770 et avec la fondation de collèges et séminaires nouveaux la philosophie allait retrouver son lieu d'élection traditionnel, celui de l'éducation, celui des institutions d'enseignement secondaire classique.

La « philosophie » hors des collèges

Mais, nouveauté, dans cette société coloniale britannique où les « séminaires – collèges » devront dorénavant pourvoir à la formation tant des clercs que des « laïcs » de professions libérales, dans cette société en reconstruction aux plans économique, social et culturel, la philosophie allait trouver de 1770 à 1835 en dehors des collèges et des classes de nouveaux lieux de manifestation. Coup sur coup la colonie bénéficie de l'imprimerie et de la presse (1764), de bibliothèques de collectivité (1779), d'une Chambre d'Assemblée (1792), de librairies (1815). L'infra-structure sociale permettra dorénavant la diffusion de la culture européenne et américaine du 18^e siècle et du début du 19^e siècle.

La colonie qui a connu en 1763, en 1774 puis en 1791 des changements à sa Constitution fait l'apprentissage à la faveur et au moment des révolutions américaine et française du parlementarisme anglais et de la démocratie anglaise à l'intérieur d'une nouvelle chambre d'Assemblée ². Changement notoire et noté qui

¹ Marcel Trudel, *L'Église canadienne sous le régime militaire (1759-1764)*. Québec, Presses universitaires Laval, 1956-1957, tome 2, pp. 28-31, 42-44, 52-53, 88-92 ; Supérieurs, Directeurs, Officiers et Professeurs du Séminaire de Québec, ASQ, M-433.

² Voir John Hare, « Le développement d'une pensée constitutionnelle au Québec, 1791-1814 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, 45, 1 janvier-mars 1975), pp. 5-25 ; Henri Brun, *La formation des institutions parlementaires québécoises 1791-1838*, Québec, PUL (Droit, Science Politique #1), 1970, 281 p. ; Fernand Ouellet, « La naissance des partis politiques dans le Bas-Canada (1791-1810) », *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*, Montréal, HMH (Cahiers du Québec #5), 1972, pp. 205-224 ; John Hare, « L'Assemblée législative du Bas-Canada 1792-

marque au plan des mœurs politiques la constitution d'un pouvoir gouvernemental désormais prépondérant, le passage d'une monarchie absolue à une monarchie constitutionnelle, l'accès à une forme passablement généralisée de suffrage universel et une sensibilisation évidente des anciens « sujets » en passe de devenir « citoyens » non plus seulement à leurs « devoirs » mais aussi à leurs « droits », non plus seulement à leurs « devoirs » envers Dieu et eux-mêmes mais aussi à leurs « devoirs » d'individu envers la société politique. L'enseignement de la philosophie morale dans les collèges en sera marqué...

Une bourgeoisie de professions libérales et l'Église

Ces formes politiques, ces formes culturelles (presse, bibliothèque, librairie ...) correspondaient à la montée d'une bourgeoisie de professions libérales francophones formée pour une bonne part dans ces « séminaires-collèges » dont l'appellation même évoque le nouveau statut de ces institutions d'enseignement secondaire classique dirigées par le clergé. Entre 1805 et 1840, cette bourgeoisie de professions libérales se définit et s'impose ; sa croissance annuelle est supérieure à celle des effectifs du clergé ¹ ; elle a les effectifs, elle a les moyens : Chambre d'Assemblée, professions en cours d'organisation, journaux, notabilité dans les campagnes (éducation, fabrique) ². Face à cette bourgeoisie, tout comme à l'égard de l'Exécutif, l'Église n'a ni les effectifs ni les moyens. Elle co-existe avec l'Église anglicane, ne bénéficie pas encore de la reconnaissance civile du gouvernement, risque d'être assujettie à la Prérogative royale, à l'obligation de soumettre la liste des nominations cléricales, au non-renouvellement d'un évêque, à la confiscation des biens des Jésuites après ceux des Récollets ³. De là, en raison aussi de la montée de pouvoir de la bourgeoisie francophone laïque de professions libérales, découle sa position obligée de loyalisme à l'égard du gouvernement dont elle témoigna si souvent à l'occasion de crises. Il suffira de se rappeler de son attitude en 1775, en 1793, en 1799, en 1810, en 1812, en 1815 et évidemment en

1814 ; députation et polarisation politique », *RHAF*, 27, 3 (déc. 1973), pp. 361-396 ; Pierre Tousignant, « Problématique pour une nouvelle approche de la constitution de 1791 », *RHAF*, 27, 2 (sept. 1973), pp. 181-234, André Garon, « La fonction politique et sociale des chambres hautes canadiennes, 1791-1841 », *Histoire sociale (HS)*, 5, (avril 1970), pp. 66-87.

¹ Fernand Ouellet, « Structure des occupations et ethnicité dans les villes de Québec et de Montréal (1819-1844) », *Éléments d'histoire sociale.... op. cit.*, p. 255 ; Louis-Edmond Hamelin, « Nombre annuel de nouveaux prêtres, Canada français (1600-1933) », *BRH*, 65, 2 (avril-juin 1959), pp. 36-44 ; L.-E. Hamelin, « Évolution numérique séculaire du clergé dans le Québec », *Recherches sociographiques (RS)*, II, 2 (avril-juin 1961), pp. 129-141.

² Yvan Lamonde, « Classes sociales, classes scolaires. Une polémique sur l'éducation en 1819-1820 », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique (RSCHEC)*, (1974), pp. 43-59 ; Richard Chabot, *Le curé de campagne et la contestation locale au Québec de 1791 aux troubles de 1837-1838*, Montréal, Hurtubise – HMH, (Cahiers du Québec, #20), 1975, 242 p.

³ Jean-Pierre Wallot, « La religion catholique et les Canadiens au début du XIX^e siècle », dans *Un Québec qui bougeait...*, Montréal, Éditions du Boréal Express (17/60), 1973, pp. 190-198.

1837 et en 1838¹. C'est là l'origine circonstanciée des rapports entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux, de la tradition ultramontaine de l'Église au Québec qui marquera la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Dans cette société où les formes et la vie politiques nouvelles obligeaient à l'information et où la définition et l'opposition des groupes de pouvoir entraînent la création d'une opinion publique la presse devenait un instrument primordial et indispensable. La bourgeoisie de professions libérales francophone, celle entre autres du « parti canadien », le réalisa plus rapidement que l'Église. Si l'on a bien montré la diffusion des nouvelles et des idées locales et étrangères au moment des révolutions de 1775 et de 1789², l'on a moins bien marqué jusqu'à quel point, de 1805 à 1840, les « papiers publics » furent avec *Le Canadien* et *La Minerve*, l'instrument de la bourgeoisie de professions libérales, laïque francophone. Certes le clergé fulmine contre le « misérable » *Canadien* qu'il « méprise » et contre *La Minerve*³ ; M^{gr} Lartigue, plus vigilant à Montréal, se heurte toutefois à son supérieur de Québec :

¹ Par exemple, « Mandement au sujet de l'invasion américaine », 22 mai 1775 et « Mandement aux sujets rebelles dans la guerre américaine », (1776), Henri Tétu et C.-O. Gagnon, *Mandements... des évêques de Québec*, op. cit., t. II, pp. 264-265, 269-279 ; « Circulaire de M^{gr} Hubert aux curés », 9 novembre 1793, *ibid.*, pp. 471-473 ; M^{gr} Hubert à l'abbé J. Jones, 29 mars 1794, *RAPQ*, (1930-1931), pp. 298-299 ; « Mémoire sur le diocèse de Québec, 1794 », *Mandements.... op. cit.*, pp. 478-480 ; sur la participation décisive des curés aux « associations loyales », *Gazette de Québec*, juillet à novembre 1794 ; M^{gr} Hubert, « Circulaire recommandant la fidélité au gouvernement », 5 novembre 1796, *Mandements op. cit.*, pp. 501-502 ; Mgr Plessis, *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique*, Québec, John Neilson, 10 janvier 1799 ; M^{gr} Plessis, « Circulaire aux archiprêtres au sujet de la loyauté du clergé », 22 mars 1910, *Mandements.... op. cit.*, t. III, pp. 50-51 ; M^{gr} Plessis, « Lettre circulaire à messieurs du clergé », 8 octobre 1813, *ibid.*, p. 108 ; Mgr Plessis au Secrétaire d'État Bathurst, (novembre ou décembre) 1814, Archives de l'Archevêché de Québec (AAQ), Registre des lettres, 8, p. 286 ; abbé Raimbault à M^{gr} Plessis, 20 octobre 1814, Archives du Séminaire de Nicolet (ASN), *Lettres de Raimbault à M^{gr} Plessis et à M^{gr} Panet*, (1806-1831) ; Anne MacDermaid, *Bishop Lartigue and the First Rebellion in the Montreal Area*, M.A. Carleton University, 1967, pp. 35-45 ; sur le « concert entre l'empire et le sacerdoce » et la défense simultanée du trône et de l'autel, voir par exemple, M^{gr} Hubert à abbé Jones, 29 mars 1794, cité dans *RAPQ* (1930-1931), pp. 298-299 ; M^{gr} Plessis, à Lord Bathurst, (nov. ou déc.) 1814, AAQ, Registre des lettres, 8, p. 286 ; même au même, 16 septembre 1819, AAQ, Évêque de Québec, 3, p. 163.

² Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Québec, Presses de l'Université Laval (Cahiers de l'Institut d'Histoire, #16), 1970, XI-411 p. ; Jean-Pierre Wallot, « La pensée révolutionnaire et réformiste dans le Bas-Canada, 1773-1815 », *Un Québec qui bougeait*, op. cit., pp. 253-325.

³ Mgr Plessis à M. Roux, 4 déc. 1809, cité dans *RAPQ* (1927-1928), p. 270 ; M^{gr} Plessis à M^{gr} Lartigue, 5 janvier 1824, AAQ, correspondance Plessis, Registre des lettres, vol. II, p. 406 ; M^{gr} Lartigue à M^{gr} Plessis, 23 octobre 1824, Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal (ACAM), Registre des lettres de Lartigue, (RLL), 3, p. 118 ; voir aussi *RAPQ* (1933-1934), p. 273, 295 ; (1941-1942), p. 430, 436, 437, 452, 475, 481, 490 ; la *Bibliothèque canadienne* (déc. 1826), p. 40 ; Grand Vicaire P. Viau à Ludger Duvernay, août 1832, *RAPQ*, (1926-1927), p. 160.

Voici le moment /Révolution de Juillet/ le plus pressant peut-être qu'il y ait eu pour la Province, d'y établir sur un bon pied un Journal ecclésiastique, afin de contrecarrer les diatribes révolutionnaires qui vont retentir, et qui ont déjà commencé à paraître, dans tous nos papiers (...). Si nous laissons le temps aux Journaux démocrates, qui pullulent en ce pays de verser le poison de leurs erreurs parmi nos peuples sans leur présenter l'antidote...

Pensez-y, Monseigneur ; car le besoin me paroît urgent : c'est une belle chose sans doute de bâtir une maison d'éducation religieuse ; mais je crois que former l'esprit public à cette époque est encore plus pressant ¹.

Ni cette clairvoyance ni d'autres velléités ² n'y feront rien : l'évêque de Québec refusera « d'établir sa chaire dans un bon papier public ³ » et l'Église se limitera au mandement et à la chaire jusqu'en 1840.

La lexicologie « philosophique »

Dans cette presse, instrument d'une bourgeoisie de professions libérales montante et militante, et non plus seulement dans ces « séminaires-collèges » du clergé, la « philosophie » trouvait progressivement un nouveau lieu d'expression. Autre lieu, autre philosophie. La pensée du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle, la philosophie des Lumières qui trouve ses lieux d'expression dans la politique et la presse constitue un point tournant de la tradition philosophique québécoise. La presse québécoise eut de 1770 à 1835 son lexique « philosophique » entendue au sens du dix-huitième siècle ; et l'Église y opposa son discours « anti-philosophique ».

L'éventail du vocabulaire politique du dix-huitième siècle se retrouve dans les imprimés et la presse ; il n'y a rien de surprenant, dans une société qui en connaît les formes nouvelles, de rencontrer en nombreuses occurrences « constitution », « droits », « libertés », « liberté de presse », « suffrage », « démocratie », « révolution », « peuple », « citoyens » ⁴ ; d'ailleurs grâce aux bibliothèques et à la

¹ M^{gr} Lartigue à M^{gr} Panet, 11 sept. 1830, ACAM, RLL, 5, pp. 305-306 : 6, p. 174, 190, 194, 204, 209, 218, 225, 228, 254 ; sur cette question, Thomas-M. Charland, « Un projet de journal ecclésiastique », *RSCHEC* (1956-1957), pp. 39-54.

² MM. Paquin et Lefebvre, curés, à M^{gr} Lartigue, 3 oct. 1831, ACAM, 901.021, 831-9 ; « Assemblées de prêtres pour fonder un journal catholique », 29 déc. 1831 et 3 janvier 1832, ASQ, Polygraphie 8, n^{os} 44-45.

³ M^{gr} Lartigue à M^{gr} Panet, 20 mars 1832, ACAM, RLL, 6, p. 257.

⁴ Voir John Hare, *Lexicologie politique du Canada français (1784-1812)*, Thèse de Doctorat (linguistique), Université Laval, 1970, 532 p. ; Lionel Guimond, *La Gazette de Montréal, 1785-1790*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1958, XI-304 p. ; Pierre Tousignant, *La Gazette de Montréal, 1791-1796*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1960, XI-241 p. ; Bonace O. Korchinski, *Evidence of the Enlightenment in the Quebec Newspapers (1785-1795)*, M.A. Thesis (History), University of Saskatchewan, 1972, VIII-131 p. L'analyse indicative et non définitive faite de la littérature philosophique en bibliothèque et

librairie, la pensée politique européenne devient accessible. Les catalogues des bibliothèques collectives d'administration anglophone offraient les principaux ouvrages de droit civil et constitutionnel et de philosophie politique. Bentham, Ferguson, Paley, Locke, Beattie, Hutchison, Ryan, Tucker. Parmi les ouvrages français, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, *l'Encyclopédie*, d'Alembert étaient disponibles.

Plus particulièrement la lexicologie philosophique gravitait autour de deux termes : « raison », « philosophie ». La « raison » privilégie le progrès, l'affranchissement, le droit à « l'examen » et valorise l'individualité :

Il y a à présent seize mois que les Français vivent sous un gouvernement libre, et jouissent de la liberté de presse, et dans ce court espace la raison a fait plus de progrès, et les esprits se sont plus éclairés qu'ils n'auraient probablement fait durant un siècle avant la Révolution ¹.

Il ne faut pas que le ciseau de la superstition et de la théologie ronge les ailes du Génie – non il est absolument nécessaire que les hommes se servent de la raison que Dieu leur a donnée pour guide, qu'ils examinent tout, qu'ils cherchent sans cesse à découvrir la vérité qui peut seule faire le bonheur de leur existence ².

De même, « la » philosophie qui « éclaire », « déchire » le « voile des préjugés » et qui, différemment de la « philosophie de mots enseignée dans nos écoles » initiait « à penser par soi-même » ³ :

Le philanthrope anticipe cette rénovation de l'âge de la société où les hommes ne seront plus sacrifiés au ressentiment et à l'ambition des princes. Ô divine philosophie, puisses-tu bientôt éclairer tout l'univers comme tu éclaires aujourd'hui la France ⁴.

Nous ne pouvons croire cependant que tout ne s'arrange pas à l'avantage de la nation, dans un siècle où les lumières et la philosophie l'ont enfin éclairée sur ses droits... ⁵

en librairie s'appuie sur l'examen d'un échantillon de *Catalogues* dont on trouvera la liste en bibliographie.

¹ Extrait d'une Gazette de Londres du 4 déc. 1790 dans la *Gazette de Québec*, 31 mars 1791, cité dans C. Galarneau, *op. cit.*, p. 118.

² Génie Canadien, « à l'imprimeur », *Gazette de Montréal*, 20 janv. 1791, cité dans Pierre Tousignant, *op. cit.*, p. 221 ; voir aussi par exemple, Un Canadien du Manoir de Berthier, « Aux Canadiens », *Gazette de Montréal*, 4 mars 1790, cité dans Lionel Guimond, *op. cit.*, pp. 254-255.

³ *Gazette de Montréal*, 21 octobre 1790, cité dans J.-P. Wallot, *Un Québec qui bougeait*, *op. cit.*, p. 260.

⁴ *Gazette de Québec*, 19 août 1790, cité dans C. Galarneau, *op. cit.*, p. 113.

⁵ Extrait d'une lettre d'un négociant de Bordeaux à J. F. en Canada du 15 juillet », *Gazette de Montréal*, 8 octobre 1789, cité dans L. Guimond, *op. cit.*, p. 20.

... si je suis en erreur, je me soumetts volontiers à son jugement, sachant que la vraie philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés et de la superstition, et que quel que soit le sujet devant un public éclairé, la raison se met toujours au-dessus des chimères ¹.

Il ne s'agit point pour autant de rendre omniprésentes la raison et la philosophie ni de recenser toutes les occurrences des termes. Ce qu'il faut indiquer c'est cette présence et cette diffusion d'idées qui s'inscrivent tout à fait dans la suite du cartésianisme, de l'*Encyclopédie* et plus globalement de la Philosophie des Lumières et de la Révolution française. L'individu, la raison, l'examen furent au centre des idées reçues et diffusées par le dix-huitième siècle, celui des Lumières. Ces thèmes seront aussi au centre des tensions dans l'enseignement clérical de la philosophie ; ils furent aussi l'objet des réactions de l'Église et du clergé.

L'Église canadienne, tout comme l'Église de la Restauration en France, mit peu de temps à identifier les points de rupture idéologique de sa doctrine et du « système » de la bourgeoisie libérale. Dans les correspondances, dans des mandements et à l'occasion d'interventions « sur les gazettes », le clergé précisa sa réaction : dénonciation et condamnation des idées et institutions désignées par la nouvelle terminologie : « droits », « libertés », « liberté de presse », « libéral », « démocrate », « progrès », « révolution », « souveraineté populaire », « lumières », « temporel » ². Les partis pris et les intérêts étaient évidents : défense des droits « de Dieu », de l'autorité, de la tradition, de la légitimité, de la monarchie. Et plus spécifiquement s'élaborèrent et se précisèrent une perception et une définition de la « philosophie », celle issue de Descartes, du rationalisme et de l'*Encyclopédie*, responsable de tous les bouleversements. Les qualifications de cette « philosophie moderne » étaient convergentes : impie, trompeuse ³ fausse ⁴ chimérique ⁵ :

¹ Y. Z., « A Philalethes », *Gazette des Trois-Rivières*, 21 décembre 1819.

² M. Gragé, Séminaire de Québec, à M. Hody, Séminaire des Missions Étrangères, Paris, 25 oct. 1791, ASQ, Lettres S : 63 ; à propos des craintes persistantes du clergé à l'égard de la Chambre d'Assemblée, abbé J. Boucher à M^{gr} Plessis, 28 mars 1810, AAQ, correspondance générale, 6, 52 ; M^{gr} Plessis à M. Burke, vicaire général, Halifax, 16 août 1810, AAQ, Registre des Lettres, 7, pp. 190-191 ; M^{gr} Lartigue à M^{gr} Plessis, mars 1824, ACAM, RLL, 3, p. 3 ; M. Germain, curé à M^{gr} Lartigue, 11 novembre 1834, ACAM, 355.150, 834-2 -, Le Campagnard /abbé Painchaud/, *Gazette de Montréal*, 29 décembre 1819 ; Y. Lamonde, « Classes sociales, classes scolaires ... », *loc. cit.* ; M^{gr} Plessis à M. Jacques Panet, curé de l'Islet, 30 déc. 1815, *RAPQ* (1827-1928), p. 313 ; *Sermon prêché par l'Évêque de Québec...*, Québec, à la Nouvelle Imprimerie, 1810, pp. 8-9 ; « extrait du Catéchisme des autorités constituées », *L'Écho du Pays*, 4 juillet 1833 ; « Correspondances », *l'Écho du Pays*, 1^{er} août 1833.

³ M^{gr} Plessis, *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique...* 10 janv. 1799, *op. cit.*

⁴ M. De La Corne, Loches, à son beau-frère LaValtrie, 22 janv. 1791, cité dans C. Galarneau, *op. cit.*, p. 76 ; « Éducation », *Le Canadien*, 24 novembre 1819.

⁵ « L'opinion, les lettres et la philosophie sous Louis XV et Louis XVI », *Bibliothèque canadienne*, 2 juillet 1827.

... l'impiété philosophique, qui préparait la Révolution française, dès le temps de l'invasion américaine et même auparavant, eut sa réaction en Canada malgré la distance des lieux et l'opposition du gouvernement. Il est vrai qu'elle n'éclata pas dans notre pays en cet abîme de maux et d'horreurs qui épouvantèrent les peuples de l'ancien continent ; mais elle a laissé un venin qui n'a que trop longtemps gangrené la société, surtout la haute société ¹.

Révolution, anarchie, philosophie avaient une signification univoque :

Voilà donc enfin les dignes fruits de la Philosophie moderne, aussi bien que de l'esprit d'innovation, ou plutôt de vertige qui au lieu de tenter avec prudence la Réforme des abus quand il s'en rencontre, tranche tout sans discernement ².

Cette philosophie fut bien identifiée aux « philosophes », qu'on appelle souvent « prétendus philosophes » ³. Les libéraux de la Chambre d'Assemblée sont une fois qualifiés de « philosophes québécois » ⁴ ; on parle aussi de « philanthropes » ⁵, de prétendues lumières ⁶ ; on craint le « système » destructeur des « philosophes français », les « systèmes d'impiété », les « systèmes du jour » ⁷ toute pensée nouvelle, systématique.

En dehors des murs des « séminaires-collèges », dans une société où les infrastructures politiques et culturelles sont mises en place et où la bourgeoisie francophone et laïque de professions libérales connaît sa grande expansion aux côtés d'une Église non encore équipée en effectifs et en moyens, la philosophie du dix-huitième siècle trouva dans l'imprimerie et la presse un nouveau lieu d'expression et de diffusion. Perçue par l'Église et identifiée globalement à la promotion de la raison individuelle avec ce qu'elle comporte de danger au plan politique et religieux, cette « philosophie » des « prétendus philosophes » sera objet de vigilance et de réfutation.

¹ Une Ursuline de Québec à une Ursuline de France, /après 1793/, cité dans *Les Ursulines de Québec*, Québec, C. Darveau, 1866, vol. 3, p. 161 ; abbé Rimbault à M^{gr} Plessis, 5 mars 1816, ASN, *op. cit.* ; abbé V.-C. Fournier à Mme de Loyne de Morett, 20 juillet 1817, *BRH*, 12, (1911), pp. 5-6, 14 ; M. De La Corne, Loches, à son beau-frère LaValtrie, 22 janv. 1791, cité dans C. Galarneau, *op. cit.*, p. 76 ; « Éducation », *Le Canadien*, 24 novembre 1819.

² Un Québécois à l'imprimeur..., *Gazette de Québec*, 6 déc. 1792, cité dans C. Galarneau, *op. cit.*, p. 128 ; J.-O. Duchêne, ecclésiastique, Paris, neveu de M^{gr} Briand, à ce dernier, 1 janv. 1792, *ibid.*, p. 80.

³ « Sermon prêché... par Mgr Plessis à l'occasion de la paix américaine... », 6 avril 1815, reproduit dans *BRH*, 35 (1929), pp. 161-162 ; « Un souscripteur de la campagne », *Le Canadien*, 3 décembre 1823 ; Un chrétien, « A. M. Le Franc Parleur », *L'Écho du Pays*, 12 février 1835, *Vrai Canadien*, 10 mars 1810.

⁴ M^{gr} Lartigue à M^{gr} Plessis, 27 janvier 1825, ACAM, RLL, 3, p. 159.

⁵ Campagnard /abbé Painchaud/, *Gazette de Québec*, 29 novembre 1819.

⁶ Abbé de Calonne, « Pour la *Gazette de Trois-Rivières* », publié dans le *Courrier du Bas-Canada*, 4 décembre 1819.

⁷ John Hare, *Lexicologie politique op. cit.*, pp. 490-492.

L'Église et l'éducation

Davantage que durant la période 1665-1759, l'infrastructure sociale et culturelle permettait la circulation d'opinions, d'informations et d'idées ; de là cette nouveauté d'une « philosophie » des « philosophes » contrastant avec cette philosophie de professeurs, cette philosophie de collège. Mais il ne faut pas oublier que, de même qu'au temps du Collège des Jésuites de Québec, la philosophie trouvait dans l'éducation classique son milieu principal d'expression ; elle demeurait un phénomène scolaire, encore de responsabilité religieuse et cléricale.

Car même si la question du contrôle de l'instruction primaire alimenta les tensions entre les libéraux et le clergé¹, celle de la responsabilité de l'enseignement secondaire classique ne fut l'objet d'aucune polémique décisive, sauf après 1830 lorsque quelques lettres-articles à des journaux proposèrent des « plans d'études » nouveaux². Les velléités des libéraux portèrent sur d'autres objets que les « collèges-séminaires » et *a fortiori* que l'enseignement de la Philosophie. Formant à la fois ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique et « au monde », les « séminaires-collèges » nouveaux³ forgeaient progressivement et avec prudence, en des occasions comme les « exercices publics » de fin d'année par exemple, leurs rapports avec la société.

De 1770 à 1835 la philosophie apparut au programme de cinq collèges-séminaires : Québec (1770), Montréal (1790), Nicolet (1806), Saint-Hyacinthe (1825) et Sainte-Anne-de-La-Pocatière (1831). C'est là, intra muros, que la Philosophie s'identifia dorénavant à son appareil pédagogique : professeurs, élèves, classe, plan d'études, exercices, notes de cours ou manuels.

¹ F. Ouellet, « L'enseignement primaire : responsabilité des Églises ou de l'État (1801-1836) », *Éléments.... op. cit.*, pp. 259-280, R. Chabot, *Le curé de campagne op. cit.*, chapitre I, Y. Lamonde, « Classes sociales, classes scolaires... », *loc. cit.*

² « De l'éducation classique », *L'Écho du Pays*, 18 juillet 1833 ; J. Droz, « De l'instruction mise en rapport avec les devoirs de l'homme », *Le Canadien*, 2 août 1833 ; Victor, « De l'éducation », *L'Écho du Pays*, 13 août 1834 ; « De l'éducation intellectuelle, morale et religieuse », *L'Écho du Pays*, 27 août, 3, 10, 17 septembre 1835 ; Victor, « Plan d'éducation publique », *L'Écho du Pays*, 24 septembre 1835 ; « Des méthodes et des procédés d'instruction », *L'Écho du Pays*, 8 octobre 1835 et numéros suivants.

³ Appendice B : *Chronologie des collèges (1770-1920)*.

Les professeurs de Philosophie

L'enseignement en général et celui de la philosophie en particulier s'organisent dans des institutions qui se fondent. Les hommes, les professeurs y sont déterminants, leur âge, leur formation, leur disponibilité influencent leurs manières.

Tableau I : caractéristiques des professeurs de Philosophie (1770-1835) * ¹

[Retour à la table des tableaux](#)

	Moyenne d'âge à la 1 ^{re} année d'ens.	Origine eth. Canad.	Origine eth. autre	philosophiques à l'extérieur du coll.	Ecclésiastiques	Ordonné	Persistance dans l'enseignement	Grand Vicaire	Évêque
Séminaire de Québec (1770-1834-35)	26,9	% 68,8	% 31,2	% 50	% 31,2	% 68,8	% 43,7	% 12,5	% 25
Collège de Montréal (1790-1834-35)	27,5	33,3	66,7	100	0	100	66,7	0	0
Séminaire de Nicolet (1806-1834-35)	23,5	91	9	45,5	72,7	27,3	54,5	9	0
Séminaire de St-Hyacinthe (1824-1834-35)	22,5	100	0	83	50	50	33,3	16,6	33,3
MOYENNE	25,1	73,2	26,8	69,6	38,4	61,6	49,5	9,5	14,5

* N'inclut pas le collège de Ste-Anne où la Philosophie débute en 1831

De 1770 à 1835, les, quarante professeurs de la classe de Philosophie des cinq institutions sont jeunes (Tableau 1) : leur moyenne d'âge à la première année d'enseignement est de 25,1 ans, reflet clair d'un milieu collégial clérical qui s'équipe dans une société où l'Église manque d'effectifs et les consacre plus au ministère qu'à l'éducation ². Ces jeunes professeurs ou « régents » n'ont pas le

* N'inclut pas le collège de Ste-Anne où la Philosophie débute en 1831.

¹ Pour les listes chronologiques des professeurs de Philosophie : pour Québec, « Supérieurs, Directeurs, Officiers et Professeurs du Séminaire de Québec », ASQ, M-433 ; pour Montréal, Yvan Lamonde, *L'enseignement de la philosophie au Collège de Montréal (1790-1876)*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université Laval, 1969, pp. 122-123 ; pour Nicolet, J.A.I. Douville, *Histoire dit Collège-Séminaire de Nicolet, 1803-1903*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903, t. II, pp. 2*-30* ; pour Saint-Hyacinthe, C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe...* Montréal, Impr. de l'institution des sourds-muets, 1912, t. II, pp. 207-209. Renseignements complétés avec les dictionnaires biographiques connus (Allaire, Tanguay).

² J.-P. Wallot, *Un Québec qui bougeait...*, op. cit., p. 192.

choix : ils utilisent leurs propres notes d'élève de Philosophie, suivent les directives d'un plan d'études fort utile. Ils « répètent », ce qui entraîne une homogénéité de la matière enseignée et de la manière de le faire : les « classes se soutiennent », écrit l'évêque de Québec, « par la méthode que l'on a prise de préposer aux humanités et à la rhétorique /tout comme à la Philosophie/ (...) de jeunes clercs qui répétaient leurs cours d'études... ¹ ».

Jeunes professeurs, ils sont encore ecclésiastiques (38,4%) ; plus, parmi ceux qui sont ordonnés (61,6%) le tiers le sont durant leur première année d'enseignement en classe de Philosophie. Pour pallier le manque d'effectifs on ordonne tôt : « Il s'est introduit dans ce pays-là depuis longtemps l'usage d'ordonner les prêtres à 22 ou 23 ans, ce qui me paraît un peu précipité ² ». C'était « la nécessité du temps ³ » : on « donnait la soutane » à ceux des philosophes qui se destinaient à l'état ecclésiastique, qui commençaient leur grand séminaire en finissant leur « physique » ⁴. La formation philosophique était minimale ; par surcroît même ceux (69,2%) qui avaient étudié la philosophie dans un collège autre que celui où ils l'enseignaient avaient connu le même enseignement, en raison de la circulation inter-collégiale des cahiers et des notes de cours. La formation théologique s'avérait tout aussi minimale ; la grande majorité (73,2%) des professeurs, d'origine ethnique canadienne, ordonnés tôt, « passaient » rapidement et tout en faisant bien autre chose à travers leur « théologie de Poitiers ⁵ » avant de subir un examen où la théologie morale importait vraisemblablement plus que la théologie dogmatique.

Jeune, peu formé, peu expérimenté, le professeur de Philosophie ne persistait guère dans son enseignement (Tableau 11). La majorité des professeurs (69,5%)

¹ « Mémoire présenté par l'évêque de Québec au Très Honorable Lord Dorchester », 20 mai 1790, cité dans N.-E. Dionne, *Les ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada*.... Québec, (s. éd.), 1905, p. 328.

² M. Chaumont à /?/, Londres, 30 septembre 1799, cité dans J.-P. Wallot, *Un Québec...*, *op. cit.*, p. 191.

³ M^{gr} Plessis à M. Roux, 8 octobre 1807, AAQ, Registre des Lettres, 6, pp. 89-90 ; voir aussi M^{gr} Plessis à M. Rimbault, / 1811 ou 1812/, cité dans J.A.I. Douville, *op. cit.*, t. I, p. 78.

⁴ M^{gr} Plessis à M. Rimbault, 12 mars et 2 octobre 1808, cité dans J.A.I. Douville, *op. cit.*, t. I, pp. 51-53.

⁵ Voir par exemple : M^{gr} Lartigue à abbé Cuvier, 14 oct. 1825, dans C.-P. Choquette, *op. cit.*, 1, p. 76 ; M. Rimbault à M^{gr} Plessis, 20 décembre 1810, ASN, *op. cit.* ; Mgr Plessis à M. Rimbault, 14 octobre 1817, ASN, Correspondance Plessis-Rimbault, II (1815-1825), M^{gr} Lartigue à M^{gr} Plessis, 2 décembre 1822, ACAM, RLL, 2, p. 112 ; M. Rimbault à M^{gr} Plessis, 14 mai 1824, ASN, *op. cit.* ; Étienne Chartier à M^{gr} Lartigue, 18 mai 1826, ACAM, 355.114, 826-3, M^{gr} Lartigue à M^{gr} Fenwick, 25 août 1830, ACAM, RLL, 5, p. 298, M^{gr} Lartigue à M. Brien, 9 octobre 1830, ACAM, RLL, 5, p. 333, M^{gr} Lartigue à M^{gr} Signay, 11 octobre 1833, ACAM, RLL, 7, p. 283, M^{gr} Lartigue à M. Power, 7 décembre 1835, ACAM, RLL, 8, p. 60 ; sur les débuts du Grand Séminaire de Montréal, Léon Pouliot, « La première école de théologie à Montréal : le Séminaire St-Jacques (1825-1840) », *Sciences ecclésiastiques*, VI, 3 (oct. 1954), pp. 236-247 ; Gilles Chaussé, *Jean-Jacques Lartigue, prêtre canadien et premier évêque de Montréal (1777-1840)*, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Montréal, 1973, V-327 p.

enseignait trois ans ou moins tandis que 20,6% persévéraient de trois à cinq ans. Les besoins en effectifs rendaient difficile toute carrière, toute spécialisation, même curiale, qui demeurerait amovible. Il faut ajouter à cette mobilité du professeur de Philosophie la multiplicité de ses obligations et tâches : études théologiques, ministère occasionnel, charge d'administration générale ou pédagogique dans le collège. Un tel état obligeait toujours à la répétition et permettait peu d'améliorations et d'innovations.

Tableau II : persistance et mobilité des professeurs de Philosophie (1770-1835) *

[Retour à la table des tableaux](#)

	- 3ans	3 ans +	5 ans +	10 ans +	15 ans +	20 ans +	Total prof.
Québec	64,7	29,4				5,8	17
Montréal	66,7		16,6				6
Nicolet	63,6	36,3					11
St-Hyacinthe	83,3	16,7					6
MOYENNE	69,5	20,6	4,1			5,6	40

* Inclut seulement les années d'enseignement de la Philosophie et non des sciences ¹.

Deux professeurs ne cadrent toutefois pas dans ce portrait typique du professeur de Philosophie de 1770 à 1835 : l'abbé Jérôme Demers du Séminaire de Québec et le sulpicien français Jacques-Antoine Houdet du Collège de Montréal. Professeur de Philosophie et de Théologie en Europe avant d'émigrer en 1796 au Canada, M. Houdet enseigna la Philosophie et les sciences durant vingt-six ans pendant la période qui va de 1798 à 1826. Sa longévité dans l'enseignement de la Philosophie lui permit de rédiger et d'améliorer des *Cours* manuscrits de Philosophie utilisés à Montréal, à Nicolet et même à Québec, de voir à l'acquisition d'ouvrages philosophiques pour la bibliothèque du Collège, de former des « répétiteurs » à Montréal et à Nicolet.

Atypique, la carrière de M. Demers dans l'enseignement de la Philosophie (29 ans, entre 1800 à 1842) et des sciences constitue néanmoins un étalon de mesure de la perfectibilité d'un enseignement continu et régulier. Seul il pouvait en 1835 au terme d'un long enseignement des sciences, de l'architecture et de la philosophie et

¹ Pour les listes chronologiques des professeurs de Philosophie : pour Québec, « Supérieurs, Directeurs, Officiers et Professeurs du Séminaire de Québec », ASQ, M-433 ; pour Montréal, Yvan Lamonde, *L'enseignement de la philosophie au Collège de Montréal (1790-1876)*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université Laval, 1969, pp. 122-123 ; pour Nicolet, J.A.I. Douville, *Histoire dit Collège-Séminaire de Nicolet, 1803-1903*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903, t. II, pp. 2*-30* ; pour Saint-Hyacinthe, C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe....* Montréal, Impr. de l'institution des sourds-muets, 1912, t. II, pp. 207-209. Renseignements complétés avec les dictionnaires biographiques connus (Allaire, Tanguay).

au terme d'une carrière diversifiée dans l'éducation publie, après *addenda* et corrections, ses *Institutiones philosophicae*, demeurés manuscrits. Éminence grise de l'évêque, conseiller auprès d'institutions, du gouvernement et d'individus dont Louis-Joseph Papineau, sa carrière presque unique préfigure en quelque sorte celle de quelques clercs professeurs de Philosophie qui après 1835 sera de plus en plus reliée aux affaires « temporelles » et publiques ¹.

Enfin – est-ce question de formation, d'information et de garantie d'orthodoxie – une dizaine (24%) de ces professeurs de Philosophie monteront dans la hiérarchie ecclésiastique, accédant soit à une nomination de Grand Vicaire ou d'Évêque (14.5%).

Les élèves

Jeune, peu formé, peu expérimenté, peu persévérant à de rares exceptions près, polyvalent par obligation, le professeur de Philosophie enseignait, de 1770 à 1835, à des élèves dont les caractéristiques d'ensemble contribuent aussi à situer les ordres de grandeur de cet enseignement philosophique. Bien sûr leur nombre en classe de Philosophie augmenta en fonction du nombre croissant de collèges. C'était quand même peu, l'accès aux professions libérales (médecine, droit, notariat, arpentage) n'étant pas conditionné par un cours complet d'études incluant les deux années de Philosophie, c'est-à-dire la Philosophie et les Sciences. Seule la destination à l'état ecclésiastique rendait nécessaire, avant la Théologie, la Philosophie. La tradition propédeutique de la philosophie à l'égard de la théologie se continuait avec des variantes. Les témoignages ne manquent d'ailleurs pas pour corroborer cet état de fait :

En général, les philosophes paraissent bien minces, excepté Denys Viger. Mon opinion est que le diocèse ne tirera point un grand avantage de cette classe ².

Parmi mes philosophes, les plus ingénieux sont Cook et Provancher, les plus vertueux Provancher et Cook, les plus enclins à l'état ecclésiastique, autant que je le puis connaître, Provancher et Cook ³.

Professeurs, supérieurs, évêques veillaient à « préparer à l'état ecclésiastique les écoliers de philosophie » qui souvent décidaient d'abord de leur « état » avant de

¹ Voir principalement, Honorius Provost, « Jérôme Demers », *Le Séminaire de Québec I Documents et biographies*, Québec, Séminaire de Québec, 1964, pp. 459-460 ; E.-T. Paquet, *Fragments de l'histoire religieuse et civile de la paroisse de Saint-Nicolas*, Lévis, Typ. Mercier et Cie, 1894, pp. 13-82, Claude Galarneau, « L'enseignement des sciences au Québec et Jérôme Demers (1765-1835) » à paraître dans les *Mélanges Marcel Trudel* ; Luc Noppen, « Le rôle de l'abbé Jérôme Demers dans l'élaboration d'une architecture néo-classique au Québec », *Annales d'histoire de l'art canadien*, 2, 1 (septembre 1975), pp. 19-33.

² M. Brassier à l'évêque de Québec, 7 septembre 1791, AAQ, Séminaire de Montréal, 1, p. 92.

³ J.-C. Bédard à l'évêque de Québec, /1807-1808/, cité dans J.A.I. Douville, *op. cit.*, t. I, p. 49, Cook et Provancher deviendront évêques. Voir aussi Douville, p. 51.

poursuivre la philosophie ou prenaient la soutane au Collège avant de devenir « un gros garçon d'abbé qui en vaudra la peine ¹ » !

Toutefois l'évaluation quantitative et du nombre total d'élèves en Philosophie par collège et de ceux qui se destinèrent aux ordres s'avère à peu près impossible. Pour les collèges plus anciens et mieux établis, une moyenne de quinze élèves en classe de Philosophie peut être avancée pour la période 1770-1835 ² ; pour les collèges plus récents, Nicolet, Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne, la moyenne fut vraisemblablement plus basse. Quant à ceux qui n'allèrent pas « dans le monde », ils constituèrent vraisemblablement une bonne moitié des effectifs totaux ³.

Organisation de l'enseignement philosophique

De jour en jour, de semestre en semestre, l'enseignement en classe de Philosophie fut marqué par ces caractéristiques globales des professeurs et des élèves. Après les classes d'Humanités, le cycle de la classe de Philosophie était de deux ans. La première année appelée « Logique » pour bien marquer l'importance particulière de cette « partie » était consacrée aux matières spécifiquement philosophiques : logique, métaphysique, éthique. La seconde nommée « Physique » comportait l'enseignement scientifique constitué durant cette période de la physique, des mathématiques et parfois des éléments d'architecture. Cette division de la philosophie en quatre parties (*prima, sectinda, tertia, quarta pars*) poursuivait la tradition du Collège des Jésuites et, dans la longue durée, la tradition aristotélico-médiévale de la « philosophie universelle » (*in universam philosophiam*). Cette alternance de la classe de Philosophie – on faisait habituellement la « Logique » les années paires et la « Physique » les années impaires – était fonction du nombre peu élevé d'élèves et surtout de la faiblesse numérique des effectifs du clergé affectés à l'éducation.

¹ Voir, par exemple, M^{gr} Plessis à M. le Faintel, 22 octobre 1808, AAQ, Registre des Lettres, 6, p. 270, M^{gr} Plessis à M. Rimbault /?/, 12 mars 1808, cité dans J. A. I. Douville, *op. cit.*, t. I, p. 51 ; M. Rimbault à M^{gr} Plessis, 23 octobre 1810, ASN, correspondance Rimbault à Plessis, *op. cit.* ; M^{gr} Hubert à M. Brassier, 5 août 1793, cité dans M. Lebel *op. cit.*, p. 18 ; M^{gr} Plessis à M. Rimbault, 2 octobre 1808, cité dans Douville, *op. cit.*, t. I, p. 53.

² Pour Québec, voir Registre destiné à conserver les listes des écoliers (1824-1848), ASQ, Des listes d'élèves retrouvés dans les *Cours* l'indiquent aussi : 23 puis 18 élèves en Philosophie à Québec en 1778 et en 1783 ; successivement 18, 19, 12 à Nicolet en 1821, 1826, 1833, Y. Lamonde, « L'enseignement de la philosophie au Collège de Montréal (1790-1876) », *Culture*, XXXI, 2 (juin 1970), pp. 111-112.

³ Ce contingent de futurs clercs comprend, entre autres, de 1770 à 1835 : Jos. Signay, C.-F. Painchaud, P.-F. Turgeon, Ignace Bourget, E. Chartier, Alex. Taschereau (Québec) ; J.-J. Lartigue, Pierre Viau, J. Odelin, Louis Gingras, John Holmes (Montréal) ; J.-C. Prince, J.-B.-A. Ferland, Charles Chiniquy, Isaac Désaulniers (Nicolet) ; J.-S. Raymond (Saint-Hyacinthe). Parmi les futurs membres des professions libérales : J. Baby, A. Berthelot, P. Bédard, A.-N. Morin (Québec) ; Jacques, Denis-B. et L.-M. Viger, J.-R. Rolland, Michel Bibaud, C.-S. Cherrier, D. et C. Mondelet, J.-B. Meilleur, L.-H. Lafontaine, G.-E. Cartier (Montréal), Jos. Bouchette, Isidore et Elzéar Bédard, J.-C. Chapais, J.-G. Barthe (Nicolet).

En effet le même professeur assurait l'enseignement philosophique et scientifique durant les deux années. Mais avec le développement de l'esprit scientifique du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle et des techniques – le *Patent Office* apparaît au Canada en 1824 – l'enseignement des sciences prit progressivement une importance plus grande. On ajouta à Québec à partir de 1816¹ à Montréal vers 1826² une partie des mathématiques en « Logique ». Même si les matières philosophiques ne s'étendirent sur les deux années qu'en 1835 à Québec et qu'en 1850 à Montréal, la spécialisation des professeurs de philosophie et de sciences s'avéra un peu plus hâtive : en 1834 à Québec³, en 1831 puis 1841 à Montréal⁴, dès 1825 à Saint-Hyacinthe⁵, vers 1852 à Sainte-Anne⁶ et vers 1856 à Nicolet⁷ deux professeurs distincts assurent l'enseignement de la philosophie et celui des sciences. On parlera dorénavant, après 1830, non plus de « philosophie universelle » mais de « philosophie intellectuelle » pour indiquer cette séparation de la philosophie et des sciences⁸. C'était un signe de la stabilisation et de l'établissement des collèges, et plus globalement du rétablissement du clergé ; l'importation et la fabrication « d'appareils » philosophiques en témoignent encore.

On connaît mal l'emploi du temps en classe de Philosophie ; il est vraisemblable que le professeur, jeune et peu formé, suivait jour après jour le plan d'étude et l'ordre des matières des cours manuscrits copiés en début ou en cours d'année par les élèves peu nombreux sur l'exemplaire du professeur ou sur celui d'élèves plus âgés. Autant de pratiques susceptibles d'assurer l'homogénéité de l'enseignement. Comme au temps du Collège des Jésuites, les élèves revoyaient, « repassaient » la matière d'une « partie » terminée (*finis secundae partis...* 13 oct. 1812) ; ils « répétaient » la matière couverte durant la semaine, le mois ou le « semestre ».

La « répétition » d'une « partie » se faisait sous la forme de « thèses », sorte de syllabus des questions essentielles, des nécessités du savoir, des points de doctrine. Tout en permettant la revue de la matière d'une « partie », ces thèses contribuaient sans doute à renforcer la mémoire des notions essentielles. La pratique en fut

¹ M. Lebel, « L'enseignement ... », *op. cit.*, p. 33.

² Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, 2, p. 114.

³ M. Lebel, *op. cit.*, p. 34.

⁴ Y. Lamonde, *loc. cit.*, 3 (septembre 1970), pp. 217-218.

⁵ C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe ... op. cit.*, t. II, pp. 208-209.

⁶ *Collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière. Les anciens élèves et professeurs*, Québec, L'Action sociale, 1927, p. 43.

⁷ J.A.I. Douville, *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet ...*, *op. cit.*, t. II, p. 55*.

⁸ M. Lebel, *op. cit.*, p. 34, Y. Lamonde, *loc. cit.*, 3, pp. 217-218.

commune des débuts à la fin de la période¹. Les repasses ordinaires parfois appelées « exercices » (*exercitatio*) se faisaient sans pompe ; celles de toute une « partie » pouvaient être « honorées » par la présence du Supérieur du collège ou d'un visiteur ; à la fin de l'année, la soutenance des « thèses » était rehaussée par une « puissance » ou un auditeur « considérable » ; les écoliers, futurs orateurs de la chaire, du prétoire, de la Chambre d'Assemblée ou des « hustings » soutenaient le *pro* et le *contra* des thèses, exercice véritablement scolaire et scolastique.

Peu à peu, après 1830, ces exercices de fin d'année prirent l'allure de séances, d'exercices publics ; la bonne société se retrouvait au collège qui lui ouvrait ses portes pour le Palmarès et la distribution des prix et consécration. En août habituellement, les « gazettes publiques » ne manquaient pas de faire l'annonce et le compte rendu de ces « exercices littéraires ». Sur la scène les « philosophes » soutenaient, avec autant de rhétorique et de mémoire que de philosophie, le pour et le contre de thèses sur l'origine des idées, les critères de la certitude, les effets néfastes de l'athéisme ou le « sophisme » de la « souveraineté du peuple ». Parfois la soutenance faisait place à des discours sur les bienfaits de la Philosophie, le « témoignage » des hommes, la nature de l'âme ou à des dialogues très rousseauistes sur « l'influence des Sciences et des Arts sur la société² ».

Tel était, de jour en jour, d'année en année, le régime pédagogique de la classe de Philosophie ; et l'enseignement du professeur et la copie des cours manuscrits et les repasses donnaient tout son sens à la « répétition ».

Le « Traité des Études » de Rollin et la philosophie

Le professeur – on y revient – « répétait » un enseignement philosophique reçu ; il « suivait » aussi un « plan d'études » qui précisait moins les modalités de l'enseignement philosophique que « l'esprit » général susceptible de l'orienter. Ce fut, le plus souvent, ce résumé de certains plans d'études que professeurs, parents et élèves trouvaient dans le « Prospectus » du collège. Deux « traités » ou « plans » d'études, ceux de Rollin et de Batteux, constituèrent les bibles pédagogiques de l'époque, auxquels des plans d'études ou prospectus de collèges apportèrent parfois des éléments nouveaux.

Si l'on continua vraisemblablement d'utiliser le *Ratio studiorum* des Jésuites quelque temps après 1770, il ne fait aucun doute qu'à partir de 1790 le professeur de Philosophie, à Québec, à Montréal et dans les autres collèges composés de professeurs formés dans ces deux premières institutions, suivit « en un mot (...) les

¹ ASQ, thèses : Séminaire 13, n° 14 (1772), n° 15 (1774), n° 16 (1779), n° 17 (1797), n° 19 (1837) en latin et en grec ; voir aussi « Thèses 1775-1815 » ; Archives Saint-Sulpice de Montréal (ASSM), « exercices » 1808, 1810, vers 1815 ; thèses 1831, 1833 en latin et en grec.

² M. Lebel, *op. cit.*, p. 21, 37-39 ; Y. Lamonde, *loc. cit.*, 2, pp. 114-115 ; n° 3, pp. 214-215 ; voir les Palmarès (1829-). Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe (ASSH).

préceptes de MM Rollin et Batteux¹ ». Omniprésents dans l'enseignement secondaire français² où les Sulpiciens et les Prêtres des Missions Étrangères les connurent, le *Traité de la manière d'étudier et d'enseigner les Belles-Lettres* (1726-1728) de Charles Rollin et le *Cours de Belles-Lettres ou Principes de la littérature* (1754) de Batteux se retrouvaient dans les bibliothèques de collèges, de collectivités et en librairie et leur utilisation ne fait aucun doute. Adoptés par tous les collèges³, ils guidèrent évidemment les professeurs en plus d'assurer encore une fois l'homogénéité d'un enseignement reçu par des élèves qui devaient parfois changer de collège.

Les directives essentielles et suivies – l'analyse des notes de cours le prouvera – qui orientèrent l'enseignement philosophique au Québec au moins jusqu'en 1835 étaient tirées du Livre cinquième (« De la philosophie ») du *Traité des Études* de Rollin ; c'est un document capital, la clé de compréhension, avec les cours et le manuel de l'abbé Demers, du contenu et de la signification de l'enseignement de la Philosophie.

« L'exhortation » de Rollin à étudier la philosophie, « quand on n'aurait en vue que l'éloquence », s'appuyait sur « l'utilité et les grands avantages » que l'on pouvait en tirer :

En effet cette étude, quand elle est bien conduite et faite avec soin, peut beaucoup contribuer à régler les mœurs, à perfectionner la raison et le jugement, à orner l'esprit d'une infinité de connaissances également utiles et curieuses ; et, ce que j'estime infiniment plus, à inspirer aux jeunes gens un grand respect pour la religion, et à les prémunir par des principes solides contre les faux et dangereux raisonnemens de l'incrédulité, qui ne fait tous les jours parmi nous que de trop grands progrès⁴.

La philosophie « peut beaucoup servir au règlement des mœurs » si, comme Rollin on la présente comme une recherche des fins, de « la fin », si on applique à la morale le système métaphysique des causes pour poser un Dieu nécessaire dont l'homme sera « l'image la plus parfaite ». Rollin puisait sa conception de la philosophie chez un « humaniste » latin, Cicéron ; à tel point que le texte de Rollin apparaît comme un collage de passages traduits d'œuvres diverses de Cicéron. Les recommandations de Rollin de lire des « endroits choisis des livres philosophiques

¹ Plan d'éducation du Séminaire de Québec, octobre 1790, reproduit dans H. Provost, *Le Séminaire de Québec ...*, *op. cit.*, pp. 278-279 ; sur le « plan » de 1816, pp. 302-304.

² Augustin Sicard, *Les études classiques avant la Révolution*, Paris Perrin et Cie, 1887, pp. 40-42.

³ M. Lebel, « L'enseignement... », *op. cit.*, pp. 13-16, 33 ; Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, n° 2, pp. 112 ; J.A.I. Douville, *op. cit.*, t. I, p. 14, 63-64.

⁴ Charles Rollin, *De la manière d'étudier et d'enseigner les Belles-Lettres ...* Paris, chez la veuve Estienne, MDCCXXXV, t. 4, pp. 318-319 ; Batteux ne diffère pas pour l'essentiel de Rollin.

de Cicéron, et surtout de ceux où il traite des Offices et des Lois¹ » font mieux comprendre son insistance sur les aspects moraux de la philosophie.

Texte d'une « thèse » de philosophie, Séminaire de Québec, 1837
Archives du Séminaire de Québec

¹ *Ibid.*, p. 333.

Le « règlement des mœurs » par la philosophie constituait un objectif réalisable grâce à une conception claire des « devoirs » de l'homme. Devoirs d'abord de « reconnaissance et de louanges » à l'égard de lui-même fait à l'image de Dieu qui trouve inscrits « primitivement » au fond de l'âme les critères de certitude morale établissant le règne d'une Providence qui « conduit tout et préside à tout ». Devoirs de l'homme à l'égard de la société civile – « des amis, des alliés, des parents, des pères et mères, de la patrie ¹ ». Ces préceptes à saveur cicéronienne trouvaient toutefois ailleurs que dans le paganisme leur fondement :

Il n'y a que l'Écriture sainte qui nous donne une notion claire et certaine de l'homme, en nous découvrant les avantages de sa première origine ; sa chute dans le péché et les suites funestes de cette chute ; sa réparation par le Libérateur (...) : et un Philosophe chrétien ne manque pas d'instruire ses disciples de toutes ces vérités ².

La philosophie pouvait aussi selon Rollin « servir à perfectionner la raison ». Rollin parlait ici de la logique, définissant son rôle par la recherche de « critères de certitude » aptes d'abord à combattre le Pyrrhonisme « qui est une autre extravagance de l'esprit humain », à mettre ensuite de l'ordre « dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire et du barreau » et à « prémunir de bonne heure (...) l'esprit des jeunes gens contre les faux jugements et les faux raisonnements, si communs dans les discours et la conduite des hommes ³ ». L'art de penser – de bien penser – constituait précisément ce « perfectionnement de la raison ».

Quant au « grand respect pour la religion » – Rollin caractérisait la Métaphysique – il sera inculqué par les « deux célèbres questions qui se traitent dans la Métaphysique, l'existence d'un Dieu et l'immortalité de l'âme » qui assureront les jeunes gens « contre le torrent de l'incrédulité et du libertinage ⁴ ».

Ces mêmes préoccupations de sociabilisation par l'enseignement se manifestèrent ailleurs que chez Rollin. Inspiré presque textuellement de de Bonald, le *Prospectus* (1826) du Collège de Montréal annonçait :

Les jeunes gens qui auront bien mis à profit ce cours d'étude ne seront pas des savants en sortant du petit séminaire (...) ; mais surtout sentant ce qui leur manque, ils seront modestes, et on ne les verra point couper et trancher sur mille questions qu'ils n'ont pu approfondir. Or, selon M. de Bonald, c'est l'unique but qu'on doit se proposer dans l'éducation des Collèges. Ce plan est à peu près celui que l'on suivait dans les meilleurs Collèges d'Europe (...). Au reste si ce cours complet avait besoin

¹ *Ibid.*, pp. 320-321.

² *Ibid.*, p. 332.

³ *Ibid.*, pp. 334-353.

⁴ *Ibid.*, pp. 353-355, 408-411.

d'apologie, il suffirait de jeter un coup d'œil sur les succès qu'obtiennent à la législature et au Barreau de cette province, ceux qui l'ont fourni en entier ¹.

Le « Rollin » indiquait aux professeurs de Philosophie non seulement les questions à privilégier mais surtout leur signification, leur portée morale et sociale : la logique « prémunissait » la raison par l'établissement de critères de certitude, la métaphysique préparait à la religion et l'éthique aux « devoirs » plus qu'aux « droits ». Et l'esprit et la lettre du *Traité des études* de Rollin furent « suivis » en Philosophie comme en témoignent les *Cours* manuscrits.

Les cours manuscrits de philosophie

Précisons-le d'abord, ces notes de classe de Philosophie – diversement titrées (*Philosophia*, *Cursus philosophiae*, *Compendium philosophiae*, *Institutiones philosophiae*) – frappent par leur ressemblance et leur homogénéité. Il y a bien sûr évolution dans leur contenu : lorsqu'un enseignement se stabilise grâce à la persistance du professeur le Cours de Philosophie s'enrichit et se structure. Ce fut le cas à Montréal avec M. Houdet, de 1800 à 1826 ² et à Québec avec l'abbé J. Demers de 1817 ³ à la publication de ses *Institutiones philosophicae* en 1835. Mais ces *Cours* se « répétaient » aussi ; les raisons en sont connues : professeurs jeunes et peu expérimentés qui prennent appui sur les Cours déjà suivis, élèves peu nombreux qui peuvent « copier » le *cours* du professeur et qui doivent parfois changer de collège, *Plan d'études* « suivi » qui délimite bien les questions principales à aborder et enfin situation de professeurs de philosophie de collèges nouveaux (Nicolet, Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne), ex-écoliers de Québec ou de Montréal, qui apportent avec eux et enseignent les *Cours* de M. Houdet ou de l'abbé Demers.

Jusqu'en 1835, les *Cours* sont manuscrits ; ils sont rédigés en latin, sauf pour quelques citations ou exemples insérés en français surtout après 1817 ⁴. D'héritage médiéval au niveau de la langue, les *Cours* l'étaient aussi dans leur facture : la

¹ Y. Lamonde, « L'enseignement... », *loc. cit.*, n° 2, pp. 112-114 ; voir aussi le plan « libéral » de l'abbé Chartier, appliqué durant un an à Sainte-Anne, « Plan raisonné d'un cours d'étude pour le Collège de Sainte-Anne », 17 novembre 1828, Archives du Collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière (ACSAP), Collège 112-11, feuillet 10-46 et Wilfrid Lebon, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière*, Québec, Charrier et Dugal, 1949, t. I, pp. 17-18, 369-373.

² Voir par exemple, /J.-A. Houdet/, *Rhétorique et Philosophie*, Montréal, 1800, 372 p., ASQ, M-186 et les *Cours*, cités en bibliographie, des élèves Lecompte (1812), de Bellefeuille (1814).

³ /J. Demers/, *Cours de Philosophie*, 1817, 257 p., notes de Toussaint Papineau, ASQ, M-214, et du même, *Institutiones philosophiae* 1818 et 1824, 220 p., ASQ, M-215.

⁴ On critique parfois ce latin qui n'est « pas en usage dans le commerce de la vie », les « artifices » de la scolastique, cette langue avec laquelle on raisonne « sans s'entendre » ; voir par exemple, Étienne Chartier, « Plan raisonné ... », *loc. cit.* ; Isidore Lebrun, *Tableau statistique et historique des Deux Canadas*, Paris, Treuttel et Würtz, 1833, p. 271 ; Victor, « De l'éducation », *L'Écho du Pays*, 13 août 1834 ; Victor, « Plan d'éducation publique ... », *L'Écho du Pays*, 24 septembre 1835.

présentation était scolastique : *caput primum, sectio prima, articulus primus, scholia, corollarium* et la démonstration se faisait par l'appareil syllogistique : *probo, objectiones, sed contra, distingo, ergo*, bien qu'il faille en noter l'importance décroissante vers 1815¹. Déjà la seule présentation syllogistique annonçait l'importance qu'allait avoir en Logique le syllogisme, sujet classique des railleries contre la « philosophie de collège ».

2

Les Dimanches et les fêtes, il y a une heure de catéchisme. Tous les étudiants sont divisés en cinq classes, sous cinq maîtres, qui font un catéchisme plus ou moins fort, selon la portée de chaque classe. La première classe ne contient que les jeunes gens plus avancés, capables d'une instruction plus solide et plus développée, qui leur est donnée par le Directeur même de la maison. En outre, depuis les Cendres jusqu'à l'Ascension, il y a trois catéchismes par semaine, faits aussi par le Directeur, pour préparer les plus jeunes à la première communion.

Jamais les jeunes gens ne sont abandonnés seuls à eux-mêmes. Des maîtres assistent à tous leurs exercices, pour empêcher les querelles, apaiser les différends et veiller à ce que tout se passe avec ordre, décence et charité. Aux repas, aux récréations, aux promenades, ils sont mêlés avec les élèves, mangent et s'amuse avec eux. La nuit même, un maître, ou dans le dortoir, ou dans une chambre y attendant, est à portée de veiller à tout, et ne se retire que lorsque tous les jeunes gens sont couchés ; le matin il les réveille, et préside à leur lever. Durant le coucher et le lever des élèves, on fait observer un silence exact. La nuit les dortoirs sont éclairés par une lampe, et chauffés par un poêle en hiver.

Pour couper dans la racine le vice de la gourmandise, on ne permet l'introduction d'aucun comestible, ni d'aucunes friandises, excepté quelques fruits crus ou secs, comme pommes, poires, raisins, etc.

On ne permet non plus l'introduction d'aucun livre, sans l'approbation expresse du Directeur. Pareillement, pour la sûreté des bonnes mœurs, les lettres que les jeunes gens reçoivent ou écrivent, doivent être montrées au Directeur. Les personnes du dehors ne peuvent visiter les élèves que dans un parloir destiné à cet usage.

On s'applique autant qu'on le peut à corriger les défauts de caractère, les vices naissans, à modérer les passions : 1°. Par des avis généraux. 2°. Par des avertissements faits en particulier avec toute la douceur possible. 3°. Par des remontrances plus sévères, si la douceur a été inutile. 4°. Par des corrections de sentimens, si les paroles n'ont pas suffi. 5°. Par des punitions, ou châtimens convenables, lorsque les sentimens d'honneur et de religion n'ont pas eu assez de force sur le cœur indocile de l'enfant. 6°. Enfin on renvoie à leurs parens ceux dont les défauts contagieux n'ont pu être corrigés par les moyens ci-dessus énoncés : mais dans ce cas même, on tâche, autant qu'il est possible, de sauver leur réputation et leur honneur.

Pour conserver plus aisément la pureté des mœurs, les petits sont entièrement séparés des grands, dans les récréations et les promenades : ils ont à part leur salle et leur cour de récréation.

Tous les maîtres sont ecclésiastiques, excepté le maître d'Anglais ; le Directeur, les professeurs de Philosophie et de Rhétorique, et un autre, sont prêtres de St. Sulpice de Montréal ; les sept autres maîtres sont de jeunes ecclésiastiques élevés dans la maison, dont la conduite a été éprouvée, et qui sont sous la direction des prêtres.

Les domestiques sont choisis avec le soin le plus scrupuleux, pour qu'on puisse répondre de leur probité et de leurs mœurs ; et on ne permet aux jeunes gens de communiquer avec eux, que

Une page du *Prospectus de l'Éducation que reçoivent les Jeunes-gens au Petit Séminaire de Montréal (1826)*

¹ M. Lebel, « L'enseignement ... », *op. cit.*, pp. 42-43.

Ces *Cours* manuscrits s'inspiraient largement de manuels français de Philosophie ; il était tout à fait normal que les professeurs aient voulu encore une fois prendre appui sur des manuels qui se trouvaient dans la bibliothèque du collège ou que des professeurs de Philosophie français d'origine comme le sulpicien J.-A. Houdet connaissaient et avaient vraisemblablement utilisés en France comme élèves ou comme professeurs. Deux de ces manuels français furent particulièrement utilisés : les *Institutiones philosophicae ad usum Seminarii Tullensis* (1763-) appelées aussi « Philosophie de Toul » ou « Philosophie de Camier », et, *l'Abrégé latin de Philosophie* (1784) de Hauchecorne ¹.

Ces *Cours*, on l'a noté, s'inspiraient de façon générale du *Traité des Études* de Rollin quant aux questions philosophiques à privilégier. Ils y furent fidèles, de même qu'aux *Prospectus*, comme en témoigne de façon exemplaire celui du Collège de Montréal en 1826, au moment où l'enseignement de la Philosophie est bien établi :

On explique aux étudiants / en Logique / les différentes opérations de l'âme pour connaître la vérité et réfuter l'erreur ; les sources de nos erreurs et les moyens d'y remédier ; les motifs qui doivent appuyer nos jugements, selon les choses dont nous avons à juger : la manière de procéder soit pour découvrir, soit pour démontrer la vérité ².

En Métaphysique, le *Prospectus* tenait compte des « deux célèbres questions » de Rollin.

Dans la Métaphysique, après quelques notions nécessaires d'ontologie, on expose les quatre principaux systèmes de l'athéisme : on en fait sentir l'incohérence et les contradictions ; on développe les effets horribles que ces doctrines désolantes et désorganisatrices produiraient nécessairement dans la société. On donne ensuite les différentes démonstrations de l'existence de Dieu, savoir : la nécessité d'une première cause, la voix de tous les peuples, l'existence de la matière et du mouvement, le bel ordre qui règne dans le monde ; l'union de l'âme et du corps, l'idée de l'infini et l'idée de Dieu gravée dans tous les cœurs, enfin la possibilité d'un Dieu, d'où suit nécessairement son existence. On passe ensuite aux attributs de Dieu (...). On vient ensuite à la connaissance de l'âme de l'homme, son origine, sa nature indivisible et spirituelle, son immortalité... ³.

¹ D'autres traités ou manuels de Philosophie figuraient aux *Catalogues* des bibliothèques du Séminaire de Québec et du Collège de Montréal, voir, Chapitre 1, notes 13 et 29 ; M. Lebel, « L'enseignement ... », *op. cit.*, pp. 21-23 ; Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, n° 2, p. 116, 121 ; les manuels de Sauvi et de Bouvier sont bien connus vers la fin de la période, abbé Prince à abbé Raymond, 19 septembre 1931, ASSH, section A, G, 11.

² *Prospectus de l'Éducation que reçoivent les Jeunes-gens au Petit Séminaire de Montréal*, /Montréal, (s. éd.), 1826/, p. 4.

³ *Ibid.*, pp. 4-5.

Les « devoirs » moraux étaient ainsi précisés :

Dans la Morale on enseigne quelles qualités sont nécessaires à nos actions pour être bonnes et vertueuses. On fait voir que l'homme est libre dans ses actions, et qu'il y a une distinction entre les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même, envers ses semblables, et envers la société ; ceux du sujet envers le souverain ; et du citoyen envers la Patrie ¹.

Telles étaient d'après Rollin et les *Prospectus* les questions à privilégier et leur signification dans l'enseignement Les *Cours* de Philosophie y furent fidèles. La matière philosophique comprenait trois parties (*partes*) : la Logique, avec parfois l'*addendum* d'une Application de la Logique à la grammaire, la Métaphysique divisée en Ontologie et en Pneumatologie elle-même subdivisée en Théodicée et en Psychologie, et finalement l'Éthique divisée en Éthique générale et en Éthique spéciale ².

L'entrée en matière des *Cours* – les « prolégomènes » – étaient habituellement très brefs ³ ; la matière à couvrir incitait le professeur à passer aussitôt que possible en cette première année appelée « Logique » à la « partie » logique elle-même axée sur les idées, le jugement, le discours et la méthode. On l'a vu, la Logique était importante : la « partie » donnait son nom à la première année de Philosophie, la Logique perfectionnait la « raison » en délimitant le critérium de certitude, question qui sera au centre même de l'unique crise que connaîtra l'enseignement de la philosophie avant 1835.

C'est à l'occasion de l'étude de la première opération de l'esprit, la perception, qu'est abordé le problème de l'origine des idées, le seul à vrai dire où une certaine hésitation et une certaine évolution soient perceptibles. L'innéisme cartésien est successivement adopté et réfuté sans que l'empirisme de Locke soit inconditionnellement accepté ⁴ ; avec cette question débattue des idées innées, le cartésianisme pénétrait dans l'enseignement.

¹ *Ibid.*, p. 5.

² Appendice C : *Index des « Parties » des Institutiones Philosophicae (Québec, 1835) de l'abbé Jérôme Deniers du Séminaire de Québec.*

³ Exception en 1802, /J. Demers, prof./, *Cursus philosophiae*, /c. 1802/, ASQ, M-164.

⁴ Voir les *Cours*, décrits en bibliographie, de Chauveaux / 1782-1783/, ASQ, M-154, p. 28 ; Ant. Robert, /1790-1794/, ASQ, M-175, pp. 29-126 ; Demers-Signay, 1802, ASQ, M-164 ; Houdet, 1800, ASQ, M-186, pp. 42-89 ; Demers-Besserer-Petitclerc, 1818 et 1824, ASQ, M-215 ; Crevier-Harper, 1823-1824, ASN, Dion-Désauniers, 1826-1827, ASN, Baillargeon-Désauniers, 1833-1834 ; ASN ; Marc Lebel, « L'enseignement ... », *op. cit.*, p. 24-47, Les *Oeuvres* de Locke, Hume, Condillac, Malebranche, la Logique de Port-Royal apparaissaient aux Catalogues des bibliothèques et de la librairie (Bossange, Fabre). De même les Logique de Wolff, Watts, Kirwan, Wathley.

Le « jugement », seconde opération de l'esprit, c'était essentiellement l'établissement des moyens, des « motifs » de certitude, la recherche de ce que l'on appela le critérium de vérité ; l'enseignement de la Logique empruntait ici « évidemment » à Descartes et à Malebranche. L'énumération de ces « critères » occupait une part importante et de la Logique et du *Cours* finalement : sens intime, évidence (Descartes), complémentarité de la perception sensorielle, témoignage des hommes (critère historique) incluant, dans cette société paysanne, la tradition orale, mémoire, analogie et Révélation, tels étaient les moyens de connaître avec certitude... et de faire « objections » aux prétentions du scepticisme et du pyrrhonisme. D'ailleurs la recherche de ces critères ne devait en aucun cas justifier le doute universel, la suspension radicale du jugement ; seul le doute « méthodique » était acceptable dans ce contexte de vigilance à l'égard du scepticisme, « autre extravagance de l'esprit humain » écrivait Rollin ¹.

Si cette attention portée, en Logique, à la perception (idées innées) et au jugement était nouvelle par rapport à la logique enseignée au Collège des Jésuites de 1665 à 1759, la place faite au syllogisme dans l'étude du « discours » ou du « raisonnement » ne différait pas : même insistance sur les « règles » et les « genres » de syllogismes dans ces *Cours* qui exposaient de façon syllogistique, pour des élèves dont le principal exercice pédagogique était précisément la soutenance orale de thèses dans des modalités aussi syllogistiques. Certains exemples d'illustration du syllogisme étaient d'ailleurs significatifs :

L'Évangile promet le salut aux Chrétiens. Il y a des méchants qui sont chrétiens. Donc l'Évangile promet le salut aux méchants ².

Enfin l'étude de la « Méthode » par la description des façons (analytique et synthétique) de se mettre à la « recherche de la vérité » et à la « découverte » du vrai connotait encore l'importance de la philosophie cartésienne et malebranchienne.

Dans certains *Cours* ³ on ajoutait à la Logique une partie appelée « Application de la logique à la grammaire » qui ne faisait pas toutefois l'objet des « repasses », des exercices ou des thèses. Cette analyse logique du langage, dans l'héritage des grammairiens du dix-huitième siècle et plus particulièrement de Condillac et de Du Marsais postulait une unité de la pensée sous la diversité des langues, établissant

¹ Chauveaux, Robert, Crevier, Dion-Désauniers, Baillargeon-Désauniers, op. cit. ; J. Raimbault, 1796, ASQ, M-172 ; J.-A. Houdet-Lecompte, 1812, ASSM.

² Chauveaux, / 1782-1783/, op. cit., p. 53.

³ Robert-Burke, /c. 1790-1794/, ASQ, M-175 ; Turgeon-Daveluy, 1812, ASQ, M-66 ; Demers-Papineau, 1817, ASQ, M-214 ; Houdet-Holmes, 1811-1818, ASQ, M-162, Houdet-Leprohon, /1810/, ASN, Houdet-Lecompte, 1812, ASSM ; Houdet-De Bellefeuille, 1814, Collection Vianney Décarie ; la librairie Bossange offrait en 1819, les Œuvres de Du Marsais, l'Analyse logique et grammaticale de Letellier ; la librairie Fabre avait à son Catalogue de 1830 et de 1835 la Grammaire pour toutes les langues de Condillac.

une « grammaire générale », sorte de *mathesis universalis* non plus de la nature mais du langage¹. Cette préoccupation, on le soulignera, ne sera pas étrangère d'ailleurs, à l'attrait exercé par les travaux de de Bonald.

La Métaphysique à laquelle les *Cours* consacraient habituellement le plus grand nombre de pages se résumait aux deux questions évoquées par Rollin : l'immortalité de l'âme et les preuves de l'existence de Dieu souvent inspirées d'ailleurs du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon. Dans la seconde partie de la Pneumatologie, la Psychologie, on fondait l'immortalité de l'âme principalement sur son immatérialité, sa spiritualité et sa fin².

C'est sans doute à propos de la question de l'existence de Dieu que le professeur devait être le plus à même d'illustrer les « suites funestes » du scepticisme et du doute déjà abordés en Logique. La théodicée ou Métaphysique spéciale, avant d'avoir affirmé l'existence de Dieu, définissait l'athéisme et l'agnosticisme. L'élève s'attardait ensuite à la réfutation de l'athéisme en réfléchissant sur les dangers et désavantages (*incommodes*) de l'athéisme : nocivité à l'égard de la morale privée et individuelle, à l'égard du fondement des devoirs naturels mutuels, à l'égard de l'autorité et de la société ; suivait une réfutation (*rejiciendum*) de différents systèmes d'athéisme : celui des immatérialistes, des Académiciens, d'Épicure et de Spinoza (*impia doctrina*). On ajoutait que le théisme était plus prudent (*securior*) que l'athéisme, lui-même pire (*pejor*) que le polythéisme. Aguerri par ces « objections », par ces « réfutations » et par l'affirmation de l'inadmissibilité de « l'indifférence » concernant la vérité de l'existence de Dieu, l'élève disposait ensuite de trois types d'arguments pour prouver l'existence de Dieu : l'argument moral (la conscience et le « consentement unanime des peuples »), l'argument physique (l'existence de la matière et d'un premier moteur) et l'argument métaphysique (existence d'un être nécessaire). La théodicée et la preuve s'achevaient sur l'énumération des « attributs de Dieu » : simplicité, unicité (contre les Manichéens), infinitude, éternité, immensité, immutabilité, science, omniprésence et liberté dans les actes extérieurs³.

La place, prioritaire en terme numérique de pages, faite aux preuves de l'immortalité de l'âme, à la réfutation de l'athéisme et aux preuves de l'existence de

¹ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966, pp. 48-51.

² A. Robert, / 1790-1794/, *op. cit.*, pp. 304-319 ; J.-B. Castanet-Gatien, 1795, ASQ, M-155, pp. 87-98 ; Houdet, 1800, ASQ, M-186, pp. 241-288 ; Houdet-Lecompte, 1812, ASSM ; Demers-Papineau, 1817, Demers-Besserer-Petitclerc, 1818 et 1824, Demers-Plante, 1830, Crevier-Harper, 1823-1824, Dion-Desauniers, 1826-1827, Baillargeon-Desauniers, 1833-1834, *op. cit.*

³ *Ibidem*. L'arsenal catholique de réfutation des idées du 18^e siècle était ici fourni, comme en témoignent les *Catalogues* de bibliothèques et de librairie : le *Déisme réfuté*, l'*Examen du matérialisme*, la *Certitude des preuves du christianisme*, le *Dictionnaire théologique* de Bergier, le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, les *Helviennes* et l'*Histoire du clergé pendant la Révolution* de Barruel, les *Œuvres* de Nonotte, Bossuet, le *Catéchisme philosophique* de Feller...

Dieu était nouvelle par rapport au contenu de l'enseignement philosophique donné au Collège des Jésuites. Dans cette société où le capitalisme commercial naissant pouvait faire craindre quelque forme de matérialisme et où l'anti-cléricalisme modéré des « libéraux » minait une pratique religieuse déjà affaiblie par le manque d'effectifs du clergé, ces questions « essentielles » de la Métaphysique témoignaient de la portée morale et sociale de l'enseignement philosophique. L'enseignement préventif de ces questions était bien celui d'un clergé sur la défensive ; le professeur et l'élève répondaient aux « objections », réfutaient les « systèmes », « distinguaient » les arguments et affirmaient ensuite la « thèse » à soutenir. En Métaphysique, les « objections », les *sed contra* conféraient à l'enseignement philosophique sa dialectique typique dans sa forme classique, le syllogisme et l'exposé scolastique.

La troisième « partie » des *Cours* de Philosophie, l'Éthique, qui selon Rollin et non plus le *Ratio Studiorum* « peut beaucoup servir au règlement des mœurs » continuait toutefois avec l'étude des principes des actes humains en Éthique « générale » à ressembler à l'enseignement du temps du Collège des Jésuites. Mais – nouveauté d'importance – l'Éthique « spéciale » avec sa hiérarchie des « devoirs » à l'égard de Dieu, de l'homme et de la société venait satisfaire les besoins d'éducation civique dans une société qui accédait aux formes de la vie politique : régime de gouvernement, Chambre parlementaire, suffrage, groupes de pouvoirs, opinion publique... L'Éthique état normative ; on y traitait non des droits mais des devoirs. Qu'en aurait-il été si les collèges d'enseignement secondaire classique avaient été sous le contrôle de la Chambre d'Assemblée ?

Les jeunes gens, anciens du « petit catéchisme » et futurs clercs ou notaires apprenaient en Éthique spéciale d'abord les devoirs « nécessairement » rendus à Dieu ; devoir d'un culte intérieur et d'un culte extérieur. L'évocation d'un devoir de culte extérieur ne surprend pas : dans une société où le libéralisme profite d'un manque d'effectifs cléricaux et où les évêques font souvent allusion à « L'indifférence religieuse », et, dans ce milieu où se côtoient et se marient Catholiques et Protestants, ces rappels de l'inadmissibilité de l'indifférence des religions et de l'indifférence en matière de religion et cet appel au témoignage religieux extérieur sont compréhensibles de la part d'enseignants religieux.

Les « jeunes gens », futurs votants, censitaires, pères, époux, seigneurs, apprenaient surtout leurs devoirs à l'égard des différents niveaux de la société : société civile et domestique, celle-ci incluant la société conjugale, paternelle et seigneuriale.

La question primordiale dans l'étude de la société civile – il n'est pas question avant 1835 de lui opposer une « société religieuse » – portait sur la « meilleure forme de gouvernement ». Encore là le débat s'explique dans une société qui a changé de constitutions depuis 1763 et qui était passée d'une monarchie absolue de droit divin à une monarchie constitutionnelle. Les Cours favorisaient clairement la

monarchie. Le pouvoir venait de Dieu (*potestas a Deo*), ce qui n'empêchait pas de reconnaître la validité de la monarchie constitutionnelle nouvelle sous laquelle le pays vivait. Les Cours prémonissaient les élèves, dont les parents exerçaient leur droit de suffrage, contre les désordres possibles conséquents à l'admission de la souveraineté du peuple. Le souvenir de la Terreur, chez les prêtres du Séminaire de Québec et particulièrement chez les Sulpiciens dont un bon nombre, M. Houdet par exemple, avait fui la Révolution, était encore présent chez eux au début du dix-neuvième siècle ; et plus tard avec la montée des Patriotes, le débat dans les journaux sur la valeur de la souveraineté populaire marqua bien les réserves qu'on entretenait à son égard ¹. La position des Cours en Éthique rejoignait finalement l'organisation politique : une monarchie d'équilibre entre des éléments aristocratiques et « démocratiques » trouvait son application dans l'équilibre désiré entre le pouvoir exécutif, le Conseil législatif et la Chambre d'Assemblée. Il est ainsi compréhensible que dans les Cours la rébellion n'ait pas été justifiable et que la légitimité dût être défendue ; l'autorité politique même constitutionnelle ne pouvait être renversée sans que du même coup l'autorité divine le fût. Le « trône » et le collège pouvaient-ils être autre chose qu'une variante du « trône et de l'autel », dans une société où l'Église loyaliste, responsable de l'éducation, devait s'identifier au pouvoir pour assurer pour elle-même et contre la nouvelle bourgeoisie de professions libérales sa survie et son expansion ?

Cette hiérarchie de « devoirs », des autorités (divine, civile) s'étageait encore dans ce que les Cours appelaient la société « domestique ». Devoirs des conjoints (*societas conjugal*) dans l'indissolubilité du mariage. Devoirs des parents à l'égard des enfants et des enfants à l'égard des parents (*societas paterna*). Devoirs d'humanité et de charité, mais aussi de fermeté des seigneurs (*herilis*, maître) et devoirs des censitaires (famulos, esclaves, serviteurs) dans une société à régime seigneuriale où les seigneurs identifiaient aussi leur survie au pouvoir exécutif ².

Il faut enfin noter qu'on ne semble pas avoir introduit avant 1835, en Philosophie, l'étude de l'économie politique ³.

¹ « Extrait du Catéchisme des autorités constituées », *L'Écho du Pays*, 4 et 18 juillet 1833 ; réplique de « Un Canadien », *Ibid.*, 25 juillet et 22 août 1833 ; « Correspondances », *L'Écho du Pays*, 1 août 1833 ; Marc Lebel, « L'enseignement ... », *op. cit.*, p. 30.

² A. Robert, /1790-1794/, *op. cit.*, pp. 319-374 ; Turgeon-Daveluy, 1812, ASQ, M-161, pp. 136-150 ; Houdet, 1800, *op. cit.*, pp. 346-372 ; Demers-Papineau, 1817, *op. cit.*, *Ethica*, pp. 38-45 ; Crevier-Harper, 1823-1824, *op. cit.*, pp. 196-214 ; Dion-Désauniers, 1826-1827, *op. cit.*, pp. 250-272, Baillargeon-Désauniers, 1833-1834, *op. cit.*, pp. 315-327, à Ste-Anne-de-la-Pocatière, un Cours, de 1829, avait été copié par un ancien du Séminaire de Québec : *Institutiones philosophiae*, 1828-1829, notes de l'élève Charles-Édouard Poiré, Archives du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière ACSAP).

³ Il en est question dans les journaux après 1830 ; on y traite de « la nécessité où nous sommes de nous livrer à l'étude de l'économie politique... », de la connaissance des « symptômes de prospérité ou de déclin du corps social » ; en bonne philosophie on définit même l'économie politique comme « le jugement appliqué aux consommations ». Voir *L'Écho du Pays*, 30 mai, 30 juin, 4 et 12 décembre 1833. On trouve en bibliothèque et en librairie les ouvrages de J.-B.

L'analyse de contenu du *Traité des Études* de Rollin et du corpus sérié de *Cours* utilisés en Philosophie confirme la pertinence qu'il y avait à bien distinguer une philosophie de collèges et une philosophie hors des collèges, à bien marquer l'évolution de l'enseignement de la Philosophie en rapport avec les changements sociaux et culturels. En effet, le *Traité* de Rollin, nouveau après 1790, véhiculait des valeurs sociales différentes du *Ratio Studiorum* ; il est évident que la prévention du *Traité* contre le pyrrhonisme, le scepticisme, l'incrédulité et les « extravagances » situait l'enseignement de la Philosophie dans le siècle, dans l'époque ; cette teneur préventive, bien scolaire par ailleurs, se retrouva dans les *objectiones solvuntur* nombreux des *Cours* ; les *sed contra* constituaient tout autant un réflexe idéologique qu'une habitude pédagogique.

Ces *Cours* homogènes, répétitifs qui évoluent à Montréal vers 1800 avec M. Houdet et vers 1817 à Québec avec l'abbé Demers offraient un contenu tout à fait nouveau par rapport aux *Cours* suivis au Collège des Jésuites, à l'exception de la place faite au syllogisme en Logique et à l'éthique « générale » en Éthique. Les rapports entre les « parties » des *Cours* étaient aussi plus évidents –, chacune apportait successivement un bagage de thèses et d'affirmations repris et reconfirmé. Mais surtout, les grandes « questions » – la certitude en Logique, l'immatérialité de l'âme et l'existence de Dieu en Métaphysique, l'option monarchique et l'insistance sur les devoirs sociaux en Éthique – témoignaient bien d'un enseignement philosophique dorénavant inséré dans une société qui participait à la vie sociale, politique et culturelle du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècles. Il n'était pas indifférent dans une société où les partis pris et la discussion publique étaient monnaie courante, dans une société où l'indifférence religieuse et l'anti-cléricalisme de la bourgeoisie montante étaient soulignés, dans une société de monarchie constitutionnelle où la souveraineté du peuple était relativement acquise que la philosophie de collège mît l'accent sur la certitude, sur les droits de Dieu, sur la nécessité de lui rendre un culte extérieur et sur les dangers d'un excès de souveraineté populaire. Le *Prospectus* du Collège de Montréal le précisait en 1826 : on visait moins à former des « savants » que des « citoyens ».

Le dix-septième et le dix-huitième siècle philosophique avaient aussi pénétré l'enseignement de la philosophie. Les « systèmes » athéistes étaient réfutés en Métaphysique. À propos de la question de l'origine des idées, du critère d'évidence, du doute et de la « méthode » le cartésianisme s'était taillé une place dans les *Cours* manuscrits. On y citait aussi, comme dans le *Prospectus* du Collège de Montréal, de Bonald. Ce débat autour de la philosophie nouvelle, de la « philosophie moderne » dont on craignait les « fruits » allait d'ailleurs être à l'horizon de la publication en 1835 du premier manuel de Philosophie rédigé et publié par un Canadien, les *Institutiones philosophicae ad usum studiosae*

Say, Ricardo, Malthus, Mill, Bentham, de Verri, Sismondi. *Le Canadien* (7 déc. 1832, 10 avril 1833) reproduit des extraits du *Cours d'économie politique* de J.-B. Say.

juventutis de l'abbé Jérôme Demers, professeur de Philosophie au Séminaire de Québec pendant 29 ans. C'était un événement : on passait en 1835 de *Cours* manuscrits multiples à un cours imprimé, unique. Il faut pour comprendre cette innovation distinguer deux types de raison, raisons d'ordre pratique, raisons d'ordre idéologique.

Les « Institutiones philosophicae » de l'abbé Demers

Pratiquement la croissance numérique des collèges et des élèves en Philosophie justifiait que l'on ait voulu épargner, comme l'écrivait le *Prospectus* de l'ouvrage, « la nécessité de faire copier aux élèves d'énormes manuscrits, travail pénible qui leur absorbe chaque jour un temps infiniment précieux, sans leur procurer le moindre avantage ¹ ». Il y avait donc un marché et des avantages pédagogiques auxquels il faut ajouter la spécialisation du professeur de Philosophie et conséquemment de la matière philosophique, et finalement, le *Prospectus* le rappelait, les délais et « des dépenses trop considérables » de l'importation de manuels étrangers.

Le *Prospectus* même évoquait des raisons d'ordre idéologique :

« ... la plupart / des ouvrages européens / supposent des plans d'études différents des nôtres, ne réunissent dans un *seul* volume qu'une très petite partie de ce que les élèves doivent apprendre, et ne s'expliquent que peu ou point du tout sur certaines matières dont la connaissance est extrêmement utile à la jeunesse canadienne, vu sa situation morale et religieuse ² ».

Le propos était clair : on suivait un plan d'étude précis, la matière pouvait et devait se résumer en un volume et la situation politique et religieuse du pays requérait des connaissances et des insistances particulières. Le *Prospectus* continuait en évoquant ces « considérations » et « une foule d'autres » ; parmi celles-ci, il en est une, la plus importante, qui est le contexte même et le moment précis de la publication des *Institutiones* : la condamnation de la philosophie de Lamennais à laquelle avaient adhéré avec enthousiasme des professeurs du Séminaire de Saint-Hyacinthe et qu'ils allaient défendre lors d'une polémique dans les journaux.

¹ *Prospectus*, Québec, 12 janvier 1835, p. 1, ASQ, Exercices publics – Séminaire de Québec – 1830-1842, et Archives de l'Université de Sherbrooke, fonds Chartier, M-6. Le Canadien (16 février 1835) reproduisit intégralement ce *Prospectus*.

² *Ibid.*

La polémique autour de Lamennais

La pensée catholique française avait passablement pénétré le Québec après 1815. Si les besoins d'une « restauration » religieuse étaient pour l'Église catholique canadienne moins impérieux et dramatiques que pour l'Église de France, il n'en demeure pas moins que l'indifférence religieuse liée ici aux manques d'effectifs du clergé et à la montée du libéralisme justifia quelques membres du clergé, lecteurs de Chateaubriand, de s'enthousiasmer pour le prosélytisme nouveau. On commençait à lire Joseph de Maistre ; on trouvait ses *Œuvres* dans des bibliothèques privées telles que celles de l'abbé Painchaud et de M^{gr} Plessis. De même pour le Vicomte de Bonald dont on citait la *Législation primitive* dans certains *Cours* qui comme à Québec et à Saint-Hyacinthe présentaient « l'Idéologie suivant M. de Bonald ¹ », sur lequel on s'appuyait dans le *Prospectus* (1826) du Collège de Montréal et dont les *Œuvres* se trouvaient en librairie (Fabre 1830 et 1835) ou, par exemple, dans la bibliothèque de M^{gr} Plessis ou de l'abbé Painchaud qui le lit et l'annote ². On connaissait l'abbé Frayssinous et ces jeunes clercs qui « se levaient » en France.

Dès 1819, *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817) de Félicité de Lamennais était introduit au Québec ; on s'en réclama pour tenter de justifier la priorité de l'instruction religieuse sur l'instruction des choses profanes. Il est vraisemblable que dans cette région de Nicolet appelée la « Petite France » en raison de la concentration de prêtres français émigrés après la Terreur, Lamennais et la nouvelle école catholique trouvèrent un premier épiscopat de diffusion ³ ; les premiers fervents de Lamennais au Séminaire de Saint-Hyacinthe, les abbés Prince et Desaulniers, avaient d'ailleurs été formés au Séminaire de Nicolet, œuvre de l'évêque Plessis qui était allé en France en 1819, accompagné entre autres par M. Lartigue qui plus que tout autre fut très tôt un fervent menaisien ⁴. Il est certain qu'en 1830 Lamennais était connu : des clercs (M^{gr} Lartigue, le curé Viau, l'abbé Paquin, les abbés Larocque, Prince, Raymond, Désaulniers, de Saint-Hyacinthe, l'abbé Maguire, Messieurs Houdet, Larkin ⁵ du Collège de Montréal, les curés de la « Petite France » ...) échangeaient à son propos dans des correspondances ; ses *Œuvres* complètes étaient disponibles en 1827 ⁶, en 1830, en 1835, en 1837 au *Catalogue* de la librairie Fabre ; le journal *La Minerve* s'alimentait régulièrement

¹ J.-C. Prince, « Collège de St-Hyacinthe », *La Minerve*, 26 septembre 1833.

² « Notes sur Bonald », 1818 / 15 feuilles/, ASN, Succession Bois, XI, n° 6, papiers Painchaud.

³ Yvan Lamonde, « Classes sociales, classes scolaires ... », *loc. cit.*, pp. 43-59.

⁴ M^{gr} Lartigue à M. Thavenet, Paris, 8 mars 1821, ACAM, RLL, I p. 33 ; même au même, 15 décembre 1823, cité dans *RAPQ* (1941-1942), p. 433 ; voir François Beaudin, « L'influence de Lamennais sur Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal », *RHAF*, 25, 2 (sept. 1972), pp. 225-237.

⁵ Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, n° 2, p. 122 ; n° 3, p. 219.

⁶ *La Minerve*, 4 octobre 1927.

dès 1830 au *Mémorial Catholique* français¹ et surtout, au Séminaire de Saint-Hyacinthe, séminaire de M^{gr} Lartigue, on songeait à adopter le « système » de Lamennais :

Du reste il est indubitable que le système de La Mennais s'enseigne actuellement dans les Séminaires Romains sous les yeux du Saint-Père. Des Philosophes Chrétiens rédigent leurs cahiers sur les bases de l'Autorité. Sans nous passionner, enseignons, jusqu'à nouvel ordre, comme on enseigne à Rome².

Sans doute dès ce moment référait-on à certaines thèses de Lamennais, sur la certitude notamment, sans pour autant n'enseigner que son système :

Si l'on avait des livres élémentaires en nombre suffisant pour enseigner la philosophie de Lamennais, je l'introduirais volontiers³.

M^{gr} Lartigue, protecteur du Séminaire, se rassurait d'ailleurs quelques mois après la parution de l'encyclique *Mirari Vos* (14 août 1832) à propos de l'orthodoxie philosophique de Lamennais :

Quoi qu'il en soit, aille où il pourra *l'Avenir* les douze volumes imprimés de La Mennais et son *Mémorial catholique*, ainsi que les Œuvres de Gerbet, demeure toujours intacts ; et les arguments du premier sur la certitude du critérium du sens commun, aussi bien que sur l'Autorité suprême du Pape dans l'Église, n'ont aucune flétrissure, ni même perdu de leur force⁴.

D'un côté M. de Bonald avait proposé sa solution à la question de l'origine des idées ; on suivait son étude de « l'idéologie » à Québec, à Saint-Hyacinthe et selon toute vraisemblance à Montréal. La question du critérium de certitude faisait

¹ Par exemple, 21 octobre 1830 ; sur l'utilisation des *Annales de Philosophie chrétienne*, voir *Le Canadien*, 25, 28 mai, 20, 22, 24 août 1832 ; on connaissait aussi les périodiques français *L'ami de la religion* et la *Bibliothèque dit Séminariste*, Y. Lamonde, *loc. cit.*, n° 3, pp. 219-220 ; M^{gr} Lartigue fut un abonné du *Mémorial*, voir F. Beaudin, *loc. cit.*

² Abbé Larocque à J.-S. Raymond, 5 et 16 novembre 1830, ASSH, Section A. tiroir G. dossier 1. Sur l'influence romantique et mennaisienne au Séminaire de Saint-Hyacinthe, Philippe Sylvain, « Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond », *RHAF*, XVII, 1 (juin 1963), pp. 93-103 ; Claude Galarneau, « L'abbé Joseph-Sabin Raymond et les grands romantiques français (1834-1857) », *Société historique dit Canada, Rapport* (1963), pp. 81-88 ; Yvan Lamonde, « Joseph-Sabin Raymond », *DBC*, vol. XI.

³ Lettre de Mgr Lartigue, 1832, cité dans A. Plourde, *Dominicains au Canada*, Montréal, Éditions du Lévrier, 1973, t. 1, p. 59.

⁴ M^{gr} Lartigue au curé Viau, 17 novembre 1832, ACAM, RLL, 6, pp. 492-493 ; voir aussi 4 juin 1832, RLL, 6, p. 330. Même souci et même vigilance de la part de l'abbé Prince en mai 1832, voir C.P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe op. cit.*, t. 1, pp. 135-136 ; *Le Canadien* (16 mai 1832) avait fait un compte rendu de *l'Examen critique des ouvrages de Lamennais* de G. Rozaven et publié (9 nov. 1832) le texte de l'encyclique *Mirari Vos* ; *La Minerve* (12 nov. 1832) et *L'Écho du Pays* (8 août 1833) avaient reproduit la lettre de soumission du groupe de Lamennais.

encore obstacle jusqu'à ce que Lamennais propose un autre critère, le sens commun, opposé au « sens privé » de Descartes. Ce « philosophe chrétien » allait-il après une première condamnation (*Mirari Vos*) bénéficier encore de « l'Autorité » de Rome et assurer les bases d'une philosophie enfin chrétienne opposée à la philosophie de Descartes et des « philosophes » ¹ ?

Ces questions furent débattues à l'occasion d'une polémique dans les journaux qui fit suite aux « exercices littéraires » du Collège de Saint-Hyacinthe en août 1833, où à l'instigation du professeur de Philosophie, l'abbé Joseph-Sabin Raymond lecteur de Lamennais et de *l'Introduction à la Philosophie* de Laurentie, des élèves de Philosophie avaient soutenu « deux thèses nouvelles », l'une sur l'origine des idées, l'autre sur le fondement de la certitude ² avant de reprendre à leur propre compte le plaidoyer célèbre du Procès de l'École libre et les discours de Montalembert, Lacordaire et de Coudan.

¹ Louis Foucher, *La philosophie catholique en France au XIX^e siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle, 1800-1880*, Paris, Librairie philosophique Vrin, 1955, 280 p. ; Jean-René Derré, *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique 1824-1834*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1962, 765 p.

² La polémique se tient d'abord dans *L'Ami du peuple* (12 octobre 1833- 22 mars 1834) journal pro-gouvernemental puis dans *l'Écho du Pays* (2 janvier – 25 septembre 1834), journal plutôt opposé au gouvernement où les « menaisiens » de Saint-Hyacinthe publièrent leurs écrits. Louise Marcil-Lacoste doit rééditer, en l'introduisant, le texte de cette polémique. Voir *La Minerve*, août 1833 ; C.-P. Choquette, *op. cit.*, t. I, pp. 162-164.

CORRESPONDANCE.
[Pour l'Écho du Pays.]

M. L'ÉDITEUR.
La question philosophique qu'a soulevée M. Odélin a excité le plus vif intérêt : chacun se croit appelé à la discuter, et on entend partout dans les cercles instruits les Cartésiens et les Lamennais se disputer de la certitude. Quel sera le vainqueur ? Vous prétendez que l'homme ne doit pas suivre la raison ! disent les autres ; et parmi ceux-ci, il s'en trouve qui apportent un grand nombre d'autorités à leurs adversaires, pour prouver qu'on ne doit pas croire à l'autorité ; et parmi ceux-là, on en voit qui fond de longs raisonnements pour démontrer que le raisonnement n'est point un motif de croire. Je ne prends parti, ni pour le sens ni pour les autres, parce que je ne suis pas encore assez entendu dans la question. Je suis fort persuadé d'ailleurs qu'on dispute sans le moindre espoir de se laisser convaincre, et qu'après de longues discussions on n'en sera pas plus avancé qu'au commencement. Quoi qu'il en soit, j'ai osé me demander à une controverse philosophique entre deux champions des écoles opposées, et elle m'a paru assez curieuse pour la rapporter dans votre journal. Je ne me suis point trouvé au commencement de la dispute, et il paraît qu'il y avait longtemps qu'on parlait sans s'être compris lorsque je suis arrivé ; mais voici ce que j'ai entendu.

Le Lamennaisien.

Autant que je puis vous comprendre, vous m'assurez que la relation de mes sens, moi seul, tant que ma raison individuelle n'est point assez entendue, est un moyen infailible de connaître la vérité, je dirais presque d'autant de machines à certitude que je n'ai qu'à mettre en mouvement pour leur faire produire leur effet inmanquable. Mais d'après cela, il me semble que, pour avoir la certitude toutes les fois que je voudrai et sur quoi je voudrai, je n'ai pas besoin de vous, ni de vos livres, ni de vos traités de logique et de morale ; que je n'ai pas besoin d'aller me casser la tête sur les bancs pour graver dans ma mémoire les règles du syllogisme et du dilemme, méditer les oracles de Descartes, en un mot me fatiguer l'esprit pour apprendre à raisonner juste, comme on se fatigue le corps pour apprendre à faire des armes. Si cela est, Monsieur, je puis vous assurer que vous rendez un très grand service et que vous faites un très grand plaisir à plus d'un élève en philosophie.

Le Cartésien.

Il paraît que vous êtes jeune encore, car vous oubliez que pour être juste, la raison des jeunes gens, a besoin d'être formée au préalable sur l'expérience et la raison supérieure de personnes plus âgées.

Le Lamennaisien.

Que dites-vous là ! moi ! ma raison particulière, qui, selon vous, n'est qu'une règle infailible de vérité, moi qui juge sur la relation de mes sens ou sur mon sens intime, soit qu'elle tire les conséquences d'une vérité déjà connue, mes raisons particulières, a cependant besoin, pour devenir juste et infailible, d'être formée sur l'expérience et sur la raison de gens plus habiles que moi ! Elle n'est donc pas infailible par elle-même, ou bien, elle n'a pas besoin d'être formée par personne.

Le Cartésien.

Je ne veux pas dire cela. Mais tout en montrant que la relation des sens, le sens intime, la raison individuelle, sont pour l'homme, une

Extrait d'un texte de la polémique entre cartésiens et fervents de Lamennais
L'Écho du Pays, 2 janvier 1834

L'effet sur le public de ces exercices « littéraires » avait été tel que le directeur du Collège, l'abbé Prince prit la défense de l'enseignement du Collège dans les journaux :

... d'autres nous demandent s'il est vrai que nous enseignons le système de La Mennais pour rejeter celui de Descartes. À cela je réponds : oui, monsieur, nous enseignons du La Mennais, non pas son système politique, mais bien sa thèse philosophique ; c'est-à-dire que nous combattons le sens privé des Déistes, des Athées, etc., par le sens commun des hommes, ou l'autorité du genre humain, tenant toujours bon compte des autres preuves philosophiques qui les réfutent, mais les basant toutes sur celle-là. Il est vrai, cette doctrine a paru singulière dans notre siècle ; on s'est un peu moqué de la raison générale ; quelques personnes se sont crues obligées en conscience de protester contre cette nouveauté suspecte qu'on appelle le sens commun. Nous respectons infiniment leurs scrupules, mais nous ne pensons pas devoir y céder, avant d'avoir vu cette doctrine mieux réfutée. On voudrait apparemment qu'on s'en tînt aux preuves anciennes. Cela serait bon peut-être, s'il avait plu aux hommes de s'en tenir aux anciennes erreurs ; mais sommes-nous dans le même état où nous étions il y a seulement trente ans ? Ne s'est-il opéré aucun changement dans la société ? L'arbre

de la science du mal a-t-il cessé de produire des fruits ? Au milieu de ce grand mouvement qui a tout déplacé, la pensée des hommes se porte naturellement sur mille objets nouveaux, et il y a de bonnes gens qui se demandent : pourquoi parle-t-on de cela ? À nous il semble que la nécessité des choses conduit à de nouveaux progrès. Je le déclare donc : nous essayons de former nos élèves, ceux de la philosophie surtout, à soutenir par l'argument le plus invincible les vérités les plus contestées à l'heure qu'il est. Nous en saurait-on encore mauvais gré ? ¹

Il s'agissait bien de combattre Descartes et les Athées en leur opposant le « sens commun », c'est-à-dire – et on précisait – « l'autorité du genre humain » ; il s'agissait bien d'abattre « l'arbre de la science du mal », en d'autres termes de substituer pour des raisons idéologiques le critère de l'évidence de l'autorité (Lamennais) au critère de l'autorité de l'évidence (Descartes). Cette idée était apparue « singulière » à certains, dont l'abbé Jacques Odelin ² qui avait lors des exercices littéraires, interrogé les élèves de telle façon que le professeur, l'abbé Raymond, avait dû répliquer et prendre leur défense et celle de leurs « thèses ». Quinze jours après la lettre du directeur Prince aux journaux, l'abbé Odelin, sous l'anagramme Dionel et ensuite sous divers pseudonymes, engagea une polémique à propos des deux thèses nouvelles, soutenant pour son compte la défense des idées innées et le critère d'évidence rationnelle cartésien. De ces colonnes, de ces pages de journaux où la rhétorique le cédait à peine à l'argumentation tirée de Descartes, de Lamennais, des « Saintes Écritures », où l'on ironisait à propos de la certitude « de l'existence de Montréal » ou d'un « deux et deux font quatre » approuvé par le genre humain, se dégagèrent rapidement les enjeux de la polémique. Portant finalement davantage sur le critère de certitude que sur l'origine des idées, l'enjeu était clair et pour l'abbé Odelin et pour les « Menaisiens » du Collège de Saint-Hyacinthe :

Je comprends bien que vous prétendez infirmer le sens individuel, qu'à dessein d'asseoir la raison générale sur une base ferme et inébranlable, afin de vous en servir, comme d'un bouclier, contre le déisme ; et afin de vous faire un rempart contre le torrent de l'incrédulité ³.

...je vais d'abord faire voir que les moyens de juger que l'homme possède en lui-même sont faillibles et ne peuvent conduire qu'au scepticisme absolu ; je ferai voir ensuite que pour éviter ce doute universel il faut s'en rapporter au témoignage du genre humain ⁴.

¹ *La Minerve*, 26 septembre 1833 ; *l'Écho du Pays*, 3 octobre 1833.

² 5 août 1789 – 9 juin 1841. Professeur de Philosophie à Nicolet (1812-1816), curé de Saint-Hilaire au moment de la polémique, auteur de « Pensées théologico-philosophiques », *Mélanges religieux*, 1, 14 (23 avril 1841), pp. 214-217. Voir C.-P. Choquette, *op. cit.*, t. I, pp. 162-163 ; Émile Chartier, *BRH*, 47 (1946),- p. 253, J.-B. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Saint-Hyacinthe, Impr. du Courrier, 1934, t. VI, p. 450.

³ J. Odelin, « Correspondance », *L'Ami du peuple*, 27 novembre 1833.

⁴ Un ci-devant Élève du Collège de St-Hyacinthe, « MM. les Éditeurs », *L'A mi du peuple*, 7 décembre 1833.

Et le correspondant du cartésien abbé Odelin précisait :

N'est-ce pas là précisément ce qui fait l'erreur des hérétiques, qui ne se confiant qu'en leurs propres lumières, refusent d'admettre la plus grande autorité visible, l'Église catholique ¹.

Les enjeux de la polémique – et en fait la justification de l'attrait pour la philosophie de Lamennais – furent finalement tirés au clair dans un long article intitulé « De la Philosophie cartésienne et de la Philosophie catholique sur le fondement de la certitude ² ». Pour l'auteur, « le triomphe / social / dépendra des doctrines qui domineront l'univers moral », tout sortant d'ailleurs des « doctrines ». Deux sociétés, deux doctrines, deux philosophies :

Or dans ce combat d'où doit résulter le sort de la société, il n'existe que deux principes réellement opposés (...). Deux philosophies représentent l'expression de ces principes comme base de leur enseignement. L'une dit à l'homme : tout ce que la raison infaillible présente comme vrai à ton esprit, crois-le, c'est la vérité. L'autre lui dit : homme, défie-toi de ta raison, dont tant d'erreurs et de préjugés ont démontré la faiblesse, un penchant invincible te porte pourtant à rechercher la vérité ; et bien ce que la généralité de tes semblables admet, voilà ce qu'il faut croire comme vrai ; la raison particulière ne peut être juste qu'autant qu'elle se conforme à la raison générale. La première inventée par quelques sophistes de la Grèce, ressuscitée dans les temps modernes, a paru depuis trois siècles la même dans son principe mais variant dans son application sous les noms de Protestantisme, de cartésianisme, d'Individualisme ou de philosophie proprement dite ; la seconde n'ayant point d'origine connue et suivie de pratique par tous les hommes de tous les siècles n'est autre chose que ce qu'ils appellent le sens commun et ce qui appliqué à la religion se nomme le Catholicisme ³.

Pour l'auteur, « elle / n'était / donc pas indifférente et inutile la question qui traite du fondement de la certitude » ni d'ailleurs « la nécessité d'une révolution dans la philosophie » identifiée à « MM. de Maistre, de Bonald, de La Mennais » et caractérisée par deux propositions : Il n'y a pas de philosophie sans religion », « la certitude nous est donnée ».

Cette « révolution » nécessaire devait contrecarrer la « philosophie » depuis le seizième siècle : contrecarrer la Réforme « qui porta à tout examiner » et qui subordonna la preuve d'autorité à celle du raisonnement ; contrecarrer le cartésianisme qui enseigne qu'on ne « devait ne rien croire sur la foi des autres » et qui affirme et « le droit d'examen et l'infailibilité de l'évidence individuelle » ;

¹ Un ci-devant.... « A. M. Odelin », *L'Ami du peuple*, 21 décembre 1833.

² « Doctrine », *L'Écho du Pays*, 13 mars et 8 mai 1834. L'emploi de formules déjà utilisées dans le texte de défense de l'enseignement du Collège de Saint-Hyacinthe (*Minerve*, 26 sept. 1833) justifierait-il l'attribution de ce texte au directeur J.-C. Prince ?

³ *Ibid.*

contrecarrer le « siècle philosophique » surtout qui avait fait entrer Descartes au Panthéon avec Rousseau et Marat et à la philosophie duquel la révolution devait tout, y compris l'affirmation de « la souveraineté de l'homme » ; contrecarrer enfin les « principales écoles anti-religieuses », celles de Cousin, de Broussais, de Cabanis, de St-Simon, de la *Revue protestante*, du *Globe*, dans lesquelles on aimait « mieux invoquer le doute que de se soumettre à la foi ».

Dans l'espace d'un an, on était passé de la classe de Philosophie aux exercices publics d'un Collège puis aux colonnes de journaux. On était passé de deux questions philosophiques, à deux « thèses », à deux « philosophies », à deux sociétés opposées. De réplique en réplique la certitude s'était appelée sens commun, autorité du genre humain, Catholicisme, Église catholique. Il était tentant pour ces quelques menaisiens de Collège de se servir du sens commun « philosophique » de l'autorité du genre humain pour fonder l'autorité de l'Église. À l'autorité de l'évidence de Descartes on avait substitué l'évidence de l'autorité de Lamennais puis l'évidence de l'autorité de l'Église.

Engagée à l'automne de 1833 ¹, la polémique connaissait son apogée au début de l'été de 1834, à la veille de la victoire électorale des « radicaux » de Papineau. Le public, l'évêque de Québec et sans doute quelques politiciens tenaient le Collège de Saint-Hyacinthe à l'œil ; au Collège de Montréal, le malaise n'était pas moins grave :

... ils / certains prêtres / lui / M. Quiblier, supérieur disent en général que l'on fait de la Politique au Collège, que c'est bien malheureux, etc.... et il n'y a rien qui fasse tant d'impression sur M. Quiblier. Lorsqu'il m'en parle, je lui réponds 1° que les Maîtres ni les élèves ne lisent point de gazettes 2° qu'aucun de nos Messieurs ne fait ni leçon ni dissertation sur la politique 3° que l'année dernière le Professeur de Philosophie a omis une partie considérable de la Morale pour ne pas chatouiller ces sortes d'esprit 4° que nous avons parmi nos élèves, et, même parmi nos Régens des jeunes gens qui ont et avancent souvent des principes révolutionnaires et qu'il me paraît convenable de les réfuter 5° que ces Démagogues viennent jusqu'à la porte du Collège pour arracher la signature de nos élèves pour soutenir leurs messages démagogiques et qu'il est difficile d'empêcher aux professeurs d'en parler 6° que tous ceux qui se plaignent que nous faisons de la politique sont précisément ceux qui louent et exaltent le Collège de Maskinonge / Saint-Hyacinthe / dont le Directeur m'a assuré qu'il regarderait la lecture des gazettes et l'explication qu'il en donnait journellement à ses élèves, comme un de ses principaux devoirs 6° / sic / que le gouvernement se plaignait de ce que le clergé n'instruisait pas les fidèles de l'obéissance qu'ils doivent au Prince 7° que tout ce qu'on

¹ L'Abbé Raymond, professeur de Philosophie à Saint-Hyacinthe, avait d'ailleurs fait mention à Lamennais de la polémique en cours, Raymond à Lamennais, /fin 1833 – début 1834/, cité dans A. Plourde, *op. cit.*, t. I, pp. 16-19.

avait fait de plus marquant au Collège, en fait de Politique, avait été de communiquer l'Encyclique de Grégoire 16 à quelques-uns de nos jeunes gens ¹.

Les journaux – on ne connaît pas encore la condamnation (24 juin 1834) par Rome des *Paroles d'un croyant* de Lamennais – en publient des extraits ou des extraits d'une critique de M. Elzéar Ortolan intitulé *Contre paroles d'un croyant* ². À Saint-Hyacinthe, on a décidé de ne pas répondre aux « dernières diatribes » de l'abbé Odelin auquel on a d'ailleurs procuré « M. Boyer et le Père Rozaven », deux critiques de Lamennais ³. À la fin du mois d'août on apprend au Canada que Rome a parlé :

Nous avons reçu du Pape une Bulle datée du 25 juin / sic / de cette année, et qui condamne formellement le livre intitulée *La parole d'un Croyant* ; or, quoique le système de La Mennais sur la certitude n'y soit pas nommément désigné en mauvaise part, néanmoins ses idées philosophiques en général y étant réprouvées, je défends qu'à l'avenir on enseigne dans le Collège de St-Hyacinthe rien des livres, des systèmes ou de la doctrine de cet Auteur, comme tiré de ses écrits ; et je désire même que son nom ou son autorité ne soit mentionné en aucune manière dans l'enseignement ⁴.

Après Mgr Lartigue, l'abbé Prince se soumet :

Pour la seconde fois, je pense devoir m'adresser au public ; une encyclique de notre S. P. Pape Grégoire XVI (en date du 25 / sic / juin) condamnant « les paroles d'un croyant » réprouve aussi un système philosophique, que quelques-uns ont, cru, quoiqu'il ne fut pas spécifié, être celui de La Mennais sur la certitude. À cette voix je n'hésite pas un instant, comme directeur du Collège de St-Hyacinthe, d'émettre mon entière soumission à la parole du docteur Universel comme du père commun de l'Église. Il est vrai que je ne juge pas le présent comme absolument nécessaire. Puisqu'aux termes de la bulle, le système réprouvé est le système qui « prétend qu'il faut bien rechercher la vérité hors de l'église catholique » et que bien loin que semblable enseignement ait jamais été proféré de notre part, tout ce qui a été dit sur cette matière, nous semblait tendre au contraire à prouver la faillibilité de l'individu, pour le soumettre au jugement de la plus haute autorité humaine, le ramenant par là à reconnaître celle de l'église comme l'autorité infaillible en matière de religion ⁵.

¹ M. Baile à M. Carrière, sulpiciens, 20 juin 1834, Archives Saint-Sulpice de Paris, section Canada, Dossier 52, # 1 (copie ASSM) ; on refusera aussi à Saint-Hyacinthe de « laisser prendre les signatures », C.-P. Choquette, *op. cit.*, t. I, p. 170.

² *Le Canadien*, 16 juillet, 29 août, 26 décembre 1834 ; *La Minerve*, 21 août 1834.

³ M. Larocque à M. Raymond, 16 août 1834, ASSH, A. G. 12.

⁴ M^{gr} Lartigue à l'abbé Prince, 30 août 1834, ACAM, RLL, 7, pp. 525-526 ; M^{gr} Lartigue fait retirer tous les numéros de *l'Avenir* du Séminaire de Saint-Hyacinthe, M^{gr} Lartigue à l'abbé Prince, 8 novembre 1834, ACAM, RLL, 7, p. 593 et demande bientôt le catalogue des livres qui appartiennent au collège, M^{gr} Lartigue à l'abbé Prince, ACAM, RLL, 7, p. 722 ; voir aussi M^{gr} Lartigue au curé Viau, 8 février 1835, ACAM, RLL, 7, pp. 669-670.

⁵ J.-C. Prince « Correspondances », lettre du 8 septembre 1834, *La Minerve*, 11 sept. 1834 ; *Le Canadien*, 8 et 15 sept. 1834-, *L'Écho du Pays*, 25 sept. 1834 ; C.-P. Choquette, *op. cit.*, t. I ; p. 169.

Puis c'est au tour du menaisien le plus enthousiaste, l'abbé Raymond de se soumettre dans un texte enflammé dont M^{gr} Lartigue refuse la publication sur les gazettes ¹.

Le jour même, 24 novembre 1834, l'abbé John Holmes du Séminaire de Québec écrit à l'abbé Prince, directeur du Collège de Saint-Hyacinthe :

Nous nous occupons enfin sérieusement de l'impression de notre cours de Logique, Métaphysique et Morale. Je prendrai prochainement la liberté de vous en envoyer le prospectus, et peut-être de vous présenter un *blanc* de souscription, vous invitant à le *noircir* et à le faire *noircir* par vos amis et par vos connaissances.

On n'y embrasse aucun système sur l'origine des idées – on se contente d'exposer la doctrine des plus célèbres philosophes sur cet article, comme sur les moyens de la certitude Métaphysique et Morale (...). Les démonstrations seront appuyées sur des principes admis par tous les partis (je vous entends dire tout bas, *ils seront donc appuyés* sur le sens commun).

« L'origine du pouvoir politique est la question la plus épineuse, surtout dans le temps où nous sommes. J'espère que la cour de Rome ne se fâchera pas quand nous établirons que le pouvoir civil ne vient ni des princes ni du peuple, mais de Dieu. « Non est Potestas nisi a Deo ».

L'ouvrage contiendra beaucoup de notes tirées des écrits des plus fameux apologistes de la religion. Bossuet, Fénelon, Guénée, Barruel, etc... Joignez-y Le Sage, Humboldt, Cuvier, etc... J'aimerais bien savoir ce que vous pensez de cette entreprise, si vous avez vu cette partie de notre cours, si vous voulez absolument qu'on vous envoie une copie avant de vous décider... ².

En janvier 1835, l'abbé Holmes revient à la charge :

Mr Demers (...) travaille son cahier, ajoute, retranche, efface, perfectionne, met la dernière main plutôt. Déjà, il a augmenté de 50 pages la Logique...

Cependant le Prospectus va paraître et ce serait déraisonnable de vous demander un consentement qui pourrait devenir nul (...) si, par exemple, le livre vous donnait des nausées. Ne pouvant faire mieux, j'ai pris le parti de vous envoyer une copie du Cours tel qu'enseigné en 1833 (...).

On ajoutera des détails géologiques, chronologiques, politiques, et bien d'autres choses en *ique*, sans oublier un aperçu *historique*. L'édition que vous allez recevoir sent trop

¹ Un Croyant /J.-S. Raymond/, « Mr de la Mennais », 27 feuillets 81/2 x 14, 24 novembre 1834, ASSH, correspondance Raymond, chemise 42 ; M^{gr} Lartigue à M. Raymond, 29 novembre 1834, ACAM, RLL, 7, pp. 613-614.

² Abbé J. Holmes à l'abbé J.-C. Prince, 24 novembre 1834, ASSH, boîte 43, n° 2 : 25.

fort Mr de Bonald – la nouvelle exposera le système des idées innées avec plus d'étendue, ainsi que les preuves ordinaires de la loi naturelle.

Lisez (...), faites vos observations, suggérez des changements, des additions, et tout ce qu'il vous plaira et le plus tôt possible...¹.

Le *Prospectus* imprimé, daté du 12 janvier 1835 paraissait aussi dans *Le Canadien* du 16 février.

Le projet de préparation des *Institutiones* de l'abbé Demers avait été conçu, selon toute vraisemblance, au plus fort de la polémique autour de Lamennais, axée sur la question du statut et des conséquences de la « raison individuelle ». À des raisons pratiques s'étaient ajoutées d'« autres raisons », idéologiques, dont celle du contexte politique survolté qui avait pénétré les murs des collèges. La correspondance Holmes-Prince justifie de voir une « autre » raison idéologique à l'impression du *Cours* de M. Demers. En effet, l'abbé Holmes est conscient d'écrire à Saint-Hyacinthe et non à Sainte-Anne ; il prend bien soin d'éclairer l'abbé Prince à propos des points litigieux (origine des idées, sens commun, origine du pouvoir politique, apologétique et autre « ique ») ; anticipant des « nausées possibles », il demande des « observations » après avoir invité Prince à « noircir » le « blanc de souscription » ; il est enfin évident que l'abbé Demers aurait bien pu faire imprimer son *Cours* quelques années avant 1835.

Le contenu du manuel de l'abbé Demers

D'ailleurs le contenu même des *Institutiones* dévoilait, par des innovations précises la fonction correctrice et préventive de l'impression du Cours manuscrit de l'abbé Demers. Sur la question de l'origine des idées, les *Institutiones* continuaient, comme l'avait souligné l'abbé Holmes, à préférer de Bonald à Descartes. À propos de la question controversée de la polémique, le critérium de certitude, non seulement l'abbé Demers citait-il la condamnation du système de Lamennais par l'encyclique papale² mais il redonnait à la raison, par l'énoncé de sept « motifs » de certitude³ occupant 70 pages (70%) de la Logique, son pouvoir de connaître et de fonder la certitude. La raison individuelle n'était pas abolie au profit de la raison générale, du sens commun. La position philosophique de l'abbé Demers en était une d'éclectisme et de compromis, empruntant à Descartes, à Locke, au témoignage humain et à la Révolution ses arguments. Changeait finalement l'angle d'attaque de la philosophie du dix-septième et du dix-huitième siècle, se tempérait en quelque sorte la tentative de restaurer la religion et ses institutions.

¹ Abbé J. Holmes à l'abbé J.-C. Prince, janvier 1835, ASSH, boîte 43, n° 2 : 46.

² *Institutiones philosophicae ...* Quebeci, Ex Typis Tho. Cary et Socii, 1835, pp. 58-59.

³ *Ibid.*, pp. 206-276 ; sur le contenu général des *Institutiones*, consulter l'excellente analyse de Marc Lebel, « L'enseignement... », *op. cit.*, pp. 44-58.

Page-titre du premier manuel publié par un auteur québécois,
l'abbé Jérôme Demers du Séminaire de Québec.

Les *Institutiones*, de façon différente de l'ensemble des *Cours* manuscrits antérieurs, posaient d'abord en Métaphysique l'existence et les preuves de l'existence de Dieu avant de réfuter les « systèmes d'athéisme ». Cette réfutation se faisait à l'aide d'un arsenal de plus en plus déployé de citations ; les preuves scientifiques de l'ancien professeur de sciences le cédaient rapidement aux arguments tirés de Chateaubriand, de Fénelon, de Barruel, de Berger¹. Cet appareil d'érudition éclectique, de citations, tout comme d'ailleurs cette préoccupation d'introduire progressivement l'histoire de la philosophie par l'exposé

¹ *Ibid.*, p. 130 et 335 ; voir « Index des auteurs et des ouvrages cités dans les *Institutiones...* », Marc Lebel. *L'enseignement de la philosophie au Petit Séminaire de Québec (1765-1880)*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université Laval, 1964, Appendice E, *Catalogue alphabétique des livres de la bibliothèque du Séminaire de Québec*, 1832, 560 p., Archives de l'Université Laval (AUL), 80/25/1/4 ; indiqué par Marc Lebel.

des philosophies récentes étaient conséquents à l'équipement des collèges en livres dont l'importation était devenue depuis 1815 plus facile et pour les bibliothèques et pour la librairie.

Le rejet du critère du sens commun, de l'autorité du genre humain entraînait une position éthique plus tempérée. D'abord était évité un quiproquo où de la même façon que la souveraineté de l'homme et de la raison pouvait justifier l'anarchie, l'autorité du genre humain pouvait servir à légitimer la souveraineté politique du peuple. Il n'y avait pas d'ambiguïté sur cette question dans les *Institutiones* qui s'inspiraient abondamment de la *Conférence sur l'union et l'appui réciproque de la religion et de la société* de l'abbé Frayssinous et de la *Défense de l'ordre social* de Duvoisin : les formes de l'autorité publique viennent des hommes, l'autorité vient de Dieu. Quant aux formes politiques, l'abbé Demers privilégie la monarchie tempérée comme la monarchie britannique qu'il croit perfectible, surtout à ce moment où les Patriotes avaient désespéré des luttes constitutionnelles et parlementaires ¹.

Les *Institutiones*, dont les passages en langue française étaient plus nombreux que dans les notes de cours manuscrites, se terminaient par un traité des Preuves de la religion révélée emprunté à un Cours de philosophie de Lyon, c'était une première dans des notes de Cours de philosophie au Québec. Cet appendice qui tenait plus de l'exégèse et qui s'insérait dans les intérêts d'histoire « anthropologique » de la religion du type des *Annales de Philosophie chrétienne* que l'abbé Demers lisait démontrait aux libéraux « l'insuffisance de la Religion naturelle » et aux « indifférents » ou aux Protestants qu'il « ne peut y avoir plus d'une vraie Religion ».

Conclusions

En tournant les dernières pages des *Institutiones philosophicae* de l'abbé Demers, il convient de réaliser le chemin parcouru depuis les *Cours* manuscrits des Pères Bouvart et La Brosse du Collège des Jésuites. Ce n'était plus la même société qui encadrait depuis 1770 cinq nouveaux collèges-séminaires. On était passé du *Ratio Studiorum* au *Traité des Études* de Rollin. Les professeurs plus nombreux, Canadiens, avaient progressivement, en se spécialisant, enseigné non plus la « philosophie universelle » mais une « philosophie intellectuelle » dissociée de l'enseignement des sciences. Les élèves continuaient certes, après ou pendant leur philosophie, à aller en théologie ; mais un nombre de plus en plus important allait « dans le monde », dans les professions libérales. Ils avaient d'ailleurs reçu un enseignement philosophique différent ; mise à part la durabilité du syllogisme en logique – bien que le scolastique ait perdu de son importance – et de l'éthique « générale », le contenu des « parties » des *Cours* manuscrits puis du *Cours*

¹ *Ibid.*, pp. 316-335.

imprimé avait changé à la suite du changement du plan d'étude. Les questions de l'origine des idées, des critères de certitude, de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu, de l'athéisme, de l'origine du pouvoir politique, de la meilleure forme de gouvernement étaient nouvelles. Leur présence dans les *Cours* et les « thèses » s'explique par les nouveaux rapports de présence des « collèges-séminaires » dans la société de 1770 à 1835.

La philosophie continue de trouver dans l'enseignement collégial cléricale son lieu de manifestation traditionnel ; mais elle se manifeste aussi en dehors des collèges du clergé catholique, dans la presse, instrument d'une bourgeoisie laïque qui dispose d'effectifs, de moyens. Cette philosophie est celle des Lumières ; elle mise sur la raison, examine et met en doute, inscrit les idées dans la vie civique et politique. C'est Descartes, c'est *l'Encyclopédie* et c'est aussi la tentative d'un Lamennais. C'est contre elle – *sed contra* – et en regard d'elle en s'y objectant et en la réfutant que la philosophie des *Cours* s'écrit et s'enseignera. La philosophie n'était plus comme au temps du Collège des Jésuites un aristotélisme médiéval ; elle était au-delà de Descartes, de *l'Encyclopédie*, de la Révolution américaine et française.

La philosophie, dans et hors des collèges, fut de 1770 à 1835, un savoir polémique à la mesure d'un pouvoir social oppositionnel entre l'Église et une bourgeoisie de professions libérales. Les rapports allaient-ils changer entre l'Église et la bourgeoisie libérale que la teneur polémique de l'enseignement philosophique allait aussi changer.

En neutralisant le cartésianisme et la pensée issue des Lumières tout autant qu'une tentative (Lamennais) de les intégrer dans la pensée catholique, les *Institutiones philosophicae* de l'abbé Demers et les encycliques de Grégoire XVI marquaient un premier temps d'arrêt. Mais suffisait-il de savoir et de dire quelle philosophie était « impie » ? Suffisait-il de savoir à quoi s'opposer si l'on ne savait quoi poser ? Rome allait-elle devoir à nouveau parler ?

Chapitre III

« La servante de l'Église » :

la philosophie hors et dans les collèges (1835-1879)

Chapitre III

« La servante de l'Église » :

la philosophie hors et dans les collèges (1835-1879)

[Retour à la table des matières](#)

« Depuis quelques années on philosophe en Canada publiquement. Des lectures, des discours, des livres mêmes ont marqué notamment cette nouvelle phase de notre esprit social. Mais, quelque soin que je prisse à chercher dans ces travaux des principes sûrs et éprouvés, tels que le catholicisme seul en possède, rarement, pour ne pas dire jamais, ai-je pu être satisfait en ma qualité de chrétien. Ce qui se laissait apercevoir dans ces diverses œuvres, c'était, ou du rationalisme plus ou moins élevé, plus ou moins emprunté mais toujours fort indépendant des vérités chrétiennes qui auraient dû lui servir de base et de fin. Ou bien c'était un mélange obscur de certains principes chrétiens plus ou moins défigurés, délayés dans un vaporisme philosophique vide d'utilité comme d'intelligence ».

Un lecteur catholique, « La lecture de M. Parent » /Du prêtre et du spiritualisme .../, L'ami de la Religion et de la Patrie, 17 janvier 1849.

La polémique autour de Lamennais avait permis à tout le moins de formuler les points d'achoppement de deux « philosophies » : l'une qui se faisait fort de « tout examiner », de soumettre l'autorité au raisonnement, de ne rien croire sur « la foi des autres », de privilégier le doute sur la foi et de magnifier la souveraineté de l'homme ; l'autre qui limitait et encadrait l'examen, qui cherchait une autorité à laquelle soumettre la « raison », qui conséquemment invitait à croire sur la foi « des autres » et, qui finalement magnifiait un Dieu souverain.

Philosophiquement, au Québec, le premier tiers du dix-neuvième siècle avait été au-delà du Moyen Âge parce qu'au-delà de Descartes et de 1789. Les voies philosophiques d'avenir n'étaient plus nombreuses pour l'Église et le clergé enseignant ; il n'était pas question d'opter pour la « philosophie moderne » ; il n'était plus question d'essayer, après Lamennais, d'intégrer 1789 dans la pensée catholique ou d'accepter un libéralisme « catholique ». L'avenir possible n'était pas au-delà de Descartes et de 1789 ; il était en-deçà...

La polémique avait aussi contribué à préciser des lignes de force, des propositions fondamentales à suivre : « il n'y a pas de philosophie sans religion », et, « la certitude nous est donnée » ¹ Dans le registre sémantique des années 1835-1879 cela allait s'appeler philosophie « catholique », ceci allait s'appeler rapports entre la foi et la raison. La philosophie avec la restauration de la philosophie chrétienne médiévale et plus particulièrement de celle de Thomas d'Aquin (encyclique *Aeterni Patris* du 4 août 1879) redevenait la servante de l'Église, de l'ecclésiologie (*ancilla ecclesiae*). Préparée dans les collèges par l'évolution du contenu des questions essentielles de l'enseignement philosophique et dans le milieu culturel par des « lectures publiques » sur l'autorité en philosophie ou sur saint Thomas par exemple, cette « restauration » allait s'officialiser de façon spectaculaire par des fêtes (1874) et une encyclique (1879).

L'Église « souffrante » qu'avait été l'Église catholique canadienne jusqu'en 1835, celle qui avait eu un enseignement philosophique défensif, préventif, marqué par les réfutations et les objections, devenait militante puis triomphante. On avait appris à quoi s'opposer, on allait bientôt savoir quoi poser. La philosophie « catholique » allait être l'antithèse, l'anti-dote à la philosophie « impie ». *Talis ecclesia, qualis philosophia*. Telle Église, telle philosophie. Une Église militante et triomphante possède les effectifs humains, les moyens de prosélytisme.

¹ Voir chapitre II, pp. 103-105. [Édition papier, MB]

Évolution du libéralisme

Que devient par contre la bourgeoisie de professions libérales qui a connu avant 1835 une croissance de ses effectifs et qui disposait de moyens (Assemblée, presse) pour appliquer et diffuser son idéologie ? On l'a écrit, l'échec des insurrections de 1837 et de 1838 a porté un dur coup aux Patriotes, aux aspirations de la bourgeoisie de professions libérales ¹. Certains constatèrent amèrement « que le pays /n'était/ pas encore assez avancé pour prêcher le pur christianisme ² » et que « tant que le peuple canadien / serait / l'esclave de la robe noire, le Canada / serait / la pépinière de l'esclavage et le tombeau des idées libérales ³ ».

Dix ans après, le militantisme libéral a repris. À l'occasion du « rappel de l'Union » et de la Révolution de 1848 en France, le libéralisme s'affirme à nouveau, devient au plan du discours plus doctrinaire en se radicalisant. Dix ans après, le mouvement libéral se divise en modérés et en radicaux, ceux-ci minoritaires ; les affrontements avec Mgr Bourget, à Montréal, avec un abbé Raymond à Saint-Hyacinthe, avec M^{gr} Laflèche à Trois-Rivières épuisent les radicaux les plus militants. Dix ans après la Confédération (1867), à l'occasion du fameux discours (1877) de Wilfrid Laurier sur la distinction entre libéralisme catholique et libéralisme politique, il est évident qu'électoraliste, le libéralisme plus ou moins radical de la région de Montréal est devenu un souvenir amer, un libéralisme « souffrant ». À la fin de la décennie de 1850, l'issue du militantisme libéral est jouée.

Numériquement encombrées, les professions libérales qui débordent souvent dans le journalisme regroupent des membres déjà divisés idéologiquement après 1840. Il n'empêche que durant environ quinze ans (1844-1859), le libéralisme connaît ses temps forts. Sa présence idéologique est concrète, institutionnalisée, articulée à une infrastructure. Les libéraux reconduisent à travers des institutions les idées de liberté du dix-huitième siècle : liberté d'association, de lecture, de presse, d'opinion, de conscience, de parole.

Les quinze premières années (1844-1859) des associations « d'éducation et de progrès mutuels » que sont les Instituts et sociétés « littéraires » sont à mettre au bilan positif du libéralisme. Pour les libéraux qui valorisent le progrès, les

¹ Fernand Ouellet, *Le Bas-Canada 1791-1840. Changements structuraux et crise*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, pp. 421-488.

² M. Prudhomme à Ludger Duvernay, 29 juin 1839, Archives nationales du Québec /ANQ/, Duvernay, n° 309.

³ C. H.O. Côté à Ludger Duvernay, 6 juillet 1839, *RAPQ* (1926-1927), pp. 207-208.

Lumières et l'éducation, la liberté d'association devient concrètement la liberté fondamentale, les associations deviennent le rendez-vous des rendez-vous ¹.

Rendez-vous où une bibliothèque – liberté de lecture – donne accès aux ouvrages littéraires français contemporains, à la philosophie des Lumières (Voltaire, Condorcet, Diderot, Helvétius, d'Holbach, Volney ...), à la philosophie française contemporaine (Victor Cousin, Auguste Comte, Pierre Leroux), aux penseurs de l'économie politique ².

Rendez-vous où une « salle de nouvelles », de journaux donne accès à la presse libérale du Bas-Canada et du Haut-Canada, de France, d'Angleterre et des États-Unis.

Rendez-vous où des « discussions » libres portent sur l'actualité, la démocratie, la république, les révolutions (France, Indes ...), l'éducation sécularisée, l'abolition de la peine de mort, la censure, la liberté de discussion et de lecture ³.

Rendez-vous des membres et du public où l'on entend des conférences publiques – celles de « ces philosophes ambulants qui en Amérique vont donner dans les grandes villes ce qu'on appelle ici des *lectures* ⁴ » – qui permettent de « philosopher publiquement » sur le progrès, la démocratie, les libertés, les révolutions, la philosophie, la tolérance ⁵.

¹ Y. Lamonde, « Histoire et inventaire des archives de l'institut canadien de Montréal », *RHAF* 28, 1 (juin 1974), pp. 77-93 ; « Les associations au Bas-Canada : de nouveaux marchés aux idées (1840-1867) », *HS*, VIII, 16 (novembre 1975), pp. 361-369 ; « Le membership d'une association au 19^e siècle : le cas de l'Institut Canadien de Longueuil (1857-1860) », *RS*, XVI, 2 (mai-août 1975), pp. 261-275.

² Encore ici, l'analyse indicative et non définitive faite de la littérature philosophique en bibliothèque et en librairie s'appuie sur l'examen d'un échantillon de *Catalogues* dont on trouvera la liste en bibliographie ; de façon générale, voir les introductions de Yvan Lamonde et Marc Lebel, *Les bibliothèques collectives de Québec et de Montréal (1750-1950) : essai de bibliographie analytique de leurs catalogues manuscrits et imprimés*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec (à paraître).

³ Voir par exemple *Le Pays*, 21 janvier 1858 sur la sécularisation de l'instruction, 29 avril 1858 (affaires de Rome), 12 août 1858, 19 mai 1864, 28 février 1867 (peine de mort), 24 novembre 1864 (Révolution française), 29 novembre 1864 (progrès), 19 février 1867 (liberté de lecture).

⁴ Père Larcher, S.J. au Provincial de Paris, 1^{er} octobre 1850, dans Lorenzo Cadieux, *Lettres des nouvelles missions du Canada, 1843-1852*, Montréal-Paris, Bellarmin et Maisonneuve et Larose, 1973, p. 660.

⁵ Par exemple, à l'Institut canadien de Montréal : D. P. Myrand, « L'origine et le développement des idées démocratiques en Amérique », *L'Avenir*, 31 janvier et 8 février 1849 ; J.-G. Barthe, « Essai sur l'abolition de la peine de mort », *Moniteur Canadien*, 1, 8 février, 12 avril 1850 ; Charles Laberge, sur les révolutions, *Le Pays*, 24 et 30 mars 1852 ; L.-A. Dessaulles, « Galilée, ses découvertes scientifiques et sa condamnation » *L'Avenir*, 14 mars 1856 ; W. F. Smith, « Le progrès », *L'Avenir*, 28 mars 1856 ; L.-A. Dessaulles « Le progrès », *Le Pays*, 18 février 1858, 12 novembre 1863 ; Rév. John Corder, « L'hospitalité de l'esprit » /La tolérance/, *Le Pays*, 14 et 28 décembre 1867 ; à l'Institut canadien de Saint-Hyacinthe, par exemple, L.-A. Dessaulles,

Rendez-vous hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, la presse libérale – presse d'opinion, de liberté d'opinion – est au moins depuis *Le Canadien* de 1806 un « organe » familier à la bourgeoisie de professions libérales et parlementaire. Presse d'opinion, presse polémiste donc où s'énoncent en clair les partis pris, les défenses. Il y a affrontement parce qu'il y a des groupes d'intérêts de mieux en mieux identifiés, des journaux de plus en plus nombreux et identifiés idéologiquement. C'est la période de la polémique et à un niveau plus académique et doctrinal, de la controverse.

Dans *L'Avenir* (1847-1857), dans *Le Pays* (1852-1871), dans le *Journal de Saint-Hyacinthe* (1861-1868) et dans d'autres journaux libéraux plus ou moins modérés¹, les « principes » libéraux, les « vérités » libérales sont définis en eux-mêmes, souvent en contraste :

Et nous en avons la ferme conviction, ils /peuples/ les /libertés/ obtiendront toutes, car les idées, l'intelligence, la raison dominant aujourd'hui le monde, et le poussent par une pente rapide avec un mouvement accéléré vers l'égalité, la démocratie. Démocratie ! – dans l'ordre moral et intellectuel, c'est la liberté de conscience, la liberté des sentiments, la liberté de pensée. Démocratie ! – dans l'ordre matériel, c'est la liberté de parler sa pensée, d'agir d'après sa conscience et sa pensée. Démocratie ! – dans l'ordre politique, c'est l'établissement d'institutions propres à garantir toutes ces libertés. La démocratie, c'est donc le retour à la loi naturelle².

La suprématie de la raison, le respect des libertés, la pratique de la démocratie – application politique et sociale des idées libérales –, l'affirmation de la loi naturelle, ces énoncés montraient les couleurs du libéralisme qui distinguait la raison des « préjugés », la loi naturelle d'une loi « surnaturelle », les libertés des censures. Sous le couvert de la distinction analytique, rationnelle, c'était de fait l'énoncé d'un régime de séparation. La devise de *L'Avenir* le répétait : « Plus le monde marche, moins vous /les prêtres/ devenez nécessaires dans l'ordre

« Le progrès », *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 20 et 27 juin 1854 ; L.-A. Dessaulles, « La tolérance » *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 22 décembre 1868. La réplique idéologique s'exprimera aussi dans les « lectures » à l'Union catholique de Montréal et de Saint-Hyacinthe, au Cabinet de Lecture paroissial, à l'Institut Canadien français et ailleurs sur l'union de la science et de la religion, l'union nécessaire de l'Église et de l'État, les affreux ravages de la Révolution, le droit public, l'infailibilité.

¹ À Montréal, *La canadienne* (1840), *Le peuple travailleur* (1850), *La Presse* (1863-1864), *l'Union nationale* (1864-1867), *La Lanterne* (1868-1869), *Le Réveil* (1876) ; à Québec, *Le Libéral* (1837), *Le Castor* (1843-1845), *Le Canadien indépendant* (1849), *la Voix du Peuple* (1851-1852), *Le National* (1853-1859), *L'observateur* (1858-1860), *La Réforme* (1860-1863) ; *Le défricheur* (1862-1867) de *l'Avenir*, *La Nation* (1873-1911) de Saint-Hyacinthe. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, PUL, 1973 et 1975, tomes I et II.

² Je crois, « Coup d'œil sur l'état de l'Europe », *L'Avenir*, 29 avril 1848.

moral ¹ » ; les initiatives libérales allaient le rappeler de façons concrètes et multiples : question romaine, débat sur l'éducation, question des dîmes, affaires de l'Institut canadien, sépulture de Guibord, autant d'occasions de bien marquer la séparation de l'État et de l'Église, de la bourgeoisie de professions libérales et du clergé ...

Ces principes « libéraux », identifiés à des symboles nationaux (castor, Grand Tronc) évoquent d'ailleurs toujours et déjà d'autres principes :

Allons voir si le Castor est toujours laborieux, s'il a formé une digue pour arrêter le courant des idées républicaines, ou bien si pour rencontrer les désirs de la population canadienne, il travaille en-dessous de l'écluse, donnant entière liberté à la force d'un pouvoir qu'on appelle *Démocratie* ².

De même que nous avons le Grand Tronc de chemin de fer pour dévorer nos ressources matérielles, de même nous possédons le grand tronc de l'obscurantisme pour atrophier toutes nos ressources intellectuelles. /.../ ; le second couvre d'un éteignoir la tête de la nation, pour l'empêcher de voir le soleil de son siècle ³.

Contrastes d'idées, de projets, contraste de groupes de pouvoir : république ou monarchie, lumières ou obscurantisme, « siècle » ou moyen âge :

Il y a trois espèces de programmistes. Les convaincus, les hypocrites et les imbéciles. Les convaincus, ce sont les Luigi, les Lamarche et ces autres prêtres fanatisés par la lecture des De Maistre, des De Bonald, des Gaume et des De Ségur, ces écrivains qui professent des opinions théocratiques les plus impossibles, et dont l'idéal est le passé avec son cortège d'institutions bizarres et souvent contre nature (...). Ignorant ce qui se passe et germe autour d'eux ils pensent qu'avec un peu d'effort, ils pourront faire reculer l'humanité, sur ce petit coin de terre, de l'Amérique, de trois ou quatre siècles en arrière ⁴.

Théocratie médiévale ou démocratie, passéisme ou avenir, recul ou progrès, « vérité immuable » ou progrès ⁵, les points de séparation entre les libéraux et les « programmistes » ultramontains renvoyaient au projet libéral même de séparation des pouvoirs.

¹ Par exemple, *L'Avenir*, 6 novembre 1849.

² Jacques-Edmond Dorion, *Institut canadien de New, York. Lecture publique. Éducation populaire. Besoin des écoles du soir pour la classe ouvrière*. Burlington, Imprimerie de Pierre Cérat, 1954, p. 6.

³ Un lecteur, *Le Pays*, 28 février 1861, cité dans Jean-Paul Bernard, *Les rouges*, Montréal, P.U.Q., 1971, p. 158.

⁴ Aristide Piché, « Qu'est-ce qu'un programmiste ? », *Le Réveil*, septembre 1876.

⁵ Sur la conférence (« Le progrès ») de L.-A. Dessaulles, du 22 février 1858, voir *Le Pays* 12-17 novembre 1863, *La Patrie*, 24 février 1858, le *Journal de Saint-Hyacinthe*, novembre et décembre 1863 ; ACAM, 901. 135, 863-1 à 863-4, 864-1 à 864-3 ; A. Buies, « Le progrès et la raison », *Le Pays*, 12 novembre, 6, 13 décembre 1863.

Durant dix ans, à Montréal presque uniquement, les libéraux avaient surtout appliqué leurs principes et tenu un discours public à la mesure des effectifs et des moyens dont ils disposaient. La tradition des idées et des initiatives libérales avait revêtu l'espace d'une décennie, le temps que l'Église militante triomphe, le temps qu'une nouvelle philosophie s'énonce vers 1860.

De l'Église souffrante à l'Église militante : les encadrements

De 1770 à 1835 l'Église comme groupe social avait connu, faute d'effectifs et de moyens, un silence « d'Église souffrante », Après 1835 elle manifesta la ténacité de « l'Église militante » et connut vers la fin de la décennie de 1860 l'état de grâce et de pouvoir de « l'Église triomphante ». Cette fois l'Église aura les effectifs et les moyens ; elle aura des initiatives et des discours en conséquence.

Grâce à l'organisation des collèges et séminaires et à la recrue de communautés religieuses en France ¹ les effectifs du clergé s'accroissent de façon décisive : le nombre annuel moyen de nouveaux prêtres passe de 8,6 pour la période 1770-1835 à 37,8 pour la période 1835-1879 et le rapport prêtre-habitants passe de 1/1834 en 1830, à 1/1080 en 1850, à 1/510 en 1880 ². L'Église crût et se multiplia ; elle alla de par la société québécoise enseigner et soigner.

L'encadrement administratif se structura ; sept nouveaux diocèses furent érigés : Montréal (1836), Ottawa (1847), Saint-Hyacinthe et Trois-Rivières (1852), Rimouski (1867), Sherbrooke (1874) et Chicoutimi (1878) de même qu'une première (1844) province ecclésiastique ³.

L'encadrement doctrinal suivit : les conciles diocésains et provinciaux (1873-) précisèrent la canonique ⁴, et surtout, l'enseignement de la théologie se modifia de façon importante.

¹ Recrutement annuel moyen de 5,6 religieux prêtres et non-prêtres, de 3,3 religieux prêtres de 1837 à 1876. Voir Benoît Lévesque, « Émigration utopique et relations France-Canada au XIX^e siècle ... », *Relations France-Canada au XIX^e siècle*, Paris, Centre culturel canadien (Cahier # 3), 1974, p. 55, et Bernard Denault et Benoît Lévesque, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal-Sherbrooke, PUM et Université de Sherbrooke, 1975, 220 p.

² L.-E. Hamelin, « Nombre annuel de nouveaux prêtres, Canada français (1600-1933) », *BRH*, 65, 2 (avril-juin 1959), pp. 39ss. et « Évolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec », *RS*, 2,2 (1961), pp. 189-242.

³ Lucien Lemieux, *L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada, 1783-1844*, Montréal, Fides (Histoire religieuse du Canada), 1968, 560 p.

⁴ Voir les *Décrets conciliaires* ; J. Grisé, « L'Église canadienne à partir de la formation de la province ecclésiastique (1844) jusqu'au cinquième concile provincial de Québec (1873) ; évolution des structures et mentalités des évêques », *RSCHEC* (1972), pp. 9-28.

Si la formation théologique est encore donnée après 1840 dans des « conférences » théologiques suivies par des ecclésiastiques auprès d'un directeur de collège local et/ou d'un curé¹, la hiérarchie ecclésiastique perçoit vers 1840 la nécessité de « l'uniformité » et de la stabilité de l'éducation ecclésiastique². À Montréal les Sulpiciens prennent charge du Grand Séminaire à l'ombre duquel le Séminaire de Philosophie (1876) favorisera les vocations sacerdotales³. À Québec, le Grand Séminaire devient Faculté de Théologie (1852) et offre un enseignement continu à partir de 1868⁴. Des grands séminaires sont fondés aux côtés des collèges, des séminaires : à Saint-Hyacinthe (1854), à l'Assomption (1856), à Nicolet (1855) ; on s'y modèle sur Québec et Montréal⁵, sur Rome⁶.

L'encadrement doctrinal entraîne le changement des « auteurs » suivis en Théologie. Jusque vers 1840, on préfère la *Théologie* de Poitiers à celle de Bouvier parce qu'elle convient mieux au Canada.

Au reste on a si peu de temps à donner à l'étude classique de la théologie dans nos séminaires que l'on doit mettre dans les mains des étudiants ceux des auteurs qui joignent la précision à la pureté de l'enseignement⁷.

À partir de 1863, se dessine un mouvement d'abandon de la *Théologie* de Bouvier⁸ qui « n'est pas assez d'accord avec ce qui s'enseigne à Rome », qui « ne

¹ De façon générale, voir Léon Pouliot, « La première école de théologie à Montréal : le Séminaire Saint-Jacques (1825-1840) », *Sciences ecclésiastiques*, VI, 3 (octobre 1954), pp. 236-247 ; pour des aperçus, voir par exemple M. Bonin à M^{gr} Lartigue, 9 juillet 1837, Archives du diocèse de Saint-Jean (ADSJ), Collège Chambly, # 61 et 88 ; M^{gr} Bourget à M. Ducharme, curé de Sainte-Thérèse, 30 septembre 1837, ACAM, RLB, I : 40 ; Mgr Bourget à M. Mignault, Chambly, 29 juin 1840, ACAM, RLB, II : 159.

² M^{gr} Bourget à M. Quiblier, p.s.s., 30 octobre 1840, ACAM, RLB, II : 232-236 ; M. Nercam, p.s.s. à M^{gr} Bourget, /après 1840/, ACAM, 871.000.

³ M. Icard, p.s.s., à un confrère de Montréal, 15 janvier 1876, ASSM, correspondance Icard. Moyenne annuelle (1840-1879) de 40,8 « immatriculations » au Grand Séminaire de Montréal passant d'un minimum annuel de 11 au début à un maximum de 118 vers la fin de la période. Voir *Grand Séminaire de Montréal*. Album du centenaire. / Montréal, Association des Anciens/, 1940. 168 p.

⁴ Une moyenne annuelle de 20 nouveaux séminaristes admis de 1868 à 1879, A. Gosselin, ASQ, Manuscrit 431, pp. 580-582 et ASQ, fichier « Grand Séminaire », « Faculté de théologie ».

⁵ M^{gr} Baillargeon à l'abbé Pilote, 14 septembre 1852, ACSAP, Pilote, 20, XLVII ; M^{gr} Larocque à M. Bayle, dir. du Grand Séminaire de Montréal, 11 septembre 1860, Archives de la Chancellerie de l'évêché de Saint-Hyacinthe, RL, série I, vol. 3, pp. 295-296.

⁶ Voir l'article fondamental de Philippe Sylvain, « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français : affrontement idéologique et doctrinal, 1840-1865 », W. L. Morton (éd.), *Le bouclier d'Achille*, Toronto, McClelland and Stewart, 1968, pp. 110-138, 220-255.

⁷ M^{gr} Signay à abbé Pilote, Sainte-Anne, 12 octobre 1839, AAQ, RL, 18 : 364 ; voir aussi abbé Raimbault à abbé Holmes, 6 avril 1836, ASQ, Polygraphie 44, n° 11c ; M^{gr} Bourget au curé Ducharme, Sainte-Thérèse, 14 octobre 1837, ACAM, RLB, I : 47.

⁸ Abbé Holmes à abbé Pilote, 19 janvier 1838, ACSAP, Pilote, 13, XI et *Annales*, pp. 78 et 134 ; M^{gr} Bourget à M^{gr} Bouvier, évêque du Mans, 11 avril 1842, ACAM, RLB, II : 524, M^{gr}

dit presque rien sur la différence entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel » et l'on adopte la *Théologie* dogmatique de Schoupe et la *Théologie* morale de Scavini puis bientôt de Gury ¹. Cet alignement romain suivait d'ailleurs une romanisation du clergé canadien-français qui englobait à la fois la réaction à la question romaine et l'adoption du cérémonial, de la liturgie, du costume et col romains ².

L'encadrement doctrinal inclut aussi après 1850 l'organisation de « conférences ecclésiastiques » diocésaines qui regroupent les curés de paroisses avoisinantes en vue « d'uniformiser » le cérémonial du culte, l'administration des sacrements et le « gouvernement » des paroisses ³. Par les conférences ecclésiastiques, les conciles, l'enseignement apologétique et dogmatique dans les classes terminales des petits séminaires ⁴ et les conférences publiques ⁵ s'effectue la mise en place d'un encadrement doctrinal :

... nous aurions le bonheur de voir les études théologiques se relever et prendre un niveau qu'ils / sic / n'ont jamais atteint jusqu'ici dans le Canada. (...). Il n'est pas besoin de vous dire que la masse du clergé canadien n'est pas suffisamment instruit / sic /. Tout son avoir théologique consiste que trop souvent dans une légère teinture de théologie morale. Il ignore le dogme et se trouverait bien en peine de répondre aux mille et une objections... ⁶.

Pour résoudre les « cas de conscience », il fallait dorénavant appuyer la casuistique sur la théologie dogmatique.

La nécessité d'instruire notre peuple sur le dogme se fait de plus en plus sentir ; il faut donc donner une grande attention à ce besoin important, et donner plus de

Turgeon à abbé Pilote, 22, L ; M. Baile, p.s.s. au Supérieur du Séminaire, 22 septembre 1862, ASSH, boîte 59, correspondance des Supérieurs (1860-1870), n° 86.

¹ Congrégation des Études du 3^e Concile de Québec, /formée des abbés Taschereau, I. Desaulniers, Th. Caron, du jésuite Hobrer/, 15 mai 1863, ASQ, Séminaire 73, n° 18E et fichier à « théologie », 12 septembre 1864.

² « Le costume ecclésiastique », *Mélanges religieux*, III, 14 (8 avril 1842), pp. 220-222, Nadia F. Eid, *L'idéologie ultramontaine au Québec (1848-1871) ; composantes, manifestations et signification au niveau de l'histoire sociale de la période*, Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1974, p. 60 ; *Mandements et lettres pastorales des Évêques de Montréal*, Montréal, J. Chapleau, 1887- , 23 janvier 1857 et 31 mai 1858, vol. III, pp. 189 et 378.

³ *Mandements et lettres pastorales* Trois-Rivières, différents éditeurs, volume I – III (1852-1880) : *Résumé des conférences ecclésiastiques du diocèse de Montréal*, annuel (1877-1901).

⁴ « Collège de St-Hyacinthe », *Mélanges religieux*, 9 août 1850, p. 366.

⁵ Par exemple celles de l'abbé L.-H. Paquet sur le droit public de l'Église (avril-mai 1877), ASQ, Journal du Séminaire, II, pp. 652-654.

⁶ M^{gr} Horan, év. de Kingston, à M. Méthot, recteur de l'Université Laval, 30 décembre 1879, ASQ, Université 105, n° 64.

développement que par le passé à l'enseignement dogmatique dans nos institutions, afin de nous conformer aux recommandations réitérées du Souverain Pontife ¹.

L'encadrement numérique, administratif, doctrinal se fait parallèlement à un encadrement pastoral, à l'encadrement par les moyens de prosélytisme. Tout devient religieux, catholique, se confessionnalise. À partir de 1857, les associations « littéraires » deviennent catholiques et neutralisent les Instituts libéraux ; leur salle de journaux, leurs « discussions », leurs « lectures publiques » sont religieuses ². Les bibliothèques et la librairie se confessionnalisent ³.

L'Église a les effectifs ; elle a les moyens ; elle a depuis 1840, avec les *Mélanges religieux*, établi sa « chaire dans un papier public » comme l'avait espéré pendant dix ans M^{gr} Lartigue ⁴. Cette presse est batailleuse, polémiste ; elle est un excellent observateur romain. C'est, avec la presse libérale, et même entre la presse conservatrice, la guerre des mondes, la guerre des mots.

Militantisme contre la « philosophie impie »

C'est dans cette presse, ces conférences, ces bibliothèques, ces mandements, ces retraites fermées que l'Église milite ; c'est grâce à ses effectifs, à ses moyens qu'elle va triompher vers 1860. Ses membres, ses moyens, son discours occuperont toute la place ; l'Église sera omniprésente.

L'Église canadienne ultramontaine – attachée à Rome, à l'alliance du pouvoir civil et religieux – défend concrètement et verbalement ses « principes sûrs », les « vérités chrétiennes ». Sa charge contre « la philosophie » pour la « philosophie

¹ M^{gr} Laflèche, « Circulaire au clergé », 18 février 1879, *Mandements et lettres pastorales*, op. cit., vol. III, circulaire # 81. sur la casuistique, voir T. A. Chandonnet, *L'abbé Joseph Aubry*, Montréal, Impr. C.-O. Beauchemin, 1875, pp. 72-73.

² Plus haut, notes 7 et 9 ; Marcel Lajeunesse, « Associations littéraires et bibliothèques à Montréal, au XIX^e siècle : l'apport sulpicien », *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, 10, 4 (décembre 1976), pp. 8-9.

³ Y. Lamonde et M. Lebel, *Les bibliothèques op. cit.*, introductions.

⁴ Naida F. Eid, « Les *Mélanges religieux* et la révolution romaine de 1848 », *RS*, X, 2-3 (1969) ; pp. 237-260 ; Denise Lemieux, « Les *Mélanges religieux* », *Ibidem*, pp. 207-236. La presse religieuse qui prend son essor à partir de 1857, voir Philippe Sylvain, « Les débuts du *Courrier du Canada* et les progrès de l'ultramontanisme canadien-français », *Cahiers des Dix*, 32 (1967), pp. 255-279, inclut *l'Ami de la religion et de la Patrie* (1847-1850), *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* (1853-), *le Courrier du Canada* (1857-1901), *L'ordre* (1858-1871), *L'Écho du cabinet de lecture paroissial* (1859-1873), *la Revue canadienne* (1864-1922), *Le Journal de Trois-Rivières* (1865-1891), *Le Nouveau Monde* (1867-1900), *le Franc Parleur* (1870-1877), *la Revue de Montréal* (1877-1881). Pour des aperçus sur cette presse religieuse, « Les idéologies au Canada français 1850-1900 », *RS*, X, 2-3 (1969), pp. 143-448.

religieuse » est à la mesure de ses moyens et de ses encadrements hiérarchiques : imposante ¹.

Le dix-huitième siècle, 1789, 1793 et les « coryphées de la philosophie » sont encore perçus de la même façon : le « philosophe de Genève », le « fauteur de la souveraineté du peuple » symbolise « l'impiété des philosophes » et des « sectaires » ² « armés du râteau niveleur de la philosophie ³ ».

La « philosophie » continue d'être « l'irréligion systématique ⁴ » puis devient synonyme de philosophisme, de libéralisme, de socialisme, de protestantisme. La « philosophie » est le plus souvent personnifiée diaboliquement :

La philosophie dit : Détruisons tout le passé à moi de régénérer le monde. Dieu la laisse faire ; il dit à l'avenir : regarde, je vais donner une leçon et un exemple à la terre, c'est la France qui en fera les frais... ⁵.

Le « philosophisme » est identifié à la souveraineté du peuple ⁶ à *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, écrite « dans le goût des Quinet, des Michelet, des Proudhon ⁷ », et bien dénoncé par des mandements ⁸ pour sa parenté suspecte avec le libéralisme et le naturalisme.

¹ Quelques titres de « lectures publiques » d'associations catholiques : J.-S. Raymond, « L'amour de la vérité », « la tolérance », « Intervention du clergé dans l'ordre intellectuel et social » ; Isaac Désaulniers, « Légitimité de la peine de mort », « L'autorité dans la société », « Origine des connaissances humaines » ; Dominique Granet, P.S.S., « De l'autorité en philosophie », « Origine et existence du mal », Louis Colin, p.s.s., « Philosophie », « Crise sociale », « Avenir social de l'Église » ; M. Giband, p.s.s., « Origine de l'autorité civile », « Liberté de penser », « Intervention du clergé dans les affaires politiques », « Pouvoir temporel du Pape » ; Rév. Martineau, « Affreux ravages de la Révolution » ; Rév. Dupré, « Poésie au Moyen Âge » ; Rév. Michel, « Avantages des études philosophiques », « M^{gr} Dupanloup » ; L. W. Tessier, « Union de la science et de la religion ... » ; pour « l'intervention » sulpicienne, voir Marcel Lajeunesse, *loc. cit.*

² Mandement de M^{gr} Lartigue, 24 octobre 1837, dans / Th. Maguire /, *Doctrines de l'Église catholique d'Irlande et de celle du Canada sur la révolte*, / s. 1. /, Neilson, 1838, 129 p. ; « Le Collège de la Propagande à Rome », *Mélanges religieux*, 19 mars 1841, p. 136 ; « Notice biographique sur M^{gr} J.-J. Lartigue », *Ibid.*, 3 avril 1841, pp. 222-226.

³ /Anonyme/ « Discours sur l'histoire », *Mélanges religieux*, 12 août 1841, p. 78.

⁴ Jean-Charles Taché, « Le peuple et ses besoins », *L'Ami de la religion et de la patrie*, 17 janvier 1849.

⁵ /Anonyme/ « Discours sur l'histoire », *loc. cit.*

⁶ M^{gr} J.-J. Lartigue, « Des doctrines du philosophisme moderne sur les gouvernements », / 1838 ? /, ACAM, 901.037, 838-2.

⁷ Abbé J.-B. Pelletier, Ste-Anne, à Mr Désaulniers, prof. de Philosophie, Nicolet, 1^{er} décembre 1845, ASN, Séminaire, 5, n° 15 ; Jacques Viger à G.-B. Faribault, 16 février 1848, ANQ, AP-F-6-1.

⁸ M^{gr} Bourget, Mandement du 25 décembre 1863, dans *Mandements ... op. cit.*, vol. IV, p. 431.

Après la révolution de 1848 en France et la radicalisation des « rouges » au Bas-Canada, l'offensive change de rythme et de ton :

Un *Ami de la religion* a-t-il étudié le christianisme où l'écrivain de *L'Avenir* a puisé ? Ce n'est pas à l'école de Nodier, de Lacordaire, de De Maistre, de Bossuet, ni des St Pères, ni à Rome que l'on apprend le Catholicisme ; mais auprès des Proudhon, Leroux et compagnie, en Suisse, à Genève, dans Voltaire, auprès des treize apôtres / rédacteurs de *L'Avenir* / de Montréal ¹.

Cette école où s'inspire l'Institut canadien de Montréal est anathématisée :

Vous êtes les représentants de l'esprit philosophique et du rationalisme ; voilà ce que vous êtes. Votre drapeau est celui de l'impiété ; liberté d'examen et de pensée, voilà votre devise. C'est pourquoi nous vous répudions. Vous croyez à la toute puissance de la raison, vous déclarez que le courant régénérateur et civilisateur émane de la pensée et de la philosophie, et nous, nous prétendons que la raison seule ne peut enfanter que l'erreur et conduire les sociétés à l'abîme ².

En répliquant à Laurent-Olivier David, Louis-Antoine Dessaulles continuait en quelque sorte le vieux débat autour de la raison entre le « menaisien » abbé Prince et le « cartésien » abbé Odelin :

Le correspondant de *La Minerve* part de là pour instruire une fois de plus le procès de cette incorrigible raison, tant de fois réprouvée, tant de fois condamnée en dernier ressort et qui a toujours l'audace d'exister. C'est à elle qu'il attribue les bouleversements sociaux, les révolutions qui noient les peuples dans les flots de sang, les folies, les crimes et les dégradations de l'humanité. Vraiment ce vieux réquisitoire est bien usé... ³.

Le ton de l'évêque de Saint-Hyacinthe était le même :

Or comme la raison humaine *seule* ne saurait faire ainsi prendre son essor à l'humanité parce qu'elle ne peut lui montrer *suffisamment* ni son origine ni sa destinée, il s'ensuit que le progrès qui n'a pour principe que la raison humaine ne peut pas être le progrès bien entendu de l'espèce humaine ⁴.

¹ Le villageois du comté de D « Le libéralisme et *l'Avenir* », *L'Ordre social*, 13 avril 1850. Sur Pierre Leroux, voir une appréciation du philosophe Roux-Lavergne, connu de certains Canadiens, *Mélanges religieux*, 9 décembre 1851, p. 79.

² L. O. David, dans *La Minerve*, cité dans *Le Pays*, 14 novembre 1863, cité par J.-P. Bernard, *op. cit.*, pp. 241-242.

³ *Ibid.*

⁴ M^{gr} Larocque à l'Hon. L.-A. Dessaulles, 28 décembre 1963, ACAM, 901.135, 863-4.

La « philosophie incrédule et hideuse » était bien réduite et identifiée à la raison, à la « déesse raison », à Descartes et à Bacon ¹, au « jugement privé » ², au rationalisme ³. Il fallait dorénavant après la vaine tentative d'un Lamennais trouver une nouvelle façon de soumettre la raison... car « leur religion qui, pour lui donner un nom, est le Rougisme dont le seul dogme est *l'indépendance de la pensée dans l'ordre moral et religieux* ⁴ ».

Car la philosophie, la raison, la démocratie portaient sans cesse de nouveaux masques, de nouveaux « ismes » :

Ils s'organisèrent en une association qui eut nom St Simonisme... Ils parurent devant le siècle, proclamant que le christianisme avait fait son temps... () ; la philosophie serait désormais la reine du monde : le progrès et le mouvement devaient être l'état futur de la société ⁵.

Mais surtout après 1848, le clergé et la presse religieuse ont identifié le socialisme ⁶ ; on avertit « que les démocrates d'hier sont les socialistes d'aujourd'hui ⁷ ; on parle de « nos rouges, socialistes et autres brouillons ⁸ » ; on s'enquiert du « socialisme en Canada ⁹ ». La charge de l'abbé Louis Proulx, ancien professeur de Philosophie à Saint-Hyacinthe, contre la « Presse Socialiste », c'est-à-dire contre l'*Avenir* de Montréal constitue un réquisitoire contre la « philosophie » (spinozisme, panthéisme, pyrrhonisme, sensualisme ...), contre ce « parricide » qui s'appelle « émancipation de la raison » mais surtout un

¹ Un canadien catholique, « Nos Instituts canadiens », *Mélanges religieux*, 17 janvier 1851, p. 127.

² Étienne Parent, « De l'importance et des devoirs du commerce » (15 janvier 1852), dans J.-C. Falardeau, *Étienne Parent 1802-1874*, Montréal La Presse (Échanges), 1975, p. 315.

³ P. Aubert, o.m.i., « Du rationalisme », *Revue canadienne*, 1864, pp. 40-46, 153-162 ; M^{gr} Bourget, mandement du 10 mai 1872, *Mandements op. cit.*, vol. VI, pp. 250-251.

⁴ / L.-H. Huot /, *Le rougisme en Canada*, Québec, Des presses mécaniques de A. Côté et Cie, 1864, p. 32.

⁵ Un jeune canadien / J.-S. Raymond /, « Observations sur un article lu à la Société Aide-toi et le ciel t'aidera ... » ASSH, Correspondance Raymond, 11 avril 1837, chemise 43, / 56 feuilles /.

⁶ « Le socialisme », *Mélanges religieux*, 3 août 1849, p. 383 ; « Le communisme », *Ibid.*, 7 août 1849, p. 387 ; « Le socialisme devant le bon sens populaire », *Ibid.*, 13 et 16 avril 1852, p. 203 et 207.

⁷ XXX, « Démocratie et Socialisme », *L'ami de la religion et de la patrie*, 11, 13, 20, 27 avril, 4, 7 mai 1849 ; J.-B. -E.P., « Les tartuffes du communisme » (Pierre Leroux), *L'ami de la religion et de la patrie*, 31 juillet 1848.

⁸ Jacques Viger à G.-B. Faribault, 1854, ANQ, AP-F-6-1.

⁹ François Pilote, / Socialisme en Canada /, / après 1849 /, ACSAP, Pilote 14, XCII ; voir aussi M^{gr} Turgeon à M. Pilote, 23 décembre 1848, ACSAP, Pilote 18, XIII ; John Gleason à F. Pilote, 3 mars 1852, ACSAP, Pilote 20, X ; Père Mercier, S.J. au Supérieur de Paris, 8 novembre 1852, dans L. Cadieux, *Lettres des nouvelles missions op. cit.*, pp. 856-857.

réquisitoire pour une philosophie « environnée de la lumière » de la Religion, pour une restauration du Moyen Âge ¹.

Synonyme de philosophisme, de libéralisme, de socialisme, la philosophie l'est aussi de protestantisme ; la synonymie n'était pas nouvelle ; elle avait été un moment du « vieux réquisitoire usé » d'un abbé Prince contre un abbé Odelin ². Le libre examen issu de la Réforme avait été reconduit par le doute cartésien et le privilège de la raison ; protestantisme, rationalisme, déisme rendaient homogène encore une fois toute la période post-médiévale ³.

Une « philosophie catholique »

L'Église avait certes continué après 1835 à anathématiser la philosophie issue de Descartes et des Lumières, à identifier cette philosophie à l'irrégion, à l'impiété et à son privilège de la raison indépendante. Mais, nouveauté, la philosophie à poser contre la « philosophie impie » allait bientôt se préciser. On l'avait affirmé déjà : « Il n'y a pas de philosophie sans religion » ⁴. L'identification de cette philosophie de l'Église se fit donc précisément dans le contexte d'un encadrement numérique, administratif, doctrinal, prosélytique de la société par l'Église, dans le contexte d'une confessionnalisation de la presse, des associations culturelles, des bibliothèques, de la librairie. Dorénavant la philosophie allait être qualifiée, identifiée socialement :

... quand donc un trop grand nombre des catholiques instruits du Canada sauront-ils qu'il y a une science catholique, une philosophie catholique, une histoire catholique, des arts catholiques, une morale et j'oserai dire, une religion catholique ⁵.

Dès les débuts de la décennie de 1840, la qualification de la philosophie est amorcée : philosophie catholique, religieuse, philosophes catholiques, chrétiens, école catholique ⁶. Religieuse, la philosophie ne sera plus « impie » ; « appuyée sur

¹ / Louis Proulx /, *Défense de la religion et du Sacerdoce, en Réponse à la presse socialiste*, Québec, A. Côté, 1850, 32 p. Sur la diffusion prévue pour cette Réponse, M^{gr} Bourget à Mgr Turgeon, 9 avril 1850, ACAM, RLB, 6 : 51-52.

² Ci-haut, chapitre 11, pp. 103-105.

³ / Louis Proulx /, *op. cit.*, p. 21 ; Un Canadien catholique, « Nos Instituts Canadiens », *Mélanges religieux*, 17 janvier 1851, p. 126 ; M. Lamarche, « L'église anglicane et le rationalisme », *Revue canadienne*, I (1864), pp. 498-510 ; R.P. Aubert, « Du rationalisme », *Ibid.*, pp. 40-46, 153-162.

⁴ Ci-haut, chapitre 11 pp. 103-105.

⁵ Un Canadien catholique, « Nos Instituts Canadiens », *Mélanges religieux*, 17 janvier 1851, p. 127.

⁶ XXX, « Du catholicisme dans ses rapports avec les divers objets des connaissances humaines », *Mélanges religieux*, I janvier 1842, pp. 20-23, 38-41, 49-52 ; « À nos abonnés », *Ibid.*, 1 juillet 1842, p. 4 ; « Exposition du cours d'étude au Collège de Ste-Anne », 29 août 1843, ACSAP, *Annales du Collège* (1827-1850), p. 108 ; J. Viger à G.-B. Faribault, 29 octobre 1845, ANQ,

la foi », « développement rationnel des dogmes révélés », la philosophie ne sera plus le privilège de la raison indépendante ¹. Dorénavant la philosophie était située dans un rapport, une alliance, une hiérarchie : Église – société, Église – science, religion-philosophie, foi – raison. Dorénavant (1879), on pourrait parler comme allant de soi de « philosophie chrétienne ».

Hors des collèges, chez les libéraux tout comme dans le clergé et l'Église, on « philosophe publiquement » après 1835. L'éducation et les collèges sont d'ailleurs objet de ces débats et de ces aspirations de pouvoir social. Encore ici la confessionnalisation du système scolaire est accompli avant 1850 ² ; les écoles, les collèges sont « catholiques ».

L'Église et l'éducation

Douze nouveaux collèges d'enseignement secondaire classique récemment fondés, offrent la classe de Philosophie : Sainte-Thérèse (1836-1837), Chambly (1837-1838), L'Assomption (1838-1839), le Collège Saint-Laurent des Clercs de Sainte-Croix (c. 1852), le Collège Sainte-Marie des Jésuites (1853-1854), les collèges de Joliette (1857-1858) et de Rigaud (1857-1858) des Clercs de Saint-Viateur, Trois-Rivières (1862-1863), Rimouski (1867-1868), Sainte-Marie de Monnoir (c. 1865-1870), Sherbrooke (1879-1880), Chicoutimi (1878-1879), auxquels s'ajoute (1848-1849) le Collège de Bytown (Ottawa) des Oblats de Marie-Immaculée.

Ap-F-6-1 ; Un lecteur catholique, « La lecture de M. Parent », *L'Ami de la religion* ..., 17 janvier 1849 ; / L.-H. Huot /, *Le rougisme en Canada*, *op. cit.*, p. 50 ; abbé C. Breton, « Du mouvement philosophique moderne dans ses rapports avec le catholicisme », *L'écho de la France* (1865), pp. 6-19, 36-41. Les bibliothèques d'associations catholiques et la librairie offrent d'ailleurs des ouvrages sur la philosophie catholique, la philosophie du christianisme (Aug. Nicolas), du credo (Gratry), du catholicisme (Rohrbacher et M^{gr} Affre), sur les rapports entre foi et raison (Wiseman, Maret, Chastel, Ramière, Ventura).

¹ XXX, « Du catholicisme ... », *loc. cit.*, p. 41.

² Marcel Lajeunesse, *L'éducation au Québec (19^e et 20^e siècles)*, Trois-Rivières, Boréal Express (Études d'histoire du Québec, # 2), 1971, introduction ; Nadia Fahmy-Eid, *op. cit.*, chapitre II, V.

Le collège de Saint-Laurent vers 1874

Annuaire du Collège de St-Laurent (1874)

Après 1840, le collège classique où s'enseigne la philosophie devient de plus en plus présent dans la société ; certains professeurs et leur enseignement sont surveillés ¹, les « questions du jour » y sont débattues :

L'enseignement de la philosophie est ici le même que dans les petits séminaires de France (...). Les objections des incrédules sont discutées avec soin et tout ce qui peut servir à faire connaître la nécessité de la religion est remarqué et appuyé sur des preuves solides. Les questions du jour sont traitées de vive voix ou par écrit (à Québec du moins) à l'aide des ouvrages les plus modernes et les plus prouvés ².

Aux exercices publics de fin d'année, supérieurs et préfets des études rappellent régulièrement que le collège forme des « citoyens » :

... donner aux élèves des idées justes sur cette question / rapports entre l'Église et l'État / qui est débattue partout. Ils auront au sortir du collège à entendre la polémique la plus vive sur ce point ; ils seront forcés d'y prendre part bientôt eux-mêmes. On ne doit pas les laisser se lancer dans la carrière sans les munir des armes nécessaires ³.

¹ Au sujet de Saint-Hyacinthe, M^{gr} Signay à M^{gr} Lartigue, 28 février 1838, AAQ, RL, 18, p. 336 ; M^{gr} Lartigue à M^{gr} Signay, 5 mars 1838, ACAM, RLL, 9, p. 26.

² Remarques de M^{gr} Taschereau sur les études collégiales..., 9 avril 1851, AAQ, Séminaire de Québec, 1-155.

³ *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 14 juillet 1865. La presse locale, habituellement entre le 1^{er} et le 15 août de chaque année, rapporte les « discours » de fin d'année dans les collèges. Les exemples les plus significatifs de ce type de « discours » sont vraisemblablement les

Les cours, l'enseignement des manuels de philosophie, les académies de collège préparaient effectivement les élèves à cette « guerre des idées », à cette guerre des mots.

Les libéraux réagirent, avec des moyens de plus en plus limités, à cet autre encadrement clérical, celui de l'éducation ; ils décrivent alors l'éducation politique et morale des collèges comme fausse, enlisée dans « l'ornière de la vieille école » et reposant sur « l'échafaudage de vieilles erreurs ¹ » ; les « pitoyables déclamateurs de collèges », les « professeurs de droit divin » hors duquel il n'y a point de salut appartiennent à « un autre âge », eux qui affirment que « l'autorité est tout et ne se trompe jamais », eux qui affirment que « l'individu n'est rien et doit avoir une foi aveugle dans l'autorité ² ». Pour Arthur Buies, « deux siècles d'expériences ont fait voir où mène un enseignement purement clérical. Cela mène à un moyen âge perpétuel, à l'immobilité sociale et scientifique ³ ». Le collège clérical reproduisait les idées d'un groupe de pouvoir ; la fameuse polémique entre l'abbé Raymond et le libéral Dessaulles l'exprimait une fois pour toutes :

On ne doit envisager la question personnelle qui se vide aujourd'hui que comme un moyen de démonstration de ce fait si grave que nos maisons d'éducation sont en antagonisme complet et absolu avec les seuls principes politiques et sérieux qui vont dorénavant réagir le monde. On y persiste à y donner une fausse direction à l'esprit des jeunes gens et à leur présenter le libéralisme, c'est-à-dire l'idée républicaine, comme dangereuse et irrégulière ⁴.

On « philosophe publiquement », on philosophe hors des collèges de plus en plus après 1835 ; cette formule renvoie aux affrontements idéologiques, écrits, oraux ou institutionnels, de deux groupes sociaux aux héritages idéologiques et philosophiques opposés et dont l'ascendant sur la société sera à l'opposé de celui des années 1770-1835. L'Église sera militante, triomphante.

interventions de J.-S. Raymond ; voir Y. Lamonde, « Joseph-Sabin Raymond », *DBC*, vol XI (à paraître).

¹ / Un correspondant /, *L'aurore des Canadas*, 1^{er} septembre 1843.

² L.-A. Dessaulles, *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis*, Montréal, P. Gendron, 1851, pp. 15, 38, 48, 50, 159, 186-193 ; voir Arthur Buies, *Le Pays*, 13 mai 1865, *La Lanterne*, 12 novembre 1868, p. 134, 17 décembre 1868, pp. 229-230 ; A. Piché, « Notes et commentaires », *Le réveil*, 28 octobre 1876, p. 344.

³ *Le Réveil*, 25 novembre 1876.

⁴ L.-A. Dessaulles, *Le Pays*, 5 mars 1867 ; sur cette polémique, voir *Le Pays*, *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* et le *Journal de Saint-Hyacinthe* à partir de janvier 1867.

Le Séminaire de Trois-Rivières (non daté)

Abbé Richard *Histoire du Collège des Trois-Rivières* (1885), p. 441

Confessionnalisée de part en part, l'éducation est marquée par ce nouveau pouvoir social de l'Église. De même, les collèges et séminaires dont la vie intra muros sera à l'image de l'activité *extra muros* de l'Église qui les dirige. Mais encore une fois, tout comme au temps du Collège des Jésuites et des premières institutions d'enseignement secondaire classique, la philosophie trouve dans les collèges et séminaires son lieu d'élection principal et traditionnel ; la philosophie demeure une expérience scolaire de responsabilité cléricale enseignée à des élèves par des professeurs qui suivent un programme d'études, un « auteur » ou un manuel.

Les professeurs de Philosophie

La croissance numérique des professeurs de Philosophie de 1835 à 1879 suit celle des effectifs globaux du clergé et celle des effectifs affectés à l'éducation secondaire classique. Majoritairement d'origine canadienne-française, le professorat de Philosophie bénéficie de l'apport des communautés religieuses européennes¹. Les professeurs Jésuites du Collège Sainte-Marie ont reçu une formation européenne ; ils ont souvent à leur arrivée ici une expérience d'enseignement de la Philosophie et sont naturellement familiers avec les travaux philosophiques de leurs confrères européens, réels restaurateurs du thomisme en Italie dont les manuels sont suivis au Canada Français. De même les Sulpiciens²

¹ B. Lévesque, « Émigration utopique ... », *op. cit.*, p. 55.

² Sur l'importance des « Visiteurs » chez les Sulpiciens et de la formation philosophique à la Solitude d'Issy, Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, 4, pp. 314-316.

du Collège de Montréal, puis du Séminaire de Philosophie (1876). Et l'ouverture de nombreux collèges et la venue de différentes communautés contribuent surtout à créer une certaine diversité dans l'enseignement philosophique avant 1865, diversité perceptible dans la multiplicité des « auteurs », des manuels suivis.

La disponibilité numérique de professeurs et de professeurs de Philosophie jointe à l'expansion des contenus d'enseignement scelle la distinction définitive du professeur de philosophie et du professeur de sciences, consacrant ainsi la qualification de la philosophie dite « intellectuelle » et non plus « universelle », i.e. incluant les sciences ¹. Globalement cette croissance numérique d'abord des collèges puis des professeurs et cette diversité relative dans l'enseignement de la Philosophie entraînent des initiatives de structuration de l'enseignement, dont l'organisation d'une Faculté des Arts, d'un baccalauréat et à partir de 1880, la tenue de congrès pédagogiques qui modifieront l'enseignement de la Philosophie.

Après 1860 de façon plus manifeste, la disponibilité numérique du personnel clérical rend moins urgentes les affectations ; la formation des clercs et des professeurs s'en ressent. Les études théologiques se développent progressivement, surtout la dogmatique que la controverse de l'Église militante rend plus nécessaire. En bibliothèque et en librairie, la littérature philosophique catholique contemporaine est devenue très accessible ; Roux-Lavergne, Nourrisson, Saisset, Nettement, Lerménier et d'autres sont disponibles.

À l'occasion de voyages d'études en Europe, à Rome surtout, certains clercs se familiarisent avec l'évolution des idées et la production intellectuelle catholiques. Si la grande vogue des voyages d'études à Rome ne s'amorce réellement qu'après 1880, certains professeurs de Philosophie y étudient, presque uniquement en théologie ou en droit canonique avant 1880 ; c'est le cas des abbés L.-A. Taschereau (1852-1854), L.-H. Paquet (1863-1866), T.-A. Chandonnet (1865-1867) du Séminaire de Québec, de l'abbé Légaré (1865-1866) de l'Assomption. D'autres clercs y passent, y séjournent : abbés Raymond, Désaulniers, Dumesnil, Ouellet de Saint Hyacinthe, Pelletier, Pilote, Poiré de Sainte-Anne, L. Méthot, B. Paquet, N. Bégin, T.-E. Hamel du Séminaire de Québec. Souvent leurs journaux de voyage ² ou leur correspondance témoignent de leur attention aux courants d'idées, aux professeurs « remarquables », à l'état des études, à la restauration de certaine philosophie...

¹ Voir la liste des corps professoraux dans les monographies de collèges.

² Ceux, par exemple, des abbés Pelletier, Méthot, Pilote, B. Paquet, Légaré, Poiré, Hamel, Ouellet ; voir Pierre Savard, « Le Journal de l'abbé Benjamin Paquet, étudiant à Rome 1863-1866 », *Culture*, XXVI (1965), pp. 64-83 ; les travaux de John Hare, *Les Canadiens Français aux quatre coins du monde*, Québec, Société historique de Québec (#16) 1964, 215 p. et les recherches à paraître de Marc Lebel et de François Beaudin.

Une formation intellectuelle relativement accrue et des études spécialisées un peu plus fréquentes contribuent à élever la moyenne d'âge des professeurs de Philosophie à leurs débuts et entraînent surtout une stabilité plus grande dans le professorat de Philosophie. La persistance des professeurs est notoire : L.-A. Taschereau (9 ans) A. Papineau (8) et T.-A. Chandonnet (6) à Québec, F. Désaulniers (22) et A.-N. Bellemare (17) à Nicolet, J. Larkin (12), J. Delavigne et M. Troie (7) au Collège de Montréal, I. Désaulniers (20) et Dumesnil (8) à Saint-Hyacinthe, A. Pelletier (7) et (G Tremblay (11) à Sainte-Anne, F. Dorval (6), G. Laporte (12), J. Giguère (8) à l'Assomption, P. E. Dupont (8) et T. Laflèche (8) à Trois-Rivières. Comme dans le cas de M. Houdet, sulpicien et de l'abbé J. Demers avant 1835, cette persistance dans l'enseignement de la Philosophie permet un perfectionnement. L'expérience comptera dorénavant, que ce soit à la commission des études des Conciles provinciaux (abbés Taschereau et I. Désaulniers), à la Faculté des Arts ou aux congrès pédagogiques. À la tribune de la classe même, le professeur d'expérience connaît son « auteur », le complète de ses lectures, de ses exemples adaptés.

Distinct du professeur de sciences, le professeur de Philosophie ne l'est pas nécessairement du professeur de Théologie. Ce double enseignement, Théologie et Philosophie, est nouveau ; il tient surtout à l'ouverture de Grands Séminaires dans de nouveaux diocèses et aux côtés des collèges et séminaires. À Saint-Hyacinthe, avec l'ouverture du Grand Séminaire (1854), des professeurs (Raymond, I. Désaulniers, Ouellet, Dumesnil) assurent le double enseignement de la Théologie et de la Philosophie ; même situation à Nicolet pour les abbés Harper, Caron, Dion, Bellemare, à l'Assomption, à Sainte-Thérèse, à Joliette, à Trois-Rivières, au Collège de Monnoir¹. Quant aux scolasticats du clergé régulier, ils n'ouvriront qu'après 1879. Dans ce contexte relativement fréquent du double enseignement, la Philosophie n'est pas uniquement une propédeutique à la théologie ; par surcroît, le professeur est amené à établir les rapports entre Théologie et Philosophie, entre foi et raison. Ce double enseignement, relativement fréquent, apparaît au moment même où la Philosophie « catholique » se nomme, où la restauration d'une philosophie et d'une théologie médiévales s'amorce.

Enfin le professeur de Philosophie « philosophe » parfois « publiquement » ; sa présence dans la société est à la mesure de celle du collège et de celle de l'Église dans la société ; son savoir devient occasionnellement un pouvoir utilisable. Tels professeurs de Philosophie « lecturent »² tels autres interviennent dans les journaux, contre des journaux¹.

¹ Voir les listes des corps professoraux dans les monographies de collèges. Sur l'affiliation des Grands Séminaires (Québec et Rimouski, 1871, Sainte-Anne 1872, Montréal, 1878, Sainte-Thérèse, 1879), *Annuaire de l'Université Laval*, 1871-72, 1872-73, 1878-79, 1879-80.

² C'est le cas des abbés Raymond, Désaulniers, Chandonnet, Dumesnil ; Y. Lamonde, « J.-S. Raymond », *DBC*, Vol. XI ; lecture de l'abbé Dumesnil de Saint-Hyacinthe, sur les « états

pontificaux », *Courrier de St-Hyacinthe*, 22, 25, 27 août 1868 ; des professeurs de théologie, des sulpiciens (MM » Colin, Granet, Giband) « lecturent » abondamment.

¹ I. Désaulniers contre L.-A. Dessaulles sur la notion de progrès, *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 6, 9, 13 avril 1867 ; réplique de Dessaulles, *Le Pays*, 7 mai 1867 ; l'abbé L. Proulx, contre *L'Avenir*, *Défense de la religion et du sacerdoce, ou Réplique à la presse socialiste* (1850), *op. cit.*

Finissants au Séminaire de Québec, 1850-1851

Archives du Séminaire de Québec

Le professeur n'est plus celui, jeune, inexpérimenté, peu formé et peu persistant des années 1770-1835. Dans des collèges plus nombreux, les professeurs de Philosophie sont plus nombreux. Leur formation, leurs lectures, les voyages pour certains, ajoutés aux apports qualitatifs de certaines communautés religieuses européennes permettent une stabilité, une persistance plus grande, élèvent sensiblement la moyenne d'âge des professeurs dont certains assument l'enseignement, non plus des sciences mais de la théologie. Les nouveaux collèges, une formation qui n'est pas encore très homogène et l'expérience variée des communautés européennes entraînent et une certaine disparité dans l'enseignement et des initiatives conséquentes de structuration, d'uniformisation. Enfin dans cette société où la polémique idéologique est discours quotidien, le savoir de quelques professeurs de Philosophie devenait un instrument de prosélytisme.

Les élèves

Dans ces douze nouveaux collèges du Québec qui s'ajoutent aux cinq déjà établis, les élèves de Philosophie sont plus nombreux au total comme dans le cas des professeurs. De 1835 à 1879, la moyenne numérique des élèves dans les deux classes de Philosophie du Séminaire de Québec est de 33,2 ; au Collège de Trois-Rivières, elle est de 1863 à 1879, de 11,1 élèves (graphiques 1 et 2). C'est dans un cas le double, dans l'autre cas similaire à la moyenne vraisemblable de quinze

élèves avancée pour la période 1770-1835. Les collèges avec une certaine tradition (Québec, Montréal, Saint-Hyacinthe) augmentent leurs effectifs en classe de Philosophie ; les collèges nouvellement fondés bâtissent lentement leur clientèle, certains, à Montréal, plus rapidement qu'en province.

Graphique 1

[Retour à la table des graphiques](#)

Graphique 1
Séminaire de Québec, total des élèves des classes de Philosophie (1835-1879).

Graphique 2

[Retour à la table des graphiques](#)

Graphique 2
Collège de Trois-Rivières, élèves en Philosophie (1862-1879).

À Québec la moyenne numérique en première année et en deuxième année de Philosophie est respectivement de 26,3 et de 19,4 élèves ; à Trois-Rivières elle est de 7,3 et de 4,8 (graphiques 1 et 2). Même en classe de Philosophie – on ne connaît pas celle avant l'entrée en Philosophie – la persévérance des élèves semble relative. Sauf pour entrer dans les ordres, le cours complet d'études n'est pas requis encore pour accéder aux professions ; un élève peut donc abandonner avant et après la première année de Philosophie. Ceux qui terminent entrent-ils majoritairement en théologie ? Il est à peu près impossible de le préciser même en sachant que les effectifs du clergé croissent rapidement ¹.

Les plans d'études

Des collèges, des professeurs, des élèves plus nombreux, des manuels différents – on le verra – de même que la formation pédagogique différente des membres de certaines communautés religieuses entraînent une diversité remarquable dans l'enseignement philosophique. À la fin de la décennie de 1840, l'homogénéité créée un moment par l'adoption des *Institutiones* de l'abbé Demers est disparue. Le *Traité des Études* de Rollin est vieilli ; il ne permet plus d'encadrer des questions philosophiques dont l'importance a évolué ou dont la nouveauté a modifié le contenu traditionnel des « parties » de la philosophie.

Les « plans d'études » sont nombreux, éphémères. Les nouveaux collèges s'inspirent le plus souvent du plan et du règlement suivis dans la plus ancienne des institutions québécoises, le Séminaire de Québec ² tout en empruntant aussi l'expérience du Collège de Montréal.

Plusieurs indices le font remarquer, la période 1835-1860 en est une de transition, d'hétérogénéité au plan pédagogique. La philosophie est progressivement distribuée sur les deux années de philosophie ; mais la Philosophie Junior (première année) et la Philosophie Senior (deuxième) sont parfois réunies surtout au début de la période ³. De 1840 à 1850, la distribution des « parties » de la philosophie (Logique, Métaphysique, Éthique) évolue en fonction

¹ L'absence de données quantitatives homogènes oblige à cette évaluation plutôt indicative.

² Pour Sainte-Thérèse, voir M. Ducharme à M^{gr} Bourget, 28 juin 1837, cité dans Émile Dubois, *Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse*, Montréal, Éditions du Devoir, 1925, pp. 319-320 ; pour Trois-Rivières, voir le « Prospectus » de 1860, L. Richard, *Histoire du Collège des Trois-Rivières*, Trois-Rivières, P.V. Ayotte, 1885, pp. 38-38, 73.

³ On parle aussi vers 1840 de la classe de Mathématiques (1^{ère} Philosophie) et de Physique (2^e), témoignage de l'importance des sciences. Programme abrégé du cours d'études du Petit Séminaire de Québec, 1838-1839, ASQ, Exercices publics, 1830-1842 ; pour 1840-1842, voir ASQ, Séminaire 13, n° 56a.

de l'importance croissante des sciences¹, des manuels suivis, des régimes pédagogiques propres à certaines communautés enseignantes.

De façon générale, on s'interroge dès le début de la décennie de 1850 sur le besoin « de s'entendre pour la conduite uniforme des Maisons d'Éducation sous le rapport moral et littéraire² ». S'il semble ni à propos ni possible « d'essayer de couler dans le même moule tous les systèmes d'enseignement suivis dans les collèges », il semble néanmoins qu'une entente cordiale aurait pour fruit de fortifier les études de manière à pouvoir soutenir plus tard « le choc qui aura lieu quand on voudra détruire la liberté d'enseignement pour investir quelque université laïque³ ».

La Faculté des Arts et le baccalauréat en philosophie

L'organisation à l'Université Laval (1852) d'une Faculté des Arts regroupant les collèges, et surtout, l'établissement d'examens de baccalauréat allaient progressivement assurer cette uniformisation de l'enseignement de la Philosophie jusqu'après la seconde guerre mondiale. L'affiliation des collèges à la Faculté des Arts s'effectue toutefois lentement, en 1865, Québec, Nicolet, Sainte-Anne, Sainte-Thérèse, Trois-Rivières sont affiliés ; puis successivement Rimouski (1872-73), Chicoutimi (1877-78), Sherbrooke et Lévis (1879-80).

Au moment des premières affiliations, le baccalauréat est déjà établi, l'un après la Rhétorique l'autre après la seconde année de Philosophie qui porte et sur les sciences et sur la Philosophie. Trois élèves du Séminaire de Québec s'y sont présentés en 1854 ; 28 élèves au total s'y sont présentés en 1862. Depuis 1860-1861 les élèves du Séminaire de Québec suivent leur cours de Philosophie à la Faculté des Arts ; le professeur de Philosophie est d'ailleurs celui du Séminaire de Québec ; ce sont successivement les abbés T.-A. Chandonnet, A. Papineau, L.-J. Langis et O.-E. Mathieu⁴. Cependant ni l'affiliation d'un collège ni l'audition par les élèves du Séminaire de Québec des cours de Philosophie de la Faculté des Arts

¹ ASQ, Séminaire 13, n° 56a ; Plan du nouveau cours d'étude, 4 juin 1842, ACSAP. Collège 51, XLII ; Marc Lebel, « L'enseignement ... », *op. cit.*, pp. 34-35 ; J. Holmes à J.-S. Raymond, Quasimodo 1845, ASSH, boîte 59, correspondance des Supérieurs 1840-1850, n° 74 ; Prospectus / vers 1850 /, Dubois, *op. cit.*, pp. 367-371 ; Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, n° 4, p. 315.

² M^{gr} Bourget à l'abbé J.-S. Raymond, 9 août 1850, ACAM, RLB, VI, pp. 120-121.

³ M^{gr} Bourget à J.-S. Raymond, 12 août 1850, ACAM, RLB, VI, pp. 124-126 ; sur la question de l'organisation d'une université et d'une Faculté des Arts, Paul Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal*, Montréal, Collège Sainte-Marie, 1940, tome II chapitre II ; Honorius Provost, *Historique de la Faculté des Arts de l'Université Laval, 1852-1952*, Québec, L'Enseignement secondaire au Canada, 1952, V – 102 p.

⁴ *Annuaire de l'Université Laval*, 1862-63, p. 19 ; pour la liste des professeurs, comparer l'*Annuaire* (1871-72-) et ASQ, Manuscrit 433 ; sur les aspects quantitatifs, voir AUL, Arts. Enseignement classique. Baccalauréat. Philosophie (1862-1920), 49/5/1/1.

n'entraînent obligatoirement la présentation au baccalauréat, la détention de celui-ci n'étant pas requise pour l'entrée aux facultés professionnelles, à l'exception de la Théologie.

L'examen du baccalauréat en Philosophie consiste de 1865 à 1862 en trois dissertations, en français : une en Logique, une en Métaphysique générale ou particulière, une en Morale. À compter de 1862, l'élève-candidat doit faire une seule dissertation, toujours en français, sur une des trois parties de la philosophie intellectuelle, « selon que le sort décide ¹ ». Très tôt, les sujets de dissertations proviennent, chaque année, de l'un des collèges affiliés, de même que les professeurs, membres du jury de correction. Cette procédure obligeait déjà à une certaine homogénéité dans l'enseignement philosophique des collèges affiliés. L'éventail des sujets de dissertation ² est vaste, rendant la repasse complète de la philosophie nécessaire. De 1857 à 1879, il semble que les sujets en Logique (la définition, le syllogisme, la certitude) et en Morale (loi naturelle, société religieuse) aient connu une faveur particulière.

À ces cours de Philosophie dits « élémentaires » de la Faculté des Arts suivis par les élèves du Séminaire de Québec, on projeta d'ajouter des cours « publics » que devaient suivre les étudiants des Facultés de Droit et de médecine, les élèves de l'École normale et de Philosophie Senior du Séminaire de Québec ³. Il semble bien que ces cours publics ne furent donnés qu'en 1848 et 1849 par le jésuite français Tailhan ⁴.

Cette émulation inter-collégiale occasionnée par les examens du baccalauréat donna lieu à une mode d'attribuer des prix en religion (1871-72), en astronomie et en mathématiques (1874-75), en physique et en histoire naturelle (1875-76) et en philosophie (1876-77). Le plus prestigieux, le prix du Prince de Galles pour succès aux examens du baccalauréat, octroyé à partir de 1860, semble avoir comporté à partir de 1876, un examen spécial en philosophie ⁵.

Cette tentative d'uniformisation relative de l'extérieur que symbolisent la Faculté des Arts et le baccalauréat rappelle que le régime pédagogique intérieur de chacun des collèges continue à prévaloir. En classe l'étude de chacune des « parties » du manuel ou de « l'auteur » s'achève par une récapitulation, tradition pédagogique que le baccalauréat ne fera que systématiser. De jour en jour, de semaine en semaine, l'argumentation orale continue certes après 1835 ; il semble toutefois que les travaux écrits acquièrent une plus grande popularité. Ce que l'on

¹ *Annuaire de l'Université Laval* (1856-57), pp. 19-26 ; (1862-63), p. 43.

² Voir Appendice D : *Questions de philosophie au baccalauréat de Philosophie de la Faculté des Arts de l'Université Laval* (1857-1879).

³ *Annuaire* (1856-57), pp. 19-20 ; (1871-72).

⁴ *Ibid.* (1858-59), p. 19 ; (1859-60), p. 13.

⁵ *Ibid.* (1876-77), p. 75 ; (1877-78), p. 107 ; (1878-79), p. 116 ; H. Provost, *op. cit.*, p. 8.

nomme thèse philosophique est bien plutôt une dissertation philosophique ¹. C'est d'ailleurs ainsi que l'on nomme l'examen du baccalauréat en Philosophie à partir de 1856.

Ce passage de la thèse scolastique à la dissertation est en quelque sorte reproduit lors des « exercices publics » de fin d'année ; en effet on y soutient ou y « défend » de moins en moins de « thèses » ; on y fait plutôt des discours « sur des sujets divers ».

Lors de la distribution des prix ², le public invité assiste à des « exercices philosophiques et littéraires » de plus en plus spectaculaires après 1835. À Québec, le programme est imprimé (1830-1853), à Saint-Hyacinthe les élèves discutent sur de nouvelles matières (économie politique) et bientôt le Supérieur Raymond crée en quelque sorte vers 1860 un genre littéraire, le « discours » de fin d'année qui porte sur la philosophie, saint Thomas, le Moyen Âge ³.

Cette culture rhétoricienne des élèves de Philosophie, apprise en rhétorique, reprise dans l'argumentation orale et les « discours » était aussi valorisée, pour certains, dans les « académies » de collèges : l'Académie Saint Denys ⁴ à Québec (1830, 1852), celle de Nicolet (1842), du Collège de Montréal (1842), l'Académie Girouard (1852) puis Saint Grégoire (1879) à Saint-Hyacinthe, l'Académie Saint Thomas d'Aquin (1860) à Trois-Rivières et à Ste-Anne (1870) l'Académie Saint-Charles (1862) à Sainte-Thérèse, l'Académie Saint François (1875) à l'Assomption. Les « philosophes » sont très peu nombreux dans ces académies avant 1860. Vers 1860 commencent ces panégyriques annuels de Saint Thomas d'Aquin, ces odes annuels au Docteur angélique, ces plaidoiries sur les papes, le Moyen Âge ⁵.

¹ Voir une dizaine de ces « thèses philosophiques » (1835-1840), ASSH, boîte 63 ; elles portent sur la « philosophie », le « duel et le suicide », « l'état naturel de l'homme », « Dialogue du Chrétien et du Philosophe », « L'immortalité de l'âme » ; elles sont de Lactance Papineau, Pierre Blanchet.

² Les « prix en Philosophie » apparaissent moins nombreux que pour les autres classes. Voir les Palmarès (1815-1920), ASN, comme exemple de ces attributions de « récompenses ».

³ ASQ, /Thèses de mathématiques, Exercices littéraires ..., 1770-1840/, Exercices publics, 1830-1842, Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, 3, pp. 214-215 ; ACSAP, *Annales* du Collège, par exemple 31 juillet 1844 ; pour les autres collèges, voir journaux locaux entre le 10 juillet et le 10 août de chaque année. Sur J.-S. Raymond, Y. Lamonde, *DBC*, vol. XI.

⁴ Robert Laflamme, *Académie Saint-Denys (1852-1952)*, travail manuscrit, U. Laval, Séminaire de C. Galarneau, 1970, 18f.

⁵ Voir les Procès-verbaux des Académies où sont colligés les « meilleurs » textes des « académiciens » : ASSH, Archives du Collège de l'Assomption /ACA/, du Séminaire de Trois-Rivières /ASTR/, ACSAP, ASN ; on trouve aux ASN, les *Annales* (1876-1917) de la Société théologique de Saint Thomas d'Aquin des Ecclésiastiques du Séminaire de Nicolet, Y. Lamonde, « L'enseignement ... », *loc. cit.*, n° 4, pp. 319, 323-324.

L'Église catholique triomphe vers 1870 ; elle parvient à imposer un consensus idéologique grâce à ses institutions, ses effectifs, ses moyens de prosélytisme. Cette homogénéité idéologique prend un certain temps à prévaloir dans les nombreux collèges qui se fondent après 1840. L'établissement des collèges, la diversité des pratiques pédagogiques de certaines communautés religieuses et conséquemment la diversité des plans d'études, la lente implantation des examens du baccalauréat dans des collèges qui mettent du temps à s'affilier à la Faculté des Arts rythment le mouvement d'uniformisation pédagogique de l'enseignement secondaire classique. Avant 1880, la diversité des méthodes prévaut ; celle des « auteurs » philosophiques, celle des manuels de philosophie tout autant. Le fait est particulièrement significatif : l'unanimité de 1835 et celle qui viendra dans la décennie de 1880 fait défaut entre 1850 et 1879 ; la recherche d'un « auteur », d'une philosophie en est la cause.

Les manuels de philosophie

Après leur publication circonscrite en 1835, les *Institutiones philosophicae* de l'abbé Demers sont rapidement adoptées par les collèges ; Nicolet, Sainte-Anne, Saint-Hyacinthe, Sainte-Thérèse, Chambly, Montréal « suivent » le manuel de Demers ¹. Mais de 1840 à 1879, une dizaine « d'auteurs » différents seront utilisés dans les collèges ; vers la fin de la décennie de 1850, les cours manuscrits de professeurs à Québec, à Saint-Hyacinthe, à Sainte-Anne connaîtront, dans cette recherche de consensus autour d'un auteur et d'une philosophie, une nouvelle faveur ; sans parler de ces nombreux manuels disponibles en bibliothèque et en librairie que les professeurs utilisent comme complément ².

À L'Assomption ³, à partir de 1840, on suit le *Cursus philosophiae* du jésuite Boylesve. Les *Institutiones philosophicae* de M^{gr} Bouvier sont utilisés de 1840 à 1860 à Montréal, à Québec, à Sainte-Thérèse, à Sainte-Anne, à Saint-Hyacinthe ⁴ ; entre 1840 environ et 1879, le Bouvier connaît une certaine popularité, bien que les *Institutiones philosophicae theoreticae* du jésuite Rothenflue soient utilisées (1853-1863) au Collège Sainte-Marie ⁵. Puis on revient à Québec, à Saint-

¹ Outre les copies conservées dans les bibliothèques de certains collèges, voir ACSAP, *Annales* (1827-1850), p. 57 ; M. Ducharme à M^{gr} Bourget, 28 juin 1837, cité dans Émile Dubois, *Le petit Séminaire de Sainte-Thérèse*, op. cit., p. 320 ; Raymond à Larocque, 10 août 1840, ASSH, correspondance Raymond, chemise 177 ; Raymond à Holmes, 30 août 1840, ASQ, Polygraphie 44, n° 15 ; Y. Lamonde, « L'enseignement ... », loc. cit., n° 4, p. 319.

² Ceux de Rattier, Barbe, Flotte, Tissot, Salinis et Scorbiac, par exemple.

³ Anastase Forget, *Histoire du collège de L'Assomption*, Montréal, Imprimerie populaire, /1933/, p. 180.

⁴ Y. Lamonde, loc. cit., 319. E. Dubois, op. cit., pp. 120, 369 ; abbé Pilote à G.-E. Cartier, 4 janvier 1856, ACSAP, Pilote 24, XVIII et Cahier des Listes /1850- / p. 55, Lebel, « L'enseignement ... », op. cit., p. 64.

⁵ Paul Desjardins, *Le collège Sainte-Marie*, op. cit., t. II, p. 412.

Hyacinthe, à Sainte-Anne ¹ aux cours manuscrits ; les professeurs qui ont lu, voyagé s'essayaient à des synthèses d'auteurs avant de revenir (vers 1864) à Montréal et à Québec à un cours imprimé celui du jésuite Tongiorgi auquel les Jésuites du Collège Sainte-Marie préférèrent (1863-1868) les ouvrages du Père Liberatore et du jésuite Fournier ² avant d'adopter le *Compendium logicae et metaphysicae* et les *Elementa philosophiae moralis* du jésuite Jouin, de Fordham, qui seront utilisés aussi à l'Assomption (1871) et à Rigaud (c. 1879) ³. Très tôt (1868) on adoptera le *Compendium philosophiae* du sulpicien Manier au Collège de Montréal, puis les manuels de Sanseverino et de Vallet au nouveau (1876) Séminaire de Philosophie où déménagent les classes de Philosophie du collège de Montréal ⁴.

Cette diversité des *Cours* de philosophie à l'époque des fondations de collèges apparaît au moment précis de l'abandon des *Institutiones* de Demers qui approchent « de la nullité » selon un abbé Bouchy ⁵. Plus généralement cet abandon rappelle l'adoption rapide et circonstanciée d'un manuel publié à un moment précis, pour des raisons précises ; la problématique question de la philosophie menaisienne avait trouvé son dénouement à Rome, et à Québec l'abbé Demers avait solutionné, par une position éclectique, la question de la certitude et de l'origine des idées.

Les manuels imprimés sont encore en latin, bien qu'il faille noter l'importance vers 1860 de cours manuscrits en français à Québec, à Sainte-Anne, à L'Assomption ; le fait surprend moins lorsque l'on rappelle que dans ce lent processus d'implantation du Baccalauréat les questions de l'examen de Philosophie sont en français et qu'il semble bien que les copies des quelques candidats l'aient été aussi.

Dans ces divers manuels, les « parties » traditionnelles de la philosophie demeurent sensiblement les mêmes qu'avant 1835 ; certaines prennent plus d'importance chez certains auteurs ; d'autres sont subdivisées ou nommées différemment (*anthropologica* en Métaphysique, *critica* en Logique). Mais de plus en plus fréquemment les *Cours* font place à l'histoire de la philosophie et à la « démonstration de la religion » quand ce ne sont pas, comme à L'Assomption, à des « cours spéciaux » des Philosophes sur le libéralisme ou les relations entre l'Église et l'État. La matière de l'économie politique enseignée à Saint-Hyacinthe ne se trouve pas toutefois dans les manuels.

¹ Voir en bibliographie la liste chronologique des *Cours* manuscrits et imprimés.

² P. Desjardins, *op. cit.*, II, p. 412.

³ A. Forget, *op. cit.*, p. 180, Matières de classe, 1874-1877, / s.p. /, ACA.

⁴ Y. Lamonde, *loc. cit.*, 4, pp. 320-322.

⁵ Abbé P. Bouchy à l'abbé de la Treiche (Rome), 12 octobre 1844, ACSAP. Collège 51, LXIV.

Les manuels utilisés sont plus nombreux, leurs « parties » relativement homogènes et en continuité avec la période antérieure, à l'exception de *l'addendum* de l'histoire de la philosophie et des démonstrations de la religion. Dans chacune des « parties » traditionnelles, les questions essentielles demeurent sensiblement les mêmes : la certitude et l'origine des idées en Logique bien que cette dernière question soit parfois traitée en Métaphysique, l'immortalité de l'âme dont l'union au corps est de plus en plus étudiée et, l'affirmation et les preuves de l'existence de Dieu en Métaphysique, les devoirs de l'homme en Éthique où des insistances nouvelles – la hiérarchie des fins, la distinction des sociétés religieuse et civile – font de cette « partie » celle où les questions nouvelles sont les plus nombreuses. Si les questions principales de la Philosophie perdurent, leur traitement, leur contenu ont toutefois évolué.

En Logique, les opérations de l'esprit et le syllogisme (ses modes, ses règles) prennent encore la place la plus importante ; les questions à l'examen de Philosophie du baccalauréat le rappellent encore.

La question de la certitude autour de laquelle gravitaient les très épineuses questions du pouvoir et des limites de la raison ainsi que celle du scepticisme connaît un développement caractéristique. Non seulement par une énumération de « moyens » de connaître réellement, prétend-on dépasser l'ancienne alternative du fondement de la connaissance par l'évidence ou l'autorité mais encore on s'achemine vers une affirmation du pouvoir de la raison mais dans les limites d'une nouvelle « autorité », la foi. Tout en évoquant encore le « système dangereux » de Lamennais, les manuels de philosophie additionnent les *criteria* de vérité ¹ et distinguent tôt la position particulière du « philosophe chrétien et catholique romain » :

Le vrai philosophe discute les motifs de sa crédibilité, mais non les objets de sa foi. Il rejette ce qui est contraire à l'évidence ou à une autorité évidente et tient pour douteux ce qui ne se fonde pas sur l'évidence ou sur une autorité évidente ².

Dans cette société qui se confessionnalise et pour cette philosophie qui devient « catholique », l'autorité n'est plus le sens commun ; elle est pour le philosophe, la « foi », le « moyen » principal de sa fin première :

¹ E. A. Taschereau, *Compositions philosophiques*, 1945, ASQ, M-339, pp. 5-13 ; J.-B. Bouvier, *Institutiones philosophicae* Parisiis, apud Mequignonem Juniores nunc Jouby, 1858, pp. 180-199 *Institutiones philosophicae*, auctore T.-A. Chandonnet, 1861-1862, ASQ, M-183, pp. 233-235 qui dit suivre Bouvier ; F. Rothenflue, *Institutiones philosophiae, theoreticae*, Lugduni-Parisiis, apud Perisse fratres, 1852, tome I, pp. 184-193 ; L. Jouin, *Compendium logicae et metaphysicae*, N.Y., Benziger Fratres, 1903, vol. I, « De critica ».

² E. A. Taschereau, *op. cit.*, p. 11. Sur les limites de la raison humaine, voir S. Tongiorgi, *Institutiones philosophicae*, Bruxelles, H. Goemaere, 1864, I^a, II^{us}, III^{us} ; noter la présentation comme dans la *Somme* de Thomas d'Aquin.

En effet la définition de St Thomas nous démontre que la vérité est toute trouvée et qu'il n'y a qu'à chercher les rapports, les raisons et les causes des vérités.

Le philosophe doit donc et avant tout *croire* mais il peut après cela chercher à approfondir les vérités...¹.

La raison est mise à sa place. Cette « incorrigible raison » responsable selon l'Église des « bouleversements sociaux et des révolutions » et identifiée à « l'indépendance de la pensée », au rationalisme issu de la Réforme, de Descartes et des Lumières trouve dans l'enseignement de la Logique sa définition et sa fonction hiérarchiques. La raison sert la foi, comme le corps servira l'âme (Métaphysique), comme l'homme servira Dieu, comme la société civile servira la société religieuse (Morale). Le rapport foi et raison allait constituer un point d'appui nouveau à un retour à une philosophie catholique.

À propos de la question de l'origine des idées et du processus de connaissance, l'éclectisme continue à être de mise comme en témoigne le *Cursus philosophiae* de Boylesve qui fait un survol historique des positions philosophiques avant et après Descartes, y incluant celle de saint Thomas d'Aquin². Mais l'on voit se profiler progressivement la question de l'origine des idées et du processus de connaissance sur celle plus globale de l'union de l'âme et du corps. Un cours manuscrit de l'abbé Chandonnet inclut en Logique une « anthropologie » où l'on étudie le « corps seul » dans une « somatologie », « l'âme seule » dans une « psychologie » pour les unir dans une discipline synthétique (*synthetica*)³. De retour d'études à Rome, l'abbé L.-H. Paquet divise les idées « suivant leur matière et leur forme »⁴. Tout comme à propos de la question de la certitude et de la raison alliée à la foi, le dualisme est ici évité par un recours, par un retour à l'hylémorphisme aristotélien repris au Moyen Âge. *Nihil est in intellectu quid prius fuit in sensu*. L'union de l'âme et du corps remédiait à la séparation cartésienne ; de plus en plus ce schème d'alliance, d'union, de rapport allait marquer la pensée catholique, jalonner le retour à une philosophie antérieure à Descartes.

En Métaphysique, l'enseignement de la philosophie évolue peu. La Métaphysique générale comprend toujours l'ontologie, l'étude de l'être et de ses propriétés. La Métaphysique particulière ou spéciale englobe la cosmologie, la psychologie et souvent la théodicée qui traite encore de l'existence de Dieu, des preuves de cette existence, des objections (l'athéisme) contre l'existence de Dieu et

¹ Édouard Leclair, élève, / *Philosophie 1865-1866* /, ACSAP, pp. 7-8

² M. de Boylesve, *Cursus philosophiae* ..., Lutetiae Parisiorum, Julien, Lanier et soc., 1855, pp. 98-127 ; voir aussi Bouvier *op. cit.*, « Metaphysica », parta 3a « De mente humana » ; Rothenflue, *op. cit.*, tome I, « Metaphysica generalis », « psychologia empirica » ; Tongiorgi, *op. cit.*, vol. III, articulus I^{us} et II^{us}.

³ *Cours de philosophie*, 1860-1861, ASQ, M-222, pp. 90-120, 185-187 ; *Cours de philosophie*, /1860-1865/, ASQ, M-230, pp. 107-151.

⁴ *Cours de philosophie*, 1866-1867, ASQ, M-212, pp. 14-22.

des attributs de Dieu. La seule nouveauté consiste en cette étude, dans la Psychologie, de l'union de l'âme et du corps qui encadre l'étude de la question des idées et du processus de la connaissance, créant un rapport entre la Métaphysique et la Logique qui ne prévalait pas auparavant ¹.

L'évolution du contenu de l'enseignement en Morale ne surprend pas ; c'est la « partie » de la Philosophie la plus marquée par les changements sociaux et idéologiques. L'étude des « actes humains » et des « devoirs » envers Dieu et les autres hommes constitue toujours l'essentiel de ce qui s'apprend depuis 1770, de ce qui s'apprend dorénavant habituellement en seconde année de Philosophie. Le contenu de ces « devoirs » évolue toutefois ; de même l'on insiste de plus en plus de 1835 à 1879 sur le régime des « fins » de l'homme, sur la hiérarchisation des sociétés (religieuse-civile, spirituelle-temporelle), sur le droit et les droits publics.

Dans la société canadienne-française l'autorité se structure de plus en plus. L'Église entend subordonner l'État. L'Église elle-même se structure (province ecclésiastique, diocèses, paroisses, dessertes) et se hiérarchise (archevêque, évêques, grands vicaires, curés) ; elle insiste sur le dogme (conciles). Le collège assigne aussi des autorités : aux études, à la discipline.

En Morale, l'ordre hiérarchique devient de plus en plus présent. Il fallait en effet pour ordonner les « devoirs » de l'homme, pour hiérarchiser les « sociétés » présenter une doctrine claire des priorités, des « fins » de l'homme dans la société et sur terre. Les auteurs de *Cours* et les professeurs n'y manquent pas : Dieu est la fin ultime de l'homme, de la société en général ; la fin dernière de l'homme est spirituelle ². Il va dès lors de soi que les premiers devoirs de l'homme concernent Dieu « le seul maître », que la « religion est le fondement de la Société » ³ et qu'un culte intérieur et extérieur « solennel » s'impose dans un milieu où l'Église multiplie ses lieux de culte, ses processions, ses rites publics et adopte le style romain ⁴.

Devoirs à l'égard de Dieu d'abord, devoirs à l'égard des hommes ensuite. Devoirs à l'égard des hommes qui sont aussi présentés de façon hiérarchique. Les appartenances à des sociétés sont hiérarchisées. L'homme participe d'abord à une société spirituelle, sa « fin ultime » le prescrivant ; il participe ensuite à la société

¹ Boylesve, *op. cit.*, pp. 127-241 ; Tongiorgi, *op. cit.*, vol. III, pp. 1-315 ; Bouvier, *op. cit.*, pp. 211-462 ; Rothenflue, *op. cit.*, vol. II ; Jouin, *op. cit.*, vol. I ; Liberatore, *op. cit.*, vol. II.

² Boylesve, *op. cit.*, pp. 350-355 ; / Anonyme /, *Traité de Philosophie*, 1857, Collège Bourget de Rigaud, Collection Yvan Lamonde, Bibliothèque, UQAM, p. 130 ; *Institutiones* auctore Chandonnet, 1861-1862, ASQ, M-183, pp. 427-432 ; du même auteur, M-222, pp. 265-275, M-220 / s.p. /, M-230, pp. 165-170, M-1112, pp. 2-7, M-586, pp. 3-6 ; / P-E Matthieu /, *Philosophia moralis*, 1878-1879, ASQ, M-333, pp. 2-5.

³ Chandonnet, *op. cit.*, M-183, pp. 474-478 ; Bouvier, *op. cit.*, pp. 511-512.

⁴ *Traité de Philosophie*, Rigaud, *op. cit.*, pp. 140-142, par exemple.

temporelle, c'est-à-dire encore hiérarchiquement, à la société « parentale » ou familiale, à la société « hérile » (de travail) puis à la société « civile »¹.

L'enseignement philosophique de la morale formule précisément cette conception religieuse ultramontaine de la primauté, de la priorité du spirituel sur le temporel, des « fins éternelles » sur les « fins temporelles ».

Dans une société rurale où la famille constitue l'entité sociale première sur laquelle misent l'Église et le pouvoir clérical, il allait de soi pour le professeur et l'« auteur » que la fin « immédiate » de la famille soit la « propagation et la conversation, à travers les enfants, du genre humain » et que sa fin « médiate » soit la « perpétuation de la société religieuse »². Plus concrètement, dans une société où l'éducation avait été un cheval de bataille idéologique avant de se confessionnaliser, l'Église enseignante reconnaissait et valorisait, contre l'intervention de l'État, le droit des parents sur l'éducation. Les devoirs de l'homme, de l'élève à l'égard de la famille, c'étaient aussi les devoirs de l'épouse à l'égard de l'époux, des enfants à l'égard de « l'autorité » parentale.

Dans les *Cours* de morale, l'homme était époux et père ; il était aussi soit seigneur, soit « maître » en rapport avec des censitaires, des serviteurs (*hériles*), des engagés, des domestiques ; il n'y a pas mention entre 1835 et 1879, au moment où s'organisent les premières « unions » de métiers, des artisans ou des journaliers. En raison de l'inégalité sociale fondamentale reconnue par l'Église – l'auteur Boylesve réfère à des *superiores* et à des *inferiores* – maîtres et serviteurs ont réciproquement des devoirs et des droits sur lesquels les auteurs philosophiques élaborent très peu si ce n'est en termes de charité réciproque.

« Enfant de Dieu », pratiquant, parfois marguillier, père, époux, parfois maître, souvent serviteur, l'homme en général et l'homme canadien-français en particulier est aussi citoyen, votant, commissaire d'écoles, parfois député ou ministre ; il appartient à la société « politique », à la société « civile ». Il n'était pas fait mention dans les cours de philosophie avant 1835 ni dans les *Institutiones* de l'abbé Demers d'une société religieuse mise en rapport avec la société civile. Cette préoccupation philosophique nouvelle, en morale, reproduit bien tout en l'articulant, au plan de l'enseignement, la montée du pouvoir social et de l'idéologie de l'Église, la montée de l'ultramontanisme.

Dans les *Cours* de philosophie en général, la société civile – société temporelle – est définie comme une « société d'hommes qui se proposent d'atteindre la paix temporelle » ; cette société civile, contrairement à un contrat social, n'est pas

¹ Cette présentation des devoirs, dans des formulations quelquefois différentes, est celle d'à peu près tous les « auteurs ».

² Chandonnet, *op. cit.*, M-183, « societatas paterna » ; L.-Philibert Paquin, *Essai sur le droit social chrétien*, Ottawa, Imprimerie du Foyer domestique, 1877, 396 p.

« nécessaire » ; elle est « postérieure aux autres », la hiérarchie des fins de l'homme la subordonnant définitivement à la société spirituelle, à la société religieuse ¹. Concrètement, c'était introduire les distinctions ultramontaines sur les rapports entre l'Église et l'État, sur les « erreurs modernes » du libéralisme. On le fit dans les *Cours*, on insista même, en s'inspirant souvent de l'encyclique *Quanta Cura* (1864) et des travaux du Père Ramière. Dans le cours de Philosophie, vraisemblablement dans les cours « d'instruction religieuse » en Philosophie ou dans des « cours spéciaux » pour les élèves de Philosophie, les futurs citoyens apprennent à bien distinguer parmi les « questions du jour » le « concept libéral » du « concept catholique » au sujet des relations entre l'Église et l'État. Ni le libéralisme « absolu » (primauté de l'État), ni le libéralisme « modéré » (dangereuse « indifférence »), ni le libéralisme « catholique » (inconséquent) ne se tolèrent : L'État est dans l'Église et non l'Église dans l'État. L'Église est le « royaume de Dieu sur terre » et conséquemment « le monde entier est le territoire propre de l'Église », « les jugements sur les causes spirituelles sont entièrement indépendants de l'autorité temporelle » et l'Église a des droits stricts : d'association, d'immunité de propriété temporelle (tout comme la Papauté). La séparation des pouvoirs, le libéralisme, le « naturalisme politique » ne sont que des volontés de séparer le spirituel du temporel, le surnaturel du naturel, la foi de la raison ². L'homme est d'abord spirituel ; cet homme « spirituel » n'est pas l'objet de la loi civile ; et comme, par exemple, l'éducation concerne l'homme spirituel, celle-ci est de responsabilité religieuse, cléricale ; la « société civile peut construire des écoles, elle n'y entre pas » ³. Tel était l'enseignement moral tant décrié par quelques libéraux irréductibles.

En Morale, la hiérarchie des fins, des autorités et des « sociétés » était clairement exposée. Il était dès lors logique que pour les auteurs de manuels tout comme pour les « professeurs de droit divin », la question de l'origine du pouvoir temporel, du pouvoir civil se résolve avec la même cohérence idéologique. *Omnis potestas a Deo* : le pouvoir vient de Dieu, fin ultime de l'homme et de la société. Le pouvoir vient de Dieu représenté sur terre par le Pape, par l'Église dépositaire de la destinée de l'homme spirituel ⁴.

¹ Chandonnet, *op. cit.*, M-183, pp. 498-509, 541-549 ; M-1112, pp. 107-116. C'est à dessein que les cours manuscrits « d'auteurs » canadiens-français sont ici particulièrement utilisés. Les cours de l'abbé Chandonnet, en morale, complètent le Tongiorgi qui ne comprenait pas la morale », mais dont s'inspirait par ailleurs Chandonnet.

² / Anonyme /, *L'Église et l'État*. Cours spécial pour les élèves de Philosophie du Collège de l'Assomption /c. 1872/, ACA / s.p. /, Jos. Vaillant, élève, *L'Église et l'État*. Précédé d'une histoire de la liberté religieuse en Canada, 1872-1873, ACA, 99p ; Jos. Charland, élève, /*Révolution et libéralisme* /, 1873, ACA, / s.p. /, noter que ces cours, comme la morale, dont ceux de Chandonnet, sont en français, donc plus compréhensibles.

³ Chandonnet, *op. cit.*, M-183, pp. 549-550.

⁴ Bouvier, *op. cit.*, pp. 462-643, « societas politica » ; Chandonnet, *op. cit.*, M-183, pp. 543-544 et aussi M-220, M-230, M-1112, M-586 ; Jouin, *op. cit.*, tome II, pars 4a, sectio IIa, articulus

Le « souverain » n'est dès lors que le « lieutenant » de Dieu et non pas le « délégué du peuple ». La souveraineté du peuple continue d'être pour les professeurs de Philosophie comme pour les curés un pernicieux « sophisme ». « Les professeurs de droit divin » que la « république » terrifie enseignent, parmi les « questions du jour », que la meilleure forme de régime politique demeure la monarchie même constitutionnelle, régime sous lequel vit d'ailleurs le Canada. À la république issue de 1789, on continue de préférer la monarchie d'avant les Révolutions, celle de l'âge d'or, du Moyen Âge. La meilleure forme de gouvernement est celle qui ressemble le plus au gouvernement divin. Dans un milieu ultramontain, la république signifie le renversement du trône et de l'autel ; la monarchie maintient leur alliance possible ¹.

De 1835 à 1879, l'insistance en Morale sur la hiérarchie des fins et des autorités et conséquemment sur la distinction de la société civile et de la société religieuse est nouvelle. Inédite aussi cette partie de la Morale qui traite des droits – et non plus seulement des devoirs. Faut-il rappeler que ces devoirs sont ceux de l'homme, de l'individu mais que différemment, au-delà des droits de l'individu les droits auxquels fait référence cette partie de la Morale sont ceux aussi des groupes, des sociétés. La société parentale a ses droits : droit d'indissolubilité du mariage, de regard sur l'éducation des enfants. La société civile a ses droits : droit du citoyen à la propriété. La société religieuse, l'Église a ses droits (immunité ecclésiastique à l'égard des taxes, du service militaire) et son droit. La société internationale a son droit ².

Cet aspect nouveau de l'enseignement philosophique en morale s'inscrit dans la montée de pouvoir de l'Église dans la société, dans la doctrine ultramontaine. L'Église, puissance sociale, définit dorénavant ses droits face à ceux de l'État et les inscrit dans un droit ecclésiastique, dont l'étude à Rome ou au Québec devient de plus en plus fréquente dans la formation des clercs.

Dans une société dont les institutions se confessionnalisent de part en part, dans un enseignement clérical de la philosophie où le professeur enseigne parfois aussi la théologie et dans une philosophie qui devient « catholique » en s'appuyant sur la foi, il est naturel que l'enseignement philosophique soit complété par un

Ius ; M. Liberatore, *Institutiones philosophicae*, Prati, ex officina Giachetti, MDCCCLXXXIII (2a ed.), vol. III, « jus sociale, societas Civilis ».

¹ Bouvier, *op. cit.*, pp. 462-643, « *societas politica* » ; Boylesve, *op. cit.*, pp. 420-422 où le texte réfère souvent à la *Somme* de Thomas d'Aquin, Chandonnet, *op. cit.*, M-183, pp. 544-545 ; Jouin, *op. cit.*, 4a, IIa, Ius, Liberatore, *op. cit.*, « jus sociale ».

² Boylesve, *op. cit.*, « *Moralis, de iuribus* » ; Jouin, *op. cit.*, 4a, IIIa et IVa ; Liberatore, *op. cit.*, « *Moralis, jus naturae* » ; / Anonyme /, *L'Église et l'État*, *op. cit.*, ACA, 3^e partie, « Droits de l'Église en présence de l'État » ; voir aussi C. Caisse, / *Révolution et libéralisme*/, *op. cit.*, 1873, ACA ; Jos. Vaillant, *L'Église et l'État*, 1872-1873, ACA.

enseignement de la religion. Certains manuels ¹ comprennent ainsi un « abrégé de démonstration de la religion » où l'on traite de la « nécessité » de la religion et de la Révélation, du Christ, de l'Église et du pontificat romain. Cet enseignement religieux complétait évidemment ce que les élèves apprenaient déjà en Théodicée.

Certains manuels de philosophie comprennent enfin une partie « d'histoire de la philosophie » qu'on enseigne à Montréal à partir de 1852, à Québec à partir de 1857, à Joliette et à Trois-Rivières à partir de 1877 ² et vraisemblablement dans les collèges qui suivent les ouvrages de Boylesve et de Rothenflue. L'histoire de la philosophie est périodisée en fonction du Christ (*ante, post Christum*) en incluant la philosophie « scolastique » (dont saint Thomas) et les philosophes récents (*apud recentiores*) : de Maistre, Saint-Simon, Gall, Volney, Schelling, Hegel, Fourier, Leroux, de Bonald, Balmès, Lamennais. Le P. Jésuite Rothenflue distingue pour sa part la philosophie médiévale, l'école religieuse française (de Maistre, de Bonald, Lamennais, Bautain), les idéologues, les éclectiques et « l'école du progrès continu » (Saint-Simon, Leroux, Fourier) ³.

L'enseignement de l'histoire de la philosophie est d'importance secondaire ; enseignée dans quelques collèges, elle n'est pas avant 1879 matière de l'examen du baccalauréat de Philosophie. Il faut néanmoins retenir de cet enseignement l'importance des écoles philosophiques religieuses et des écoles européennes contemporaines.

À la Logique, à la Métaphysique, à la Morale, à l'instruction religieuse et à l'histoire de la philosophie on ajouta, au Séminaire de Saint-Hyacinthe seulement semble-t-il, un enseignement en économie politique pour les Philosophes. À l'examen public de 1848, au moment où quelques « lecteurs » ⁴ s'y intéressent, on interroge les élèves de philosophie sur l'économie politique :

¹ Boylesve, *op. cit.*, pp. 488-531 ; Rothenflue, *op. cit.*, vol. III, pp. 1-95. Une étude de « l'instruction religieuse » donnée dans les classes de Philosophie serait ici complémentaire. Il faut rappeler que les Institutiones de l'abbé Demers comprenaient (pp. 339-393) un traité des « Preuves de la religion révélée » emprunté à un Cours de philosophie imprimé à Lyon.

² Y. Lamonde, *loc. cit.*, n° 4, p. 317 ; M. Lebel, *op. cit.*, pp. 63-64 ; voir pour Québec, O.-E. Mathieu, *Philosophia moralis* / et *Histoire de la philosophie* /, 1878-1879, ASQ, M-333 ; Collège de Joliette, / *Annuaire* /, 1877-78 ; Séminaire de Trois-Rivières, / *Annuaire* /, 1877-78.

³ Boylesve, *op. cit.*, pp. 531-584-, Rothenflue, *op. cit.*, *Synopsis historiae philosophiae*, vol. III, pp. 95-343.

⁴ *Mélanges religieux*, 11 juin 1841, pp. 331-334 ; H. Passy, « De l'inégalité des richesses et des causes qui la produisent », *L'Ami de la religion et de la patrie*, septembre 1848, pp. 638, 650, 658, 692, 699, 706 ; « Économie politique », *L'Avenir*, 30 avril 1851 ; Lactance Papineau, « Économie politique. Abrégé du *Traité* de J.-B. Say », lue à la Société des Amis, *Revue Canadienne*, (1845-1846), n° 13-28 ; E. Parent, « L'importance de l'étude de l'économie politique » (19 novembre 1846), dans J.-C. Falardeau, *op. cit.*, pp. 127-143-, P. B. de la Bruère, « L'économie politique », présentée à l'Union catholique de Saint-Hyacinthe, *Courrier de St-Hyacinthe*, 14 mars 1869, 23, 30 janvier, 13, 20 février, 3 avril, 8 mai 1870.

J'arrive de Saint-Hyacinthe tout enthousiasmé de l'examen des élèves auquel j'ai assisté... Je me bornerai à vous dire que le cours des études y est excellent et que le point sur lequel le Collège de Saint-Hyacinthe semble l'emporter sur tous les autres, c'est l'actualité : On y tient les élèves au courant de tout ce qui se passe dans le monde, de sorte qu'ils ne sont pas étrangers comme les élèves des autres maisons d'éducation, aux grandes questions politiques et sociales qui s'agitent ¹.

Cet enseignement de l'économie politique au moment de la révolution commerciale dans les Canadas se poursuivait-il ? Il ne semble pas d'après les sources disponibles, que l'enseignement sur la « production, la distribution et la consommation des richesses » ² ait été offert longtemps à Saint-Hyacinthe.

La restauration du thomisme

Il n'était plus question après 1835 pour le clergé enseignant, on l'a noté, d'opter pour la « philosophie moderne » ; il n'était plus question d'essayer, après Lamennais, d'intégrer les Lumières dans la pensée catholique. Les voies philosophiques possibles n'étaient pas au-delà de Descartes et de 1789 ; elles étaient en-deçà du dix-septième siècle.

L'évolution des questions principales de l'enseignement philosophique indique clairement ce mouvement de retour à une philosophie pré-cartésienne, pré-rationaliste, à une philosophie d'inspiration médiévale.

Dorénavant, la certitude est donnée ; la foi précise à la raison ses limites et sa fonction. « L'incorrigible raison » n'est plus indépendante ; elle est dépendante de la foi.

Dorénavant, la restauration de l'hylémorphisme, des modes de rapport entre l'âme et le corps, en insérant la question de l'origine des idées dans la question plus globale du processus de la connaissance, vise le dépassement de la « séparation », du dualisme cartésien. La question métaphysique de l'union du spirituel et du corporel connaît une nouvelle solution.

Dorénavant, Dieu reprend sa place première devant l'homme dont les Lumières avaient magnifié les droits. Entre 1835 et 1879, la « société religieuse » reprend sa place hiérarchique et prétend subordonner la « société civile » qui n'est pas créée par « un contrat social ». Les velléités libérales de « séparation » des pouvoirs sont

¹ John Holmes à /?/, 26 juillet 1848, dans C.-P. Choquette, *op. cit.*, I, pp. 420, 287 ; « Exercices littéraires du Séminaire de St-Hyacinthe », *Revue canadienne*, 25 juillet 1848 ; L.-A. Dessaulles, « Examens publics du Collège St-Hyacinthe », *L'Avenir*, 26 juillet 1848. M. Langelier enseignera plus tard l'économie politique à la Faculté des Arts de l'Université Laval, *Annuaire* (1871-1872), p. 36.

² H. Audette, « Économie politique », 26 juin 1842, ASN, Succession Malo, Polygraphie XIV-2, 23 feuilles.

contrées par la doctrine ultramontaine de l'Église triomphante. Le choix du régime monarchique comme meilleure forme de gouvernement correspond idéologiquement et politiquement à un refus de la « république » et de la démocratie.

L'abbé Isaac Désaulniers (1811-1868)

Portrait par Napoléon Bourassa
Séminaire de St-Hyacinthe

À ce titre la restauration d'une philosophie catholique d'inspiration médiévale devenait possible, cohérente. En ce sens, l'évolution des questions essentielles de l'enseignement de la philosophie avait aplani, de l'intérieur même des murs des collèges et séminaires, les voies d'une restauration du thomisme.

Mieux, mais de façon exceptionnelle, l'enseignement philosophique au Collège de Saint-Hyacinthe était devenu ostensiblement thomiste après 1860¹. M. Désaulniers avait étudié à Georgetown University ; il voyagera en Europe (1852-1854) et bien sûr en Italie. Après 1860, ses cours manuscrits diffèrent de ceux, manuscrits ou imprimés, que l'on utilise dans les autres institutions ; les références à saint Thomas y sont explicites et multiples. Non seulement la présentation logique de la matière suit-elle celle de la *Somme* (partie, question), mais l'insistance en Logique sur les universaux, la définition de la certitude (*adaequatio rei et intellectus*), les questions de la matière première, de la forme substantielle, de la nature de l'âme et des facultés en Métaphysique et la surprenante généralité de l'éthique rappellent bien l'aristotélisme médiéval et saint Thomas.

Les questions essentielles de l'enseignement de la Philosophie ont aplani les voies d'une restauration du thomisme dans les collèges. Exceptionnellement, le Collège de Saint-Hyacinthe enseigne après 1860 *ad mentem Thomae*. Dans les collèges mêmes, on prend aussi l'initiative de fêter avec ampleur dorénavant la saint Thomas (7 mars), de faire l'éloge et le panégyrique « du saint et du docteur » dans les académies².

Mais c'est hors des collèges qu'il faut aussi chercher les signes spectaculaires de la promotion d'une restauration de la philosophie « chrétienne » et du thomisme. Après 1860, le collège-séminaire est bien le lieu physique du pouvoir « spirituel » et social « d'enseigner » de l'Église ; l'orientation doctrinale des études vient de l'Église qui tient de Rome sa propre orientation. Le besoin et l'attente d'une philosophie catholique à l'intérieur des murs des collèges allaient bientôt être satisfaits par la promotion spectaculaire hors des collèges d'un recours et d'un retour à la philosophie catholique médiévale et particulièrement à celle de Thomas d'Aquin. Le culte extérieur rendu à la philosophie catholique médiévale et à saint Thomas durant les décennies de 1860 et de 1870 ne deviendra un culte intérieur omniprésent dans les collèges que durant la décennie de 1880.

L'encyclique romaine *Aeterni Patris* du 4 août 1879 constitue à la fois un point d'appui et un point tournant de cette restauration officielle d'une philosophie chrétienne au Québec et ailleurs³. Deux événements – l'établissement des

¹ On lit sur la page de titre d'un manuscrit de Philosophie (1862-1863) : « *Auctore I. Desaulniers secundum divum Thomam* ». Voir la bibliographie, « cours manuscrits » de M. Désaulniers entre 1860 et 1868. D'autres cours – Tongiorgi, Jouin, par exemple – présentent aussi la matière philosophique d'une façon similaire à la *Somme* mais en demeurant dans la tradition des manuels de l'époque quant au contenu.

² Requête des Philosophes, 1862, ASSH. Correspondance des Supérieurs 1860-1870, n° 114, « Adresses présentées à M^{gr} Cook à la St-Thomas », *Adresses* (1861-1868), ASTR, pp. 25-27, 40, 52, 55, 70.

³ Pierre Thibault, *Savoir et pouvoir. Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e Siècle*, Québec, PUL (Histoire et sociologie de la culture # 2), 1972, XXVIII – 252 p. ; sur la

Dominicains au Canada, à Saint-Hyacinthe en octobre 1873 et la célébration grandiose du sixième centenaire (1874) de la mort de saint Thomas à Saint-Hyacinthe et à Québec –jalonnent cette marche à l'encyclique. Mais bien d'autres phénomènes rendirent possible tant au plan de l'évolution des institutions qu'au plan de celle des idées ce retour à saint Thomas.

L'établissement des Dominicains – Thomas d'Aquin est de l'Ordre – à Saint-Hyacinthe ne se comprend qu'en référence aux relations que l'abbé Joseph-Sabin Raymond entretient avec le Père Lacordaire, dominicain, durant la décennie de 1840. L'abbé Raymond, un menaisien dissident, rencontre Lacordaire à Nancy dès 1843 ; il correspond avec lui, évoque ses lectures et le « culte » rendu à saint Thomas en « terre toute dominicaine de Saint-Hyacinthe », demande des livres que Lacordaire lui fait expédier et soumet dès 1854 un « mémoire pour l'établissement des Frères Prêcheurs à Saint-Hyacinthe », cet ordre qui « a donné à l'Église le prince de la Théologie » ¹.

À cette trame dominicaine de la décennie de 1840 personnifiée par Lacordaire, « ci-devant disciple de Lamennais », correspond la réfutation poursuivie de l'auteur des *Paroles d'un croyant* ². Un certain clergé s'intéresse dorénavant à un

restauration thomiste, voir aussi les travaux essentiels de Rossi, Dezza, Masnovo, Pelzer, Aubert, Hocedez, Gilson et d'autres cités dans la bibliographie de P. Thibault ; aussi C. Filograssi, « Teologia e Filosofia nel Collegio Romano dal 1842 ad oggi. Note e ricordi », *Gregorianum*, XXXV (1954), pp. 512-540 ; Charles A. Hart, « Neoscholastic philosophy in American catholic culture », dans *Aspects of the new scholastic philosophy*, C. A. Hart (ed.), New York, Benziger Brothers, 1932, pp. 10-31, J. Henry, « Le traditionalisme et l'ontologisme à l'Université de Louvain (1835-1865) », *Annales de l'Institut supérieur de Philosophie*, V (1924), pp. 41-149 ; R. Tambuyser, « L'érection de la chaire de philosophie thomiste à l'université de Louvain (1880-1882) », *Revue de Philosophie de Louvain*, 56 (1958), pp. 479-509 ; J. E. Gurr, « Some historical origins of rationalism in catholic philosophy manuals », *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, 30 (1956), pp. 170-180 ; Doris S. Goldstein, « Official philosophies in modern France ; the example of Victor Cousin », *Journal of Social history*, I, 3 (Spring 1968), pp. 259-279.

¹ Abbé Raymond, Lyon, à son frère Rémi, 8 janvier 1843, cité dans A. Plourde, *op. cit.*, I, p. 20 ; voir aussi, pp. 23, 28-31, 35 et *passim* ; la correspondance de Raymond lors de son voyage en Europe (1842-1843) se trouve aux ASSH, fonds Raymond. Claude Galarneau, « L'abbé J.-S. Raymond et les grands romantiques français, 1834-1857 », *Canadian Historical Association Report* (1963), pp. 81-88 ; Philippe Sylvain, « Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond », *RHAF*, XVII, I (juin 1963), pp. 93-103 ; Y. Lamonde, « Joseph-Sabin Raymond », *DBC*, vol XI ; le 22 décembre 1848 l'abbé Taschereau, futur cardinal fait une « lecture » à l'Institut canadien de Québec sur « l'origine de la société et du pouvoir politique d'après saint Thomas d'Aquin », *L'abeille et l'Ami de la religion et de la patrie*, 22 décembre 1848, le *Journal de Québec*, 21 et 23 décembre 1848.

² À propos des *Paroles d'un croyant*, M^{gr} Lartigue au Coadjuteur de Québec, 26 janvier, 10 mars, 1 et 11 mai 1836, ACAM, RLL, 8, pp. 102, 144, 185, 191-192 ; M^{gr} Lartigue, *Mandements ...* 10 avril 1837, *op. cit.*, I, pp. 13-14 ; pour des réfutations de Lamennais, *Mélanges religieux*, 12 février, 4 juin, 13 août 1841, janvier et 6 septembre 1842, 27 mars 1849, *Revue canadienne*, 1 février 1845, 20 mars 1846, 5 septembre 1848 ; *L'Avenir* des libéraux évoque parfois Lamennais, 9 août 1850, 21 janvier 1852, 11 août 1952.

autre courant catholique personnifié entre autres par Montalembert, Dom Guéranger, l'abbé Combalot, le philosophe Roux-Lavergne ; après l'échec de la philosophie de Lamennais, la recherche d'une philosophie allait passer par le retour aux *Moines d'Occident*, au Moyen Âge.

Vers la fin de la décennie de 1850, l'évêque Bourget de Montréal avait fait de son diocèse et de Montréal « une petite Rome ». La romanisation de l'Église canadienne-française s'était accomplie, au moment de l'agitation autour de la « question romaine »¹ par une adoption du culte romain. La pensée catholique canadienne-française s'était aussi romanisée par des voyages d'études et de tourisme² ; l'axe intellectuel Québec-Paris s'était déplacé de Québec à Rome devenue le point d'aboutissement des querelles idéologiques et le point de départ des orthodoxies, et ce avant le Concile du Vatican de 1870, symbole de la nouvelle centralisation romaine. Les clercs envoyés à Rome par la nouvelle Université Laval pour s'y former prennent contact avec l'enseignement romain, avec les professeurs, avec les œuvres, avec le milieu ecclésiastique intellectuel. À sa façon, avec des moyens un peu exceptionnels, l'abbé Isaac Désaulniers, professeur de sciences et de Philosophie au Séminaire de Saint-Hyacinthe, découvre l'Asie, l'Europe, l'Italie, Rome entre 1852 et 1854. À Rome, il visite l'abbé Chaillot, rédacteur en chef de la *Correspondance* de Rome ; il s'y familiarise avec les collèges et université, rencontre le Père Perone, assiste à une de ses leçons de Théologie, admire les *Œuvres* de saint Thomas à la Sapience, « passe » au Collège romain voir le Père Passaglia ; ancien élève des Jésuites de Georgetown aux États-Unis, il visite les maisons des Pères. À Naples, il dit une messe dans « la chambre de St Thomas », s'imprègne des souvenirs (bref de canonisation, crucifix) ; ailleurs il parcourt des manuscrits du théologien. Voyage donc³ de professeur qui s'attarde chez d'autres professeurs, dans des collèges, des « cabinets » de Physique, des musées, des librairies, chez des maîtres (dont l'abbé Combalot, Montalembert, Roux-Lavergne).

Tous les chemins mènent de plus en plus à Rome, « centre du monde ». Après 1860, avec les voyages, les contacts, les échanges, Rome prend tout son sens à travers le nom d'une Université, ou d'un professeur, le titre d'un livre ou d'une revue, le souvenir d'une église, l'intérêt pour une polémique doctrinale ou pour un saint. Le clergé voyage, les hommes circulent. Livres et revues traversent facilement l'Atlantique, expédiés de Paris ou d'ailleurs par des librairies

¹ Nadia F. Eid, « Les Mélanges religieux ... », *loc. cit.*

² Ceux, par exemple, des abbés Pelletier, Méthot, Pilote, B. Paquet, Légaré, Poiré, Hamel, Ouellet ; voir Pierre Savard, « Le Journal de l'abbé Benjamin Paquet, étudiant à Rome 1863-1866 », *Culture*, XXVI (1965), pp. 64-83 ; les travaux de John Hare, *Les Canadiens Français aux quatre coins du monde*, Québec, Société historique de Québec (#16) 1964, 215 p. et les recherches à paraître de Marc Lebel et de François Beaudin.

³ *Journal de voyage* (16 août 1852 – avril 1854), cinq cahiers manuscrits, et « conférence sur Rome » /c. 1860/, manuscrit 203 p., ASSH, Y. Lamonde, « Isaac Désaulniers », *DBC*, vol. IX.

catholiques accréditées¹. La presse catholique locale puise abondamment aux sources du journalisme catholique d'Europe. Voyages, lectures alimentent tôt les idées qui circulent au Québec.

À l'arrivée des Dominicains au Québec (1873), quelques conférences publiques sur la philosophie ont déjà préparé les discours et sermons de la grande célébration du six centième anniversaire de la mort de saint Thomas. Leur contenu est convergent ; mettre en place une philosophie qui met à sa place Descartes et la raison, substituer après la tentative malheureuse de Lamennais l'évidence d'une autorité à l'autorité de l'évidence.

Au moment où l'autorité de l'Église triomphe dans la société canadienne-française, le sulpicien Dominique Granet soulève la question « de l'autorité en philosophie »². Pour ce conférencier, l'histoire de la philosophie des trois derniers siècles en était une d'insoumission, depuis les « Voltairiens » jusqu'à Lamennais en passant par Descartes dont le rationalisme individuel niait tout « symbole », toute « autorité » et instaurait un régime de séparation perceptible autant dans la séparation de la philosophie et de la théologie que dans celle des pouvoirs sociaux conséquence de « l'individualisme social ». En posant la possibilité et l'utilité de la Révélation qui « fait autorité », M. Granet proposait au philosophe de « s'imposer toujours dans ses investigations philosophiques le joug salutaire et glorieux de l'autorité divine ou de la Révélation³ », qui devenait le nouveau « critérium » de vérité. Et l'Église, « autorité humano-divine », était « l'autorité doctrinale vivante et visible pour propager partout et conserver intégralement jusqu'à la fin du monde la doctrine révélée⁴ ».

La philosophie devenait, « en complétant la définition de M. Lamennais », « l'exposition des vérités générales ou de ce qu'il y a de commun dans les diverses branches de la connaissance humaine » et, ajoutait M. Granet, « sous la discipline du sens commun et de la révélation interprétée par l'Église⁵ ». Ce triple *criterium* – raison de tous, raison divine et raison de l'Église – permettait de dépasser Descartes, de dépasser Lamennais et d'introduire et la théologie et l'Église et

¹ Entre 1855 et 1879, on peut trouver en bibliothèque ou en librairie la *Philosophie* de Goudin, la *Philosophie de St. Thomas* de Jourdain, des ouvrages du P. Liberatore, de Lacordaire, la *Philosophie scolastique* de Kleutgen, la *Somme Théologique*, la *Petite Somme* de Lebrethon, la *Théologie* de Perone, la *Somme de St. Thomas* de l'abbé Drioux et d'autres études de philosophie catholique.

² « De l'autorité en philosophie », *Écho du Cabinet de lecture paroissial*, vol. VIII (1866) – vol. X (1868). Voir table des matières, vol. IX (1867), p. XI. Pour un premier aperçu de ce sujet traité d'abord le 2 mars 1857, voir *l'Écho* II, 4 (16 février 1860), pp. 52-56 ; sur la partie « religion » des Cours de Philosophie et la nécessité de la Révélation, voir ci-haut, pp. 164-165. [Ces numéros de pages correspondent à ceux de l'édition de papier, MB]

³ *Ibid.*, IX (1867), p. 336.

⁴ *Ibid.*, p. 761.

⁵ *Ibid.*, X (1868), p. 14.

Thomas d'Aquin ; « alors se trouveraient reliés ensemble le spirituel et le temporel, le sacré et le profane, le divin et l'humain, ¹ » la théologie et la philosophie, la foi et la raison, l'âme et le corps, le religieux et le civil, l'Église et l'État... Une philosophie catholique s'esquissait, encore précisée par une « lecture publique » de l'abbé Désaulniers, faite au même Cabinet de lecture sulpicien ².

Dix ans après son voyage au « centre du monde », à Rome, et au moment où il entreprend une traduction de la *Somme contre les Gentils* et enseigne à ses étudiants de Saint-Hyacinthe une philosophie d'inspiration thomiste exceptionnellement originale au Québec, Désaulniers propose la « vérité » de saint Thomas en faisant à rebours une histoire de la philosophie considérée comme une histoire des « erreurs » et des « insuccès » de la « philosophie profane ». Ni traditionaliste ni rationaliste, l'abbé Désaulniers expose la brisure occasionnée par le protestantisme et le philosophisme et pose en-deçà de cette brisure un Moyen Âge où l'action religieuse salutaire était bien reflétée par la soumission de la philosophie à la théologie. Citant la *Civiltà cattolica*, Désaulniers endosse une restauration de la philosophie et de la théologie de saint Thomas :

Le moyen de restaurer la Philosophie et la théologie est de ramener l'une et l'autre aux pieds des anciens maîtres catholiques, non moins grands par leur sainteté que par leur génie ³.

L'abbé Désaulniers avait trouvé réponse aux graves questions de la philosophie sur Dieu, la matière, les idées, la nature de l'homme et l'origine de la connaissance humaine ; elle était dans la philosophie catholique des Pères mais surtout de saint Thomas d'Aquin :

Pour ma part, je le sais, j'ai enseigné pendant 20 ans à la suite de Descartes et de Malebranche, et j'atteste que cette longue étude de la fausse philosophie n'a jamais satisfait les désirs de mon intelligence. Mais depuis que j'étudie St. Thomas, tout paraît lumineux, et j'admire profondément la merveilleuse harmonie de tous les principes de cette philosophie aussi étendue que profonde. St. Pie V le disait bien, la philosophie de St. Thomas est propre à réfuter les erreurs *passées, présentes et futures* ⁴.

¹ *Ibid.*, p. 16 et IX (1867), p. 835.

² « Analyse du cours d'histoire de la philosophie par le Rév. Messire Désaulniers », *Écho du Cabinet de lecture paroissial*, VI, 20 (15 octobre 1864), pp. 306-308 ; 21 (1 novembre 1864), pp. 322-324 ; VII, 13 (1 juillet 1865), pp. 200-203 ; 15 (août 1865), pp. 229-232. « Cours » fait à partir du 26 janvier 1864 ; le texte manuscrit de ces conférences se trouvent aux ASSH ; voir aussi « Correspondance de Lucien », ASSH, Spicilège 4, pp. 125-127, et le texte d'une autre conférence « L'homme au point de vue de la philosophie chrétienne », (1866), ASSH.

³ *Ibid.*, VII, 15 (1 août 1865), p. 230.

⁴ *Ibid.*

Une « solennité » en 1874.

Ces conférences publiques se multiplient durant la décennie de 1860 et avant 1874¹ au moment où « à l'initiative » des Pères Dominicains établis depuis octobre 1873 à Saint-Hyacinthe, on fête le sixième centenaire de la mort de saint Thomas d'Aquin, répondant ainsi à un « appel » du collège théologique de Rome².

L'événement a du panache : messes, triduum, drapeaux, sermons, discours, musique, déclamations, poésie, lettre pastorale³ en font une « solennité inaccoutumée » au Séminaire et à Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, à la cathédrale de Québec, à la « Grande salle » de l'Université Laval, à Rimouski⁴ et sans doute ailleurs. L'abbé Raymond entretient son auditoire sur le Moyen Âge et sur l'enseignement de l'abbé Désaulniers décédé⁵. L'abbé Bégin, de retour de Rome, fait le « panégyrique » et décline les « titres » de saint Thomas, véritable « forteresse » de savoir. Une fois de plus, le « prince de l'intelligence » personnifie la soumission d'une « raison hardie » aux « enseignements de la révélation, à la doctrine des saints Pères, aux définitions de l'Église », la solution à l'erreur

¹ M. Giband, « De l'origine de l'autorité » (17 novembre 1837), *Ibid.*, III, 31 (10 août 1861), pp. 252-253 ; D. Granet, « L'origine et l'existence du mal » (12 février 1863), *L'Ordre*, 16 février 1863 ; I. Désaulniers, « Conférence sur Rome », /c. 1863/, ASSH, manuscrit sans cote, 203 p. ; M. Giband, « L'intervention du clergé dans les affaires politiques » (15 mars), *L'Ordre*, 18 et 21 mars 1864 et *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 8, 12, 15 avril 1864 ; M. Giband, « Essai sur la liberté de penser », *Écho* VI, 8 (15 avril 1864), pp. 115-117 ; 9 (2 mai 1864), pp. 135-138 ; I. Désaulniers, conférences sur la peine capitale, l'origine du pouvoir civil et l'autorité (19 novembre 1865), *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 21, 24, 28 novembre 1865 ; M. Colin, « Lecture sur la philosophie », *Écho* 17 mai 1865 et 4 décembre 1867 ; Hercule Beaudry, « À propos de l'autorité en philosophie » /1868-69/, *Écho* ... X, (1868), pp. 198-201 ; P. Doucet, « La liberté », Archives de l'Université de Montréal, collection Baby, Q-1, registre 53 ; Louis-Honoré Paquet, « Conférences sur la foi et la raison » (hiver 1870), dans *Échos et glanures*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1916, pp. 99-122 ; L.-H. Paquet, Cours publics sur le Droit public et l'Église (avril-mai 1877), ASQ, Journal du Séminaire, 2, pp. 652 et 654 et celles sur le droit naturel (hiver 1878), *Échos et glanures*, op. cit., pp. 231-250 ; sur les conférences de J.-S. Raymond à propos de la tolérance, de l'amour de la vérité et d'autres sujets, Y. Lamonde, « J.-S. Raymond », *DBC*, vol XI ; sur les cours de philosophie du Père Gravouille vers 1860, Louis Lalande « L'Union catholique », dans *Leurs profils, leurs gestes*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1933, p. 73.

² Université Laval. Sixième centenaire de Saint Thomas d'Aquin à Saint-Hyacinthe et à Québec, Québec, Typographie d'Augustin Côté et Cie, 1874, p. 4 et 43 ; R.P. Bourgeois au Supérieur du Séminaire de Québec, 19 janvier 1874, ASQ, Séminaire 73, n° 72.

³ *Le Courrier du Canada* des 4, 6 et 9 mars 1874 reproduit la lettre pastorale de M^{gr} Larocque à l'occasion de l'arrivée des Dominicains et du 6^e centenaire de la mort de saint Thomas d'Aquin ; voir aussi *Journal des Trois-Rivières*, 5 mars 1874.

⁴ *Mémoires* (extraits). Strictement confidentiel, Québec, / s. éd. /, 1891, p. 23.

⁵ /J.-S. Raymond/, *Entretien sur saint Thomas d'Aquin* à l'occasion du sixième centenaire célébré en son honneur, Saint-Hyacinthe, / s. éd. /, 1874, 45 p.

traditionaliste et à l'erreur rationaliste, « erreurs modernes » dont la nature et les conséquences avaient déjà été dénoncées dans le *Syllabus* de Pie IX ¹.

¹ *Université Laval op. cit.*, pp. 7-20 ; discours de l'abbé Bégin reproduit dans le *Journal de Québec*, 17 mars 1874, et publié en brochure en 1875. En lisant l'Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus* de 1864 (*Mandements... de Montréal, op. cit.*, 5, pp. 55-76 et *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 31 janvier et 3 février 1865) il est assez évident que cette identification et cette condamnation « d'erreurs modernes » aplanissent une restauration de vérités anciennes.

Le dominicain L.-Th. Bourgeois fait un discours sur « Saint Thomas d'Aquin et les nécessités religieuses du temps présent » :

Lorsque, à un moment donné de l'histoire d'un pays, la mémoire d'un homme illustre se trouve tout-à-coup mise en relief dans un éclat nouveau, on peut généralement reconnaître qu'il y a dans ses actes, ou dans les œuvres qu'il a produites, une secrète affinité avec certains besoins, certains aspirations de l'heure où se fait son apothéose... Mais lorsque celui dont la mémoire est ainsi glorifiée est un saint, lorsque évoqué d'un lointain passé où il semblait enseveli pour toujours, il se rajeunit par l'enthousiasme fervent de nombreux admirateurs, lorsque l'Église encourage la renaissance de son culte et de sa célébrité, non seulement on peut mais il *faut* affirmer, à ces signes, qu'il existe une correspondance intime entre le caractère de cet homme, la fonction qu'il a exercée ou les œuvres qu'il a mises à jour, et les nécessités religieuses de l'époque où sa gloire se renouvelle ¹.

On était « manifestement à une heure de restauration », à un « légitime retour » aux « âges du milieu » dont la signification et la fonction étaient encore cette alliance de la théologie et de la philosophie, cette soumission de la raison à la foi. De là, contre l'indifférence, la défection et le rationalisme cette « nécessité » qu'était la « conviction religieuse » militante ².

Il revenait enfin à l'abbé Louis-Honoré Paquet, de formation romaine aussi, de répéter « cet accord harmonieux et sublime, ce mariage ineffable de la raison et de la foi », d'évoquer cet « axe immobile de la vérité » et de déclarer « la supériorité du philosophe chrétien sur les maîtres de la science rationaliste ³ ».

L'encyclique Aeterni Patris (1879)

Le Canada français est bien à l'écoute de Rome depuis 1832 et surtout depuis 1848 et 1864. L'écho de Rome est bien entendu en 1874 et le message bien diffusé. À Rome, on en éprouve un « plaisir d'autant plus grand que l'écho est plus lointain et plus fidèle ⁴ ». Comme pour les encycliques romaines depuis 1860, le texte de

¹ *Ibid.*, p. 24.

² *Ibid.*, pp. 23-40 ; reproduit dans le *Journal de Québec*, 17 mars 1874.

³ *Ibid.*, pp. 43-53 ; reproduit dans le *Journal de Québec*, 17 mars 1874. Sur les fêtes, voir le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 7, 10 mars 1874 ; *Le Nouveau Monde*, 9 mars 1874 ; *Le Courrier du Canada*, 11, 30 mars, 8 avril 1874 ; *Le Journal des Trois-Rivières*, 12 mars 1874 ; E. Marquigny, « Le centenaire de Saint Thomas d'Aquin et nos futures universités catholiques », *Nouveau Monde*, 11 et 13 mars 1874 ; A. Plourde, *op. cit.*, I, pp. 164-175. Enfin, Th.-M.-O. Maurault, *St. Thomas d'Aquin*, discours au Séminaire de Nicolet le 27 juin 1876, Arthabaskaville, imprimerie de l'Union des Cantons de l'Est, 25 p. ; sur l'abbé Maurault, fonds Maurault, ASN et Georges Courchesne, « Notes sur l'abbé Thomas-Marie-Olivier Maurault (1839-1887) », *RSCHEC*, 8 (1943-1944), pp. 15-32, et, Douville, *op. cit.*, II, p. 31.

⁴ Selon les termes du Jésuite Cardella, directeur de la *Civiltà Cattolica*, *Annuaire de l'Université Laval*, (1873-1874), p. 56.

l'encyclique *Aeterni Patris* (4 août 1879) sur la philosophie chrétienne est reçu avec attention et diffusé dans les mandements diocésains et la presse catholique ¹.

¹ *Mandements de Saint-Hyacinthe*, 14 septembre 1879, Montréal, C.O. Beauchemin, 1880, vol. 6, pp. 77-109 ; *Mandements ... de Sherbrooke*, 28 octobre 1879, Sherbrooke, Imprimerie du Séminaire, 1886, pp. 57-60 et 1-31 ; *Mandements ... de Québec*, 10 novembre 1879, Québec, Imprimerie générale A Côté, 1890, vol. 6, pp. 183-299, *Mandements ... de Rimouski*, 10 novembre 1879, circulaire # 20, feuille volante ; *Mandements ... de Chicoutimi*, 10 novembre 1879, Chicoutimi, /s. éd., 1903/, pp. 76, 80-100 ; *Mandements ... de Trois-Rivières*, *op. cit.*, 20 décembre 1879, vol. III, circulaire # 88, pp. 300-301, 304-330. *Le Journal de Québec*, 30 août et 2 septembre 1879 ; le *Courrier du Canada*, 1-2 septembre 1879 ; le *Journal des Trois-Rivières*, 4 et 8 septembre 1879 ; le *Nouveau Monde*, 6 septembre 1879.

Roma locuta est : Rome avait parlé et d'un sujet connu à des auditeurs disposés. Rome ne condamnait pas une philosophie (Lamennais) ; Rome rendait officielle et universelle la restauration de la philosophie chrétienne et particulièrement de celle de saint Thomas d'Aquin. L'encyclique était reçue par une société presque unanimiste idéologiquement ; une Église hiérarchisée et pourvue en effectifs encadrait doctrinalement et idéologiquement environ depuis 1860 une culture (éducation, presse, associations, bibliothèques) confessionnalisée de part en part. Les collèges d'enseignement secondaire classique de plus en plus nombreux étaient aussi depuis 1860 à la recherche, à travers la Faculté des Arts de l'Université Laval, d'un consensus pédagogique. Dans l'enseignement de la philosophie, le besoin et la recherche d'une autorité étaient justifiés par la nécessité de dépasser l'impasse menaisienne et l'insatisfaction d'une philosophie éclectique encore rationaliste ; la « philosophie » inqualifiée et inqualifiable identifiée au rationalisme et aux Lumières devenait progressivement qualifiée, devenait une philosophie catholique. Il fallait dorénavant pour répliquer au rationalisme une philosophie qui remît la raison à sa place et qui dépassât le dualisme cartésien, la séparation. Il fallait pour répliquer aux Lumières une philosophie qui rétablît une autorité, une hiérarchie qui fît place à Dieu, à l'Église puis à l'homme.

« L'usage bien réglé de la philosophie » auquel fait allusion l'encyclique de Léon XIII correspondait à ce besoin et à cette montée d'une philosophie catholique. Le document évoquait les « circonstances », la « Malice du temps ». On avait aussi ici évoqué les « nécessités du temps présent ». L'encyclique soulignait la fonction démonstrative de la raison : démonstration de l'existence, de l'excellence, de la justice de Dieu ; les « auteurs » de cours et de manuels de philosophie consacraient à cette démonstration une bonne partie de la Métaphysique ou de la Théodicée. Il appartenait, selon Léon XIII, « aux sciences philosophiques de protéger religieusement les vérités divinement révélées, et de résister à l'audace de ceux qui les attaquent ¹ ». Ce langage de « joute religieuse », cette sémantique militaire et militante de l'« arsenal », des « armes » avaient été depuis 1850 ceux de conférenciers qui parlaient de philosophie, de « principes sûrs », de libéralisme, ceux des pédagogues qui s'adressaient aux finissants de collèges. La philosophie chrétienne, la raison bien réglée allaient mieux servir à la controverse et à l'apologétique.

En rappelant surtout « les fonctions de servante auprès des célestes sciences » de la philosophie et en proposant « d'unir donc l'étude de la philosophie avec la soumission à la foi chrétienne ² » Léon XIII faisait écho aux propos d'autorité d'un M. Granet, aux propos « d'alliance » de la foi et de la raison des abbés Désaulniers,

¹ *Lettre encyclique de N.T.S.P. Léon XIII sur la philosophie chrétienne*, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1957, p. 7, 14, 20.

² *Ibid.*, pp. 8-9.

Paquet, Bégin et du Père Bourgeois. Saint Thomas d'Aquin qui a « l'intelligence de tous « les Pères et Docteurs ¹ » était proposé comme autorité, comme orthodoxie :

... le grand Docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir. De plus en même temps qu'il distingue parfaitement, ainsi qu'il convient la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié (...) de telle sorte que la raison portée sur les ailes de saint Thomas, jusqu'au faite de l'intelligence humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine aspirer de la raison des secours plus nombreux ou plus puissants que ceux que saint Thomas lui a fournis ².

L'encyclique *Aeterni Patris* n'apportait pas un message nouveau ; en l'officialisant, elle allait plutôt le généraliser, le faire passer de l'extérieur à l'intérieur des murs des séminaires et des collèges.

Conclusions

Douze collèges-séminaires avaient été fondés de 1835 à 1879 et avaient dispensé l'enseignement des classes de Philosophie. Au Québec, l'enseignement de la Philosophie avait connu un réel changement d'échelle. Les élèves étaient plus nombreux. Les professeurs, relativement mieux formés ici ou en Europe, mieux informés par des voyages ou des lectures persistaient davantage dans leur enseignement et intervenaient parfois dans les affaires publiques. La croissance des collèges et des élèves de même qu'une certaine diversité de formation pédagogique des professeurs avaient de façon caractéristique, entraîné une diversité et dans les plans d'études et dans les auteurs de manuels suivis. On était passé, depuis le *Ratio Studiorum*, du *Traité* de Rollin à une diversité de plans d'études plutôt éphémères qu'allaient rendre progressivement homogènes après 1879 une Faculté des Arts et un baccalauréat.

La diversité des Cours de philosophie suivis n'empêcha pas, au plan du contenu, un consensus à propos des questions et des réponses essentielles en philosophie. L'eût-on toléré ? On cherchait à plusieurs une voie philosophique royale. De 1770 à 1835, les questions philosophiques de l'origine des idées, des critères de la certitude et de l'origine du pouvoir politique avaient été nouvelles et laissées irrésolues dans les *Institutiones* éclectiques de l'abbé Demers. La tentative menaisienne de fonder la certitude en abolissant la raison n'avait été retenue ni à Rome ni à Québec ni à Saint-Hyacinthe. Ce problème de la certitude et du statut de la raison allait être résolu de 1835 à 1879 : la certitude était certes possible parce que la raison trouvait dans la foi et son autorité et ses limites. « L'orgueilleuse raison » cartésienne, protestante et encyclopédique était dépassée : la philosophie

¹ *Ibid.*, pp. 10-15.

² *Ibid.*, p. 15.

des collèges et de l'Église revenait en-deçà de Descartes, revenait au Moyen Âge restaurable. La philosophie redevenait la servante (*ancilla theologiae*) de la théologie.

De même la question de l'origine des idées trouvait une solution autre que l'éclectisme de l'abbé Demers. Le problème cartésien de l'origine des idées, englobé dans la question plus générale de la connaissance, était résolu par un retour à la théorie aristotélicienne de la connaissance reprise par la philosophie médiévale. La formule *Nihil est in intellectu quid prius fuit in sensu* s'imposait au dualisme cartésien, à un système basé sur la séparation.

Si l'enseignement des *Cours* de philosophie évolue très peu en Métaphysique, il n'en est pas de même en Éthique. À une problématique plutôt indéterminée où les actes humains trouvent en Dieu le seul vrai bonheur les *Cours* substituent en Éthique une affirmation de la hiérarchie, une hiérarchie des « fins » où l'on pose la primauté du spirituel tout en posant celle de Dieu. À ce titre l'enseignement de la morale en philosophie dans les collèges constitue à la fois un renforcement et une articulation de la pensée ultramontaine de l'Église. Alors qu'on n'avait pas dans les *Cours* de philosophie avant 1835 opposé la société civile à une société religieuse, les « sociétés » sont bien hiérarchisées vers 1860. Parce que spirituelle dans certaines de ses dimensions, la société « familiale » précèdera dorénavant la société « civile » elle-même subordonnée à la société religieuse. L'État sera dans l'Église et non pas l'Église dans l'État. Le pouvoir vient de Dieu et non du peuple souverain. Conséquemment la monarchie même constitutionnelle est préférée à la république.

Il est devenu évident qu'entre 1835 et 1879 le collège-séminaire est dans l'Église, que sa vie *intra-muros* est la réplique de la vie *extra muros*, celle d'une société confessionnalisée et cléricalisée. Pour préparer à cette société comme le rappellent les discours de fin d'année, le collège-séminaire doit lui-même la reproduire. En ce sens l'enseignement de la philosophie n'y est pas fait seulement en privé ; il participe de cette société où l'on « philosophe publiquement » de plus en plus.

Ceux-là qui philosophent publiquement et surtout d'autres qui agissent assurent après 1860 le triomphe de l'Église militante sur le libéralisme, s'opposent à la « philosophie impie » tout en posant une « philosophie catholique » dans un contexte où « l'autorité » qui s'appelle Révélation, foi, Église, encadre aussi la philosophie et la raison. La philosophie n'est plus seulement la servante de la théologie elle-même servante de l'Église ; elle est devenue servante de l'Église.

Sans la compréhension de cette dialectique entre collège, Église et société, le culte extérieur témoigné à la restauration de saint Thomas d'Aquin et de la philosophie dont il fut le plus grand représentant ne peut prendre tout son sens. Ce culte est modestement rendu dans les collèges mêmes vers 1860 ; on y fête la saint

Thomas par des messes et des panégyriques dans les Académies. Les voyages à Rome de certains professeurs et de clercs, leurs lectures de même évidemment que l'utilisation d'auteurs de manuels philosophiques européens et romains avaient permis une évolution dans l'enseignement des questions essentielles de la philosophie et conséquemment aplani la voie à la restauration d'une nouvelle philosophie.

Depuis la fin de la décennie de 1850, professeurs et clercs « lecturent publiquement » sur l'autorité en philosophie et sur saint Thomas au moment même où l'Église canadienne-française se romanise. Le culte à saint Thomas s'extériorise. Les Dominicains, fils européens de Lacordaire, arrivés au Canada en 1873, y contribuent logiquement en 1874 par une « solennité inaccoutumée » et spectaculaire. En 1879, l'encyclique *Aeterni Patris* rejoint ici une société qui la reçoit normalement, c'est-à-dire comme une parole de Rome lue en chaire et comme une longue dépêche publiée dans les journaux catholiques. À ce déploiement de plus en plus spectaculaire depuis 1860 correspondra durant la décennie de 1880 une intégration pédagogique des directives philosophiques romaines.

Les collèges se mettront à saint Thomas, les professeurs iront à Rome.

Chapitre IV

Une philosophie de baccalauréat et de manuel 1879-1920)

Chapitre IV

Une philosophie de baccalauréat et de manuel (1879-1920)

[Retour à la table des matières](#)

« La simplicité antique disparaît ; le luxe devient une ruine pour les familles ; l'ivrognerie fait de nombreuses victimes ; la probité ne préside pas à toutes les transactions ; l'amour des richesses conduit à des spéculations, à des agiotages où la justice n'a pas toujours sa part ; l'honneur attaché à l'accomplissement du devoir n'est pas un sentiment qui ait conservé son empire dans tous les cœurs ; le patriotisme cède de temps à autre aux intérêts de l'ambition ou de la cupidité ... »

M^{gr} J.-S. Raymond (74 ans), « Entretien sur l'état actuel de la société », *Revue canadienne*, XX (1884), p. 666

« Celui qui sait bien son manuel de Philosophie ou de Théologie fait bonne figure parmi les docteurs de philosophie et de théologie »
Procès-verbaux des Conseils du Séminaire de Philosophie de Montréal, 19 septembre 1906.

La restauration d'une nouvelle philosophie, catholique, s'était progressivement opérée dans l'enseignement même par l'évolution de 1860 à 1879 des questions essentielles de la philosophie. Surtout cette restauration de la philosophie de saint Thomas d'Aquin s'était officialisée de façon ostentatoire à l'extérieur des collèges en 1874 et en 1879.

Phénomènes importants

De l'encyclique *Aeterni Patris* (1879) à la fondation d'une première Faculté de Philosophie à la nouvelle Université de Montréal dorénavant indépendante (1920) de Québec, l'enseignement de la philosophie dans les collèges et séminaires allait être marqué par trois phénomènes : la structuration du programme du baccalauréat en Philosophie de la Faculté des Arts de l'Université Laval d'ailleurs calqué sur le contenu de manuels successivement uniques, la formation de plus en plus poussée – *ad mentem Thomae et Romae* – des professeurs de Philosophie et l'ampleur de la « question sociale » dans une société en voie d'industrialisation et d'urbanisation.

De façon moins spectaculaire mais tout aussi efficace, le message de l'encyclique *Aeterni Patris*, bien appris à Rome par des professeurs de plus en plus nombreux à y séjourner, allait pénétrer dans les collèges, les classes, les manuels. Quant au second grand texte du pontificat de Léon XIII (*Rerum Novarum*, 1891) il connotait à un niveau plus général la confrontation entre des changements sociaux contemporains et une philosophie « médiévale » restaurée que les professeurs et les manuels de philosophie allaient devoir intégrer et expliquer. De là cette tradition, surtout après 1920, d'adaptation et d'application de la philosophie de saint Thomas aux temps modernes, à « l'actualité » nationale.

Ces « choses nouvelles » (« Rerum Novarum »)

Les « choses nouvelles » c'étaient bien sûr l'industrialisation et l'urbanisation. La « simplicité antique » s'estompait. L'industrialisation de la province de Québec ¹ après 1880 posait ici comme ailleurs la question non plus des relations entre serviteurs et maîtres (société « hérile » de la morale) mais des relations entre patrons et employés. L'obtention du droit d'association (1872) avait légalisé au Canada le mouvement de formation d'unions, d'associations ouvrières d'abord internationales et « neutres » auxquelles l'Église québécoise allait progressivement (1907-) opposer des associations ouvrières catholiques ².

¹ Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, Montréal, Fides (Histoire économique et sociale du Canada français), 1971, XXXVIII – 436 p. Compte tenu de la masse documentaire principalement journalistique et du nombre restreint d'études sur la période, l'analyse de l'évolution sociale est moins développée dans le présent chapitre.

² Fernand Harvey, *Aspects historiques du mouvement ouvrier au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal Express (Études d'Histoire du Québec, #6), 1973, 226 p.

La question du travail incluait aussi le droit à la grève et l'usage de ce droit ¹ phénomène dont l'ampleur allait affluer dans l'enseignement traditionnel de la morale, tout comme d'ailleurs la question du « salaire juste ». Face au « capital », l'enseignement de la morale allait devoir poser la question des monopoles. La « simplicité antique » s'était estompée devant les « transactions », « l'amour des richesses » et la « spéculation ».

Autre « chose nouvelle », l'urbanisation qui touche plus de la moitié de la population du Québec en 1921 (tableau III).

L'urbanisation allait confronter les professeurs de morale sociale à de nouveaux problèmes : position sociale nouvelle de la famille, sens du droit de propriété face à la spéculation foncière ², ravages de l'alcoolisme ³.

Tableau III : population urbaine et population rurale de la province de Québec, en pourcentage (1871-1951)

[Retour à la table des tableaux](#)

Année	% urbain	% rural
1871	22.82	77.18
1881	27.85	72.15
1891	33.57	66.43
1901	39.67	60.33
1911	48.20	51.80
1921	56.01	43.99
1931	63.10	36.90
1941	63.32	36.68
1951	67.28	32.72

Source : *Annuaire statistique du Québec*, 1953, p. 65, tableau 10.

¹ J. Hamelin, Paul Larocque et Jacques Rouillard, *Répertoire des grèves dans la province de Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Presses de l'École des Hautes Études commerciales, 1970, 168 p. ; Paul Larocque, « Les grèves », dans *Les travailleurs québécois (1851-1896)*, en collaboration, Montréal, PUQ (Histoire des travailleurs québécois, #2), pp. 113-150.

² Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, « Propriété foncière et Société à Montréal : une hypothèse », *RHAF*, 28, 1 (juin 1974), pp. 45-65.

³ Pour des aperçus sur les changements sociaux liés à l'urbanisation, voir Terry Copp, *Anatomy of Poverty. The condition of the working class in Montreal, 1897-1929*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, 172 p. ; Paul Larocque, « Aperçu de la condition ouvrière à Québec, 1896-1914 », *Labour / Le travailleur*, I (1976), pp. 122-138 ; Jacques Bernier, « La condition des travailleurs, 1851-1896 », *Les travailleurs québécois, op. cit.*, pp. 31-60 ; et de l'auteur du manuel classique de philosophie, Stanislas-Alfred Lortie, *Compositeur typographe au Québec*, (1903), Paris, Société d'économie sociale, 1904.

L'Église triomphante et la question sociale

Pour l'Église comme groupe de pouvoir dans la société la question sociale représentait en quelque sorte un nouveau « temporel », non réductible à la question politique. Il n'y avait plus que la société religieuse, il n'y avait plus que la société politique ou civile. Il y avait la société, industrialisée et urbanisée avec l'argent, l'union ouvrière, le cinéma, les débits de boisson, la mode, autant de secteurs de l'activité humaine neutres, à confessionnaliser, à encadrer. L'Église encadre d'abord la jeunesse puisque « le social prenait l'affiche dans les milieux des jeunes ¹ » en organisant dans les collèges l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française (1904). Elle encadre les associations ouvrières neutres et les confessionnalise, de la Fédération ouvrière mutuelle du Nord (1907) à la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada (1921). L'Église qui enseigne oriente ses membres vers l'étude de l'économie et de la science sociales : l'abbé Lortie organise ² la Société d'économie sociale et politique (1904-C. 1918), les Jésuites prennent en charge l'École Sociale Populaire (1911) et l'Œuvre des Tracts, des clercs et quelques laïcs inaugurent les Semaines Sociales du Canada (1920) et l'École des Sciences sociales (1920) de la nouvelle Université de Montréal puis celle (1932) de l'Université Laval de Québec ³.

Les rapports traditionnels de l'Église avec les autres groupes de pouvoir se modifièrent. Les défis ne venaient plus des notables de professions libérales ; ils venaient plutôt des liens à créer avec la classe ouvrière et ses leaders, avec le milieu des affaires, des commerçants, des voyageurs de commerce. Surtout l'industrialisation et l'urbanisation obligeaient à repenser les relations traditionnelles entre l'Église et l'État ; il n'y avait plus que l'éducation qui fût un domaine « mixte », encore que l'instruction technique relevait progressivement de l'État ; de façon nouvelle les domaines d'intervention de l'État (bien-être social, chômage) se multipliaient. C'est alors que l'Église précisa doctrinalement le « rôle supplétif » de l'État, variante de la primauté de l'Église sur l'État ⁴.

Pour répondre au défi de ces « choses nouvelles » l'Église dispose des structures, les paroisses dans les diocèses, dont trois sont nouveaux : Nicolet

¹ Lionel Groulx, *Mes Mémoires*, I (1878-1920), Montréal, Fides, 1970, p. 105.

² ASQ, fichier à Lortie et Société d'économie sociale et politique.

³ Marcel Fournier, « Les conflits de discipline : philosophie et sciences sociales au Québec, 1920-1960 », dans *La philosophie au Québec*, C. Panaccio et P.-A. Quintin (éds), Montréal, Bellarmin (L'univers de la philosophie, #5), 1976, pp. 207-236 ; du même auteur, « L'institutionnalisation des sciences sociales au Québec », *Sociologie et Sociétés*, V, 1 (mai 1973), pp. 27-59 ; Jean-Charles Falardeau, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *RS*, XV, 2-3 (mai-août 1974), pp. 135-166.

⁴ Louis-Adolphe Paquet, *Droit public de l'Église*, Québec, 1908-1915, 4 vol. ; Yvan Lamonde, *Louis-Adolphe Paquet*, Montréal, Fides (Classiques canadiens, #45), 1972, 87 p.

(1885), Valleyfield (1892) et Joliette (1904)¹. La croissance de ses effectifs – le nombre annuel moyen de nouveaux prêtres est de 109 de 1879 à 1920² – permet une évolution significative du rapport prêtre-habitants : 1/1834 en 1830, 1/1080 en 1850, 1/1510 en 1880³.

Le thomisme en théologie

Les structures et le nombre ne suffisent pas. La hiérarchie ecclésiastique prend acte du fait que la spécialisation du savoir suit la division du travail et la stratification de la société. Le Concile provincial de 1882 décrète :

Aux efforts des impies pour renverser et saper les bases de notre foi, il faut opposer les efforts de la science sacrée pour jeter à bas les échafaudages de ces hommes animés de mauvaises intuitions. Les études philosophiques et théologiques seront l'arsenal où nous trouverons des armes pour les combattre⁴.

M^{gr} L.-A. Paquet, « théologien national » écrit successivement à un futur philosophe national alors à Rome :

Hâtez-vous d'accumuler dans votre sac de voyage tous les trésors que vous êtes allé chercher à Rome : on vous dévalisera à votre retour⁵.

Travaillez-bien, armez-vous bien. Le Canada subit une évolution religieuse et sociale qui n'annonce rien de bon pour le Clergé et l'Église⁶.

Concrètement on fait des efforts, en vue de rehausser les études, pour retirer les étudiants en théologie « des collèges, des salles, des classes »⁷ et pour les retenir dans les Grands séminaires (graphique 3) diocésains et archidiocésains⁸ dont les professeurs reviennent de Rome. À la Faculté de Théologie de l'Université Laval on restaure officiellement à partir de 1884 le thomisme, « comme dans tous les

¹ Faut-il noter que la librairie qui vend aux écoles est catholique, que certaines bibliothèques urbaines sont « paroissiales », que l'Église a aussi sa presse, ses imprimeries ?

² L.-E. Hamelin, « Nombre annuel de nouveaux prêtres, Canada français (1600-1933) », *BRH*, 65, 2 (avril-juin 1959), pp. 39ss. et « Évolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec », *RS*, 2,2 (1961), pp. 189-242.

³ *Ibidem*.

⁴ « Decretum VIII, de studiis philosophicis », *Mandements ... de Montréal*, Montréal, Plinguet, 1887, vol. IX, pp. 422-423.

⁵ L.-A. Paquet à S.-A. Lortie, 10 juin 1892, ASQ, Séminaire 72, n° 41B.

⁶ L.-A. Paquet à S.-A. Lortie, 13 octobre 1892, ASQ, Séminaire 72, n° 41C.

⁷ L.-A. Paquet à S.-A. Lortie, 2 avril 1893, ASQ, Séminaire 72, n° 41D.

⁸ La moyenne annuelle d'immatriculations au Grand Séminaire de Montréal est de 95 de 1879 à 1920, *Grand Séminaire de Montréal ... op. cit.*, pp. 145 et suivantes, au Grand Séminaire de Québec la moyenne annuelle de nouveaux séminaristes admis est de 42, A. Gosselin, ASQ, Manuscrit 431, pp. 580-582.

Séminaires de Rome¹ ». Ce rehaussement des études² comprend aussi la fondation de scolasticats canadiens de certaines communautés religieuses : des Jésuites en 1882, des Dominicains en 1889, des Clercs de Sainte-Croix en 1900, par exemple³. À lui seul le développement du secteur universitaire, de responsabilité cléricale, témoigne déjà des besoins nouveaux de science en général et de science « sacrée » en particulier. La science « sacrée » se développe en fonction de la science « profane », celle qui a pour objet le temporel, le social, le matériel. Presque au moment de la fondation d'une seconde université de langue française, l'auteur d'une « *Theologia quebecensis* » peut écrire :

Nos manuels et nos programmes de philosophie s'améliorent. Nos cours théologiques se font plus amples, plus sérieux, et arment plus vigoureusement l'esprit de nos lévites. Dans nos collèges et nos universités, les études apologétiques prennent une plus large place. Elles fouillent plus soigneusement la pensée humaine, celle qui doute, celle qui erre, celle qui s'éloigne du bien et celle qui tend vers Dieu, et elles s'adaptent davantage aux besoins du temps⁴.

En théologie, en droit canon, en apologétique, sur les questions sociales et ouvrières, la bibliographie du clergé se constitue. Les corps professoraux universitaires alimentent des revues : *La Nouvelle-France* (1881), *Le Canada Français* (1888-1891) de l'Université Laval relayé par *La Nouvelle-France* (1902-1918) puis par *Le Canada Français* (1918-), la *Revue Canadienne* (1864-1922) puis la *Revue Trimestrielle Canadienne* (1914-) à Montréal ; *Le Rosaire* (1895-1914) puis la *Revue Dominicaine* (1915-1961) des Dominicains⁵. La familiarité du clergé savant québécois avec le « mouvement religieux », les « gloires thomistes », les revues (*Études*, *Revue thomiste*, *Revue de néoscholastique*) romains et européens y est évidente, de même que le souci de faire appel aux Jésuites, aux Franciscains, aux Dominicains. À partir de 1918, la vie universitaire à l'Université Laval justifie une « chronique » dans *Le Canada Français* en même temps que les recensions de productions québécoises se multiplient.

¹ Alphonse Lemieux et L.-A. Paquet, « Mémoire sur une question d'enseignement théologique », le, mars 1884, ASQ, Boîte 31 ; M^{sr} Taschereau à M. Trudelle, supérieur du Collège de Sainte-Anne, 18 avril 1884, cité dans W. Lebon, *op. cit.*, t. II, pp. 37-38, *Annuaire* de l'Université Laval (1884-1885), pp. VIII-XII.

² Pour un aperçu sommaire et ponctuel, Roland Litalien, *Le prêtre québécois à la fin du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1970, 219 p.

³ *Lettres du Bas-Canada* (S.J.), XI – 3-4 (septembre – décembre 1957) ; R.-M. Rouleau, « L'ouverture du Noviciat des Frères Prêcheurs au Canada », *Le Rosaire* (octobre 1898), pp. 288-294 ; Th. Bourgeois, « Les commencements de notre fondation dominicaine à Saint-Hyacinthe », *Le Rosaire* (octobre 1998), pp. 269-283.

⁴ L.-A. Paquet, « Notre foi » (1918), *Études et appréciations. Mélanges canadiens, Québec*, imprimerie franciscaine missionnaire, 1918, pp. 331-332.

⁵ On publie aussi des études dans *La Semaine religieuse de Montréal* (1883-) et *La Semaine religieuse de Québec* (1888-), publications officielles de ces diocèses ; l'*Annuaire de l'Université Laval* donne à partir de 1915-1916 les publications et les thèses publiées par les professeurs.

Les revues sont d'ailleurs souvent les premiers lieux de publication de textes suivis qui paraîtront sous forme de volume ou de textes de conférences savantes de professeurs et de clercs.

Graphique 3

[Retour à la table des graphiques](#)

Graphique 3
Admissions annuelles, Grand Séminaire de Québec (1879-1920)

Pourtant ce rehaussement des études ne semble pas déjà entraîner de querelles d'érudition ou de déviance doctrinale. La crise moderniste interprétée par M^{gr} L.-A. Paquet comme une nouvelle vague des novateurs du seizième siècle au vingtième et comme une opposition à la scolastique donne lieu à des mises en garde épiscopales et à une littérature explicative et préventive¹. Rien de plus.

¹ « Scolastique contre moderniste », *La Nouvelle-France*, IX (1910), pp. 350-354 ; L.-A. Paquet, / *Journal* /, 1904-1905, ASQ ; voir les articles, dans *La Nouvelle-France*, du dominicain Gonthier (1907 et 1908), du jésuite Tamisier (1909 et 1912), de Paul Blondel (1913 et 1914) ; « Circulaire au clergé de Trois-Rivières », 5 août 1907, 25 août 1914, 22 février 1924, *Mandements ... de Trois-Rivières*, *op. cit.* ; L. Groulx, *Mémoires*, *op. cit.*, t. I, pp. 131-133, 149-152. À propos du mouvement scotiste à l'égard du thomisme, L.-A. Paquet, / *Journal* /, 1904-05, 30 mars 1905, ASQ ne craint pas cette autre tentative de résurrection », et, la brève polémique entre l'abbé Arthur Robert et le franciscain Ignace-Marie à propos du volume du premier sur *l'Histoire de la philosophie* (1912) dans *Revue canadienne* (1912), pp. 145-150, 333-341.

En somme, les structures et les effectifs de l'Église lui permettent d'une part de faire face au changement social en investissant ce nouveau champ de ses institutions et d'autre part d'y avoir prise en développant à un rythme plus rapide le niveau d'enseignement universitaire y compris celui des « sciences sacrées ».

L'Église, l'éducation et la Faculté des Arts

L'éducation à tous les niveaux est transformée par l'industrialisation et l'urbanisation. La question de l'école de plus en plus nécessaire, obligatoire soulève des débats ¹. Les écoles techniques apparaissent officiellement en 1911. Le clergé et les frères développent des collèges commerciaux, parfois comme section de collèges classiques. Au niveau universitaire, les Facultés de Droit, de Médecine se développent tandis qu'on établit des grandes écoles spécialisées : Polytechnique, Hautes Études commerciales, écoles de foresterie et d'arpentage.

L'affiliation des collèges classiques à la Faculté des Arts de l'Université Laval de Québec témoigne encore du souci de rehaussement et d'uniformisation des études secondaires Classiques ². Le baccalauréat pour les élèves, les congrès

¹ L.-P. Audet, *op. cit.*, t. II, pp. 247-256.

² Vingt collèges du Québec et quatre de d'autres provinces canadiennes sont affiliés en 1920, le collège Sainte-Marie des Jésuites n'est pas affilié. Cinq collèges s'affilient en 1880 ; après 1920,

pédagogiques et les sessions de correction pour les professeurs, les *Annuaire*s respectifs des collèges contribuent à institutionnaliser davantage le collège. Le « bill des bacheliers » (1890) qui rend obligatoire la possession du baccalauréat pour accéder aux professions et aux facultés universitaires professionnelles délimite un nouveau seuil d'exigences.

C'est dans ce contexte nouveau qu'il faut analyser l'évolution de l'enseignement de la philosophie offert de 1879 à 1920 dans cinq nouveaux collèges : Lévis (1881), Valleyfield (1898), École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles (1909), Saint-Jean (1911) et Nominigüe-Mont-Laurier (1912).

Les professeurs de Philosophie

Deux cent douze (212) professeurs se succèdent de 1879 à 1920 à la tribune de la classe de Philosophie de vingt et un collèges. Ce changement d'échelle du nombre de professeurs de Philosophie s'explique par la croissance numérique même des collèges mais surtout par l'habitude que l'on prend dès avant 1900 d'assigner deux professeurs de Philosophie à l'enseignement de cette matière étendue sur deux années (tableau IV).

les collèges de la province ecclésiastique de Montréal seront affiliés à la nouvelle Faculté des Arts de l'Université de Montréal.

Au rythme de cinq collèges par décennie de 1879 à 1910, ce système s'implante en Philosophie Junior (1^{ère} année) et en Philosophie Senior (2^e année). Le plus souvent le professeur demeure dans la même classe sa carrière durant ; parfois il passe avec un groupe de Philosophie Junior à la Philosophie Senior, année du baccalauréat, et recommence avec un autre groupe.

Tableau IV : années d'établissement du régime du double professeur de philosophie, 21 collèges du Québec (1879-1920)

[Retour à la table des tableaux](#)

1881-1882	:	Rimouski
1882-1883	:	Québec
1884-1885	:	Sainte-Marie
1888-1889	:	Sainte-Anne
1889-1890	:	Joliette
1890-1891	:	Trois-Rivières
1891-1892	:	Séminaire de Philosophie Chicoutimi
1892-1893	:	Saint-Hyacinthe Lévis
1901-1902	:	Sherbrooke
1902-1903	:	Sainte-Thérèse
1903-1904	:	Saint-Laurent
1906-1907	:	Nicolet
1909-1910	:	École d'enseignement supérieur pour Jeunes Filles
1912-1913	:	L'Assomption
après 1920-1921	:	Bourget
		Valleyfield
		St-Jean
		Mont-Laurier
		/ Monnoir (qui a fermé vers 1910) /

Source : *Annuaire* des collèges.

Ces professeurs sont masculins (99% des cas), à l'exception de deux professeurs féminins, religieuses de l'École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles. Ils sont prêtres ordonnés, très rarement ecclésiastiques comme c'est le cas aux débuts des collèges de Chicoutimi et de Rimouski. Dans quinze des vingt et un collèges, les professeurs de Philosophie sont prêtres du clergé séculier. Le clergé régulier responsable d'enseignement de la Philosophie comprend les Sulpiciens (Séminaire de Philosophie), les Clercs de Sainte-Croix (Saint-Laurent), les Jésuites (Sainte-Marie), les Clercs de Saint-Viateur (Joliette et Bourget de Rigaud) et momentanément des Eudistes (Rimouski et Valleyfield). Tous les

professeurs enseignent la Philosophie dans un seul et même collège, à l'exception de trois d'entre eux ¹. La tâche du professeur de Philosophie se limite de plus en plus à la pédagogie plutôt qu'à l'administration ; il enseigne certes parfois la théologie au Grand Séminaire diocésain ou l'apologétique (rapports science-foi, raison-foi) en classe de Philosophie ou agit comme « modérateur » à l'Académie des élèves ; mais ses tâches multiples sont pédagogiques et convergentes.

Plus nombreux dans des collèges de différents diocèses et de différents ordres religieux d'un milieu tourné vers Rome les professeurs de Philosophie ont reçu de 1879 à 1920 une meilleure formation ou ont connu sinon un dépaysement à lui seul bénéfique. Quelques-uns ont obtenu la licence en Philosophie offerte, comme il sera précisé, par la Faculté des Arts de l'Université Laval à partir de 1892. Mais la nouveauté, c'est la traversée, le voyage à Rome. *Ite ad Roman, ite ad Thomam*. Le nouveau (1888) Collège canadien accueille ceux qui vont faire un doctorat soit en Théologie, soit en Droit canon, soit en Philosophie, soit dans deux ou dans les trois disciplines, à l'université de la Propagande avant 1910, à l'Angelicum après 1910 tout en suivant les conférences de l'Académie romaine saint Thomas d'Aquin. Le Collège canadien accueille de 1888 à 1920 une moyenne annuelle de 23,9 étudiants, connaissant sa grande période entre 1894 et 1900 (graphique 4). Exceptionnellement, on ira après Rome, à Louvain (A. Robert, S.-A. Lortie) ou à Fribourg (W. Lebon) chercher une formation « sociale » plus poussée.

Il est certain que presque la moitié (42,4% soit 90/212) des professeurs de Philosophie allèrent aux études en Europe, à Rome ; il est probable que plus de la moitié y séjournèrent ² si l'on tient compte de la tradition sulpicienne canadienne du séjour à Issy près de Paris et de la tradition des Jésuites d'aller compléter une formation dans l'une des maisons de la Compagnie.

Le récit romain de la « petite colonie » de « propagandistes » ³ est bien typique ⁴. Le plus souvent les étudiants font rapport à leur supérieur de collège sur

¹ P. E. Geoffroy, C.S.V., deux ans à Bourget, onze à Joliette ; L. Jenet, eudiste, deux ans à Rimouski, 3 ans à Valleyfield ; Y. Gauthier, eudiste, trois ans à Rimouski, un an à Valleyfield.

² 27. Appendice E : *Professeurs de Philosophie de collèges ayant étudié en Europe, principalement à Rome, 21 collèges du Québec (1879-1920)* ; il s'agit d'une liste non exhaustive.

³ L.-A. Paquet au Rév. M.-E. Méthot, supérieur, 21 avril 1881, ASQ Séminaire 29, n° 27F ; le même au même, 5 juin 1881, ASQ, Séminaire 29, n° 27G.

⁴ En plus des références déjà faites aux travaux de J. Hare et autres, voir la correspondance et/ou les journaux de voyage dans les fonds d'archives suivants, par exemple : ASQ, fonds L.-A. Paquet, S.-A. Lortie, H. Gouin, A. Lemieux, A. Robert, E. Nadeau ; ACSAP, fonds W. Lebon, E.-A. Richard, ASTR, fonds Arcand ; ASSH, fonds A. Balthasar ; Archives de la Société Historique du Saguenay, fonds Eugène Lapointe ; le « récit romain » est aussi populaire, sous pseudonyme, dans les journaux de collèges : L. / L. A. Paquet /, *L'abeille* (1880-1881) ; Jacques-Cœur / Eug. Lapointe /, *L'oiseau-mouche* (1895-1889) ; L. Groulx, *Mémoires*, op. cit., t. I.

l'état des « on dit » à Rome et au Vatican où affluent les querelles cléricales canadiennes et en second lieu sur l'état de leurs études : les exercices en Philosophie, les conférences de l'Académie romaine saint Thomas d'Aquin, les disputes théologiques, l'arrivée et le départ des « maîtres », les examens plus ou moins redoutables, la « chance » de pouvoir « suivre le mouvement de la littérature philosophique et théologique », la chasse aux textes des « commentaires » de Cajetan dont on trouve un exemplaire « mais tellement jauni par le temps, tellement rongé par les vers, tellement mutilé par les abréviations que seul un culte passionné pour la Somme expliquera à mes ancêtres l'usage que j'en ai fait ¹ ». La correspondance et les journaux de voyage au « centre du monde » témoignent aussi du culte voué à saint Thomas, « source si féconde et si pure » : allusions à la saint Thomas fêtée chaque année, « au bruit de la truelle et du marteau qui élèvent en ce moment un petit appendice à l'imprimerie du Collège, pour la réimpression des œuvres de St. Thomas ² », à une audience de Léon XIII qui murmure à l'abbé L.-A. Paquet : « Vous serez *Romain* maintenant, jusqu'à ce que vous redeveniez Canadien ³ ».

¹ L.-A. Paquet, *Souvenirs de Rome* (1879-1883), ASQ, fonds L.-A. Paquet, boîte 38, pp. 27-28.

² L.-A. Paquet au Rév. T.-E. Hamel, 4 mars 1880, ASQ, Séminaire 29, n° 27 ; voir aussi H.-A. Verreau, « Réimpression des oeuvres de saint Thomas », *Revue de Montréal* (juillet 1880), pp. 549-555.

³ L.-A. Paquet, *Souvenirs op. cit.*, p. 12.

Graphique 4

[Retour à la table des graphiques](#)

Graphique 4
Effectifs du Collège canadien à Rome (1888-1920).

Près d'une centaine de professeurs au moins étudient donc à Rome la « sainte doctrine » thomiste. Il s'agit bien d'une nouvelle génération de professeurs de Philosophie qui connaît et louange des maîtres¹, qui accède à un « milieu » académique et qui reproduira à son retour au Québec un nouveau milieu académique.

L'investissement dans une meilleure formation se traduit par une persistance plus forte dans l'enseignement de la Philosophie². Soixante-six (31.1%, 66/212) professeurs enseignent de six à vingt-cinq ans et plus ; trente-deux (15%, 32/212) entre dix et vingt ans ; trente-et-un (14.6%, 31/212) entre six et neuf ans. Le tiers des professeurs enseignent donc de 1879 à 1920 durant six ans et plus ; près du sixième entre dix et vingt ans.

¹ Par exemple les éloges de Lorenzelli, L'Épicière, Satolli, Cornoldi, Liberatore par L.-A. Paquet ; voir sa bibliographie dans Yvan Lamonde, *Louis-Adolphe Paquet, op. cit.*, pp. 17-19 ; A. Robert, « L'Institut supérieur de Philosophie de Louvain », *La Nouvelle-France* VI (1907), pp. 24-32, « S.E. le Cardinal Mercier », *Le Canada Français*, III (1920), pp. 200-207.

² Appendice F : *Persistance (n. d'années) des professeurs dans l'enseignement de la Philosophie, 21 collèges du Québec (1879-1920)*.

Abbé Émile Dubois *Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse* (1925), p. 219

Trente-six des soixante-six (54.5%) professeurs qui ont enseigné de six à vingt-cinq ans et plus ont étudié en Europe, à Rome. Mais c'est chez ceux (15%) qui ont enseigné entre dix et vingt ans que la corrélation entre la persistance et les études poussées est la plus évidente ; 68,7% (22/32) ont en effet étudié à Rome, alors que 38,7% de ceux (14.6%) qui ont enseigné entre six et neuf ans ont fait un séjour d'étude à Rome.

La corrélation entre la persistance dans l'enseignement et une formation plus poussée n'explique certes pas tout. La persistance est aussi compréhensible par la polyvalence fonctionnelle (enseignement de la théologie, de l'apologétique) du professeur de Philosophie, par une certaine émulation inter-collégiale et surtout par les exigences de stabilité du milieu pédagogique. Le professeur de collège participe aux congrès (1880, 1890, 1901, 1906, 1911, 1914, 1917, 1920 ...) ¹ en

¹ *Actes du Congrès de l'enseignement secondaire*, Québec, 1914, pp. 3-10-, *L'enseignement secondaire au Canada*, 1915- ; ASQ, fichier à « congrès » ; H. Provost, *Historique de la Faculté des Arts*, op. cit., index.

proposant des refontes ¹ et discutant de réformes (1880, 1890), aux corrections (dans son collège ou à Québec) des examens du baccalauréat, aux jurys du baccalauréat qui font rapport à partir de 1910 ou 1911 ².

Cette persistance et cette formation plus poussée permettent aussi la constitution d'un milieu académique pré-universitaire sans lequel les Facultés universitaires de Philosophie auraient vraisemblablement davantage tardé à apparaître. Des professeurs de Philosophie font non plus des « lectures » mais des conférences ³ souvent publiées dans des revues et même dans les *Annuaire*s des Universités. Des professeurs se distinguent par leurs publications : L.-A. Paquet, S.-A. Lortie, A. Robert, E. Lapointe, F.-A. Baillargé, W. Lebon, E. Hébert, L. Perrin, R.-M. Villeneuve, signes le plus souvent de leur présence dans les affaires publiques. M^{gr} L.-A. Paquet, restaurateur du thomisme au Québec, mais professeur de théologie et d'apologétique, est de tous les milieux ⁴. Les abbés Lortie ⁵, Hébert, Lapointe œuvrent surtout dans le domaine social.

Entre 1879 et 1920, le professorat de Philosophie dans les collèges connaît des changements quantitatifs et qualitatifs notables. Le nombre des professeurs (212) contribue déjà à créer un nouveau milieu ; de même le nombre de ceux qui vont étudier en Europe, à Rome surtout et qui persistent dans l'enseignement de la Philosophie. Infrastructure numérique, institutionnelle et production intellectuelle sont liées ; le milieu pédagogique (Faculté des Arts, congrès, corrections, jurys) facilite aussi la constitution d'un milieu philosophique (conférences, revues,

¹ *Propositions générales qui ont été formulées par différents professeurs des collèges affiliés en juin 1889* /s. 1, s. éd., 1889/, 26 p. Copie ASSH, boîte 40, n° 72 ; *Demandes faites par les différents collèges ...*, /s. 1, s. éd., 1901/, 19 p., copie ASSH, boîte 40, n° 70.

² Université Laval. *Rapport du jury du baccalauréat, Session de juin 1912*, Québec, Imprimerie l'Action Sociale Ltée, 1913, 24 p. ; autre rapport *en 1914 de 58 p.* ; voir ensuite *L'enseignement secondaire* (1915-1916), pp. 38-43, 260-263 ; (1917-1919), pp. 73-77 ; (1919-1920), pp. 441-446.

³ Elles portent sur saint Thomas, Léon XIII, les « maîtres~> philosophiques, le droit public, la foi et la science, le darwinisme ; ASQ, fichier à « conférences » ; *Annuaire*s de l'Université Laval (1880-), de l'Université Laval à Montréal (1901-) ; revues mentionnées plus haut ; *Université Laval. Conférences publiques 1900-1901*, Québec, Imprimerie L.-J. Demers, 1901, 385 p. ; *Université Laval. Conférences publiques 1901-1902*, Québec, Demers, 1902, 374 p.

⁴ Y. Lamonde, « Un almanach idéologique des années 1900-1929 : l'œuvre de M^{gr} L.-A. Paquet, théologien nationaliste », *Les idéologies au Canada Français*, en collaboration, Québec, PUL (Histoire et sociologie de la culture, #5), 1974, pp. 251-265.

⁵ Sur S.-A. Lortie, Élie-J. Auclair, « L'abbé S.-A. Lortie », *Semaine religieuse de Montréal*, 16 septembre 1912, pp. 190-195 ; E. Chartier, *Le Devoir*, 20 août 1912- ; Jules Dorion, *L'action sociale*, 20 août 1912 ; A. Robert, « L'abbé S.A. Lortie, *La Nouvelle-France*, XI (1912), pp. 417-421 ; *Semaine religieuse de Québec* (1912-1913), pp. 54-58, 212-214 ; L.-A. Paquet, « Éloge de M. L'abbé S.-A. Lortie », *Annuaire* de l'U. Laval, (1913-1914), pp. 166-173 repris dans *Discours et allocutions*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1915, pp. 297-299 ; H. Provost, *Le Séminaire de Québec. Documents et biographies*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, pp. 505-506 ; l'abbé Edmour Hébert publie à l'École Sociale Populaire deux tracts sur *L'Église et l'organisation ouvrière* (#41, 1915) et sur *Le socialisme* (#44-45, 1915).

volumes, interventions). Dans la tradition de l'enseignement philosophique au Québec, c'est l'ère des professeurs ... et des élèves au baccalauréat.

Les élèves

Dans les collèges, la masse des élèves croît de façon importante. Deux exemples à titre indicateur : la moyenne annuelle d'élèves en Philosophie au Séminaire de Québec pour les trois dernières années de la période (1918, 1919, 1920) est de 55,3 élèves ; elle était de 33,2 élèves de 1835 à 1879 ; au Séminaire de Trois-Rivières, la moyenne est de 18 élèves alors qu'elle était de 11.1 ¹.

De 1918 à 1920, les élèves de Philosophie représentent 12,1% du total des élèves de dix-huit collèges ; les finissants représentent 5,6% du total. Le tiers des collèges (6/18) a pour cette période une moyenne annuelle de plus de vingt élèves en Philosophie Senior (tableau V).

La passation du « bill des bacheliers » (1890) rendant obligatoire l'obtention du baccalauréat pour accéder aux facultés professionnelles eut des effets, semble-t-il, et sur la croissance et sur la persévérance des élèves en Philosophie. Une moyenne plus forte, après qu'avant 1894-1895, du nombre d'élèves dans les deux classes de Philosophie dans huit collèges sur dix indique une tendance (tableau VI).

De même le rapport des effectifs des élèves de Philosophie Senior sur ceux de Philosophie Junior, pour sept collèges, est-il plus élevé après qu'avant 1894-1895 (tableau VII), indiquant une persévérance à compléter le cours classique et la Philosophie vraisemblablement nouvelle, contrainte.

¹ « Tableau indiquant le nombre de professeurs, le total des élèves... » *Annuaire* de l'Université Laval (1918-1919), p. 61 ; (1919-1920), p. 64 ; (1920-1921), p. 62 ; graphiques 1 et 2.

**Tableau V : Nombre d'élèves en Philosophie Senior,
8 collèges du Québec (1918, 1919, 1920) ***[Retour à la table des tableaux](#)

Institution	1918	1919	1920	Moy.
Séminaire de Philosophie	70	65	55	63,3
Petit Séminaire de Québec	46	46	74	55,3
Petit Séminaire de St Hyacinthe	43	40	16	33
Petit Séminaire de Joliette	37	26	29	30,6
Petit Séminaire de Trois-Rivières	25	12	17	18
Petit Séminaire de Nicolet	22	18	29	23
Petit Séminaire de Sherbrooke	22	19	14	18,3
Collège de l'Assomption	18	23	23	21,3
Petit Séminaire de Ste Thérèse	18	18	20	18,6
Collège de Lévis	18	12	15	15
Collège de Ste Anne de la Pocatière	16	21	20	19
Collège Bourget	15	5	12	10,6
Petit Séminaire de Chicoutimi	12	21	17	16,6
Collège de St-Laurent	12	14	15	13,6
Petit Séminaire de Rimouski	10	14	9	11
Collège de St-Jean	5	9	6	6,6
Collège de Valleyfield	4	6	7	5,6
Petit Séminaire de Mont Laurier	2	7	0	3
Séminaire de Philosophie	70	65	55	63,3
Total :	415	376	378	
% sur total des élèves	$\frac{415}{6733} : 6,1\%$	$\frac{376}{6466} : 5,8\%$	$\frac{378}{7539} : 5,6\%$	Moy. 5.6%

* Ne comprend pas les élèves de l'École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles et du Collège Sainte-Marie

Source : *Annuaire* de l'Université Laval (1918-1919), p. 61 ; (1919-1920), p. 64 ; (1920-1921), p. 62.

Tableau VI : Nombre moyen d'élèves des deux classes de Philosophie avant et après 1894-1895, 10 sur 21 collèges dit Québec (1879-1920)

[Retour à la table des tableaux](#)

Collège		avant 1894-95	après 1894-95
1. Séminaire de Québec	(1878-80-)	54,3	73,3 (+ 19)
2. Séminaire de Philosophie	(1879-80-)	48,6	66,4 (+ 17,8)
3. Séminaire de Joliette	(1879-80-)	39,2	38,8 (- ,4)
4. Séminaire de Nicolet	(1886-87-)	29	46,4 (+ 17,4)
5. Collège de L'Assomption	(1884-85-)	31,7	38,4 (+ 6,7)
6. Séminaire de Ste-Thérèse	(1879-80-)	25,5	39,5 (+ 14)
7. Collège de Ste-Anne	(1887-88-)	18,1	35 (+ 16,9)
8. Séminaire de Trois-Rivières	(1881-82-)	28,6	24,3 (- 4,3)
9. Séminaire de Rimouski	(1879-80-)	15,8	18,1 (+ 2,3)
10. Séminaire de Chicoutimi	(1880-81-)	12,4	19,6 (+ 7,2)
Moy. :		30,3	39,9

Note : Il s'agit ici de collèges pour lesquels les données numériques sériées sont disponibles.

Source : *Annuaire* des collèges.

De 1879 à 1920 le bassin numérique des élèves en Philosophie croît en raison et de la croissance du nombre de collèges et de la nouvelle contrainte de persévérance que représente le bill des bacheliers. Les effets de cette croissance numérique des élèves sont perceptibles au plan du régime du double professeur (comparer tableaux IV et V), des exigences pédagogiques d'homogénéisation par le baccalauréat et du marché commercial pour des manuels (Lortie, Robert).

Une philosophie de baccalauréat et de manuel

On est loin de 1879 à 1920, des Traités des études de Rollin et de Batteux ou des plans d'études multiples, brefs et éphémères de la période de 1835 à 1879. Dorénavant le programme des études en Philosophie des collèges affiliés est unique, élaboré en fonction du baccalauréat et imprimé par la Faculté des Arts ¹. Il faut le préciser tout de suite : le programme des études en Philosophie de la Faculté des Arts est un décalque exact du contenu des manuels (Zigliara, Lortie)

¹ Université Laval. *Programme du Baccalauréat et de l'Inscription dans la Faculté des Arts ...* 1878 (2^e éd. ?), 1880 (3^e éd. ?), 1883 (4^e éd.), 1891 (5^e éd.), 1901 (6^e éd.), 1906 (7^e éd.), 1911 (8^e éd.), 1917 (9^e éd.), 1918 (10^e éd.), 1921 (12^e éd.), *Annuaire* de l'U. Laval, (1918-1919-).

successivement suivis¹. Le Programme ordonne, pour l'enseignement et pour l'examen du baccalauréat, le contenu traditionnel des parties de la philosophie sous trois (1880-), puis (1891-) sous deux « catégories » de questions : 1) « Définition. Division et définition des principaux membres. Exemples, s'ils sont possibles », c'est-à-dire les termes généraux de la philosophie ; 2) encore « définition avec exemples s'ils sont possibles », celle d'à peu près tout terme philosophique² et, 3) démonstration de « thèses » et lorsqu'il s'agit d'un « système », exposition puis démonstration de sa vérité ou de sa fausseté. À partir du congrès de 1891, on ne garde dans le programme que la deuxième et la troisième catégorie et l'accent est mis sur les « thèses » à prouver³.

Tableau VII : Pourcentage, moyenne des effectifs totaux des élèves de Philosophie Senior sur ceux des élèves de Philosophie Junior, avant et après 1894-1895, 7 collèges du Québec (1879-1920)

[Retour à la table des tableaux](#)

Collège		Avant 1894-95	Après 1894-95
Ste-Anne	(1887-88-)	57/ 60 : 95%	433/ 513 : 84,4%
Rimouski	(1879-80-)	54/ 86 : 62,7%	234/ 256 : 91,4%
Chicoutimi	(1880-81-)	83/ 91 : 91,2%	253/ 277 : 91,3%
Joliette	(1882-83-)	215/ 294 : 73,1%	498/ 550 : 90,5%
Trois-Rivières	(1881-82-)	163/ 210 : 77,6%	297/ 360 : 82,5%
Québec	(1880-81-)	315/ 446 : 70,6%	901/ 1080 : 83,4%
Nicolet	(1886-87-)	92/ 140 : 5,7%	5551/ 700 : 79,2%

Source : *Annuaire*s des collèges.

Le programme est unique mais il évolue au rythme des manuels et des congrès pédagogiques. L'enseignement philosophique est modifié davantage lors de

¹ Comparer les contenus des manuels et les questions des « parties » de la philosophie au programme ; O.-E. Mathieu, « Préface » à S.-A. Lortie, *Elementa philosophiae christianae ad mentem S. Thomae Aquinatis exposita*, Québec, L'Action sociale Ltée, 1910-1910 ; note (*Programme...*, 1901-) sur la non-nécessité de suivre l'auteur par contre « généralement » suivi.

² L'importance de la « définition » perceptible dans les manuels donne lieu à une certaine littérature : *Synopsis definitiorum philosophicarum ad programma lavallense. Digesta*, / Nicolet, Séminaire /, 1883, 71 p. ; *Synopsis : definitiorum philosophicarum ad programma lavallense. Digesta.*, Montréal, C.O. Beauchemin, 1895, 80 p. ; voir aussi A. Fauteux, *Vocabulaire de philosophie, /1893-1895/, ASSM*.

³ Les thèses, imprimées « en capitales » dans le *Programme* (1891-), donnent lieu à une littérature très importante ; voir la bibliographie. De fait, les « thèses » de Lortie avant 1910 constituent en quelque sorte une préparation à son manuel, voir à ce sujet aux ASQ le fonds des manuscrits de Lortie, particulièrement, / Thèses philosophiques, 1896 /, 204 p. M-894-, des collèges (*Annuaire*s du Collège de Sainte-Anne, 1906-1907) utilisent le Zigliara et les thèses de Lortie dans l'enseignement.

certain congrès. Celui de 1880, le premier, fait adopter le manuel de Zigliara et structure le programme en fonction du manuel ¹ ; celui de 1891 réinstalle avec fermeté le latin ² et inaugure la tradition des « thèses » pour le baccalauréat ³ ; ceux de 1901 et de 1906 soulèvent déjà le projet d'un nouveau manuel pour remplacer le Zigliara et la question d'introduire l'histoire de la philosophie ⁴. Le programme des études est synonyme de contenu des manuels et axé sur l'examen du baccalauréat, institution qui prévaudra jusqu'après la seconde guerre.

¹ Comparer l'édition de 1880 du *Programme* à celle de 1878 ; ASQ, Université 99, n° 47 a, concernant un « comité de philosophie » de 1880.

² « Le latin et la philosophie », *Revue ecclésiastique* / de Valleyfield /, I, 3 (15 octobre 1896), pp. 65-67 concernant une lettre de Léon XIII à ce sujet ; *La Vérité*, 5 juillet 1902 ; A. Robert, « Langue latine et philosophie », *L'enseignement secondaire*, II (1917-1919), pp. 161-170 où l'auteur justifie le latin par l'idée du maintien de la « culture latine » au pays, l'état de fait du latin comme langue de l'Église qui n'est pas « à la merci des dialectes nationaux », par l'origine du français et par l'utilité pour l'étude de la théologie.

³ *Propositions générales* ... juin 1889, *op. cit.*

⁴ *Demandes faites* ... juin 1901, *op. cit.* ; L.-A. Paquet (Rome) à M^{gr} O.-E. Mathieu, 1 mai 1906, ASQ, Université 168, n° 13E ; L.-A. Paquet, *Journal* (1911-1913), 25 avril 1912, ASQ.

« *Ignorantissimus*, Hourra pour Mercier, O Jean Frémis, *Jamdudum*, A bas la ratatouille, *S. Joseph est mea lux*, *Nationalispurus*, Boum Boum, *Spes Unica* », ces quelques pseudonymes de copies constituèrent sans doute pour les élèves le seul aspect attrayant du baccalauréat qui devient véritablement une institution après 1880 et une obligation après le bill des bacheliers ! Il s'agit toujours de ce baccalauréat après la Philosophie Senior qui comprend un examen sur l'ensemble de la matière de la philosophie et un examen en sciences, et qu'il faut distinguer aussi du baccalauréat de Rhétorique. Les questions ¹ prises dans l'ensemble des « parties » du programme de la Philosophie sont choisies par le ou les professeurs de Philosophie d'un collège (tableau VIII) différent chaque année, sauf qu'à partir de 1892-1893 les questions en Logique et en Morale proviennent d'un collège et les questions en Métaphysique d'un autre collège.

Tableau VIII : Fréquence de la provenance des questions dit baccalauréat en Philosophie de la Faculté des Arts, 17 collèges du Québec, (1879-1920)

[Retour à la table des tableaux](#)

Nicolet	6 fois	Valleyfield	3
Joliette	6	Sherbrooke	3
Ste-Thérèse	6	Mont-Laurier	2
Québec	5	Rimouski	1
Lévis	5	L'Assomption	1
Chicoutimi	5	Montréal	1
Ste-Anne	4	St-Laurent	1
St-Hyacinthe	4	Trois-Rivières	1
Bourget	3		

Source : *Annuaire* de l'Université Laval (1879-1920)

Elles sont logiquement formulées (1882-1883-) d'après les « catégories » du programme et sont énoncées en latin à partir de 1892-1893. Alors l'élève, dans le secret de son pseudonyme identifiable par le Collège, définit des termes, expose, démontre et réfute des « thèses » et des « systèmes ».

La correction des copies se fait ensuite dans les collèges, puis à la Faculté des Arts à Québec ². Les rapports des jurys de correction ¹ se suivent et se ressemblent

¹ Voir *Annuaire* de l'Université Laval ... (1879-1920) pour la liste annuelle des questions du baccalauréat de Philosophie ; la masse des dossiers des participants et des annotations se trouve aux AUL, 49/5/1/1.

² Il n'a pas été possible de dater précisément l'établissement de chacun de ces modes de correction. La correction se fit-elle dans les collèges chaque année et à Québec à l'année décennale des Congrès ? Qu'advint-il lorsque les congrès ne furent plus décennaux (1906-) ou

quant à leurs remarques : manque de clarté et de précision. « lapalissades » dans la définition des termes, l'exposé des questions (*status questionis*) et la démonstration des thèses, latin insatisfaisant ressemblant plus à la « langue algonquine », effort de mémoire plus que de raisonnement, formation de « bacheliers » plus que de « philosophes ».

Un prix de philosophie au collège de Lévis en 1888-1889
Annuaire du Collège de Lévis (1888-1889), p. 53

quinquennaux (1914-) ? On sait par ailleurs que la correction se fait à Québec à partir de 1910 ou 1911 ; H. Provost, *Historique ...*, *op. cit.*, p. 33.

¹ L.-A. Paquet au Rév. T.-E. Hamel, 4 mars 1880, ASQ, Séminaire 29, n° 27 ; voir aussi H.-A. Verreau, « Réimpression des oeuvres de saint Thomas », *Revue de Montréal* (juillet 1880), pp. 549-555.

Le baccalauréat n'est pas la seule cause d'émulation. Le Prix du Prince de Galles ouvert aux candidats qui conservent au moins les 4/5 de la somme des points aux examens du baccalauréat comporte un examen spécial en Philosophie portant aussi sur la matière du manuel ¹.

Le Prix du Prince de Galles semble relayé à partir de 1916 par un concours inter-collégial auquel une majorité de collèges participent et qui exige des concurrents de Philosophie Junior et de Philosophie Senior une dissertation portant sur la matière du programme ².

En résumé, le programme des études en Philosophie connaît de 1879 à 1920 sa première structuration et conséquemment sa première grande uniformisation après une période (1835-1879) d'assez grande diversité. L'uniformisation de l'enseignement philosophique dans les collèges tient essentiellement à l'unicité à peu près absolue du manuel dont le programme de la Faculté des Arts n'est qu'une synopsis. Dans un tel régime, les congrès n'ont porté et ne pouvaient porter que sur l'adoption ou le changement d'un manuel, que sur la langue de l'enseignement (insistance sur le latin). Quant au baccalauréat qui obligeait à la fin de Philosophie Senior à la classique « repasse » de la matière du manuel, il accentuait encore par les questions typiques par « catégories » et par les nécessités de la correction à Québec l'uniformisation de cette philosophie de « bacheliers » qui se souvinrent de certaines thèses latines comme de certains passages de La Fontaine.

La philosophie dans la Faculté des Arts : la licence, le doctorat

Avant d'étudier plus précisément ce que fut l'enseignement dans la classe même de Philosophie, ce que furent pour les élèves ces années de préparation au « bac », il convient d'achever l'analyse des rapports entre la Faculté des Arts et le développement de l'enseignement de la philosophie au niveau « universitaire » ; car ce sera ce modeste développement institutionnel ajouté à la formation européenne de certains professeurs qui rendra possible l'ouverture du niveau proprement universitaire en philosophie après 1920 et surtout après l'encyclique *Deus Scientiarum*.

Il faut préciser tout de suite que la Faculté des Arts (1887) de l'Université Laval à Montréal a, avant 1920, une « existence plus nominale que réelle » ³. Elle

¹ Sur les conditions et questions, *Annuaire* de l'Université Laval (1879-) ; voir H. Provost, *op. cit.*, pp. 8, 22, 42, 47, 52, 68-69.

² Règlements dans *L'enseignement secondaire*. I (1915-1916), pp. 47-48, 92-94 ; sujets et textes primés, *Ibidem*, pp. 137-139, 162-165, 189-191 ; II (1915-1917), pp. 112-115, 228-229, 263-267 ; III (1919-1920), pp. 193, 317-321, 404-407, 426-427.

³ *Annuaire* de l'Université Laval à Montréal (1903-1904), p. 59.

annonce un corps professoral en Philosophie ¹ qui n'enseigne pas. Les activités de cette Faculté se limitent à des conférences sur la littérature française, l'esthétique, le droit publié (abbé P. Perrier) et l'économie sociale et politique (Édouard Montpetit) ².

À Québec, les professeurs de philosophie de la Faculté des Arts ³ qui ont presque tous (7/9) étudié en Europe sont ceux du Séminaire de Québec ; le professorat de Philosophie à la Faculté des Arts est essentiellement l'affaire de M^{gr} O.-E. Mathieu ⁴ qui y « enseigne » durant trente-quatre ans (1878-1911) et de l'abbé Arthur Robert ⁵ qui y « enseigne » durant seize ans (1905-1920).

En Philosophie les élèves de la Faculté des Arts sont ceux de la classe de Philosophie du Séminaire de Québec ; de 1882 à 1919, des cent un (101) licenciés en Philosophie de la Faculté des Arts, quatre-vingt-onze (soit 90%) seront de Québec ⁶. Ils auront satisfait à des règlements et à un programme édictés en 1892-1893 ⁷ mentionnés (1901) puis précisés (1906) dans le Programme du baccalauréat de la Faculté des Arts ⁸. La licence est non pas une nouvelle scolarité mais un examen (oral et écrit) portant sur des thèses et auquel sont admissibles les étudiants ayant conservé les deux tiers des points au baccalauréat de Philosophie. Ce furent le plus souvent des « séminaristes », des étudiants en théologie – d'ailleurs futurs étudiants à Rome et professeurs de Philosophie – qui soutinrent oralement ou par écrit des thèses qui ne furent sensiblement pas plus élaborées que celles du baccalauréat qu'à partir de 1918.

Quant au doctorat en philosophie, il fut honorifique, reconnaissant quelquefois des doctorats acquis à l'étranger. Ce n'est qu'en décembre 1918 que le Conseil de l'Université précise les conditions d'obtention d'un doctorat en Philosophie qui ne sont effectives qu'à la fondation (1926) de l'École supérieure de Philosophie ⁹. Il n'en demeure pas moins qu'un certain nombre de professeurs de Philosophie (Perrin, Gauthier, Pinault, Hébert, Archambault) de la future Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal (1921) et (Robert, Lebon et autres) de la

¹ Appendice G : *Professeurs de Philosophie, Faculté des Arts, Université Laval, Québec (1859, 1871-1920)*, et *Professeurs de Philosophie, Faculté des Arts, Université Laval à Montréal (1887-1920)*.

² *Annuaire* de l'Université Laval (1887-1901), *Annuaire* de l'Université Laval à Montréal (1901-1902-)

³ Voir Appendice G.

⁴ Fonds O. E. Mathieu, ASQ.

⁵ Fonds A. Robert, ASQ.

⁶ *Annuaire*. de l'Université Laval (1911-1912), pp. 105-106 ; (1915-1916), p. 100-101. (1920-1921), pp. 218-219.

⁷ H. Provost, *op. cit.*, pp. 51-52, 62.

⁸ Aussi dans *l'Annuaire* de l'Université Laval (1918-1919-).

⁹ H. Provost, *op. cit.*, pp. 52-62 ; *Annuaire* de l'Université Laval (1911-1912), p. 108.

future École Supérieure de Philosophie de l'Université Laval¹ passeront directement du collège, de la Faculté des Arts au niveau proprement universitaire.

La licence en Philosophie de la Faculté des Arts fut un baccalauréat spécialisé en Philosophie destiné le plus souvent aux « grands séminaristes » en instance de départ pour des études à l'étranger.

La classe de philosophie

L'élève en Philosophie avait donc deux ans pour parcourir son manuel d'une couverture à l'autre et se préparer au « grand jour », au baccalauréat. En classe, encore loin de l'énervement du « bac », l'élève voyait d'abord la Logique puis une partie (ontologie) de la Métaphysique en Philosophie Junior, en première année ; en septembre suivant il achevait en Philosophie Senior la Métaphysique (Psychologie, Théodicée), voyait la morale et consacrait presque le dernier trimestre à la repasse du programme du baccalauréat, i.e. à la repasse du manuel².

L'élève s'adonne toujours à l'argumentation orale en classe ; mais la mode pédagogique est dorénavant à la dissertation française puis latine, hebdomadaire

¹ *Annuaire* de l'Université de Montréal (1920-1921), pp. 267-268 ; (1921-1922), pp. 90-98. *Annuaire* de l'Université Laval (1926-1927), pp. 158-160.

² *Annuaire* des collèges ; Programme des Études 1889, 1912, Archives du Séminaire de Chicoutimi, (ASC), C-2--124, pp. 1-2, 89-98 ; *Annuaire* de l'Université Laval, (1918-1919-).

et/ou mensuelle¹ qu'on pratique aussi en dehors de la classe, à l'Académie², dans le journal du Collège³, dans les concours inter-collégiaux après 1916.

Salle d'étude, Séminaire de Rimouski (1906)

Annuaire du Séminaire de Rimouski (1906-1907), p. 24

Rythmée par l'étude des « parties » de la philosophie, les dissertations hebdomadaires, mensuelles et trimestrielles, les repasses en Philosophie Senior, la vie philosophique des classes l'est aussi par des fêtes et des « solennités ». Le 7 mars est « sacré » ; on fête saint Thomas d'Aquin par des conférences, des disputes philosophiques, une messe avec sermon par le professeur de Philosophie et chant des élèves, des vêpres, une fête champêtre avec « toasts » au Docteur Angélique. Conséquents avec ce qui leur est enseigné en Morale, les élèves « rendent un culte extérieur » au saint, au patron (1881-) des Écoles catholiques⁴. Autre solennité :

¹ *Annuaire*s.

² Par exemple, Archives de la Société Saint-Dominique, ASC, 23 décembre 1880, 27 mai 1881, novembre 1883, 19 avril 1884, 27 octobre 1884, 1889 ; Cahiers de l'Académie (1890-), Archives du Séminaire de Sainte-Thérèse, Cahiers d'honneur, Académie St-Thomas (1870-1920), ACSAP ; Cercle St-Thomas d'Aquin (1893-), Archives du Séminaire de Valleyfield ; Académie St-François-Xavier (1862-). ACA, Académie St-Ignace (1874-1905), Archives du Collège Bourget ; Académie St-Étienne (1869-), Archives du Séminaire de Joliette. Enfin les *Annuaire*s de collèges font rapport, parfois détaillé, des activités annuelles de l'Académie.

³ Par exemple dans *L'étudiant* (1885-1892) à Joliette, les *Annales térésiennes* (1885-1886, p. 80-82) à Sainte-Thérèse, *L'oiseau-mouche* et *L'Alma mater* à Chicoutimi ; dissertations publiées dans *l'Enseignement secondaire II* (1917-1919), pp. 87-90, 112-115, 228-229, 315-318 ; voir enfin A. Robert, « De la dissertation philosophique », *Ibidem I* (1915-1917), pp. 209-216.

⁴ « Annales » ou « éphémérides » des *Annuaire*s de collèges ; ASQ, *Journal* du Séminaire III, pp. 151-152, 255 ; L.-A. Paquet à S.-A. Lortie, 10 mars 1892, ASQ, Séminaire 72, n° 41A, L.-A. Paquet, *Journal* (1911-1913), 7 mars 1912, ASQ qui déplore le désintéressement à l'égard de la

la distribution des prix où le traditionnel discours philosophique connaît un déclin au profit de l'énumération des prix et des « accessits », dont ceux de philosophie attribués pour l'excellence en Philosophie, et pour l'argumentation et la dissertation. On assiste de 1979 à 1920 à une prolifération de prix spéciaux et de « médailles » en Philosophie qui traduisent encore le culte voué à saint Thomas, au Pape (Léon XIII) du thomisme ou à l'auteur du manuel thomiste ¹.

Mais le symbole quotidien de la philosophie pour l'élève, c'était bien le manuel, le « Zig » ou le « Lortie » qu'il manipulait. C'était aussi le symbole du professeur qui pouvait se permettre quelques envolées en dehors du manuel, mais qui devait revenir au baccalauréat, i.e. au manuel.

Le manuel de philosophie de Zigliara.

L'examen du baccalauréat c'était le programme du baccalauréat. Le programme du baccalauréat, c'était la table des matières de « l'auteur », du manuel. Celui qui savait son manuel faisait bonne figure... C'est dire l'importance du manuel, qui contrairement à la période 1835-1879, est à peu près unique de 1879 à 1920. C'est d'abord (1880 à c. 1909) la *Summa philosophica* de Zigliara, puis les *Elementa philosophiae christianae* de Lortie.

L'adoption de l'ouvrage de M^{gr} Zigliara coïncide précisément avec la réorganisation du baccalauréat au premier congrès pédagogique de 1880. Au programme unique il fallait un « auteur » philosophique unique. Un comité recommande l'adoption de cet « auteur thomiste » ² et progressivement les collèges affiliés suivent la recommandation ³.

Si Thomas ; Comptes rendus des Conseils, ASSM, III, p. 223, 328 ; La saint Thomas, Archives du Collège Saint-Laurent, ID 684 ; O. E. Mathieu, « Saint Thomas d'Aquin », *Annuaire* de l'Université Laval (1881-1882), pp. 53-68.

¹ Prix Léon XIII (Joliette, L'Assomption, Ste-Anne, Rimouski), Zigliara (Sherbrooke) ; *Annuaire* de collèges.

² ASQ, Université 99, n° 47A. Une analyse indicative de *Catalogues* de bibliothèques et de librairies dont on trouvera la liste en bibliographie permet de constater la disponibilité de certains autres « auteurs » (Cardinal Mercier, Castelein, Fonsegrive, Farges-Barbedette) auxquels le professeur pouvait recourir ; voir surtout A Robert, *Catalogues pour bibliothèques de classe. Philosophie*, (Montréal, 1915).

³ Séminaire de Québec, de Chicoutimi, de Nicolet (1880-), L'Assomption (1882-), St-Laurent (1886-), Ste-Anne (1892-) Trois-Rivières et Ste-Thérèse (1898-) St-Hyacinthe (1900-) Valleyfield (1903-), Bourget (1904-) Rimouski (1906 ?-) ; le Séminaire de Philosophie utilise avec le Zigliara le manuel de Vallet (avant 1903) et celui de Farges-Barbedette (après 1903) ; ce dernier est aussi utilisé avec le Zigliara à Valleyfield (1906-). D'après les *Annuaire*s et sources diverses, M^{gr} Zigliara s'en dit flatté, ASQ, 15 mai 1983, Séminaire 54, n° 48. Le manuel de Jouin est utilisé au Collège Sainte-Marie (1898) et de St-Laurent (1881-1896).

L'ouvrage de M^{gr} Zigliara ¹ est à l'enseigne d'Aristote et de saint Thomas (« Summa ») ; de présentation scolastique, il utilise assez abondamment les encycliques papales (*Syllabus*) comme documents doctrinaux. De nouvelles divisions sont introduites en Logique : les lois du raisonnement sont groupées dans la « dialectique » et les critères de certitude dans la « critique ». On est loin de Descartes, on est loin de Lamennais : les critères de certitude sont nombreux et servent à la réfutation, nouvelle, de l'idéalisme allemand ². Autre nouveauté en Logique : une classification des critères de certitude et des sciences dominée par la Théologie. L'enseignement connaît peu d'innovation dans la traditionnelle métaphysique des « causes », à l'exception d'un nouvel intérêt pour la cosmologie (Dieu = fin de la création) et d'une importance remarquable accordée à la « psychologie » (espèces de vies, origine de l'âme, son union au corps).

En morale le contenu s'est davantage modifié, toujours marqué, toutefois de part en part, par la question libérale ultramontaine des relations entre le spirituel et le temporel, entre l'Église et l'État. Mais l'on voit Zigliara insister de plus en plus sur la question du droit naturel et de la « loi naturelle », notion fondamentale dans la restauration du thomisme. Cette notion d'une ordonnance divine de la création raisonnable vers sa fin dernière qui régit globalement les rapports entre Dieu et l'homme, entre le spirituel et le temporel, entre l'âme et le corps deviendra le point d'achoppement de l'orthodoxie thomiste. On verra ainsi M^{gr} L.-A. Paquet refaire en 1917 « l'histoire de l'enseignement philosophique canadien » à la lumière de cette notion de loi naturelle, d'ordre surnaturel et naturel ³.

Le « droit individuel » qui prime sur le « droit social » – sans toutefois que les « devoirs » perdent leur priorité – comprend toujours les devoirs de l'individu à l'égard de Dieu (la religion, essentielle, étant le fondement des autres devoirs), de lui-même ⁴ et des autres hommes.

Le « droit social » décrit les différents types de sociétés. Dans la *Somme* de Zigliara, la société domestique (famille, parents) et la société hérile (maîtres-serviteurs) sont encore peu marquées par l'industrialisation et l'urbanisation ⁵. Les dimensions traditionnellement importantes de la « société civile » sont toujours les mêmes : origine non-contractuelle (contre Rousseau), source divine et non pas populaire de l'autorité, privilège de la monarchie tempérée. Mais nouveauté, le

¹ *Summa philosophica ad usum scholarum*, Paris, Gabriel Beauchesne et Cie, 1905 (14^e éd., 1^{ère} ; 1876), 3 vol.

² *Ibid.*, vol. I, pp. 9-181 (dialectique), pp. 181-309 (critique).

³ « Coup d'œil sur l'histoire de l'enseignement philosophique canadien », dans Y. Lamonde, *Historiographie*, op. cit., pp. 57, 66-70 ; voir aussi son *Droit public de l'Église*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1908-1915, 4 vol. ; Zigliara, op. cit., vol. III, pp. 5-185. Je remercie Pierre Thibault de ses remarques au sujet de cette question.

⁴ Inclut une défense, contre Proudhon et Fourier, du droit de propriété ; vol. III, pp. 162-171.

⁵ *Ibid.*, III, pp. 185-215, 216-217.

manuel insiste sur la nécessité d'une autorité tout en spécifiant les niveaux du pouvoir (législatif, exécutif, judiciaire) politique donnant une autre fois à l'ouvrage son ton « juridique »¹. Un quatrième et dernier chapitre énonce longuement les dimensions de la « société religieuse » conférant à l'ouvrage son appartenance à la tradition plus politico-religieuse que sociale².

Au plan du contenu même de l'enseignement philosophique, les apports de Zigliara sont minimes. L'ouvrage confirme en les développant d'une façon plus définitive les thèses catholiques lentement formulées après 1860, avant 1879 : affirmation de la certitude, introduction de la foi et de l'autorité divine, hiérarchie des fins et primauté du surnaturel sur le naturel, de l'Église sur l'état en morale. Néanmoins l'ouvrage témoigne de son appartenance à une époque marquée par le développement scientifique (idéalisme allemand, classification des sciences, cosmologie, psychologie) et la situation politique (droit dont celui de propriété, affirmation de l'autorité). L'ouvrage thomiste de Zigliara avait bien répondu aux besoins de la première uniformisation du baccalauréat. Le thomisme était entré dans les collèges par le manuel, par le baccalauréat.

Le manuel de philosophie de Lortie

Mais vingt ans plus tard, l'on commence déjà à demander « un auteur de Philosophie qui réponde mieux aux besoins de notre époque que Zigliara³ » et à utiliser en complément soit les *Thèses* imprimées de l'abbé Lortie (à Sainte-Anne par exemple) soit un autre « auteur » (Vallet, Farges-Barbedette) que l'on peut facilement trouver en bibliothèque ou en librairie. En 1906, M^{gr} Paquet, restaurateur officiel du thomisme au Québec écrit à M^{gr} Mathieu, professeur de Philosophie (1878-1911) à la Faculté des Arts :

En philosophie, on propose un manuel plus satisfaisant que Zigliara. Zigliara a rendu de grands services. Mais, en certaines parties, il est devenu incomplet. Il ne faudrait cependant pas changer avant d'être sûr d'avoir mieux. Un manuel fait à Québec par un de nos professeurs – manuel conservant les qualités de Zigliara et comblant ses lacunes – n'est-il pas chose désirable et même réalisable ? Pour ma part, je saluerais avec grand plaisir l'apparition d'un tel ouvrage⁴.

¹ *Ibid.*, III, pp. 218-280.

² *Ibid.*, III, pp. 280-313 ; voir aussi des cours manuscrits en français de Joliette et L'Assomption, bibliographie à Roch (1899), Desgroseillers et Beauchamp (1906).

³ *Demandes faites par les différents collèges, op. cit.*, juin 1901 ; la demande vient du Collège de Saint-Laurent.

⁴ 1^{er} mai 1906, ASQ, Université 168, n° 13E.

M^{gr} Mathieu le souhaitera aussi, lui qui avouera que Zigliara avait « vieilli » en traitant insuffisamment de certaines questions « discutées » devenues importantes dans « un siècle » nouveau ¹.

Abbé Stanislas-Alfred Lortie (1869-1912). Vers 1905
Photographie Montminy
Archives de l'Archevêché de Québec

Le futur auteur qui se met à la tâche, l'abbé Stanislas-Alfred Lortie (1869-1912), a déjà un passé intellectuel important. Il a étudié à Rome (1891-93), voyagé en Europe, professé la Philosophie (1893-1900) au Séminaire de Québec et à la

¹ Préface à la première édition (1909-1910) des *Elementa philosophiae* de Lortie.

Faculté des Arts (1896-1901), la dogmatique (1901-1912) à la Faculté de Théologie. De façon plus caractéristique, Lortie a un passé « social » : conférences sur le socialisme et le communisme (1901), co-fondation et animation de la Société du Parler français au Canada, rédaction d'une monographie sociologique (*Compositeur typographe*, 1904) selon la méthode de Le Play qui fut une « expérience et un programme d'action », fondation d'une Société d'économie politique et sociale (1904) dans le prolongement de visites « d'usines enfiévrées » d'Allemagne, de Belgique, de France, fondation d'un journal « social », *L'Action sociale* (1907)¹. L'abbé Lortie, qui a déjà sous forme manuscrite des notes, des thèses et un cours (1902) de philosophie², entreprend à Rome, aux côtés de la Propagande, des maîtres et des bibliothèques, la rédaction de son manuel. L.-A. Paquet aussi à Rome lit son manuscrit et accorde plus tard son *nihil obstat* à l'ouvrage qui sera complété à Québec et imprimé par l'imprimerie de l'Action sociale³.

La parution de l'ouvrage est bien accueillie au Québec et à l'étranger et connaît plusieurs éditions⁴. Il est rapidement adopté par la presque totalité des collèges affiliés à la Faculté des Arts⁵.

¹ Sur S.-A. Lortie, Élie-J. Auclair, « L'abbé S.-A. Lortie », *Semaine religieuse de Montréal*, 16 septembre 1912, pp. 190-195 ; E. Chartier, *Le Devoir*, 20 août 1912- ; Jules Dorion, *L'action sociale*, 20 août 1912 ; A. Robert, « L'abbé S.A. Lortie, *La Nouvelle-France*, XI (1912), pp. 417-421 ; *Semaine religieuse de Québec* (1912-1913), pp. 54-58, 212-214 ; L.-A. Paquet, « Éloge de M. L'abbé S.-A. Lortie », *Annuaire* de l'U. Laval, (1913-1914), pp. 166-173 repris dans *Discours et allocutions*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1915, pp. 297-299 ; H. Provost, *Le Séminaire de Québec. Documents et biographies*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, pp. 505-506 ; l'abbé Edmour Hébert publie à l'École Sociale Populaire deux tracts sur *L'Église et l'organisation ouvrière* (#41, 1915) et sur *Le socialisme* (#44-45, 1915).

Les thèses, imprimées « en capitales » dans le *Programme* (1891-), donnent lieu à une littérature très importante ; voir la bibliographie. De fait, les « thèses » de Lortie avant 1910 constituent en quelque sorte une préparation à son manuel, voir à ce sujet aux ASQ le fonds des manuscrits de Lortie, particulièrement, / Thèses philosophiques, 1896 /, 204 p. M-894-, des collèges (*Annuaire du Collège de Sainte-Anne*, 1906-1907) utilisent le Zigliara et les thèses de Lortie dans l'enseignement.

² ASQ, M-886, M-894, M-612, M-613.

³ ASQ, Journal du Séminaire, 28 février 1909 ; L.-A. Paquet, / Journal /, 1906 et 1909, 27 février 1909, ASQ.

⁴ ASQ, Université 201, n° 8 ; voir la bibliographie pour les différentes éditions.

⁵ Québec, St-Hyacinthe, St-Laurent, Ste-Anne, Bourget, L'Assomption, Rimouski et Chicoutimi (1910), Valleyfield et St-Jean (1911), Ste-Thérèse (1912), Joliette (1915), Ste-Marie de Montréal (1920) ; Trois-Rivières, Nicolet, Sherbrooke, Lévis et Mont-Laurier l'adoptent aussi sans qu'il fut possible d'en préciser la date, le baccalauréat obligeant.

L'ouvrage de Lortie ¹ est bien sûr à l'enseigne (*ad mentem*) de saint Thomas et d'Aristote. Mais la panoplie des auteurs cités innove dans la tradition des manuels ², signe d'un milieu philosophique catholique nouvellement constitué. Dans une société où le savoir se spécialise, il devient utile de préciser, dans des « prolégomènes », l'utilité de la philosophie pour l'individu (perfectionnement de l'intelligence et de la volonté), pour la société (notion d'ordre), pour la foi (défense, démonstration « naturelle » des vérités surnaturelles) ³.

¹ *Elementa philosophiae christianae and mentem sanctae Thomae aquinatis exposita*, Québec, L'Action sociale ; vol. I et II (1910), vol. III (1911), pour leur adoption et usage dans les collèges.

² Saint Thomas, Sortais, Lorenzelli, de Maria, Mercier, Zigliara par ordre d'importance générale ; en Logique : Aristote, Mercier, Castelein, Nys en plus en Métaphysique, et en théodicée L.-A. Paquet, Lépiciér, Valvekens.

³ *Elementa op. cit.*, I, pp. 1-5.

En Logique, l'ouvrage diffère peu de celui de Zigliara, à l'exception d'un souci d'intégrer les « sciences sociales » dans la classification des sciences ¹. De même en Métaphysique, où toutefois Lortie établit et met graphiquement en évidence les « thèses » principales, mettant ainsi en évidence l'appareil syllogistique de l'état de la question, des objections et de la preuve, et développe en Psychologie la critique du darwinisme ².

L'Éthique est manifestement plus élaborée que chez Zigliara ³ la « question sociale », les « choses nouvelles » de l'encyclique *Rerum Novarum* affluant maintenant en philosophie. En Éthique générale, même insistance traditionnelle sur la « fin » des « actes humains » selon saint Thomas ; en Éthique spéciale, la tradition, depuis la fin du dix-huitième siècle, des « devoirs » envers Dieu, soi-même et les autres est reconduite, à l'exception de nouveaux devoirs face à soi-même en ce qui concerne l'alcoolisme et ses effets sur la famille (dilapidation de l'argent, chicanes, éducation des enfants) et la société en général ⁴ et dans de nouveaux devoirs à l'égard des autres hommes en ce qui touche le droit, affirmé par l'Église et nié par le communisme et le socialisme, de propriété. *Socialismus est rejiciendum* (thèse) parce qu'inepte, injuste et subversif ⁵.

La « morale sociale » connaît les développements les plus nouveaux. L'organisation des différents niveaux et types de « sociétés » est structurée et ce de façon hiérarchique après un nouveau rappel de la nécessité de l'autorité, des autorités ⁶. La « société domestique » est toujours primordiale. Les devoirs des conjoints (époux-épouse, homme-femme) dans la « société conjugale » sont précisés : procréation et éducation des enfants tandis qu'une condamnation du

¹ *Ibidem*, I, pp. 246-256.

² *Ibid.*, I, pp. 117-125.

³ L'auteur cite abondamment l'encyclique *Rerum Novarum*, M^{gr} Paquet (*Droit public*), Charles Antoine (*Cours d'économie sociale*), P. Leroy-Beaulieu (*Traité d'économie politique, L'État et ses fonctions*), L. Garriguet (*Régime du travail*) et évidemment saint Thomas lorsqu'il est encore possible de le faire ; ce sont d'ailleurs tous des auteurs qu'avec l'abbé Calipe, Georges Goyau, le chanoine Deploige, Charles Perin, Schryvers et Schwalm on trouve en bibliothèque et en librairie.

⁴ *Elementa, op. cit.*, III, pp. 174-183 ; à propos de la question de la loi naturelle, voir II, « de lege morali » ; Lortie a publié en tiré à part cette section : *L'alcoolisme* / en latin /, Québec, L'Action sociale Ltée, 1910, 16 p.

⁵ *Ibidem*, III, pp. 211-213 ; rappelons les conférences (1901) de Lortie sur le sujet ; aussi Joseph Royal, « Le socialisme aux États-Unis et au Canada », *Mémoires de la Société Royale du Canada*, XII (1894), pp. 49-61 ; H. Bédard, « Le socialisme », *Revue Canadienne* 30 (1894), pp. 82-93 ; Alfred Cambray, « Le socialisme, religion nouvelle ? *Ibidem*, 50 (1906), pp. 379-396 ; R. P. Alexis, *Sermon sur le socialisme*, Québec, L'action sociale Ltée, /1906/, 7 p., L. A. Paquet, « Socialisme d'État », *L'Action catholique*, mai à juin 1919, et, *L'Action politique des ouvriers Québécois (fin du XIX^e siècle à 1919)*, en collaboration, Montréal, P.U.Q. (Histoire des travailleurs québécois, #4), 1976, 176 p.

⁶ *Elementa op. cit.*, III, pp. 233-238.

divorce est plus explicite¹. Autre insistance nouvelle dans la « société paternelle » : le droit des parents sur l'éducation, la gratuité scolaire, l'école obligatoire, système où « l'œil inquisiteur de l'État » conduit au socialisme, l'école neutre qui « exclut l'instruction religieuse² ». Ces pages de l'auteur répondaient certes à des « besoins de l'époque ».

Le manuel évoque encore pour les élèves du baccalauréat la « société hérile » ; mais le propos diffère de la tradition et de Zigliara, l'industrialisation, le capitalisme, la prolétarianisation et les grèves ayant modifié de façon irréversible la société. Il n'est plus question – dans ces pages latines – de maîtres et de serviteurs, mais de patrons et d'ouvriers. La « société hérile » c'est finalement « l'association professionnelle », le droit « naturel », légitime et utile d'association tant des « capitaux », des « personnes », patrons ou ouvriers³ ; c'est aussi la question du « droit professionnel », celui des patrons, des ouvriers, des marchands, des médecins, des avocats et des juges⁴. La division du travail a rendu anachronique le rapport simple du « maître » et du « serviteur ».

Les crises économiques et l'exploitation capitaliste justifient une section sur le salaire, les grèves et les monopoles. Après avoir distingué le salaire nominal et réel, en argent ou en nature, au temps ou à la tâche et analysé les causes de l'augmentation et de la diminution du salaire, le manuel définit le salaire « juste » comme celui qui assure « le nécessaire », qui permet à l'ouvrier et à sa famille de subsister, et favorise le « contrat collectif »⁵. Lortie reconnaît et le droit de grève et le droit de lock-out et la loi canadienne (dite loi Lemieux) sur l'arbitrage⁶ avant de dénoncer les cartels et les monopoles capitalistes⁷.

Enfin « la société civile » est d'abord constituée par la famille et non par l'individu et son autorité vient de Dieu et non du « suffrage universel » qui n'est pas « requis ». Toutes les formes (monarchie, aristocratie, démocratie) de gouvernement sont bonnes, suivant les moments, les lieux, les « élections » donnant lieu à des formes récusables de partisanerie et de civisme.

L'État a une fonction de protection puis de « suppléance », l'école illustrant bien cette fonction supplétive. Il va logiquement de soi que dans la « société

¹ *Ibid.*, III, pp. 239-252-, F. H. Declercq, *De la puissance paternelle et de l'autorité maternelle comme base de la puissance législative*, Québec, / s. éd. /, 1881, 12 p ; A. Chassé, *Rôle de la famille, de l'Église et de l'État ...* /Nicolet, 1907/, 32 p.

² *Ibid.*, III, pp. 252-278.

³ *Ibid.*, III, pp. 286-309.

⁴ *Ibid.*, III, pp. 309-314.

⁵ *Ibid.*, III, pp. 290-297, p. 295 note 2.

⁶ *Ibid.*, III, pp. 297-306.

⁷ *Ibid.*, III, pp. 306-309.

religieuse » l'Église et l'État ne soient pas séparés, « l'athéisme politique » étant absurde et aucun mode de libéralisme n'étant admissible. La société religieuse est supérieure à la société civile ; elle ne permet pas la « liberté des cultes » ; elle les tolère du moins au Canada ¹.

À ces nouveautés du manuel, donc du programme du baccalauréat s'ajoutaient des enseignements particuliers en Philosophie. L'histoire de la philosophie à laquelle les manuels réfèrent de façon ponctuelle est introduite progressivement dans les collèges, sans toutefois faire partie de l'examen du baccalauréat ². On utilise différents cours manuscrits ou manuels avant la publication de l'ouvrage de l'abbé Arthur Robert, du Séminaire de Québec ³ où il est précisé qu'en « philosophie l'essentiel est désormais fixé » et qu'on tire profit de l'histoire de la philosophie « une fois en possession de la philosophie thomiste ». On couvre habituellement l'Antiquité et le Moyen Âge en Philosophie Junior et la période moderne en Philosophie Senior.

¹ *Ibid.*, III, pp. 381-411.

² Joliette (1876), Trois-Rivières (1877), Ste-Marie de Monnoir (1892), Ste-Thérèse (1899), Valleyfield (1900), Québec (1907 ?), St-Laurent (1908), St-Jean (1911), Bourget (1912), Ste-Marie de Montréal (1920) ; voir les *Annuaire des collèges*.

³ *Histoire de la philosophie*, Québec / S. éd. /, 1912 (2^e éd. 1920), XIV – 424 p. ; l'ouvrage se divise comme suit : philosophie de l'Antiquité (pp. 7-104), du Moyen Âge (104-200), de l'âge moderne (200-400), avec des sections sur la « philosophie catholique » (366-372) et la renaissance thomiste (372-390) ; ASQ, fonds Robert.

L'enseignement, dans quelques collèges ¹, de l'économie politique et sociale se donne vraisemblablement pour pallier les lacunes du manuel de Zigliara qui seront « comblées » finalement après 1910 par le manuel de Lortie. On utilise divers traités ou cours disponibles en librairie et en bibliothèque, et à Joliette et Rigaud de façon certaine, le Traité de l'abbé F.-A. Baillargé, professeur à Joliette ². Cet enseignement se donne, de façon variable, ou bien en première ou bien en deuxième année de Philosophie.

Un mot enfin de l'enseignement de l'apologétique en Philosophie, souvent fait par le professeur de philosophie et portant surtout sur les rapports entre la foi et la science, entre la foi et la raison. La raison philosophique faisant ainsi alliance avec une « autorité », la foi ³.

Conclusions

À la diversité des programmes et des manuels allait succéder de 1879 à 1920 l'unicité à peu près absolue du programme et du manuel par lesquels d'ailleurs le thomisme allait pénétrer dans les collèges et les séminaires après avoir été restauré de façon spectaculaire en 1874 et en 1879.

La tradition philosophique québécoise en fut une de 1879 à 1920 de baccalauréat et de manuel. En témoigne déjà en 1880 l'adoption simultanée lors du premier congrès pédagogique d'un programme pour le baccalauréat et d'un manuel à peu près unique pour l'ensemble des collèges qui devenaient la clé d'un examen unique, celui du baccalauréat où il fallait « savoir son manuel ».

Cette tradition philosophique marquée depuis le dix-huitième siècle par le milieu politique et religieux de son institutionnalisation était modifiée au début du vingtième siècle, quant à son contenu, par l'apparition des problèmes sociaux dans une société en processus d'industrialisation et d'urbanisation. Le changement de manuel s'opéra justement pour des raisons d'adaptation aux problèmes de « l'époque » nouvelle et entraîna l'inclusion, en morale, de questions d'actualité sociales. Le défi allait être de comprendre avec une philosophie d'avant Descartes une société qui avait évolué, de Jean-Baptiste Say à Karl Marx en passant par Adam Smith, Proudhon et *Rerum Novarum*.

¹ Joliette (1889), Bourget (1893), St-Laurent (1903), Valleyfield (1906), Ste-Marie de Montréal (1911).

² *Traité classique d'économie politique selon la doctrine de Léon XIII, avec application au Canada*, Joliette, chez l'auteur, 1892, XII-324 p., dédié à « Léon XIII, Pontife-Roi, Philosophe-Économiste » et s'inspirant de *Rerum Novarum* (Mai 1891) et d'auteurs divers. Division de l'ouvrage : production, circulation, répartition et consommation de la richesse.

³ Enseignement populaire surtout après 1890 et fait avec les cours d'apologétique de Devivier, Schouppé. Valvekens, L.-A. Paquet (*La foi et la raison ...* 1890) puis A. Robert (*Leçons d'apologétique*, 1917).

Enfin cette tradition philosophique québécoise confinée jusque-là à l'enseignement secondaire accédait progressivement à un certain niveau universitaire par l'organisation d'un enseignement philosophique très sommaire à la Faculté des Arts, d'une licence très modeste en philosophie et d'un milieu professoral et académique sans lesquels les Facultés de Philosophie eussent tardé encore après 1920.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

La philosophie au Québec, comme à des degrés divers dans les Amériques, fut essentiellement une tradition d'enseignement de responsabilité religieuse. Elle trouva son lieu d'élection dans le collège, dans le séminaire. La philosophie est identifiable à deux institutions : le collège et l'Église, mieux, aux collèges de l'Église.

Notre analyse historique fut un effort de structuration de cette détermination institutionnelle de la philosophie au Québec. Seule l'analyse de l'évolution de cette détermination permettait d'expliquer le phénomène crucial de la tradition philosophique québécoise : la restauration – institutionnelle – du thomisme. Philosophie, collège, Église furent les trois instances continues d'analyse ; en d'autres termes il s'est agi d'analyser le rapport dialectique entre la position de pouvoir, dans la société, du groupe social responsable de l'éducation (l'Église), l'évolution du milieu général de l'éducation et finalement les changements dans les matières et les manières mêmes de l'enseignement philosophique.

L'évolution de la position de pouvoir de l'Église a marqué l'évolution et de l'éducation et de l'éducation philosophique. En témoignent de façon globale les rapports continus, modifiés quelque peu après le bill des bacheliers, entre la théologie et la philosophie au niveau du professorat de philosophie et de la destination – ecclésiastique – des élèves en Philosophie. En témoigne encore l'usage à peu près continu du latin, langue d'Église, comme langue philosophique. En témoignent surtout ces âges de l'Église souffrante, militante et triomphante qui caractérisent l'enseignement philosophique.

De façon particulière – la périodisation en est le signe analytique évident – l'enseignement philosophique fut tel que fut la position sociale de l'Église. *Talis Ecclesia, qualis philosophia*. Une Église « souffrante », de 1770 à 1835, enseigna modestement dans ses collèges une philosophie qui s'opposait – *sed contra* – à certaines idées nouvelles des Lumières reconduites ici par une bourgeoisie de professions libérales en ascension. C'est à ce moment que s'élabore modestement dans la tradition philosophique au Québec, la critique de Descartes, de « la philosophie » de 1789, de la « raison ». Faute de ne pouvoir avancer l'Église ne cède philosophiquement pas ; elle réfute, par les professeurs de Philosophie, les « objections » des « philosophes impies », mieux l'Église à Québec et à Rome,

n'accepte pas n'importe quelle réfutation – y compris la tentative menaisienne – ; un clerc prestigieux d'un séminaire qui fait autorité publie un manuel – on passe du manuscrit à l'imprimé – qui après une encyclique finit de désamorcer une tentative philosophique dangereuse.

L'Église militante (contre le libéralisme), celle de 1840, s'équipe en personnel et en institution, dont douze collèges, cherche fiévreusement « une » philosophie qu'elle trouve en confessionnalisant la philosophie comme l'ensemble des media culturels et sociaux ; ailleurs comme au Québec, une philosophie « catholique » commence vers 1860 à triompher tout comme l'Église romaine et québécoise et à faire figure de servante à une idéologie de plus en plus précisée.

L'Église triomphante, celle de 1860 et plus particulièrement celle de 1880 a le personnel, les structures, les moyens et une idéologie articulée qui s'énonce en chaire, dans la presse, dans l'enseignement philosophique.

L'institution cléricale se structure et s'impose entre 1860 et 1880. C'est aussi à ce moment que s'opère la structuration institutionnelle de l'éducation secondaire classique. Le collège classique et l'université qui ne furent pas comme l'école primaire un cheval de bataille important entre les libéraux et l'Église s'accroît en nombre et prend, avec l'affiliation à une Faculté des Arts, une forme presque unique avec un programme, un examen de baccalauréat et un manuel de philosophie uniques.

Or la restauration du thomisme en Italie comme au Québec s'effectue entre 1860 et 1879. Si les recherches et les conclusions de Pierre Thibault, dans son ouvrage *Savoir et pouvoir*, rendent évidentes les corrélations entre la montée et centralisation du pouvoir de l'Église et la romaine d'une part et la « restauration » du thomisme d'autre part, les nôtres les corroborent en les appuyant cette fois sur une analyse monographique, à une échelle nationale, non pas du « magistère » romain, non pas du seul « magistère » ecclésiastique national mais surtout du « magistère » collégial en philosophie. Les autorités s'étagent non pas de façon mécanique, non pas de façon machiavélique, mais naturellement, dans le sens de leur projet et de leur intérêt.

On l'a vu, la restauration du thomisme n'est pas un mouvement qui émerge de l'intérieur même des classes de Philosophie et des collèges, même si l'évolution des questions « classiques » en philosophie allait y trouver un heureux point d'aboutissement. La restauration s'effectue en dehors des collèges – à l'exception de Saint-Hyacinthe –, dans quelques conférences, mais surtout à l'occasion d'événements ostentatoires (1874, 1879), pensés finalement par Rome. Et en 1880 le thomisme rentrera dans les collèges, dans le « magistère » collégial.

À ce moment décisif de sa tradition, la philosophie au Québec était marquée par l'Église, par l'uniformisation puis l'uniformité du système d'éducation et

contribuait à l'établissement et au maintien de ce consensus idéologique typique du Québec d'avant 1945. Les structures d'encadrement marquaient les manières de l'enseignement philosophique. Elles marquaient aussi les matières, le contenu même de l'enseignement philosophique. Globalement, on peut avancer que la restauration de la philosophie médiévale de saint Thomas d'Aquin « résolvait » les problèmes philosophiques présents depuis le dix-huitième siècle dans l'enseignement : l'origine des idées et la séparation corps-esprit (par l'hylémorphisme), le critérium de certitude contre le scepticisme (par l'alliance et non la séparation de la foi et de la raison). Le syllogisme, la métaphysique (immortalité de l'âme et existence de Dieu) traversèrent sans modification significative les siècles.

La restauration du thomisme médiéval qui s'inscrit globalement dans la restauration catholique amorcée depuis le début du siècle constitue un dialogue sur deux siècles entre l'Église et Descartes, un dialogue sur un siècle entre l'Église et les Lumières. Pour revenir idéologiquement en-deçà de 1789, il fallait revenir en-deçà de Descartes et de la Réforme. Cela est évident dans l'enseignement de la morale, surtout de la morale spéciale. La philosophie catholique maintient, réaffirme, reformule une préférence pour la monarchie (contre la république et la démocratie), pour l'origine divine du pouvoir politique (contre la souveraineté populaire) et rétablit après 1880 une hiérarchie des autorités où Dieu reprend ses droits sur l'Homme, où la société religieuse prime sur la société civile, sur l'État. Cela l'enseignement philosophique, dans les collèges de l'Église, l'affirme et l'affine lorsque celle-ci triomphe.

Mais là où la matière philosophique en morale suit manifestement la conjoncture c'est après 1890 mais surtout vers 1920, au moment où la question « sociale » – l'industrialisation et l'urbanisation – détermine un changement de manuel. La conjoncture touchait là l'essentiel de la philosophie : le manuel.

La philosophie est un objet construit dans le temps, marqué par des institutions, dont l'Église et le collège, dans un espace donné, ici le Québec. Pour paraphraser Kant, la tradition philosophique au Québec est un concept vide sans l'intuition des *a priori* du temps et de l'espace.

APPENDICES

APPENDICE A

[Retour à la table des matières](#)

Liste chronologique des professeurs de Philosophie et de Théologie au Collège des Jésuites de Québec (1655-1759)

Année	Professeur de Philosophie	Professeur de Théologie	Naissance Décès	Date d'arrivée au Canada	Date de retour en France	Âge comme professeur	N. d'années certain d'enseignement (Philo. Théo.)
1655	?	?					
1656							
1657							
1658							
1659							
1660							
1661							
1662							
1663							
1664							
1665	Claude Pijart	Jérôme Lalemant (<i>privatim</i>)	1600-1683	1637		65-70 ans	6
1666	Claude Pijart						
1667	Claude Pijart						
1668	Claude Pijart						
1669		Claude Pijart					
1670		Claude Pijart					
1671	Guillaume Matthieu		1636-1677	1670	1676	35-37 ans	3
1672	Guillaume Matthieu						
1673		Guillaume Matthieu					
1674							
1675							
1676							
1677							
1678							
1679							
1680							

(suite)

Année	Professeur de Philosophie	Professeur de Théologie	Naissance Décès	Date d'arrivée au Canada	Date de retour en France	Âge comme professeur	N. d'années certain d'enseignement (Philo. Théo.)
1681	Samuel Bouvart		1637-1705	1673		44-45 ans, puis 58 ans	4
1682		Samuel Bouvart					
1683		Samuel Bouvart					
1684	Louis André		1631-1715	1669		53-54 ans	2
1685	Louis André						
1686							
1687							
1688							
1689	Joseph-Louis Germain		1633-1722	1687		56-74 ans	18
1690	Joseph-Louis Germain						
1691		Joseph-Louis Germain					
1692		Joseph-Louis Germain					
1693	Joseph-Louis Germain						
1694	Joseph-Louis Germain						
1695	Samuel Bouvart						
1696		Joseph-Louis Germain					
1697		Joseph-Louis Germain					
1698		Joseph-Louis Germain					
1699		Joseph-Louis Germain					
1700	Joseph-Louis Germain						
1701	Joseph-Louis Germain						
1702	Joseph-Louis Germain	Joseph-Louis Germain					
1703	Joseph-Louis Germain	Joseph-Louis Germain					
1704	Joseph-Louis Germain	Joseph-Louis Germain					
1705	Joseph-Louis Germain	Joseph-Louis Germain					
1706	Joseph-Louis Germain	Joseph-Louis Germain					
1707	Joseph-Louis Germain	Joseph-Louis Germain					
1708							
1709	Jean-Baptiste du Parc		1676-1742	1707.		33-35 ans	3
1710	Jean-Baptiste du Parc						
1711	Jean-Baptiste du Parc						
1712	Pierre de Mareuil		1672-1742	1707	1713	40-41 ans	2
1713	Pierre de Mareuil						
1714							
1715		Bertrand Gérard	1672-1735	1715.		43-53 ans	10
1716	Bertrand Gérard						
1717	Bertrand Gérard						
1718		Bertrand Gérard					
1719		Bertrand Gérard					
1720							
1721		Bertrand Gérard					
1722		Bertrand Gérard					
1723		Bertrand Gérard					
1724		Bertrand Gérard					
1725		Bertrand Gérard					
1726							
1727	Jean-Pierre Daniélou		1696-1744	1715		31-32, 45-47 ans	5

Année	Professeur de Philosophie	Professeur de Théologie	Naissance Décès	Date d'arrivée au Canada	Date de retour en France	Âge comme professeur	N. d'années certain d'enseignement (Philo. Théo.)
1728		Jean-Pierre Daniélou					
1729							
1730							
1731							
1732		François Bertin Guesnier	1694-1734	1731.		38-40 ans (décès)	3
1733		François Bertin					
1734	François Bertin Guesnier		Guesnier				
1735							
1736		Gabriel Marcol	1692-1755			44 ans	1
1737							
1738	Carol de Boismilon		?-1740	1738.			3
1739	Carol de Boismilon						
1740		Joseph-Marie Canot /et Boismilon/	1710-1751	1740.		30-32 puis 39 ans	
1741	Joseph-Marie Canot	Jean-Pierre Daniélou					
1742		Jean-Pierre Daniélou					
1743	Jean Salleneuve	Jean-Pierre Daniélou	1708- ?	1743.		35 ans	1
1744							
1745							
1746							
1747							
1748							
1749		Joseph-Marie Canot					
1750		Simon le Bansais	1719c.1790	1749	1760	39-40 ans	10
1751		Simon le Bansais					
1752		Simon le Bansais					
1753		Simon le Bansais					
1754		Simon le Bansais					
1755		Simon le Bansais					
1756		Simon le Bansais					
1757	Jean-Baptiste La La Brosse	Simon le Bansais	1724-1782	1754		33-34 ans	2
1758	Jean-Baptiste La La Brosse	Simon le Bansais					
1759	Bernard Well	Simon le Bansais	1724-1791	1757.		35 ans	1

Légendes : Le point (.) après certaines dates « d'arrivée au Canada » indique une entrée récente dans la Compagnie de Jésus. Le tiret (– – –) indique que le *Catalogue* n'est pas reconstitué (1674-1678, 1708, 1726, 1746-1748) ou que les fonctions du personnel ne sont pas précisées (1720, 1729-1731, 1744-1745).

Source : *Catalogue reconstitué de la Mission de la Nouvelle-France, 1611-1800*, Archives de la Société de Jésus, Canada Français (St-Jérôme).

Appendice B

Chronologie des collèges qui offrirent la classe de Philosophie (1770-1920)

[Retour à la table des matières](#)

	Fondation	1 ^{ère} année de Philosophie	Affiliation à l'U. Laval	Direction : clergé, séculier, régulier
Québec	1765	1770	1863	S.
Montréal	1767	1790-1876	1887	P. S. S.
Nicolet	1803	1806	1863	S.
Saint-Hyacinthe	1811	1825	1880	S.
Sainte-Anne-de-La Pocatière	1829	1831	1863	S.
Sainte-Thérèse	1825	1836	1863	S.
Chambly	1825	1837		S.
L'Assomption	1832	1838	1880	S.
Saint-Laurent (Montréal)	1847	c.1852	1880	C. S. C.
Sainte-Marie (Montréal)	1848	1853	1889	S.J.
Joliette	1846	1857	1880	C. S. V.
Rigaud	1850	1857	1884	C. S. V.
Monnoir	1853	c.1865-1870	1880	
Trois-Rivières	1860	1862	1863	S.
Rimouski	1870	1867	1872	S.
Sherbrooke	1875	1878	1878	S.
Séminaire de philosophie (Montréal)	1876	1876		P. S. S.
Chicoutimi	1873	1878	1877	S.
Lévis	1853	1881	1879	S.
Valleyfield	1895	1898	1896	S.
École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles (Montréal)	1908	1909	1909	C. N. D.
Saint-Jean	1911	1911	1912	S.
Mont Laurier (Nominique)	1910	1912	1913	S.

Source : monographies et *Annuaire*s de collèges, sources diverses, dont L.-P. Audet, *Histoire de l'enseignement au Québec*, Montréal, HRW, 1971, t. I, p. 374, t. II, p. 144 ; Honorius Provost, *Historique de la Faculté des Arts de l'Université Laval 1852-1952*, Québec, Enseignement secondaire au Canada, 1952, *passim*.

Note : Aucun renseignement au sujet du Collège Masson de Terrebonne.

Appendice C

[Retour à la table des matières](#)

Index des « parties » des *Institutiones philosophicae* (Québec, 1835) de l'abbé Jérôme Demers du Séminaire de Québec

Definitio et divisio philosophiae	1
Pars prima Philosophiae	
Logica	3
Caput primum, de primâ mentis operatione, seu de cogitatione	
I. De naturâ cogitationum,	5
II. De origine cogitationum,	12
III. De cogitationum objecto,	24
Propositio prima,	27
Solvuntur objectiones,	28
Propositio secunda,	33
Solvuntur objectiones,	33
Corollarium,	35
IV. De cogitationum proprietatibus	
1. De cogitationum veritate,	36
Propositio. Omnis cogitatio est neccessariò et essentialiter vera,	37
2. De cogitationum claritate et distinctione,	39
Propositio. Omnis cogitatio est clara et distincta,	42
V. De simplicitate et compositione cogitationum,	44
VI. De variis cogitationum speciebus,	50
VII. De cogitatione prout signis extra mentem manifestatur,	55
1. De gestu,	58
2. De voce seu de locutione,	63
3. De inventione linguarum,	68
4. De scripturâ,	79
Caput secundum, de secundâ mentis operatione, seu de iudicio.	87
I. De iudicio prout in mente latet,	87
II. De iudicio prout verbis manifestatur, seu de propositione,	94
1. De proprietatibus absolutis propositionum.	
De quantitate propositionum,	97
De qualitate propositionum,	102
De affirmatione aut negatione propositionum,	103
Axioma Ium, attributum propositionis affirmantis est particulare,	104

Axioma Ium, attributum propositionis negantis est universale,	106
De veritate et falsitate propositionum,	111
2. De proprietatibus relativis propositionum.	
De conversione propositionum,	119
Regulae conversionum,	120
De oppositione propositionum,	122
Propositio prima. Duae propositiones contradictoriae non possunt esse simul verae nec simul falsae,	127
Propositio secunda. Duae propositiones contradictoriae non possunt esse simul verae, sed possunt esse simul falsae,	129
Caput tertium, de tertiâ mentis operatione, seu de discursu,	131
I. De regulis syllogismorum.	
Regula prima ; tres esse debent in syllogismo termini, nec plures nec pauciores,	147
Regula secunda ; nullus terminus universalior esse debet in conclusione quàm in praemissis,	148
Regula tertia ; medius terminus saltem semel universaliter sumi debet,	149
Regula quarta ; medius terminus non debet ingredi conclusionem,	150
Regula quinta ; ex duabus praemissis negantibus nihil concludi potest,	153
Regula sexta ; ex duabus affirmantibus erui non potest conclusio negans,	156
Regula septima ; si una praemissarum est negans, conclusio debet esse negans ; si una est particularis, conclusio debet esse particularis,	157
Regula octava ; ex duabus praemissis particularibus nihil concludi potest,	158
II. De variis syllogismorum speciebus.	
De syllogismo simplici,	159
_____ complexo,	159
_____ conditionali,	160
_____ disjunctivo,	163
_____ copulativo,	165
III. De communioribus sophismatibus,	166
Caput quartum, de quartâ mentis operatione seu de methodo,	181
I. De definitione,	184
II. De divisione,	190
III. Leges analysi et synthesis communes,	191
IV. Leges analysis,	192
V. Leges syntheseos,	193
Exemplum utriusque methodi,	194
Caput quintum ; de motivis infallibilibus iudiciorum nostrorum,	196
Novae quorundam philosophorum opiniones circa fundamentum certitudinis,	198
Opinio Domini de la Mennais,	201
I. De sensu intinuo,	206

Propositio. Sensus intimus est motivum infallibile judicandi de praesenti animae nostrae statu,	207
Solvuntur objectiones	
II. De evidentiâ,	211
Propositio. Evidentia est motivum infallibile judicandi de convenientiâ aut disconvenientiâ cogitationum inter se,	212
III. De sensuum relatione,	217
Propositio. Sensationes debitae vestitae dotibus probant esse corpora,	225
Solvuntur objectiones.	
IV. De testimonio hominum,	231
Propositio prima. Testimonium hominum omnibus conditionibus requisitis vestitum, parit certitudinem metaphysicam circa facta naturalia coaetanea,	241
Solvuntur objectiones.	
Propositio secunda. Testimonium hominum... &c., parit certitudinem metaphysicam circa facta antiquiora,	245
Solvuntur objectiones.	
Propositio tertia. Testimonium hominum... &c., facta supernaturalia, quam parit circa facta naturalia, naturalia, quam parit circa facta	253
Solvuntur objectiones.	
Principia objectionum et solutio,	260
V. De revelatione divinâ,	265
Propositio prima. Licet aliquid sit supra rationem, non idcirco est contra rationem,	266
Propositio secunda. Revelatio divina parit certitudinem metaphysicam,	267
Solvuntur objectiones.	
VI. De memoriâ,	271
Propositio. Memoria est motivum infallibile judicandi de praeteritis affectionibus,	273
Solvuntur objectiones.	
VII. De analogiâ,	275
Propositio. Analogia pluribus in circumstantiis est motivum omnino certum judicandi,	276
VIII. De dubio,	277
Propositio. Dubium generale effectivum admitti non potest,	280
Solvuntur objectiones,	281

Index metaphysicae

Metaphysica,	
De Pneumatologiâ seu de Metaphysicâ particulari,	2
Pars prima Pneumatologiae.	
De Theodiceâ,	3

Caput primum, an sit Deus,	4
I. De praecipuis argumentis quibus existentia Dei demonstratur,	8
1. Argumenta moralia existentiae Dei,	10
Propositio I. Conscientiae stimuli Deum esse probant,	12
Propositio II. Unanimis populorum consensus Deum esse demonstrat,	13
Solvuntur objectiones,	15
2. Argumenta physica existentiae Dei,	27
Propositio I. Ex creatione materiae demonstratur Deum existere,	39
Solvuntur objectiones,	40
Propositio II. Ex necessitate primi materiae motoris, demonstratur Deum existere,	44
Solvuntur objectiones,	45
Propositio III. Mirabilis-totius orbis dispositio Deum esse demonstrat,	47
Solvuntur objectiones,	49
3. Argumenta metaphysica existentiae Dei,	58
Propositio. Existentia entis necessarii Deum esse demonstrat,	59
Solvuntur objectiones,	
II. De Atheismi incommodis.	
Propositio I. Atheismus noxius est hominibus privatis,	64
Solvuntur objectiones,	65
Propositio II. Atheismus noxius est societati naturali,	66
Solvuntur objectiones,	67
Propositio III. Atheismus noxius est societati politicae,	69
Solvuntur objectiones.	
III. De praecipuis Atheorum systematibus.	
I. De Systemate Academicorum,	74
Propositio I. Mundus non est aeternus,	75
Solvuntur objectiones,	76
Propositio II. Veram mundi antiquitatem, veramque diluvii universalis epocham assignavit Moyses,	77
Solvuntur objectiones,	80
2. De Systemate Epicuri,	101
Propositio. Absurdum est Epicuri systema,	103
Solvuntur objectiones,	104
3. De Systemate Spinosæ,	107
Propositio. Rejiciendum est Spinosæ systema,	109
Solvuntur objectiones,	110
4. De Systemate Immaterialistarum,	112
Propositio. Rejiciendum est systema Immaterialistarum,	113
Caput secundum. De Attributis divinis,	114
I. De Attributis Dei absolutis.	
1. De Asseitate,	115
Propositio. Deus à se, essentialiter et necessario existit,	116
2. De Infinitate seu omni-perfectione Dei.	

Propositio. Deus est in omni perfectionum genere infinitus,	117
3. De Independentiâ Dei.	
Propositio. Deus est summè independens,	118
4. De Æternitate Dei,	119
Propositio. Deus est æternus,	120
5. De Unitate Dei,	121
Propositio I. Deus est unicus,	122
Solvuntur objectiones.	
Propositio II. Duo Manichæorum principia repugnant,	124
6. De Simplicitate Dei,	126
Propositio. Deus est substantia omninè simplex,	128
7. De Immensitate Dei,	130
Propositio. Deus ratione substantiæ suæ est immensus, seu ubique præsens,	131
Solvuntur objectiones	
8. De Libertate et Immutabilitate Dei,	132
Propositio I. Deus est liber in operibus externis, v.g., in creatione mundi,	136
Propositio II. Deus ab æterno sese liberè determinavit,	137
Solvuntur objectiones.	
Propositio III. Deus in suis determinationibus immutabilis est,	140
Solvuntur objectiones,	141
II. De Attributis Dei relativis,	149
1. De Scientiâ Dei,	150
Propositio I. Deus novit omnia absolutè futura libera et contingentia,	158
Propositio II. Deus infallibiliter cognoscit futura conditionata, etiam ea quorum conditio nunquàm est ponenda,	159
Solvuntur objectiones,	160
2. De Omnipotentiâ Dei.	
Propositio. Deus est omnipotens,	169
3. De Providentiâ Dei,	170
Propositio I. Deus singulis et omnibus rebus etiam minutissimis summooperè providet,	174
Solvuntur objectiones,	175
Propositio II. Sub Deo summè provido potest et debet esse malum naturæ,	179
Propositio III. Sub Deo summè provido potest esse malum poenæ,	180
Propositio IV. Deus summè providus permittere potest malum culpæ seu peccatum,	181
Solvuntur objectiones,	182
Pars secunda Pneumatologiæ.	
De Psychologiâ,	197
Caput primum. De Mentis activitate,	198
Propositio. Mens humana est activa, seu suas ipsa producit volitiones,	200
Solvuntur objectiones,	201
Caput secundum. De Mentis libertate,	209
Propositio. Est in homine vera et propriè dicta libertas,	215

Solvuntur objectiones,	216
Caput tertium. De Mentis spiritualitate,	222
Propositio. Mens humana est simplex et immaterialis,	223
Solvuntur objectiones,	227
Caput quartum. De Mentis immortalitate,	235
Propositio I. Mens humana immortalis est ab intrinseco,	238
Propositio II. Sua post hanc vitam manent vitiosis supplicia, et suæ probis mercedes,	241
Solvuntur objectiones,	242
Propositio III. Recta ratio suadet justorum beatitudinem futuram esse æternam,	248
Propositio IV. Demonstrari non potest repugnare pœnarum æternitatem,	249
Solvuntur objectiones,	252
Caput quintum. De Belluis,	256
Propositio I. In belluis adest substantia à corpore verè distincta, seu anima essentialiter simplex et immaterialis,	259
Solvuntur objectiones,	262
Propositio II. Homo essentialiter differt à belluis,	265
Solvuntur objectiones,	267

Index Ethicæ

Ethica,	1
Pars prima. De Ethicâ generali.	
Caput primum. De principiis actuum humanorum,	4
1. De principiis internis actuum humanorum.	
De Intellectu morali,	5
De Voluntario morali,	6
De libertate morali,	14
Propositio prima,	15
Propositio secunda,	16
II. De causis quæ voluntarium aut liberum minuunt vel tollunt.	
De Violentiâ seu de coactione,	17
Propositio prima,	19
Propositio secunda,	20
Propositio tertia,	21
De Metu,	22
Propositio prima,	23
Propositio secunda,	24
Propositio tertia,	25
De Concupiscentiâ,	26
Propositio prima,	27
Propositio secunda,	30
De Ignorantiâ,	32

Propositio prima,	36
Propositio secunda,	39
III De principiis externis actuum humanorum, seu de eorum fine,	41
1. De Beatitudine hominis,	46
Propositio. Solus Deus est beatitudo hominis objectiva,	47
2. De obligatione nostras actiones ad Deum refèrendi,	49
Propositio prima,	56
Propositio secunda,	57
Caput secundum. De proprietatibus actuum humanorum,	58
Propositio,	61
Caput tertium. De regulis actuum humanorum,	64
1. De conscientia,	65
Propositio prima,	75
Propositio secunda,	76
Propositio tertia,	77
Propositio quarta,	78
Propositio quinta,	79
II. De lege,	81
1. De lege divinâ,	82
De lege æternâ,	83
De lege naturali,	84
Propositio,	87
Solvuntur objectiones,	89
De legis naturalis immutabilitate,	96
De lege divinâ positivâ seu scriptâ,	98
2. De lege humanâ,	101
Propositio prima,	108
Propositio secunda,	112
Pars secunda. De Ethicâ speciali,	113
Caput primum. De officiis hominum erga. Deum,	114
1. De cultu Dei interno,	115
Propositio,	116
Solvuntur objectiones,	117
II. De cultu Dei externo,	122
Propositio prima,	123
Propositio secunda,	124
Solvuntur objectiones,	125
III. De religionum indifferentiâ,	129
Propositio,	130
Solvuntur objectiones,	132
Caput secundum. De officiis hominis erga seipsum,	135
1. De officiis hominis ad ipsius animam spectantibus.	
De officiis quæ ad intellectum spectant,	136
De officiis quæ ad voluntatem spectant,	140
II. De officiis hominis ad ipsius corpus spectantibus,	145

Propositio prima,	149
Solvuntur objectiones,	150
Propositio secunda,	155
Solvuntur objectiones,	156
Caput tertium. De officiis hominum erga cæteros homines,	160
I. De hominum officiis quæ nituntur communi humanitatis titulo,	161
II. De officiis hominum quæ ad societatem generatim spectant,	166
Propositio,	168
Solvuntur objectiones,	169
Corollaria,	175
III. De hominum officiis quæ pertinent ad societatem domesticam.	
1. De societate conjugali,	179
2. De societate paternâ.	
De officiis parentum erga liberos,	181
De officiis liberorum erga parentes,	183
3. De societate herili.	
De officiis dominorum erga famulos,	186
De officiis famulorum erga dominos,	187
IV. De societate politicâ seu civili,	188
1. De præcipuis regiminis politici formis.	
2. Quodnam, triplici ex illo regimine sit anteponendum ?	196
3. Undenam oriatur suprema regiminis civilis potestas ?	198
Propositio. Suprema civilis potestas non à populo, sed à solo Deo	
tanquàm à primario fonte repetenda est,	199
Corollaria,	205
Solvuntur objectiones,	212

Il est arrivé, par un malentendu absolument involontaire, que cet *abrégé des preuves de la religion révélée* n'avait encore été parcouru que d'une manière très-superficielle, lorsque la première feuille en a été imprimée ; de sorte que ce n'a été qu'en corrigeant les épreuves, que les éditeurs ont reconnu que cet ouvrage est loin d'être aussi parfait qu'ils l'avaient imaginé d'abord, en le trouvant ajouté, comme appendice, à la fin d'un *Cours élémentaire de Philosophie, à l'usage des Collèges*, imprimé à Lyon en 1823. Comme le temps ne permettait plus alors de le refondre ou de lui en substituer un autre, les éditeurs, pour ne pas manquer à l'engagement qu'ils avaient pris avec les souscripteurs dans le prospectus du Cours de Philosophie qu'ils viennent de publier, se sont contentés de faire disparaître les fautes de grammaire les plus considérables, quelques expressions louches ou vicieuses, et un certain nombre de phrases peu intelligibles. C'est tout ce qu'ils pouvaient faire en corrigeant les épreuves. Ils osent se flatter que Messieurs les Souscripteurs jugeront qu'il valait mieux imprimer cet *abrégé*, tel qu'il est actuellement, que de l'omettre sans le remplacer par un autre plus parfait.

Table des preuves de la religion révélée

Insuffisance de la Religion naturelle,	339
Existence d'une Religion révélée,	341
Livres de l'ancien Testament : leur authenticité,	<i>Ibid.</i>

Fidélité des livres de l'ancien Testament,	344
Intégrité des livres de l'ancien Testament,	349
Solution des objections,	350
Livres du nouveau Testament : leur authenticité,	356
Fidélité des livres du nouveau Testament,	362
Intégrité des livres du nouveau Testament,	366
Miracles et Prophéties,	369
Objections contre la révélation,	370
Preuve de la Religion par la résurrection de J.-C.	376
La Religion prouvée par la conversion de St. Paul,	381
La Religion prouvée par l'établissement de l'Église,	383
La Religion prouvée par la dispersion et le châtiment des Juifs,	387
Objection,	<i>Ibid.</i>
Il ne peut y avoir plus d'une vraie Religion,	

Appendice D

[Retour à la table des matières](#)

Questions de philosophie au baccalauréat de Philosophie de la Faculté des Arts de l'Université Laval (1857-1879)

- 1857-58 : De la méthode ; spiritualité de l'âme ; du pouvoir dans la société politique.
- 1862-63 : De la méthode. L'évidence. Le syllogisme. Le jugement. Spiritualité de l'âme. De l'origine des idées. Arguments physiques de l'existence de Dieu. De la providence et de son concours dans les actions libres de l'âme. La conscience. La peine de mort. Le pouvoir dans la société politique. Le duel est-il vraiment criminel et l'est-il toujours ? Le suicide est opposé à la loi naturelle. Sanction de la loi naturelle.
- 1863-64 : Règles des syllogismes. Règles dites des anciens et des modernes. Appliquer chacune de ces règles à des exemples de syllogismes mauvais.
- 1865-66 : La différence entre le juste et l'injuste, entre le bien et le mal est-elle fondée sur la volonté des hommes, ou sur l'essence des choses ?
- 1866-67 : L'esclave fugitif qui tue le serviteur du maître, à sa poursuite. Qualifier les actes du maître, du serviteur et de l'esclave, d'après les principes de la philosophie morale.
- 1867-68 : Définir et expliquer ce qu'il faut entendre par certitude. Y a-t-il une certitude ? Le sens intime, l'évidence et les sens peuvent-ils être des sources de certitude ? (sept. 1866). Définition, existence et sanction de la loi naturelle (juillet 1867).
- 1868-69 : Siège de l'âme. Mode de l'union de l'âme avec le corps.
- 1869-70 : Du témoignage considéré comme moyen d'arriver à la connaissance de la vérité : sa définition, ses différentes espèces, les caractères dont il doit être revêtu pour produire la certitude.
- 1870-71 : Le duel et le suicide.

1871-72 : Définition, existence et sanction de la loi naturelle.

1872-73 : cf. 1867-1868 (certitude)

1873-74 : 1° Définition du raisonnement – 2° Qu'est-ce qu'un syllogisme ? Un dilemme ? Un sophisme ? – 3° Définir la vérité, la fausseté, l'erreur – 4° Différence entre erreur formelle et erreur matérielle, entre connaissance implicite et explicite. 5° Donner deux arguments de la simplicité de l'âme. 6° Apprécier la proposition suivante : « Dieu ne peut vouloir le mal moral ni comme fin, ni comme moyen ; il peut cependant le permettre et même il convient qu'il le permette ». Prouver la vérité ou la fausseté des diverses parties de cette proposition (d'une manière succincte).

1874-75 : 1° Qu'est-ce que la définition ? – Règles ou conditions de la définition, avec exemples. 2° Qu'est-ce que le bien ou la bonté ? – le mal ? – Définir le bien honnête, le bien délectable, le bien utile, ainsi que le mal physique et le mal moral. – Tout être est bon ; preuve. 3° L'âme humaine peut-elle, une fois séparée du corps, exister et vivre ? preuve – Réfuter l'objection : La forme ne peut exister hors de son sujet ; or l'âme est la forme du corps ; donc l'âme ne survivra pas au corps. 4° Qu'entend-on par devoir en général – par droit en général ? – Les droits des hommes sont-ils égaux ? – Sont-ils également inviolables ? Preuves. (Sainte-Thérèse).

1875-76 : 1° Qu'est-ce que la perception et qu'est-ce qu'une idée ? 2° Quelle est l'étendue de l'attribut dans une proposition affirmative – dans une proposition négative ? 3° La mémoire peut-elle induire en erreur par elle-même ? 4° Qu'est-ce que le fini et l'infini ? 5° Peut-il y avoir une multitude infinie ou un nombre infini ? 6° Les âmes humaines sont-elles extraites de la substance divine ? 7° Le mal, en tant que mal, peut-il être l'objet de la volonté ? – Preuve. 8° N'y a-t-il que Dieu qui puisse créer ? – Preuve. 9° Comment réfuter l'objection de ceux qui prétendent que l'honneur justifie le duel ? (Québec).

1876-77 : 1° Scepticisme – Définir le scepticisme et en donner la réfutation. 2° En quoi consiste le système de Lamennais sur la certitude, et comment peut-on le réfuter ? 3° Expliquer l'axiome : *Ex nihilo nihil fit*. 4° Qu'entend-on par union physique et substantielle ? Est-ce cette union qui existe entre l'âme et le corps ? Preuves. 5° Montrer que le consentement des hommes sur l'existence de Dieu ne provient pas des préjugés de l'éducation, ni de la fraude des législateurs, ni de l'ignorance des causes naturelles, ni de la crainte. 6° Quel est le fondement réel de la distinction entre le bien et le mal ? Preuves. (Québec).

- 1877-78 : 1° Donner et expliquer les deux premières règles du Syllogisme. Exemple pour chacune. 2° Qu'est-ce que la méthode ? Son utilité. 3° Le témoignage historique donne-t-il la certitude et dans quelles conditions ? 4° Peut-on constater l'existence du miracle ? Preuves. 5° Qu'entend-on par Ontologisme ? Comment se réfute-t-il ? 6° Quelles sont les conditions requises pour qu'une loi soit bonne ? Preuve. (Nicolet).
- 1878-79 : 1° Règles ou conditions de la définition, avec exemples. 2 Notion de la démonstration directe. 3° Les âmes humaines ont-elles toutes été produites au commencement du monde ? Preuves. 4° Exposer l'objet de la connaissance sensible. 5° Quel est le sujet de la faculté de sentir ? Preuves. 6° Prouver que Dieu connaît tous les futurs nécessaires. 7° Réfuter l'opinion de ceux qui font découler la distinction entre le bien et le mal de l'utilité pour le bonheur de cette vie. (Rimouski).
- 1879-80 : 1° Notion de la proposition – Ses éléments – Qu'est-ce qu'on entend par proposition affirmative et négative, simple, composée, absolue ou catégorique ? 2 ; Règles pour bien conclure dans les syllogismes conditionnels : exemple. 3° La possibilité intrinsèque tire-t-elle son origine de la puissance de Dieu ou de sa volonté, ou de l'essence même des choses ? preuves. 4° Comment répondre à l'objection qui prétend que la volonté ne peut choisir entre deux biens égaux et entre deux biens inégaux ? 5° Comment réfuter le manichéisme sur la création ? Quelle est la fin dernière du monde créé ? preuve. 6° Un acte humain, en égard aux circonstances et à la fin de l'opérant peut-il être indifférent ? preuve. 7° La résistance au pouvoir public est-elle permise en certains cas ? preuve. 8° Société religieuse, (On peut se borner à en démontrer l'existence indépendante de la société civile). (Sainte-Anne).

Source : *Annuaire de l'Université Laval (1857-1920)*

Appendice E

[Retour à la table des matières](#)

Professeurs de Philosophie de collèges ayant étudié en Europe, principalement à Rome, 21 Collèges du Québec (1879-1920)

1 – Séminaire de Québec (12/12)

A. Huot, D. Ph.
A. Robert, D. Ph.
(Rome, Louvain)
A. Lemieux
H. Gouin
H. Bernier
S.-A. Lortie
(Rome, Louvain)
C. Roy
R. Guimont
C. Gagnon
F. Vandry
R. Benoît
F. Gagné

2 – Séminaire de Philosophie (11/11) Solitude d'Issy Liste pour 1879-1902

V-N. Many
C. Rothureau
M. Lelong
P-A. Urique
A. Volbart
G. C. Clapin
J-M. Gouttefangeas
J.-M. Grangier
L. Perrin (Rome)
O. Gauthier (Rome)
P. Perrier (Rome)

E. Chartier D. Ph.
J.-B. Archambault
P. Desranleau
H. Morin
5 – Collège de Ste-Anne
(2/13 ?)

E. Richard D. Ph.
W. Lebon (Fribourg)
6 – Séminaire de Ste-Thérèse
(4/8 ?)

H. Cousineau
A. Jasmin
A. Desjardins
O. Chaumont

7 – Collège de L'Assomption (5/8 ?)

A. Archambault, D.D.
F. Jobin, B.Ph.
A. Curotte, D.Th, D.Ph., D.D.
Jos. Riopel, D.Ph.
L. Pinault, D.Th, D.Ph.

8 – Collège de St-Laurent (0/9 ?)

9 – Collège de Ste-Marie (0/24 ?)

Note : Jésuites français et
américains, professeurs ;

3 – *Séminaire de Nicolet*
(1/7 ?)

A. Camirand

4 – *Séminaire de St-Hyacinthe*
(6/10 ?)

A. Balthazar D. Ph.

J. L. Guertin D. Ph.

C. Fafard, D.Th., D.Ph.

T. Corcoran, D.Ph.

A. Piette, D.Ph.

C. Fafard

11 – Collège Bourget
(2/14 ?)

L.-N. Préville, D.Ph.

O. Roch, D.Ph.

12 – Collège de Monnoir
(4/7 ?)

C. Bessette

J.-M. Cadieux

J.-A. Lemieux

R. Lamoureux

13 – *Séminaire de Trois-Rivières* (3/10 ?)

L. Arcand

L. Chartier

H. Marcotte

14 – *Séminaire de Rimouski*
(3/20 ?)

A. Larrivée D. Ph.

S. Moreault L. Ph.

S. Langis D. Ph.

15 – *Séminaire de Sherbrooke*
(4/8 ?)

P. J. A. Lefebvre D.D.

A. Maltais

H. A. Simard, D.Th.

J. E. M. Vincent, D.D.

scholasticat au Québec, 1882

10 – *Séminaire de Joliette*
(7/10 ?)

J. Cournoyer, D.Ph.

F.X. Piette, D.Ph.

A. Roch, D.Ph.

J. A. Tremblay, D.Th, D.Ph.

Jos. Dufour D.Th.

J. Alf. Tremblay D.Th.

17 – *Collège de Lévis*
(12/13 ?)

L. Lindsay D.Th.

T. Lachance D.Ph.

A. Scott D.D.

A. Magnan D.D.

J. Hallé, D.Th.

A. Langlois D.Th, D.Ph.

Jos. Ferland, D.Th, L.Ph.

L. Bélanger L.Th.

C. Gosselin D.Th, D.Ph.

H. Raymond, D.Th.

A. Laberge D.Th, L.Ph., L.D.

E. Caron D.Ph.

18 – *Séminaire de Valleyfield*
(3/5 ?)

J. D. Neveu, D.Ph, D.D.

L. A. Jennet D.Th.

L. V. Mousseau, D.Th., L.Sc.
Sociales

19 – École d'enseignement supérieur
pour jeunes filles

(3/6 ?)

E. Hébert, D.Ph.

P. Perrier

A. Archambault

20 – *Séminaire de St-Jean*
(2/3 ?)

E. Bernier D. Ph.

16 – Séminaire de Chicoutimi (6/12 ?)	O. Gibeault D.Th, D.Ph.
E. de Lamarre D.Th.	21 – Séminaire de Mont-Laurier (0/2 ?)
E. Lapointe (Louvain ?) D.Ph.	TOTAL : 90/212 : 42,4%
J.-A. Gaudreault D.Th.	pourcentage minimal.

Sources : *Annuaire*s des collèges (principalement dans les « chroniques » et par la mention des titres – Ph. D, Th.D, J.C.D. – obtenus) ; monographies de collèges ; Langevin, *Le Collège canadien* Bélanger, *Historique du collège canadien ...* ; Duhamel, Recension des thèses de doctorat...

Avertissement : La multiplicité de sources documentaires partielles explique le caractère non systématique de la présente liste. Ph. signifie Philosophie, Th. Théologie, D. Droit canon. On trouve entre parenthèses, le nombre certain ou probable de ceux qui étudièrent en Europe sur le nombre de professeurs de Philosophie du collège pour la période 1879-1920.

Appendice F

[Retour à la table des matières](#)

Persistance (n. d'années) des professeurs dans l'enseignement de la Philosophie, 21 collèges du Québec, (1879-1920)

25 ans et plus (3 professeurs)

F. Barré, St-Laurent	29 ans	
O.-E. Mathieu, Québec	26	(E)
P. J. A. Lefebvre, Sherbrooke	26	

10-20 ans (32 professeurs)

Ph. Vanier, St-Laurent	17	
E. Richard, Ste-Anne	16	(E)
T. Lachance, Lévis	16	(E)
F.-X. Piette, Joliette	15	(E)
I. Clairoux, Joliette	15	
A. Maltais, Sherbrooke	15	(E)
H. Marcotte, Trois-Rivières	15	(E)
A. Balthasar, St-Hyacinthe	15	(E)
D. Chaumont, Ste-Thérèse	15	(E)
F. E. Baril, Nicolet	15	
E. Lapointe, Chicoutimi	14	(E)
J. A. Tremblay, Chicoutimi	14	(E)
J. Bourgeois, Nicolet	14	
A. Roch, Joliette	13	(E)
J. A. Comtois, Trois-Rivières	13	
O. Roch, Bourget	12	
A. Larivée, Rimouski	12	(E)
L. V. Mousseau, Valleyfield	12	(E)
A. Robert, Québec	12	(E)
P. E. Geoffroy, Joliette	11	
J. Riopel, L'Assomption	11	(E)
W. Lebon, Ste-Anne	11	(E)
C. Gosselin, Lévis	11	(E)
M.A. McGarry, St-Laurent	11	
P. Benoit, St-Hyacinthe	11	
H. Cousineau, Ste-Thérèse	11	(E)
F.-X. de la Durantaye, L'Assomption	10	

L. Pinault, L'Assomption	10	(E)
Jos. Ruhlmann, Ste-Marie	10	(E)
S.-A. Lortie, Québec	10	(E)
J. B. O. Archambault, St-Hyacinthe	10	(E)
P.A. Urique, Sém. de Philosophie	10	(E)

6-9 ans (31 professeurs)

G. Simon, Chicoutimi	9	
J. Dufour, Chicoutimi	9	(E)
H. Morin, St-Hyacinthe	9	(E)
C. Chaumont, Ste-Thérèse	9	
J. C. Coursol, Ste-Thérèse	9	
J. A. Gaudreault, Chicoutimi	8	(E)
L. Roy, Rimouski	8	
J. Jacob, Trois-Rivières	8	
N. C. Leduc, St-Hyacinthe	8	
A. Pellerin, Nicolet	8	
F. A. Baillargé, Joliette	7	
C. Pilon, L'Assomption	7	
D. Pelletier, Ste-Anne	7	
M. Belzile, Rimouski	7	
T. Laflèche, Trois-Rivières	7	
A. Lelaidier, Trois-Rivières	7	
R. Guimont, Québec	7	(E)
A. Archambault, École Jeunes filles	7	(E)
E. Hébert, École Jeunes filles	7	(E)
A. Jasmin, Ste-Thérèse	7	(E)
P. Mayrand, Nicolet	7	
L. Perrin, Séminaire de philosophie	7	
Jos. Gosselin, Ste-Anne	6	
A. Fortin, Ste-Anne	6	
F. Charron, Rimouski	6	
J. O. Neveu, Valleyfield	6	(E)
O. Gibeault, St-Jean	6	(E)
A. Landry, Trois-Rivières	6	
L. Guertin, St-Hyacinthe	6	(E)
J. A. Lemieux, Monnoir	6	
L. Geoffrion, Monnoir	6	

Synthèse

Total de professeurs de Philosophie (1879-1920) : 212

1) 25 ans et plus : 3/212 : .01%

		E)	:	2/3	:	66,6%
10-20 ans	:	32/212	:	15%		
		(E)	:	22/32	:	68,7%
6-9 ans	:	31/212	:	14,6%		
		(E)	:	12/31	:	38,7%
2) 6-25 ans et plus	:	66/212	:	31. 1%		
		(E)	:	36/66	:	54,5%

Sources : *Annuaire*s et monographies de collèges

Notes : (E) indique un séjour d'étude en Europe. Rappelons qu'après 1880 l'enseignement de la Philosophie incombe le plus souvent à deux professeurs responsables séparément d'une classe. Le total d'années d'enseignement n'inclut que les années d'enseignement entre 1879-1880 et 1920-1921. Enfin cette liste n'inclut pas les professeurs de Philosophie des Facultés des Arts de l'Université Laval et de l'Université Laval à Montréal.

Appendice G

[Retour à la table des matières](#)

Professeurs de Philosophie, Faculté des Arts, Université Laval, Québec (1859, 1871-1920)

1859-60 :	R. P. Tailhan. S.J. (1)	
1871-72 :	abbé Adrien Papineau (4)	
1872-73 :	”	
1873-74 :	”	
1874-75 :	”	
1875-76 :	abbé Louis-Jacques Langis (3)	
1876-77 :	”	
1877-78 :	”	
1878-79 :	abbé Olivier-E. Mathieu (34)	
1879-80 :	”	
1880-81 :	”	
1881-82 :	”	
1882-83 :	”	
1883-84 :	”	et abbé Henri Gouin (7)
1884-85 :	”	”
1885-86 :	”	”
1886-87 :	”	”
1887-88 :	”	”
1888-89 :	abbé O.-E. Mathieu et abbé Henri Gouin	
1889-90 :		et abbé Hyppolite Bernier
1890-91 :		et abbé H. Bernier
1891-92 :	”	”
1892-93 :	”	
1893-94 :	”	
1894-95 :	”	
1895-96 :	”	
1896-97 :	abbé O.-E. Mathieu et abbé S.-A. Lortie (5)	
1897-98 :	”	
1898-99 :	”	
1899-00 :	”	
1900-01 :	”	
1901-02 :	”	
1902-03 :	”	et abbé Roméo Guimont (9)
1903-04 :	abbé O.-E. Mathieu et abbé Roméo Guimont	
1904-05 :	”	”

1905-06 :	abbé O-E. Mathieu et abbé Roméo Guimont
1906-07 :	et abbé A. Robert
1907-08 :	” ”
1908-09 :	” ”
1909-10 :	” ”
1910-11 :	” ”
1911-12 :	abbé O.-E. Mathieu et abbé A. Robert
1912-13 :	abbé A. Robert
1913-14 :	”
1914-15 :	”
1915-16 :	”
1916-17 :	”
1917-18 :	”
1918-19 :	”
1919-20 :	”
1920-21 :	”

Note : Le chiffre entre parenthèses indique le nombre total d'années d'enseignement de la Philosophie à la Faculté des Arts.

Source : *Annuaire* de l'Université Laval (1858-1920)

Professeurs de Philosophie, Faculté des Arts, Université Laval à Montréal (1887-1920)

1887-88 :	M. Pierre-Albert Urique, P.S.S. (10)
1888-89 :	”
1889-90 :	”
1890-91 :	”
1891-92 :	”
1892-93 :	”
1893-94 :	”
1894-95 :	”
1895-96 :	”
1896-97 :	”
1897-98 :	Abbé Élie Auclair (22)
1898-99 :	”
1899-00 :	”
1900-01 :	”
1901-02 :	”
1902-03 :	”
1903-04 :	Abbé Gaspard Dauth (17) et M. L. Perrin (14). P.S.S.
1904-05 :	” ” ”
1905-06 :	” ” ”

1906-07 :	”	Abbé Gaspard Dauth (17) et M. L. Perrin (14). P.S.S.
1907-08 :	”	”
1908-09 :	”	”
1909-10 :	”	”
1910-11 :	”	”
1911-12 :	”	”
1912-13 :	”	”
1913-14 :	”	”
1914-15 :	”	” *
1915-16 :	”	” *
1916-17 :	” **	” *
1917-18.	”	”
1918-19 :	”	”
1919-20 :	”	”
1920-21 :		nil

* à Rome

** L'abbé Émile Chartier est, à partir de 1916-1917, suppléant à l'abbé Dauth, professeur d'histoire de la philosophie.

Source : *Annuaire* de l'Université Laval (1887-1920) et *Annuaire* de l'Université Laval à Montréal (1901-1920)

Plan de la bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

I Sources manuscrites

1. Cours et cahiers de notes de Philosophie
2. Programmes d'études
3. Correspondances
4. Palmarès et thèses
5. Listes d'élèves et de professeurs
6. Registres d'académies, de sociétés littéraires et philosophiques
7. Devoirs d'étudiants, notes de classe et d'examens
8. Procès-verbaux de conseils, annales de collèges
9. Catalogues de bibliothèques
10. Diverses

II Sources imprimées

A) Sériées

1. Manuels de Philosophie utilisés en Philosophie, thèses et définitions
2. Annuaire de collèges et d'universités, Baccalauréat (programmes, jury, congrès)
3. Mandements épiscopaux
4. Catalogues de bibliothèques et de librairies
5. Presse périodique

B) Diverses

III Instruments de recherche

IV Études générales

- A) Volumes
- B) Articles de périodiques

V Études spéciales

- A) Volumes
- B) Articles de périodiques

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

I Sources manuscrites

1. Cours et cahiers de notes de Philosophie

/Martin Bouvart/, *Compendium sive Epitome in quo praecipia partes totius logicae continentur. Professore... Patre Martino Bouvart. Hoc compendium scripsit Dionysus De mesnu.* 1679, /Collège des Jésuites/, 109 p.

ASQ, M-138

P. Guesnier, *Moralis data a reverendissimo patre Guênier, societas Jesu....* 1731, /Collège des Jésuites/, 270 p.

ASQ, M-165

P. Labrosse, *Cursus philosophicus datus a patre Labrosse in collegio quebecensi*, 1757, /Collège des Jésuites/, 421 p.

ASQ, M-67

Louis Deschenaux, *Cursus philosophiae*, 1778-1779, /Séminaire de Québec, prof. B.-O. Panet/, 2 tomes

ASN

/Abbé Charles Chauveaux/, *Cours de Philosophie*, 1783, /Sém. de Québec/, 121 p./

ASQ, M-154

/Chauveaux/, *Cursus philosophiae*, Quebecensi in Seminario. Data professore Doctissimo et illustrissimo D.D. Chauveaux, sacerdote, 1783, /c. 200 p./. Notes de l'élève Joseph Bourneuf.

ASSM

/Antoine Robert, prof./, *Compendium philosophiae*, 1790, /Sém. de Québec/, 18 p.

ASQ, M-185

Ant. Robert, prof. /, / *Cours de Philosophie* /, / c. 1790-1794/, / Sém. de Québec/, 374 p. Notes de l'élève Charles Burke.

ASQ, M-175

/Ant. Robert, prof./, *Philosophiae alumnie*, 1792, /Sém. de Québec/, 146 p. Notes de l'élève Jos. O. Deguire.

ASQ, M-151

/J.-B. Castanet, prof./, /*Cours de Philosophie*/, 1795, /Sém. de Québec/, 107 p. Notes de l'élève Félix Gatien.

ASQ, M-155

Jean Raimbault, prof./, *Cursus philosophicus*, 1796, /Sém. de Québec/, 105 p.

ASQ, M-172

/J.-Antoine Houdet, prof./, /*Cours de Philosophie*/, /1798-1799/, 305 p. Notes de l'élève J.-B. Roupe

ASSM

J.-A. Houdet ?/, *Rhétorique et Philosophie*, 1800, /Montréal et Québec/ 515 p.

ASQ, M-186

/Jérôme Demers, prof./, *Cursus philosophiae*, /c. 1802/, /Sém. de Québec/, 342 p. Notes de l'élève Jos. Signay.

ASQ, M-164

/J.-A. Houdet, prof./, *Notes de philosophie, de physique, d'astronomie et de logique grammaticale*, / 1807-1809/, /utilisé à Nicolet/, 409 p.

ASN

/J.-A. Houdet, prof./, /*Cours de Philosophie*/, 1812, /Collège de Montréal/, / 382 p./, Notes de l'élève Jos. Lecompte

ASSM

/Flavien Turgeon, prof./, /*Cours de Philosophie*/, 1812, /Sém. de Québec/, 150-149 p. Notes de l'élève Edward Daveluy.

ASQ, M-66 et M-161

J.-A. Houdet, prof./, *Abrégé de philosophie* par M. Houdet, professeur de Philosophie au Collège de Montréal, 1814, /Collège de Montréal/, 485 p. Notes d'Édouard de Bellefeuille et auparavant de son oncle, François Lebrun de Bellefeuille au Collège de Montréal (c. 1810-1818)

Collection

Vianney Décarie

/J. Demers, prof./, /*Cours de Philosophie*/, 1817, /Sém. de Québec/, 257 p. Notes de l'élève Toussaint Papineau.

ASQ, M-214

/J.-A. Houdet, prof./, *Philosophia*, 1818, /Collège de Montréal/ 146 + 42 + 180 p. Notes de l'élève John Holmes, au Collège de Montréal de 1811 à 1819. Utilisé à Nicolet en 1821.

ASQ, M- 145 et M-162

/J. Demers, prof./, *Institutiones philosophiae ad usum Seminarii Quebecensis*, 1818, / Sém. de Québec/, 220 p. Notes de l'élève Jos. Petitclerc. A servi ensuite en 1824 sous le professorat de G.-H. Besserer.

ASQ, M-215

/M. Crevier, prof./, *Philosophia*, 1823-1824, /Sém. de Nicolet/, 214 p. Notes de l'élève Charles Harper.

ASN

J.-A. Houdet, prof./, *Philosophia*, 1825-1826, /Collège de Montréal/, /s.p./

ACBR

/Charles Dion, prof./, *Philosophia*, 1826-1827, /Sém. de Nicolet/, 272 p. Notes de l'élève F.T. Désaulniers

ASN

/J. Demers, prof. ?/, *Institutiones philosophiae*, 1828-1829, /Collège de Ste-Anne après le Sém. de Québec/, 197 + 107 p. Notes de l'élève Charles-Édouard Poiré.

ACSAP SM : 100 : 1829 :15

/J. Demers, prof./, *Institutiones philosophiae*, 1830, / Sém. de Québec/, 287 p. Notes de l'élève Édouard-Gabriel Plante.

ASQ, M-160

/M. S. D. Baillargeon, prof./, *Philosophia*, 1833-1834, / Sém. de Nicolet/, 327 p. Notes de l'élève Louis-Evariste Lesieur-Desaulniers.

ASN

E.-A. Taschereau, *Compositions philosophiques*, 1845, /Sém. de Québec/ 161+ p.

ASQ, M-339

Frenet, Eugène, /*Questions diverses de philosophie*/, 1859-1860, /Collège de Sainte-Anne/, 76 p.

ACSAP SM : 100 : 1859 : N6

Thomas-Aimé Chandonnet, *Cours de philosophie*, 1860-1861, / Sém. de Québec/, 380 p. Notes de l'élève L.-N. Bégin.

ASQ, M-222

Antoine Gauvreau, *Notes et analyses philosophiques*, 1860-1861, /Collège de Sainte-Anne/, 103 p.

ACSAP SM :230 : 1860 :N6

/I. Désaulniers/, *Premier cahier de Logique....* 1860-1861, /Séminaire de St-Hyacinthe/, / s.p. /. Notes de l'élève R. Raymond.

ASSH

T.-A. Chandonnet, /*Cours de philosophie*/, 1861, /Sém. de Québec/, / s.p. / Notes de l'élève Cyrias Pelletier.

ASQ, M-220

Antoine Gauvreau, *Métaphysique. Pneumatologie*, mai 1861, /Coll. de Sainte-Anne/, 38 p.

ACSAP SM ; 110 : 1861: M4

T.-A. Chandonnet, *Institutiones philosophicae*, auctore.... 1861-1862, /Sém. de Québec/, 528+ p.

ASQ, M-183

Jos. Desjardins, *Notes philosophiques*, 1862, /Coll. de Sainte-Anne /, 1 s. p. /.

ACSAP, SM : 100 : 1862 : N6

T.-A. Chandonnet, *Cours de philosophie*, /1862-1863/, /Faculté des Arts, U. Laval /, / s.p. /, et, *Philosophia*, /1862-1863/, 415 p.

AUL, 211-1/1/1, A-1

T.-A. Chandonnet, *Cours de philosophie*, /1860-1865/, /Sém. de Québec/, 252 p.
« Notes supplémentaires au cours de Tongiorgi. »

ASQ, M-230

/I. Désaulniers/, *Cours abrégé de logique*, 1862-1863, /Séminaire de St-Hyacinthe/, 110 p. Notes de l'élève J.-B. Michon.

ASSH

/I. Désaulniers/, *Cursus metaphysicae et moralis*, 1862-1863, /Séminaire de St-Hyacinthe/, 154 p. Notes de l'élève F. Coderre.

ASSH

/I. Désaulniers/, *Cursus philosophiae*, 1863-1864, /Séminaire de St-Hyacinthe/, 159 p. Notes de l'élève J.-B. Michon.

ASSH

T.-A. Chandonnet, *Notes de philosophie, de théologie et diverses*, /1864-186 /Sém. de Québec/, /s.p./. Notes de l'élève Adrien Papineau.

ASQ, M-775

/I. Désaulniers/, *De Philosophia*, /1864-1865/, /Séminaire de St-Hyacinthe/, 356 p. Notes de l'élève R / ?/ Raymond.

ASSH

/I. Désaulniers/, *Quelques leçons de philosophie de M. Désaulniers....* 1864-1866, /Séminaire de St-Hyacinthe/, /s.p./.

ASSH

/Isaac Désaulniers/, *Leçons de philosophie*, 1864-1866, /Séminaire de St-Hyacinthe/, /s.p./. Notes de l'élève J-Adolphe Chicoyne.

ASSH

/Anonyme/, *L'Église et l'État*. Cours spécial pour les élèves de Philosophie du Collège de l'Assomption, / après 1864 /, / s. p. /.

ACA

T.-A. Chandonnet, /*Cours de philosophie*/, 1865, /Séminaire de Québec/, 217 p. Notes de l'élève L.-O. Gauthier, ecclésiastique.

ASQ, M- 1112

Édouard Leclair, *Philosophie*, / 1865-1866/, /Coll. de SainteAnne/, 160 p.

ACSAP

Louis-Honoré Paquet, *Cours de philosophie*, 1866-1867, /Sém. de Québec/, 256 p. Notes de l'élève Clovis Laflamme.

ASQ, M-212

T.-A. Chandonnet Philosophie morale, / 1866-1868/, /Sém. de Québec/, 153 p.
Notes de l'élève J. C. K. Laflamme.

ASQ, M-586

L.-H. Paquet, *Programme / cours / de philosophie*, / c. 1867 /, /Sém. de Québec/,
131 p. Schématisation détaillée, en français, du cours de Tongiorgi.

ASQ, M-43

/I. Désaulniers/, *Philosophie*, / 1867-1868 /, /Séminaire de St-Hyacinthe /, / s.p. /.
Notes de l'élève Magloire Laflamme.

ASSH

/I. Désaulniers/, *Cours de Philosophie*, 1868, /Séminaire de St-Hyacinthe/, / s.p. /.
Notes de l'élève Edmond Lessard.

ASSH

/Camille Caisse, prof./, *L'Église et l'État*, cours spécial aux philosophes, 1872-
1873, /Coll. L'Assomption/, /pp. 37-99/. Précédé d'une histoire de la liberté
religieuse en Canada. Notes de l'élève Jos. Vaillant.

ACA

/Camille Caisse, prof./, *Révolution et libéralisme*/, 1873, /Coll. L'Assomption/,
/s.p./. Notes de l'élève Jos. Charland.

ACA

/M. Langis, prof./, *Philosophie*, 1876-1877, /Sém. de Québec/, 158 p. Notes de
l'élève Jos. Beaudouin.

ASQ, M-992

/O.-E. Matthieu/, *Philosophia moralis*, 1878-1879, /Sém. de Québec/, 42 p.

ASQ, M-333

/O.-E. Matthieu/, *Cours de philosophie*/, /1878-1882/, /Sém. de Québec/, 111+ p.

ASQ, M-336

/Anonyme/, *Histoire de la philosophie* 1879, /Coll. Joliette/, 187 p. Notes de J.-M.
Tellier

ASJ

/Henri Gouin, prof./, *Philosophie. Cours de morale*, 1884, /Sém. de Québec/, /s.p./.
Notes de l'élève Cyrille Renaud.

ASQ, M-120

S.-A. Lortie, *Notes de philosophie*, / 1887-18891, /Sém. de Québec/, 96 p.

ASQ, M-886

S.-A. Lortie, *Thèses philosophiques* /, 1896, 204 p.

ASQ, M-894

Ovide Roch, *Cahier de Philosophie*, 1899-1900, /Sém. de Joliette/, 311 p.

ASJ

S.-A. Lortie, Théodicée. *Métaphysique. Psychologie.* partie, 1902, ISém. de ère Québec/, /s.p./, ASQ, M-613 et, Deuxième partie de la Philosophie.... 1902, /s.p. 1

ASQ, M-612

/Jos. Riopel, prof./, *Cahier de notes relatives au Baccalauréat*, 1906 /Coll. de l'Assomption/, 199 p. Notes de l'élève Augustin Surprenant.

ACA

/Jos. Riopel, prof./, *Philosophia moralis*, 1906-1907, /Coll. de l'Assomption/, 147 p. Notes de l'élève Ernest Beauchamp.

ACA

/Jos. Riopel, prof./, /Cours de Philosophie/, 1906-1908, /Coll. de l'Assomption/, 8 cahiers. Notes de l'élève P. Alfred Desgroseilliers.

ACA

2. Programmes d'études

ACSAP, Abbé E. Chartier, « Plan raisonné d'un cours d'étude pour le Collège de Sainte-Anne », 17 novembre 1828. Collège 112-II.

ASC, Programmes des études.

3. Correspondances (principalement dans ces fonds)

AAQ : correspondances de l'abbé de l'Isle-Dieu, de M. Montgolfier à M. Olivier Briand, de M^{gr} Briand, de M^{gr} Plessis, de M^{gr} Denaut, de M^{gr} Signay ; voir inventaires dans *RAPQ (Table des matières, 1920-1964)*.

ACAM : correspondances de M^{gr} Lartigue et de M^{gr} Bourget. Voir *l'inventaire général* des ACAM et les inventaires parus dans *RAPQ (Table des matières 1920-1964)*

ACSAP : Fonds C.-F. Painchaud, F. Pilote, W. Lebon, E.-A. Richard.

AETR : Index général de la correspondance des évêques de Trois-Rivières, 1852- , 500 p.

ASJCF : Fonds Rochemonteix

ASN : Fonds T.-M.-O. Maurault, Th. Caron, M^{gr} G. Courchesne, F. Désaulniers, M^{gr} I. Douville. Copie des lettres de M^{gr} Plessis à M. Raimbault et de M. Raimbault à M^{gr} Plessis et à M^{gr} Panet.

ASQ : fonds L.-A. Paquet, L.-H. Paquet, S.-A. Lortie, A. Robert, O.-E. Mathieu, Zigliara, L.-A. Taschereau, M.-T. Labrecque, J.-N. Giguère, A. Lemieux, H. Gouin, J.-E. Feuiltault, A. Papineau, T.-A. Chandonnet, M.-E. Méthot, E. Nadeau.
Lettre M, n°. 31, lettre O, n°. 1, lettre S, n°. 63.

ASSH : Fonds J.-S. Raymond, I. Désaulniers, J.-C. Prince, A. Balthazar, H. Morin.

- ASSM : Copies, « section Canada », Archives Saint-Sulpice de Paris (Louise Dechêne, *Inventaire....* Québec, 1969)
Correspondance générale du Collège de Montréal
Fonds J. Roque, C.-V. Quiblier, Villeneuve, Lefebvre, Denis, Thavenet.
ASTR : fonds L. Arcand, E. Caron, L. Richard.

4. Palmarès et thèses

- ASN, Palmarès, 1815-1883.
ASSH, Palmarès, 1829-
ASSM, Palmarès, 1774-1876. « Exercices et thèses ».
ASQ, Thèses, Séminaire 13, n°. 11-23.

5. Listes d'élèves et de professeurs

- ASJCF, Catalogue reconstitué de la mission de la Nouvelle-France, 1611-1800.
ASSM, Séminaire de Philosophie. Professeurs et élèves (1876-1903).
ASQ, Supérieurs, Directeurs, Officiers et Professeurs du Séminaire de Québec, ASQ, M-433.
Registre destiné à conserver les listes des écoliers, 1824-1848.

6. Registres d'Académies, de sociétés littéraires et philosophiques

- ACA, Académie Saint-François-Xavier, 1862.
ACB, Académie Saint-Ignace, 1874-1905.
ACSAP, Académie Saint-Thomas d'Aquin. Cahiers d'honneur, 1870-1920.
ASC, Archives de la Société Saint-Dominique, 1880-1889.
ASJ, Académie Saint-Étienne, 1869.
ASN, Registres de l'Académie, 1842-1873.
Annales de la Société théologique Saint-Thomas d'Aquin, 1876
ASSM, Académie française du Collège de Montréal, comptes rendus, cahiers I, II, V (1842-1881); Cahier de travaux (1863-1868); Cahier d'honneur. Philosophie (1851-1875).
ASST, Cahiers de l'Académie, 1890-
ASTR, Académie Saint-Thomas d'Aquin, 1961-
ASV, Registre du Conseil d'administration du Cercle Saint-Thomas d'Aquin, 1893-

7. Devoirs d'étudiants, notes de classes, examens

ACA,	Registres des notes de classes, 1875-1952. Rapport général des examens, 1885.
ASSM,	A. Fauteux, Vocabulaire de la Philosophie, 1893-1895.
ASST,	Devoirs de Philosophie, 1892-1893.
AUL,	Enseignement. Baccalauréat. Examen de Philosophie. (1856-1920) 49/5/1/1

8. Procès-verbaux de Conseils, Annales de collèges

ACSAP,	Annales, 1827-
ASQ,	Journal du Séminaire, vol. III.
ASSM,	Comptes rendus des Conseils, vol. I-III (1843-1888). Conseils du Séminaire de Philosophie, 1894-1940.

9. Catalogues de bibliothèques

L'étude non systématique mais indicative de la littérature philosophique dans des bibliothèques « collectives » a été faite à partir des catalogues d'institutions de Québec et de Montréal, décrits ci-dessous, dont on trouvera la description dans les ouvrages de Yvan Lamonde et Marc Lebel sur les bibliothèques de collectivité à Montréal et à Québec (XVII^e-XIX^e siècle), à paraître à la Bibliothèque Nationale du Québec.

Séminaire de Québec, 1782, 1832, c. 1838.
Collège de Montréal, c. 1789, c. 1880.
Évêché de Montréal, c. 1870.
Collège de Saint-Laurent, avant 1882, c. 1925.

En plus :

Catalogue de la Bibliothèque du Séminaire de Nicolet, 1884, 299 p.

ASN

Catalogue de la Bibliothèque des Élèves, 1906, /s.p./,

ASN

/Classe de/ Philosophie. /Bibliothèque/. Catalogue des livres, 1913, / s. p. /.

ASN

10. Diverses

AAQ,	Séminaire de Montréal.
ACSAP,	fonds « collège ».
ACSL,	dossiers F.-T. Barré, « la Saint-Thomas » (ID 684).
ADSJ,	fonds Collège de Chambly.
ASHS,	fonds Eugène Lapointe.

- ASN, « Notes sur Bonald », 1818, Succession Bois, IX, 6 papiers Painchaud.
ASQ, Séminaire 5, n°. 50A (Mémoire).
Polygraphie 8, n°. 44-45 (Assemblée) fichier à : Philosophie, Théologie, Congrès, Société d'économie politique et sociale, et autres.
ASTR, fonds « séminaire ».
AUL, fonds de la Société du parler français au Canada (re : abbé S.-A. Lortie).
AUS, fonds Émile Chartier.

II Sources imprimées

A) Sériées

1. Manuels de philosophie utilisés en Philosophie, thèses et définitions

- /Jérôme Demers/, *Institutiones philosophicae ad usum studiosae juventutis*, Quebeci, ex typis Tho. Cary et Socii, 1835, 395 p.
- Marin de Boylesve, sj., *Cursus philosophiae*, complectens logicam, Metaphysicam, Ethicam, accedit compendiosa religionis demonstratio et historia philosophiae, Lutetiae Parisiorum, Julien, Lanier et Soc., MDCCCLV (1855), 602 p.
- Jean-Baptiste Bouvier, *Institutiones philosophicae ad usum seminariorum et collegiorum*, Parisiis, apud Mequignonem Junionem nunc Jouby, MDCCCLVIII (1958), (12^e ed.), 655 p.
- A. Noget-Lacoudre, *Institutiones philosophicae in seminario Bajocensi habitae anno 1839-1840*, Parisiis, apud Mequignonem Juniorem, 1842-1843, (2 ed.), 1122 p.
- J.-A. Manier, *Compendium philosophicae ad usum seminariorum*, Parisiis, apud Jacobum LeCoffre sociosque, 1853 (editio tertia), 478 p.
- Franc. Rothenflue, s.j., *Institutiones philosophiae theoreticae*, Lugduni-Parisiis, apud Perisse fratres, 1852 (ed. altera), 3 tomes.
- Mattheus Liberatore, sj., *Institutiones philosophicae*, Prati, ex officina Giachetti, MDCCCLXXXIII (1883), (2^e ed.), 3 volumes.
- Salvatore Tongiorgi, sj., *Institutiones philosophicae*, Bruxellis, excudebat H. Gaemaere, 1864 (3^e ed.), 3 volumes.
- Ludovicus Jouin, s.j., *Compendium logicae, Metaphisicae et Elementa philosophiae moralis*, New York, Benziger Fratres, 1903 (7^e ed.), 302-400 p.
- P. Vallet, *Praelectiones philosophicae ad mentem St-Thomae Aquinatis*, Parisiis, apud A. Roger et F. Chernoviz, 1894 (7^e ed.), 2 vol.
- T.-M. Zigliara, *Siimma philosophica ad usum scholarum*, Paris, Gabriel Beauchesne et Cie, 1905 (14^e ed.), (1^{ère} ed. 1876), 3 vol.

XXX, *Synopsis definitiorum philosophicarum ad programma Lavallense*. Digesta, /Nicolet, Séminaire/, 1883, 71 p.

F.-A. Baillargé, *Questions diverses en rapport avec le nouveau programme de Philosophie des collèges...* Rawdon, aux bureaux du couvent, 1897 (2^e ed.), 50 p. (1^{ère} édition, Joliette, 1892).

F.-A. Baillargé, *Traité classique d'économie politique* selon la doctrine de Léon XIII avec applications au Canada, Joliette, en vente chez l'auteur, 1892 XII – 324 p.

XXX, *Theses ex utroque fonte tum philosophico tum theologico...* 17 octobre 1894, Québec, /Léger Brousseau/, 1894, 11 p.

XXX, *Synopsis : definitiorum philosophicarum ad programma Lavallense*. Digesta, Montréal, C.-O. Beauchemin, 1895, 80 p.

XXX, *Preparatio ad theses*. Auctore X, Nicolet, ex typis Lucae Brouillet, 1902, 74 p.

S.-A. Lortie, *Theses philosophicae*. Octo numero. In usum adeuntium baccalaureatum in scientiis, Quebeci, ex typographia Fratrum Demers, 1902, 39 p.

S.-A. Lortie, *Theses philosophicae* in usum adeuntium baccalaureatum in scientiis, Québec, Marcotte, 1906, 59 p.

S.-A. Lortie, *Elementa philosophiae christianae ad mentem S. Thomas Aquinatis, exposita*, Préface de M^{gr} O.-E. Mathieu, Quebeci ex typographia L'Action sociale Ltée, 3 tomes avec index. 1^{ère} éd. : 1909-1910 ; 2^e : 1912 editio altera ; 3^e : 1917 avec additions ; 4^e : 1921 avec additions des éditeurs ; 5^e : 1925. Le manuscrit des *Elementa* se trouve aux ASQ, M-780 et M-781.

Arthur Robert, *Histoire de la philosophie*, Québec, / s.éd. /, 1912 (1^{ère} éd.) XIV-424 p. (2^e éd. 1920).

XXX, *Theses ex Universa philosophia*, Montréal, / ?/, 1914, /p. ?/. Non localisé.

2. Annuaires de collèges et d'université, baccalauréat (programmes, jury, congrès)
/Collection, Bibliothèque nationale du Québec, annexe Aegidius-Fauteux/

Québec, 1856-57 – 1919-20 (dans *Annuaire* de l'Université Laval) Saint-Laurent, 1869-70 – 1920-21

Sainte-Thérèse, 1871-1872 – 1920-1921

Ste-Marie (Monnoir), 1874-75 – 1909-10

Sherbrooke, 1875-76 – 1920-21

Joliette, 1876-77 – 1920-21

Sainte-Marie (Montréal), 1876-77 ? – 1920-21

Trois-Rivières, 1876-79, 1891-92 – 1920-21

Chicoutimi, 1878-79 – 1920-21

- Saint-Hyacinthe, 1878-79 – 1920-21
Nicolet, 1879-80 – 1920-21
Lévis, 1883-84 – 1920-21
Bourget (Rigaud), 1884-85 – 1920-21
L'Assomption, 1884-85 – 1920-21
Rimouski, 1886-87 – 1920-21
Sainte-Anne, 1887-88 – 1920-21
Valleyfield, 1895-96 – 1920-21
École d'enseignement supérieur pour les Jeunes Filles, *Annuaire* de l'Université Laval à Montréal, 1909-10 – 1920-21
Saint-Jean, 1911-12 – 1920-21
Mont-Laurier, 1915-16 – 1920-21
Université Laval, 1856-57 – 1926-27
Université Laval à Montréal, 1901-02 – 1921-22
Université Laval. Programme du baccalauréat et de l'inscription dans la Faculté des Arts, 1878 (2^e éd. ?), 1880 (3^e éd. ?), 1883 (4^e éd.), 1891 (5^e éd.), 1901 (6^e éd.), 1906 (7^e éd.), 1911 (8^e éd.), 1917 (9^e éd.), 1918 (10^e éd.), 1921 (11^e éd.).
Demandes faites par les différents collèges.... /s.1., s. éd., 1901/, 19 p. /copie ASSH, boîte 40, n°. 70/
Propositions générales qui ont été formulées par différents professeurs des collèges affiliés, en juin 1889, /s.1., s. éd., 1189/, 26 p. /copie ASSH, boîte 40, n°. 72
Université Laval. Rapport du jury du baccalauréat. Session de juin 1912. Québec, L'Action sociale Ltée, 1913, 24 p.
Université Laval. Rapport du jury du baccalauréat. Session de juin 1913, Québec, L'Action sociale Ltée, 1914, 58 p.

3. Mandements épiscopaux

Érection (date) du diocèse et année(s) d'éditions des *mandements*.

- Diocèse de Québec (1659) : 1887-
Diocèse de Montréal (1836) : 1869, 1887-
Diocèse de St-Hyacinthe (1852) : 1888-1893-
Diocèse de Trois-Rivières (1852) : 1852-
Diocèse de Rimouski (1867) : 1978-
Diocèse de Sherbrooke (1874) : 1878-
Diocèse de Chicoutimi (1878) : 1903-
Diocèse de Joliette (1904) : 1904-

4. Catalogues de bibliothèques et de librairies

Voir l'article (I, 9.).

Catalogues de bibliothèques

Séminaire de Québec, 1891
Collège Sainte-Marie, Montréal, 1894, 1906
Quebec Library, 1792, 1801, 1808, 1821, 1832, 1844
Montreal Library, 1797, 1824, 1833, 1842
Chambre d'Assemblée, 1802, 1835, 1842, 1852, 1858
Paroisse de Québec, Œuvre des Bons Livres, 1843, 1846 Montréal, Œuvre des bons Livres et Cabinet de Lecture paroissial, 1845, 1862, 1898, 1904
Institut Canadien de Québec, 1852, 1854, 1879, 1898
Institut Canadien de Montréal, 1852, 1857, 1870
Union catholique de Montréal, 1866, 1901

En plus :

Catalogues pour Bibliothèques de classes. /Première partie. Philosophie. Par l'abbé Arthur Robert/, Université Laval, Comité permanent des congrès de l'Enseignement secondaire, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1915, 10 p.

Catalogues de librairies

Par maison, avec les dates des catalogues seulement :

Bossange-Papineau, 1819
Neilson-Cowan, c. 1830
Fabre, 1930, 1835, 1837, 1853
Crémazie, 1845 (2)
Rolland, 1855, 1877
Beauchemin, 1875, 1890
Garneau, 1919

5. Presse périodique

<i>Gazette de Québec</i> , 1794, 1819-1820	<i>Le Magasin du Bas-Canada</i> , 1832
<i>Le Canadien</i> , 1806-1810, 1819-1820, 1832-1835	<i>L'Abeille canadienne</i> , 1833-1834
<i>L'Aurore</i> , 1817-1819	<i>L'Écho du Pays</i> , 1833-1836
<i>L'Abeille canadienne</i> , 1818-1819	<i>L'Ami du peuple</i> , 1833-1834
<i>Gazette de Montréal</i> 1819-1820	<i>Mélanges religieux</i> , 1840-1840-1852
<i>Gazette des Trois-Rivières</i> , 1819-1820	<i>L'Écho de la France</i> , 1865-1870

<i>Journal des Étudiants</i> , 1840-1841	<i>La Lanterne</i> , 1868-1869
<i>L'Institut</i> , 1841	<i>Écho du Collège de Monnoir</i> , 1872-1874
<i>L'Encyclopédie canadienne</i> , 1942-1943	<i>Le Réveil</i> , 1876
<i>Revue canadienne</i> , 1845-1848	<i>Revue de Montréal</i> , 1877-1881
<i>Album littéraire de la Revue canadienne</i> , 1846	<i>La Nouvelle-France</i> , 1881
<i>L'Avenir</i> , 1847-1852	<i>Mémoires de la Société Royale du Canada</i> , 1882-1920
<i>L'Ami de la Religion et de la Patrie</i> , 1847-1850	<i>Le Propagateur des Bons Livres</i> , 1884-1890
<i>L'Abeille</i> , 1848-1881	<i>L'Étudiant</i> , 1885-1892
<i>Album littéraire de La Minerve</i> 1849-1851	<i>Le Canada Français</i> , 1888-1891
<i>L'Ordre social</i> , 1850	<i>Canada-Revue</i> , 1889-1894
<i>Le Pays</i> , 1852-1871	<i>Le Bon combat</i> , 1893
<i>La Ruche littéraire</i> , 1853-1859	<i>L'Oiseau-mouche</i> , 1893-1902
<i>Le Courrier de Saint-Hyacinthe</i> , 1853-1861	<i>Le Rosaire</i> , 1895-1914
<i>Journal de l'Instruction publique</i> , 1857-1879	<i>Le Mouvement catholique</i> , 1898-1900
<i>L'Écho du Cabinet de lecture paroissial</i> , 1859-1873	<i>La Nouvelle-France</i> , 1902-1918
<i>Le Journal de Saint-Hyacinthe</i> , 1861-1868	<i>Revue Trimestrielle canadienne</i> , 1914-1920
<i>Le Défricheur</i> , 1862-1866	<i>L'Enseignement secondaire au Canada</i> , 1915-1920
<i>Revue canadienne</i> , 1864-1922	<i>Revue dominicaine</i> , 1915-1920
<i>Le Courrier du Bas-Canada</i> 1819-1820	<i>Le Canada Français</i> , 1918-1920
<i>La Bibliothèque canadienne</i> , 1825-1830	<i>Lettres du Bas-Canada</i> , 1957
<i>La Minerve</i> , 1826-1835	<i>Le Propagateur des Bons Livres</i> , 1884-1890
<i>L'Observateur</i> , 1830-1831	

B) Diverses

- Alexis, R. Père, *Sermon sur le socialisme*, Québec, L'Action sociale Ltée, / 1906/, 7 p.
- Cadieux, Lorenzo (éd.), *Lettres des nouvelles missions du Canada, 1843-1852*, Montréal-Paris, Bellarmin et Maisonneuve et Larose, 1973, 951 p.
- /Chandonnet, Thomas-Aimé/, *L'abbé Joseph Aubry*, Montréal, Imprimerie C.-O. Beauchemin, 1875, 130 p.
- Chassé, A., *Rôle de la famille, de l'Église et de l'État*, /Nicolet, 1907/, 32 p.
- Declercq, F.-H. *De la puissance paternelle et de l'autorité maternelle comme base de la puissance législative*, Québec, /s. éd./, 1881, 12 p.
- Dessaulles, Louis-Antoine, *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis*, Montréal, P. Gendron, 1851, 199 p.
- Dorion, Jacques-Edmond, *Institut Canadien de New York. Lecture publique. Éducation populaire. Besoin des écoles du soir pour la classe ouvrière*, Burlington, Imprimerie de Pierre Cérat, 1854, 56 p.
- Drapeyron, L., *Lettres du missionnaire J. Navières sur le Canada (1735-1737)*, Paris, Delagrave, 1895, 20 p.
- Falardeau, Jean-Charles, *Étienne Parent 1802-1874*, Montréal, Éditions La Presse, (Échanges), 1975, 344 p.
- Fournier, Vincent-Charles, « Lettres d'un curé du Canada », *Bulletin des recherches historiques*, 17 (1911), pp. 3-15.
- Groulx, Lionel, *Mes mémoires*, I (1878-1920), Montréal, Fides, 1970, 437 p.
- /Huot, L.-H./, *Le rougisme en Canada*, Québec, Des presses mécaniques de A. Côté et Cie, 1864, 79 p.
- Laverdière, H. et Casgrain, H.-R., (éd.), *Journal des Jésuites*, Québec, Chez Léger Brousseau, 1871, X-403 p.
- Lebrun Isidore, *Tableau statistique et historique des deux Canadas*, Paris, Treuttel et Würtz, 1833, 538 p.
- Léon XIII, *Lettre encyclique de N.T.S.P. Léon XIII sur la philosophie chrétienne*, Québec, Les Presses Universitaires Laval, 1957, 23 p.
- Lortie, Stanislas-Alfred, *Compositeur typographe de Québec*, Paris, Secrétariat de la Société d'économie sociale, 1904, reproduit dans *Paysans et Ouvriers d'autrefois*, P. Savard (éd.), PUL. (Cahiers de l'Institut d'Histoire, # 11), 1968, 153 p.
- Lortie, Stanislas- Alfred, *L'alcoolisme*, Québec, L'Action sociale Ltée, 1910, 16 p.
- /Maguire, Thomas/, *Doctrine de l'Église catholique d'Irlande et de celle du Canada sur la révolte*, /s.l. /, Neilson, 1838, 129 p.
- Maurault, Thomas-Marie-Olivier, *St-Thomas d'Aquin*, discours au Séminaire de Nicolet le 27 juin 1876. Arthabaskaville, Imprimerie de l'Union des Cantons de l'Est, 1876, 25 p.
- Mémoires. (Extraits)*. Québec, / s. éd. /, 1891, 507 p.

- Paquet, Louis-Honoré, *Échos et glanures*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1916, 8-369 p.
- Paquin, L.-Philibert, *Essai sur le droit social chrétien*, Ottawa, Imprimerie du Foyer Domestique, 1877, 396 p.
- Plessis, M^{gr} J.-O., *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique....* Québec, imprimé au profit des pauvres de la paroisse, 10 janvier 1799, 25 p.
- Plessis, M^{gr} J.-O., *Sermon prêché par l'Évêque catholique de Québec....* 1^{er} avril 1810, Québec, imprimé à la Nouvelle-imprimerie, 1810, 2-11 p.
- Plessis, M^{gr} J.-O., « Sermon prêché par M^{gr} Plessis à l'occasion de la paix américaine.... 6 avril 1815 », *Bulletin des recherches historiques*, 35 (1929), pp. 161-163.
- Prospectus de l'éducation que reçoivent les jeunes-gens au Petit Séminaire de Montréal*, /Montréal, s. éd., 1826/, 4 p.
- /Proulx, Louis/, *Défense de la religion et du Sacerdoce, en Réponse à la presse socialiste*, Québec, A. Côté, 1850, 32 p.
- Ratio atque Institutio Studiorum Societatis Jesu*, Romae, in collegio romano ejusdern societatis, Anno Domino MDCVI, 346 p.
- /Raymond, Joseph-Sabin/, *Entretien sur saint Thomas d'Aquin* à l'occasion du sixième anniversaire célébré en son honneur, Saint-Hyacinthe, / s. éd. / , 1874, 45 p.
- Résumé des Conférences ecclésiastiques du Diocèse de Montréal*, 1877-1901.
- Rollin, Charles, *De la manière d'étudier et d'enseigner les Belles-Lettres...* Paris, chez la Veuve Estienne, MDCCXXXV, 4 tomes.
- Sociétés d'économie sociale et politique*. Québec, L'Action sociale, 1908, 25 p.
- Thwaites, Reuben Gold, (ed.), *The Jesuits Relations*, Cleveland, The Burrow Brothers, 1896-1901, 73 vol.
- Université Laval. Sixième centenaire de saint Thomas d'Aquin à Saint-Hyacinthe et à Québec*, Québec, Typographie d'Augustin Côté, 1874, 64 p.
- Université Laval. Conférences publiques 1900-1901*, Québec, Imprimerie L-J Demers, 1901, 385 p.
- Universités Laval. Conférences publiques 1901-1902*, Québec, Demers, 1902, 374 p.

III Instruments de recherche

- Allaire, Jean-Baptiste-A., *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français. Les Anciens*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des Sourds-Muets, 1910, 543 p.
- Annuaire statistique du Québec*, 1914

- Beaulieu, André et Hamelin, Jean, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, PUL, 1973-, tomes I-IV.
- Beaulieu, André, Hamelin, Jean, et, Gallichan, Gilles, */Liste bibliographique des brochures du Québec/*, sous forme manuscrite.
- Bernier, Benoît, *Guide de présentation d'un travail de recherche*, Montréal, PUQ, 1973, IX-55 p.
- Bonin, Raoul, */Bibliographie sulpicienne/*, sur fiches. ASSM
- Caron-Houle, Françoise, *Guide des Rapports des Archives publiques du Canada, 1872-1972*, Ottawa, Information Canada, 1975, 100 p.
- Casey, Magdalen, *Catalogue of Pamphlets in the Public Archives of Canada, 1878-1931*, Ottawa, Imprimeur du Roi (Publications of the Public Archives of Canada, # 13), 1932, 589 p.
- Chalifoux, Jean-Pierre, *Bio-bibliographies et bibliographies*, Montréal, Ministère des Affaires culturelles, Bibliothèque nationale du Québec, 1970, 60 p.
- Dionne, Narcisse-Eutrope, *Inventaire chronologique des livres, brochures, journaux et revues..., 1764-1906*, Québec (s. éd.), 1905-1909, 4 vol. Supplément, 1912.
- Duhamel, Roland, *Recension des thèses de doctorat en Philosophie*, Universités romaines (1888-c.1965). Liste partielle. Archives de l'auteur.
- L'état général des archives publiques et privées du Québec*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1968, 312 p.
- Fee, Norman, *Catalogue des pamphlets, journaux et rapports déposés aux Archives publiques du Canada, 1611-1867*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1916 (2^e éd.), 471 p.
- Gagnon, Philéas, *Essai de bibliographie canadienne*, Montréal, /imprimé pour l'auteur/, 1895 et 1913, 2 volumes.
- Garon, Louis, Lamonde, Yvan, Poirier, Claude, et autres, *Guide des sources d'archives sur le Canada Français au Canada*, Ottawa, Archives publiques du Canada, 1975, V-195 p.
- Gordon, Robert S. et Maurice, Grace, *Catalogue collectif des manuscrits des archives canadiennes*, Ottawa, Archives publiques du Canada, 1975 (2^e éd.), 2 vol.
- Hamelin, Jean, Larocque, Paul et Rouillard, Jacques, *Répertoire des grèves dans la province de Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Presses de l'École des Hautes Études commerciales, 1970, 168 p.
- Hare, John, *Les Canadiens Français aux quatre coins du monde*, Québec, Société historique de Québec (# 16), 1964, 215 p.
- Hare, John, et, Wallot, Jean-Pierre, *Les imprimés dans le Bas-Canada, 1800-1810*, Montréal, PUM, 1967, XXIII-381 p.

- Harris, Robin S. et, Tremblay, Arthur, *Bibliographie de l'enseignement supérieur au Canada*, Québec-Toronto, PUL-UTP, 1959, XXV-158 p. *Supplément*, 1965, 1971.
- Houde, Roland, Lamonde, Yvan et autres, */Bibliographie philosophique canadienne, 1867-1967/*, manuscrit.
- Lamb, W. Kaye, « Seventy-five years of Canadian bibliography », *Transactions of the Royal Society of Canada*, L1, series III, section II (June 1957), pp. 1-11.
- Lamonde, Yvan, « Histoire et inventaire des archives de l'Institut canadien de Montréal ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28, 1 (juin 1974), pp. 77-93.
- Lamonde, Yvan, *Guide d'histoire du Québec*, Québec, Éditions du Boréal Express (Mékinac), 1976, 94 p.
- Laurent, Édouard, et, Laurent, Laval, *Essai bibliographique autour de Rerum Novarum*, Québec, Éditions de Culture, / c. 1942 /, XV-86 p.
- Lemay, Hugolin, « L'activité littéraire franciscaine au Canada de 1890 à 1915 », dans *Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada*, Montréal, Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte, 1915, pp. 301-308.
- Lemay, R. P. Hugolin, *Bibliographie franciscaine*. Inventaire des revues, livres, brochures et autres écrits publiés par les Franciscains du Canada de 1890 à 1913. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1916, 143 p.
- Lockhead, Douglas, *Bibliographie des bibliographies canadiennes*, Toronto, Société bibliographique du Canada, UTP, 1972 (2^e éd.), XV-312 p.
- Lortie, Lucien, *Liste des travaux présentés par les élèves du Cours de bibliothéconomie, 1947-1954*, Québec, Université Laval, / s.d. /, 7 feuilles.
- Morgan, Henry J., *Bibliotheca canadensis or a Manual of Canadian Literature*, Ottawa, Printed by G. E. Desbarats, 1867, XIV-411 p.
- Murray, F. B., « Canadian bibliography 1946-1967 », *Librarianship in Canada. Essays in Honour of E. H. Morton*, Victoria, 1968, pp. 171-180.
- Olivier, Réjean, *Notre polygraphe québécois : Frédéric-Alexandre Baillargé, ptre /1854-1928/*, L'Assomption, Collège de L'Assomption, 1976, 44 p. (Miméographie).
- Piternick, Anne B. et autres, *Conférence nationale sur l'état de la bibliographie au Canada* (Vancouver, mai 1974), Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada, 1977, XII – 557 p.
- Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec, 1920- Table des matières (1920-1964).*
- Staton, Frances, and, Tremaine, Marie, *A Bibliography of Canadiana*, Toronto, The Public Library, 1934, 828 p. *First Supplement*, 1959, 333 p.
- Sommervogel, Carlos, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles-Paris, MDCCCXCV (Nouvelle édition), 12 vol. Avec *Supplément* du Père Rivière.

- Tod, Dorothea, and, Cordingley, Audrey, *A check list of Canadian Imprints, 1900-1925*, Ottawa, Centre Bibliographique Canadien, Imprimeur du Roi, 1950, 369 p.
- Tremaine, Marie, *A Bibliography of Canadian Imprints, 1751-1800*, Toronto, UTP, 1952, XXVIII-705 p.
- Vinet, Bernard, *Pseudonymes québécois*, Québec, Éditions Garneau, 1974 XLV-361 p.

IV Études générales

(Histoire de la philosophie, de la restauration thomiste, de l'éducation, de l'imprimé en général)

A) Volumes

- Audet, Louis-Philippe, *Histoire de l'enseignement au Québec (1608-1971)*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1971, 2 tomes.
- Bélanger, René, *Histoire du Collège Canadien à Rome (1888-1974)*. Manuscrit dactylographié, 155 p.
- Bernard, Antoine, *Les Clercs de Saint-Viateur au Canada. Le premier demi-siècle. 1847 à 1897*. Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1947, 650 p.
- Bernard, Jean-Paul, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anti-cléricalisme au milieu du XIX^e siècle*. Préface de Fernand Dumont, Montréal, PUQ, 1971, XX-395 p.
- Brassard, Elphège-M, (éd), *Sainte-Croix au Canada, 1847-1947*, /Montréal Maison prov. des Pères de Ste-Croix, 1947/ 604 p. (« Les études philosophiques », pp. 537-54 1).
- Brun, Henri, *La formation des institutions parlementaires québécoises 1791-1838*, Québec, PUL (Droit, Science Politique, #1), 1970, 281 p.
- Campeau, Lucien, *La première mission des Jésuites en Nouvelle-France (1611-1613) et Les commencements du Collège de Québec (1624-1670)*, Montréal, Éditions Bellarmin (Cahiers d'histoire des Jésuites, # 1), 1973, 128 p.
- Cassirer, Ernest, *La philosophie des Lumières*, traduit par Pierre Quillet, Paris, Fayard, 1966, 352 p.
- Chabot, Richard, *Le curé de campagne et la contestation locale au Québec de 1791 aux troubles de 1837-1838*, Montréal, Hurtubise-HMH (Cahiers du Québec, #20), 1975, 242 p.
- Chaussé, Gilles, *Jean-Jacques Lartigue, prêtre canadien et premier évêque de Montréal (1777-1840)*, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Montréal, 1973, V-327 p.
- Choquette, C.-P., *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe (1811-1911)*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 1912, 2 tomes.

- Collaboration, *L'action politique des ouvriers québécois (fin du XIX^e siècle à 1919)*, Montréal, PUQ (Histoire des travailleurs québécois, # 4), 1976, 176 p.
- Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. *Les anciens élèves et professeurs*, Québec, L'Action sociale, 1927, 423 p.
- Copp, Terry, *Anatomy of Poverty. The condition of the working class in Montreal 1897-1929*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, 192 p.
- Cruz Costa, J., *A History of Ideas in Brazil. The Development of Philosophy in Brazil and the evolution of national history*, Translated by Suzette Macedo, Berkeley-Los Angeles, U. of California Press, 1964, X-427 p.
- Denault, Bernard et Lévesque, Benoît, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal-Sherbrooke, PUM-Université de Sherbrooke, 1975, 220 p.
- Derré, Jean-René, *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique 1824-1834*, Paris, Klincksieck, 1962, 763 p.
- Desjardins, Paul, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal*, Montréal, Collège Sainte-Marie, 1940-1945, 2 tomes.
- Dionne, Narcisse-Eutrope, *Les ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés ait Canada....* Québec, /s. éd./, 1905, XIX-447 p.
- Douville, J.-A.-I., *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet (1803-1903)*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1903, 2 tomes.
- Drolet, Antonio, *Les bibliothèques canadiennes 1604-1960*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 234 p.
- Dubé, Jean-Claude, *Claude-Thomas Dupuy, Intendant de la Nouvelle-France 1678-1738*, Montréal, Fides (Collection Fleur de Lys), 1969, XV-395 p.
- Dubois, Émile, *Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse*, Montréal, Éditions du Devoir, 1925, 399 p.
- Fahmy-Eid, Nadia, *L'idéologie ultramontaine au Québec (1848-1871) : composantes, manifestations et signification au niveau de l'histoire sociale de la période*, Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1974, VII-421 p.
- Forget, Anastase, *Histoire du Collège de l'Assomption*, Montréal, Imprimerie Populaire, / 1933/, 819 p.
- Foucher, Louis, *La philosophie catholique en France au XIX^e siècle avant la renaissance thomiste et dans son rapport avec elle (1800-1880)*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin (Bibliothèque de la Société d'Histoire ecclésiastique de la France), 1955, 280 p.
- Fougeray, H., *Histoire de la Compagnie de Jésus des origines à la suppression 1528-1762*, Paris, Picard, 1913, 2 vol.
- Galarneau, Claude, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Québec, PUL (Cahiers de l'Institut d'histoire, #16), 1970, XI-411 p.
- Gosselin, Amédée, *L'instruction au Canada sous le régime français, 1635-1760*, Québec, Typ. Laflamme et Proulx, 1911, 501 p.

- Grand Séminaire de Montréal. *Album du Centenaire*, /Montréal, Association des Anciens/, 1940, 168 p.
- Groulx, Lionel, *L'enseignement français au Canada*, Montréal, Éditions Albert Lévesque (Documents historiques), 1931 ; tome I *Dans le Québec*, 327 p.
- Guimond, Lionel, *La Gazette de Montréal, 1785-1790*, thèse de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1958, XII-304 p.
- Hamelin, Jean et Roby, Yves, *Histoire économique du Québec (1851-1896)*, Montréal, Fides (Histoire économique et sociale du Canada français), 1971, XXXVIII-436 p.
- Harvey, Fernand, *Aspects historiques du mouvement ouvrier à Québec*. Montréal, Éditions du Boréal Express (Études d'histoire du Québec, # 6), 1973, 226 p.
- Howe, Daniel Walker, *The Unitarian conscience : Harvard Moral philosophy (1805-1861)*, Cambridge, Harvard University Press, 1970, IX-398 p.
- Hulliger, Jean, *L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950*, Montréal, Fides, 1958, 373 p.
- Korchinski, Bonace O., *Evidence of the Enlightenment in the Quebec Newspaper (1785-1795)*, M-A. Thesis (History), University of Saskatchewan, 1972, VIII-131 p.
- Laflamme, Robert, *Académie Saint-Denys (1852-1952)*, travail manuscrit, 1970, 18 f.
- Lajeunesse, Marcel, *L'éducation au Québec (19^e et 20^e siècles)*, Trois-Rivières, Boréal Express (Études d'histoire du Québec, # 21), 1971, 145 p.
- Lalande, Louis, « L'Union catholique », dans *Leurs profils, leurs gestes*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1933, pp. 62-102.
- Lamarche, Gustave, *Le Collège sur la colline. Petit historique du Collège Bourget*. Rigaud, Édition de l'Écho de Bourget, 1951, 197 p.
- Langevin, M.E., *Le Collège canadien à Rome. Les premiers vingt-cinq ans*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1913, 106 p.
- Laurent, Monique, *Le catalogue de la bibliothèque du Séminaire de Québec, 1782*, Diplôme d'Études supérieures (Lettres), Université Laval, 1973, XIV-101 p.
- Lebon, Wilfrid, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, Québec, Charrier et Dugal, 1948, 2 tomes.
- Le Guillou, Louis, *L'évolution de la pensée religieuse de Félicité Lamennais*, Paris, A. Colin, 1966, 476 p.
- Lemieux, Lucien, *L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada, 1783-1844*, Montréal, Fides (Histoire religieuse du Canada), 1968, 560 p.
- Lessard, Claude, *L'histoire de l'éducation au Séminaire de Nicolet, 1803-1863*, D.E.S. (Histoire), Université Laval, 1963, XXXI-358 p.
- Lessard, Claude, *Le Collège-Séminaire de Nicolet 1863-1935*, Thèse de Doctorat (Histoire), Université Laval, 1969, LI-718 p.

- Lévesque, Benoît, « Émigration utopique et relations France-Canada au XIX^e siècle », *Relations France-Canada au XIX^e*, Paris, Centre culturel canadien (Cahier # 3), 1974, pp. 45-52.
- Litalien, Roland, *Le prêtre québécois à la fin du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1970, 219 p.
- MacDermaid, Anne, *Bishop Lartigue and the first rebellion in the Montreal era*, M.A. (History), Carleton University, 1967, 202 p.
- Ouellet, Fernand, *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada (1791-1810)*, Montréal, HMH (Cahiers du Québec, # 5), 1972, 379 p.
- Ouellet, Fernand, *Le Bas-Canada, 1791-1840. Changements structuraux et crise*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (Cahiers d'histoire # 6), 1976, 541 p.
- Paquet, Étienne-Théodore, *Fragments de l'histoire religieuse et civile de la paroisse de St Nicolas*, Lévis, Typ. Mercier et Cie, 1894, XV-398 p.
- Plante, Guy, *Le rigorisme au XVII^e siècle : M^{gr} de St-Vallier et le sacrement de pénitence 1685-1727*, Gembloux, Éd. J. Duculot, 1971, 189 p.
- Plante, Lucienne, *La fondation de l'enseignement classique féminin au Québec, 1908-1926*. Thèse de DES (Histoire), Université Laval, 1968, XIII-187 p.
- Plourde, J. Antonin, *Dominicains au Canada. Livre des documents. I La fondation canadienne à Saint-Hyacinthe (1830-1886)*, Montréal, Éditions du Lévrier, 1973, 539 p.
- Provost, Honorius, *Historique de la Faculté des Arts de l'Université Laval, 1852-1952*, Québec, L'enseignement secondaire au Canada, 1952, VI-103 p.
- Provost, Honorius, *Le Séminaire de Québec. Documents et biographies*, Québec, Presses universitaires Laval, 1964, XVIII- 542 p.
- Richard, Louis, *Histoire du Collège des Trois-Rivières*, Trois-Rivières, P. V. Ayotte, 1885, VI-521 p.
- Rochemonteix, Camille de, *Un Collège des Jésuites au XVII^e et XVIII^e siècle*, Le Mans, Leguicheux, 1889, 4 tomes.
- Rochemonteix, Camille de, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Le Mans, Leguicheux, 1906, 2 tomes.
- Rousseau, Louis, *Le figure de Dieu dans l'enseignement de la théologie au Québec au 18^e siècle*, Thèse de maîtrise (Sc. Religieuses), Université de Montréal, 1967, 126 p.
- Roy, Elias, *Le Collège de Lévis. Esquisse historique*. Lévis, Le Quotidien, 1953, 424 p.
- Schneider, Herbert W., *Histoire de la philosophie américaine*, Paris, Gallimard (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1955, 280 p.
- Sicard, Augustin, *Les études classiques avant la Révolution*, Paris, Perrin et Cie, 1887, IX-590 p.
- Simard, Jean-Vianney, *Les débuts du Petit Séminaire de Chicoutimi 1871-1875*, Mémoire de licence (Histoire), Université Laval, 1965, XIV-45 p.

- Sylvain, Philippe, « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français : affrontement idéologique et doctrinal, 1840-1865 », dans W. L. Morton (éd.), *Le Bouclier d'Achille*, Toronto, McClelland and Stewart, 1968, pp. 110-138, 220-255.
- Thibault, Pierre, *Savoir et pouvoir. Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle*, Québec, PUL (Histoire et sociologie de la culture, # 2), 1972, XXVIII-252 p.
- Tousignant, Pierre, *La Gazette de Montréal, 1791-1796*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1960, XI-241 p.
- Trudel, Marcel, *L'Église canadienne sous le régime militaire (1759-1764)*, Québec, Presses universitaires Laval, 1956-1957, 2 tomes.
- Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, Québec, Des Presses de C. Darveau 1866-, 4 vol.
- Wallot, Jean-Pierre, *Un Québec qui bougeait. La trame socio-politique au tournant du XIX^e siècle*. Montréal, Éditions du Boréal Express (17/60), 1973, 345 p.

B) Articles de périodiques

- Bernier, Jacques, « La condition des travailleurs, 1851-1896 », dans *Les travailleurs québécois (1851-1896)*, en collaboration, PUQ (Histoire des travailleurs québécois, # 2), 1973, pp. 3160.
- Blau, Joseph L., "The Philosopher as historian of philosophy : W. H. Schneider", *Journal of the History of Philosophy*, X (April 1972), pp. 212-215.
- Charland, Thomas-Marie, « Un projet de journal ecclésiastique », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, (1956-1957), pp. 39-54.
- Charron, Yvon, « Le collège classique de Saint-Pierre à Chambly », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, (1945-1946), pp. 19-38.
- Collaboration, « Les idéologies au Canada français, 1850-1900 », *Recherches sociographiques*, X, 2-3 (1969), pp. 143-448.
- Drolet, Antonio, « La bibliothèque du Collège des Jésuites », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, XIV, 4 (mars 1961), pp. 487-544.
- Eid, Nadia F., « Les Mélanges religieux et la révolution romaine de 1848 », *Recherches sociographiques*, X, 2-3 (1969), pp. 237-260.
- Filograssi, C., « Teologia e filosofia nel Collegio Romano nel 1842 ad oggi. Note e ricordi », *Gregorianum* XXXV (1954), pp. 512-540.
- Fournier, Marcel, « L'institutionnalisation des sciences sociales au Québec », *Sociologie et sociétés*, V, 1 (mai 1973), pp. 27-59.
- Galarneau, Claude, « Les communautés religieuses du Québec, 1837-1914 », *Rapport de la Société Canadienne d'Histoire de l'Église catholique*, 36 (1969), pp. 13-20.

- Garon, André, « La fonction politique et sociale des chambres hautes canadiennes, 1791-1841 », *Histoire sociale*, 5 (avril 1970), pp. 66-87.
- Goldstein, Doris S., « Official philosophies in modern France : the example of Victor Cousin », *Journal of Social history*, I, 3 (spring 1968), pp. 259-279.
- Grisé, Jacques, « L'Église canadienne à partir de la formation de la province ecclésiastique (1844) jusqu'au cinquième concile provincial de Québec (1873) ; évolution des structures et mentalités des évêques », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique* (1972), pp. 9-28.
- Gurr, J. E., "Some historical origins of rationalism in catholic philosophy manuals", *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association* 30 (1956), pp. 170-180.
- Hamelin, Louis-Edmond, « Nombre annuel de nouveaux prêtres, Canada-Français (1600-1933) », *Bulletin des recherches historiques*, 65 (avril-juin 1959), pp. 35-44.
- Hamelin, Louis-Edmond, « Évolution numérique séculaire du clergé dans le Québec », *Recherches sociographiques*, II, 2 (avril-juin 1961), pp. 129-141.
- Hare, John, « L'Assemblée législative du Bas-Canada, 1792-1814 : députation et polarisation politique », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 27, 3 (déc. 1973), pp. 361-396.
- Hare, John, « Le développement d'une pensée constitutionnelle au Québec, 1791-1814 », *Revue de l'Université d'Ottawa*, 45, 1 janv.-mars 1975), pp. 5-25.
- Hart, Charles A., "Neo-scholastic philosophy in American Catholic culture", dans *Aspects of the New Scholastic Philosophy*, C.-A. Hart (ed), New York, Benziger Brothers, 1932, pp. 10-31.
- Henry, J., « Le traditionalisme et l'ontologisme à l'Université de Louvain (1835-1865) », *Annales de l'Institut Supérieur de Philosophie*, V (1924), pp. 41-149.
- Lajeunesse, Marcel, « Associations littéraires et bibliothèques à Montréal au XIX^e siècle : l'apport sulpicien », *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, 10, 4 (décembre 1976), pp. 8-9.
- Lamonde, Yvan, « Le membership d'une association au 19^e siècle : le cas de l'Institut Canadien de Longueuil (1857-1860) », *Recherches sociographiques*, XVI, 2 (mai-août 1973), pp. 261-275.
- Lamonde, Yvan, « Les associations au Bas-Canada : de nouveaux marchés aux idées, 1840-1867 », *Histoire sociale*, VIII, 16, (novembre 1975), pp. 361-369.
- Lamonde, Yvan, « Classes sociales, classes scolaires. Une polémique sur l'éducation en 1819-1820 », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique* (1974), pp. 43-59.
- Larocque, Paul, « Les grèves », dans *Les travailleurs québécois (1851-1896)*, en collaboration, Montréal, PUQ (Histoire des travailleurs québécois, # 2), 1973, pp. 113-150.
- Larocque, Paul, « Aperçu de la condition ouvrière à Québec, 1896-1914 », *Labour/Le travailleur* I (1976), pp. 122-138.

- Lemieux, Denise, « Les Mélanges religieux », *Recherches sociographiques*, X, 2-3 (1969), pp. 207-236.
- Linteau, Paul-André, et Robert, Jean-Claude, « Propriété foncière et société à Montréal : une hypothèse », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 28, 1 (juin 1974), pp. 45-65.
- Marcel-Lacoste, Louise, « La défense de l'immuable dans son rapport avec le changeant : Beattie et Frayssinous », *Canadian Journal of Philosophy*, VI, 2 (June 1976), pp. 229-249.
- Massicotte, E.-Z., « Libraires, papetiers, relieurs à Montréal au XVIII^e siècle », *Bulletin des recherches historiques*, 36 (1930), pp. 298-299.
- Poulat, Émile, « L'Église romaine : le savoir et le pouvoir ». *Archives des sciences sociales des religions*, 37 janv.-juin 1974) : 5-22.
- Pouliot, Léon, « La première école de théologie à Montréal : le Séminaire Saint-Jacques (1825-1840) », *Sciences ecclésiastiques*, VI, 3 (octobre 1954), pp. 236-247.
- Quiles, Ismael, « La libertad de investigación filosófica en la epoca colonial », *Estudios* (nov. 1940), pp. 511-524.
- « Las primeras obras de filosofía impresas en América y su significado histórico », *Ciencia y Fe* (oct-dec. 1950), pp. 61-82. « La filosofía escolástica en América latina durante la colonización (Siglas XVI a XVII) », *Actes du XI^e congrès international de Philosophie*, Bruxelles, /s. éd./, 1953, XIII, pp. 49-58.
- Rand, Benjamin, "Philosophical Instruction in Harvard University from 1636 to 1900", *Harvard Graduates' Magazine*, 37 (Sept. 1929), pp. 29-47.
- Reif, Patricia, "The Textbook tradition in natural philosophy, 1600-1650", *Journal of the History of Ideas*, XXX, I (Jan-March 1969), pp. 16-32.
- Reinhart, Kurt F., "Fray Alonso de la Vera Cruz and the beginnings of philosophical speculation in the Americas", *The Americas*, 1, 2 (Oct. 1944), pp. 207-214.
- Roy, Pierre-Georges, « L'imprimerie dans la Nouvelle-France », *Bulletin des recherches historiques*, 10 (1904), pp. 190-191.
- Roy, Pierre-Georges, « Ce qu'on trouve dans un inventaire de notaires », *Bulletin des recherches historiques*, 30 (1926), pp. 129-135.
- Savard, Pierre, « Le Journal de l'abbé Benjamin Paquet, étudiant à Rome, 1663-1866 », *Culture*, XXVI (1965), pp. 64-83.
- Sylvain, Philippe, « Les débuts du Courrier du Canada et les progrès de l'ultramontanisme canadien-français », *Cahiers des Dix*, 32 (1967), pp. 255-279.
- Tambuyser, R., « L'érection de la chaire de philosophie thomiste à l'Université de Louvain (1820-1882) », *Revue de Philosophie de Louvain*, 56 (1958), pp. 479-509.
- Todd, Edgeley Woodman, "Philosophical Ideas at Harvard College, 1817-1837", *New England Quarterly*, 16 (1943), pp. 6390.

Tousignant, Pierre, « Problématique pour une nouvelle approche de la Constitution de 1791 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 27, 2 (sept. 1973), pp. 181-234.

V Études spéciales

(Philosophes, philosophie, sciences sociales au Québec)

A) Volumes

Campeau, Lucien, « Le jansénisme en Nouvelle-France », *Nuove ricerche storiche sul Giansenismo*, Roma, Pontifica Università Gregoriana (Analecta gregoriana, vol LXXI), 1954, pp. 305-310.

Campeau, Lucien, « Martin Bouvart », *Dictionnaire biographique du Canada*, Toronto-Québec, UTP-PUL, 1969, vol. II, pp. 98-99.

Fournier, Marcel, « Histoire de la philosophie au Québec et intérêts sociaux des philosophes », dans *Matériaux pour l'histoire des institutions universitaires de philosophie au Québec*, collectif d'auteurs, Québec, Université Laval, Institut Supérieur des Sciences Humaines (Cahiers, Études sur le Québec, # 4), 1976 tome II, pp. 46-56.

Fournier, Marcel, « Les conflits de discipline : philosophie et sciences sociales au Québec, 1920-1960 », dans C. Panaccio et P.-A. Quintin (éds.), *Philosophie au Québec*, Montréal, Éditions Bellarmin (L'Univers de la philosophie, # 5), 1976, pp. 207-236.

Galarneau, Claude, « L'enseignement des sciences au Québec et Jérôme Demers (1765-1835) », *Revue de l'Université d'Ottawa/University of Ottawa Quarterly*, 47, 1-2 janvier-avril 1977), pp. 84-94.

Godin, Guy, Savary, Claude, et, Vidricaire, André, *Matériaux pour l'histoire des institutions universitaires de philosophie au Québec*, Québec, Université Laval, Institut Supérieur des Sciences Humaines (Études sur le Québec # 4), 1976, 2 tomes.

Lamonde, Yvan, *L'enseignement de la philosophie au Collège de Montréal (1790-1876)*, Thèse de maîtrise (Histoire), Université Laval, 1969, XXIV-146 p.

Lamonde, Yvan, *Louis-Adolphe Paquet*, Montréal, Fides (Classiques canadiens), 1972, 86 p.

Lamonde, Yvan, *Historiographie de la philosophie au Québec (1853-1971)*, Montréal, HMH (Cahiers du Québec, Philosophie), 1972, 241 p.

Lamonde, Yvan, « Un almanach idéologique des années 1920-1929 : l'œuvre de M^{gr} L.-A. Paquet, théologien nationaliste », dans *Les idéologies au Canada Français (1900-1929)*, éd. par F. Dumont, Jean Hamelin, J.-P. Montminy, Québec, PUL (Histoire et sociologie de la culture, # 5), 1974, pp. 251-266.

- Lamonde, Yvan, « Isaac Lesieur-Désaulniers », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. IX (à paraître).
- Lamonde, Yvan, « Joseph-Sabin Raymond », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XI (à paraître).
- Lamonde, Yvan, « Thomas-Aimé Chandonnet », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. X (à paraître).
- Lebel, Marc, *L'enseignement de la philosophie au Petit Séminaire de Québec (1765-1880)*, Thèse de Maîtrise (Histoire), Université Laval, 1964, XIV-125 p.
- Lebel, Marc, « L'enseignement de la philosophie », dans *Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945)*, Québec, Société historique de Québec (# 20), 1968, pp. 11-77.
- Panaccio, Claude, et, Quintin, Paul-André, (éds.), *Philosophie au Québec*, Montréal, Éditions Bellarmin (L'Université de la philosophie # 5), 1976, 263 p.
- Provost, Honorius, « Jérôme Demers », *Le Séminaire de Québec. I Documents et biographies*, Québec, Presses universitaires Laval, 1964, pp. 459-460.

B) Articles de périodiques

- Beaudin, François, « L'influence de Lamennais sur M^{gr} Lartigue, premier évêque de Montréal », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 25, 2, (sept. 1971), pp. 225-237.
- Courchesne, Georges, « Notes sur l'abbé Thomas-Marie-Olivier Maurault (1839-1889) », *Rapport de la Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique*, 8 (1943-1944), pp. 13-32.
- Falardeau, Jean-Charles, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, XV, 2-3 (mai-août 1974), pp. 135-166.
- Forest, Ceslas, « Vingt-cinq ans de Philosophie à l'Université de Montréal », *Annuaire de l'Université de Montréal* (1947-1948), pp. 320-346.
- Galarneau, Claude, « L'abbé Joseph-Sabin Raymond et les grands romantiques français (1834-1837) », *Canadian Historical Association, Report* (1963), pp. 81-88.
- Hare, John, *Lexicologie politique du Canada français (1784-1812)*, Thèse de Doctorat (Linguistique), Université Laval, 1970, IV-532 p.
- Lacroix, Benoît, et, Lamonde, Yvan, « Les débuts de la philosophie universitaire à Montréal. Les Mémoires du doyen Ceslas-Marie Forest, o.p. (1885-1970) », *Philosophiques*, III (octobre 1976), pp. 55-79.
- Lamonde, Yvan, « L'enseignement de la philosophie au Collège de Montréal (1790-1876) », *Culture*, XXXI, 2 (juin 1970), pp. 109-123 ; 3 (septembre 1970), pp. 213-224 ; 4 (décembre 1970), pp. 312-326.
- Noppen, Luc, « Le rôle de l'abbé Jérôme Demers dans l'élaboration d'une architecture néo-classique au Québec », *Annales d'histoire de l'art canadien*, 2, 1 (sept. 1975), pp. 19-33.

Sylvain, Philippe, « Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XVII, 1 juin 1963), pp. 93-103.

Index des noms propres

[Retour à la table des matières](#)

L'index est celui des chapitres et de la conclusion, à l'exclusion de la bibliographie.

Académiciens	Belgique
Académie Girouard	Bellemare, A.-N., (abbé)
Académie romaine Saint Thomas d'Aquin	Bentham, Jeremy
Académie Saint Charles	Berger, Jean-Baptiste
Académie Saint-Denys	Béziers, (France)
Académie Saint François	Blois, (France)
Académie Saint Grégoire	Bossuet, Jacques-Bénigne
Académie Saint Thomas	Boston
<i>Aeterni Patris</i> (encyclique)	Bouchy, Pierre, (abbé)
Allemagne	Bourgeois, Louis-Thomas, (dominicain)
Amérique	Bourget, (collège)
Amériques	Bourget, Ignace, (évêque)
Amiens, (France)	Bouvard, Martin, (père)
Angelicum, (université)	Bouvier, Jean-Baptiste, (auteur)
Angleterre	Boyer, Louis, (sulpicien)
Archambault, A. (abbé)	Boylesve, Marin de (auteur)
Aristote	Broussais, F.-J.-V. de
Arnauld, Antoine	Buies, Arthur
Asie	Bytown, (collège)
Association catholique de la Jeunesse canadienne-française	Cabanis, Pierre-Jean-Georges
Atlantique	Cabinet de lecture paroissial
Augustin, saint	Caen, (France)
	Cahors, (France)
Bacon, Roger	Cajetan
Baillargé, F.-A. (abbé)	Camier, (auteur)
Balmès, Jacques	Canada
Barbedette, (auteur)	Canada Français
Barruel, Augustin	Caron, Thomas, (abbé)
Bas-Canada	Cartier, Jacques
Batteux, Charles, (abbé)	Chaillot, abbé
Beattie, James	Chambly, collègue
Bégin, Nazaire, (abbé)	Champlain, Samuel de

Chandonnet, Thomas-Aimé, (abbé)	Dorval, Féréol, (abbé)
Chateaubriand, François-René, vicomte de	Dudouyt, Jean, (abbé)
Chicoutimi,	Du Marsais
Diocèse,	Dumesnil, Pierre, (abbé)
Séminaire	Dupont, P.-E., (abbé)
Christ	Duvoisin, Jean-Baptiste, (M ^{gr})
Cicéron	École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles
Clercs de Saint-Viateur	École des Hautes Études commerciales
Clercs de Sainte-Croix	École des Sciences sociales
Clermont-Ferrand, (France)	École normale Laval
Collège Canadien	École Polytechnique
Collège romain	École Sociale Populaire
Combalot, abbé	<i>Encyclopédie</i>
Comte, Auguste	Épicure
Concile Provincial	États-Unis
Condillac, Étienne de, (abbé)	Eu (France)
Condorcet, Jean- Antoine-Nicolas	Eudistes, (pères)
Confédération des travailleurs catholiques du Canada	Europe
Cook, Thomas, (M ^{gr})	
Couillard, André	Fabre, (librairie)
Cousin, Victor	Farges, (auteur)
Coux, Charles de	Fédération ouvrière mutuelle du Nord
Cuvier, Charles	Fénelon, François de Salignac
Dablon, Claude, (père)	Ferguson, Adam
D'Alembert, Jean	Fonseca, (auteur)
Daniélou, Jean-Pierre, (père)	Fordham, (université)
David, Laurent-Olivier	Fourier, Charles
de Bonald, vicomte	Fournier, Père, (auteur)
Delavigne, J. (sulpicien)	France
de Maistre, Joseph	Francheville, Pierre
Demers, Jérôme, (abbé)	Franciscains
Désaulniers, François, (abbé)	Frayssinous, Denis-Luc, (abbé)
Désaulniers, Isaac, (abbé)	Fribourg, (université)
Descartes, René	
Dessaulles, Louis-Antoine	Gall, Franz Joseph
<i>Deus Scientiarum</i> , (encyclique)	Gamaches, marquis de
Dézéry, François-Xavier, (sulpicien)	Garneau, François-Xavier
Diderot, Denis	Garnier, Julien, (père)
Dieu	Gaume, (librairie)
Dion, Charles, (abbé)	Gauthier, Oscar, (abbé)
Dionel, anagramme de Odelin	Genève, (philosophe de)
Dominicains, (pères)	Georgetown, (université)

- Gerber, (abbé)
 Germain, Joseph-Louis, (père)
 Giguère, J. (abbé)
 Girard, Bertrand, (père)
 Granet, Dominique, (sulpicien)
 Gravé, Henri-François, (abbé)
 Grèce
 Grégoire XVI
 Guénée, Antoine, (abbé)
 Guéranger, Dom
 Guesnier, (père)
 Guibord, Joseph
 Gury, (auteur)
- Hamel, Thomas-Étienne, (abbé)
 Harper, John, (abbé)
 Harvard College
 Hauchecorne, (auteur)
 Haut-Canada
 Hébert, Edmon, (abbé)
 Hegel, Georg Wilhem F.
 Helvétius, Claude-Adrien
 Holbach, baron d'
 Holmes, John, (abbé)
 Houdet, Jacques-Antoine,
 (sulpicien)
 Hubert, Jean-François, (M^{gr})
 Humboldt, Carl Wilhem
 Hutchison, John,
- Indes
 Institut canadien de Montréal
 Issy, (France)
 Italie
- Jésuites, collège des
 Joliette,
 Collège
 Diocèse
 Joliet, Louis
 Jouin, Louis, (auteur)
- Kant, Emmanuel
- Labrosse, Jean-Baptiste, (père)
- Lacordaire, Henri-Dominique,
 (père)
 La Flèche, (collège)
 Laflèche, L.-F., (M^{gr})
 Laflèche, Télesphore, (abbé)
 La Fontaine, Jean de
 Lalemant, Jérôme, (père)
 Lamarche
 Lamennais, Félicité de
 Langis, L.-J., (abbé)
 Lapointe, Eugène, (abbé)
 Laporte, G., (abbé)
 Larkin, John, (sulpicien)
 Larocque, Joseph, (abbé)
 Lartigue, M^{gr} Jean-Jacques,
 L'Assomption,
 collège
 Grand Séminaire
 Latran, (concile)
 Laurentie, Pierre-S.
 Laurier, Wilfrid
 Laval, M^{gr} F. de Montmorency
 Laval, (université)
 Le Bansais, Simon, (père)
 Lebel, Marc
 Lebon, Wilfrid, (abbé)
 Légaré, (abbé)
 Lemieux, (loi)
 Léon XIII
 Le Play
 Lerminier, Eugène
 Leroux, Pierre
 Lévis, collège
 Liberatore, Mattheus, (auteur)
 Locke, John
 Lortie, Stanislas-Alfred, (auteur)
 Louvain, (université)
 Luigi, (pseud. Alexis Pelletier)
 Lyon, (France)
- Maguire, Thomas, (abbé)
 Malebranche, Nicolas
 Manichéens
 Manier, J.-A., (auteur)
 Marat

Martin, Amador	Painchaud, Charles-François,
Martinique	(abbé)
Marx, Karl	Paley, William
Mathieu, O.-E., (abbé)	Pamiers, (France)
Ménard, Pierre	Panneton, Pierre
Meslant, Denys, (père)	Papineau, Adrien, (abbé)
Méthot, Louis, (abbé)	Papineau, Louis-Joseph
Mexico	Paquet, Benjamin, (abbé)
Michelet, Jules	Paquet, Louis-Adolphe, (M ^{gr})
<i>Mirari Vos</i> , (encyclique)	Paquet, Louis-Honoré, (abbé),
Monnoir, collègue	Paquin, Jacques, (abbé)
Montalembert, comte de	Parent, Étienne
Montesquieu	Paris, (France)
Mont-Laurier, (séminaire)	Université
Voir Nominique	Passaglia, père
Montpetit, Édouard	Patriotes
Montréal,	Pelletier, André, (abbé)
Collège	Perone, père
Diocèse	Perrier, Philippe, (abbé)
Grand Séminaire	Perrin, Léonidas, (sulpicien)
Université	Pie IX
Ville	Pierron, Jean, (père)
	Pijart, Claude, (père)
Nancy, (France)	Pilote, François, (abbé)
Naples	Pinault, Lucien, (abbé)
Nettement, Alfred	Plessis, Joseph-Octave, (M ^{gr})
Nicolet,	Piré, Édouard, (abbé)
Diocèse	Poitiers, (théologie de)
Grand Séminaire	Pouget, Jean-Baptiste-Noël
Séminaire	Pressart, Colomban-Sébastien,
Nodier, Charles	abbé)
Nominique, (séminaire)	Prince, Jean-Charles, (abbé)
Notre-Dame-de-St-Hyacinthe	Propagande, (Université de la)
Nourrisson, François	Proudhon, Pierre-Joseph
Nouvelle-France	Proulx, Louis, (abbé)
	Provencher, Norbert, (M ^{gr})
Oblats de Marie Immaculée	
Odelin, Jacques, (abbé)	<i>Quanta Cura</i> , (encyclique)
Œuvre des Tracts	Québec,
Orléans, (France)	Collège
Ortolan, Elzéar	Grand Séminaire de
Ottawa,	Province,
Collège	Séminaire
Diocèse	Ville
Ouellet, Rémi, (abbé)	Quiblier, Joseph, (sulpicien)

Quinet, Edgar	Smith, Adam
Ramière, Père, (sj.)	Société d'économie sociale et politique
Raymond, Joseph-Sabin, (abbé)	Société du Parler français au Canada
Récollets	Spinoza, Baruch
<i>Rerum Novarum</i> , (encyclique)	Suisse
Rigaud, Collège	Sulpiciens
Rimouski, Collège	Syllabus
Diocèse	
Robert, Arthur, (abbé)	Tailhan, J. Jésuite)
Rollin, Charles	Taschereau, Louis-Alexandre, (abbé)
Rome	Thibault, Pierre
Rothenflue, F., Père, (auteur)	Thomas d'Aquin
Rousseau, Jean-Jacques	Tolet, (cardinal)
Roux-Lavergne, Pierre-Célestin	Tongiorgi, Salvatore, (auteur)
Rozaven, Père	Toul, (Philosophie de)
Ryan, (philosophe anglais)	Toulouse, (France)
	Tremblay, Grégoire, (abbé)
Saint-Flour, (France)	Trente, (concile de)
Saint-Hyacinthe, Collège	Troie, Narcisse, (sulpicien)
Diocèse	Trois-Rivières, Diocèse
Grand Séminaire	Séminaire
Ville	Ville
Saint-Jean, (séminaire)	Tucker, (philosophe anglais)
Saint-Laurent, collège de	
Saint-Simon	Vallet, P. (auteur)
Saint-Vallier, M ^{gr} de	Valleyfield, Collège
Sainte-Anne-de-la-Pocatière,	Diocèse
Sainte-Marie (de Montréal), collège	Vatican Concile du
Sainte-Thérèse, séminaire,	Verreau, Jean-Marie
Saisset, Émile	Viau, Pierre, (curé)
Sanseverino, L. (auteur)	Viger, Denis
Sapience, (université)	Villeneuve, Rodrigue-Marie, (père)
Say, Jean-Baptiste	Volney, Constantin-François de
Scavini, (auteur)	Voltaire
Schellerig, Friedrich, W. J. von	
Schouppe, (auteur)	Zigliara, T.-M., (auteur)
Séгур, de (M ^{gr})	
Semaines sociales du Canada,	
Séminaire de Philosophie	
Sherbrooke, Diocèse	
Séminaire	

Index des sujets

[Retour à la table des matières](#)

Académies

Associations littéraires

Baccalauréat

Bibliothèques

Bourgeoisie de professions libérales

Collèges

Congrès (pédagogiques)

Cours (voir aussi manuels)

Doctorat (philosophie)

École supérieure de philosophie (Université Laval)

Économie politique

Éducation

Église

Élèves

Encycliques

État

Éthique, (voir morale)

Exercices pédagogiques

(répétitions, disputes, sabbatines)

Faculté de philosophie

(Université de Montréal)

Faculté des Arts

(Université de Montréal)

Faculté des Arts (Université Laval)

Foi

Histoire de la philosophie

Imprimerie

Jansénisme

Latin

« Lectures publiques »,

Libéralisme

Librairie

Licence (philosophie)

Logique

Loyalisme

Lumières

Manuels

Métaphysique

Modernisme

Morale

Moyen-Âge

« Philosophie »

(rationalisme, lumières)

Philosophie chrétienne

Plans d'études

Polémique (Lamennais)

Presse

Prince de Galles (prix)

Professeur

Question sociale

Raison

Religion (enseignement)

Rigorisme

Sciences

Socialisme

Théologie

Thomisme

Ultramontisme